

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN LITTÉRATURE COMPARÉE

**Le conte du Liban et sa transmission en  
contexte générique et socio-historique**

Volume 2 : Annexes

Nathalie ZOGHAIB

Sous la direction de

M. Le P. Didier COSTE et Mme La P. Katia ZAKHARIA (Lyon 2)

Membres du jury

Coste Didier, Professeur, Bordeaux 3.

Dubost Jean-Pierre, Professeur, Université Blaise Pascal.

Guillaume Jean-Patrick, Professeur, Paris 3.

Zakharia Katia, Professeur, Lyon 2.



Nous rappelons d'abord les consignes de présentation des corpus déjà développées dans le chapitre quatre du premier volume :

A- En ce qui concerne le corpus oral de manière exclusive :

Ayant choisi de respecter le déroulement de la séance de contage et de garder toutes les paroles émises par le conteur et ses auditeurs, y compris celles qui interrompent la narration, nous avons accompagné le texte de certains signes typographiques pour permettre une meilleure lisibilité :

- Les titres des contes sont généralement suggérés par les conteurs du corpus oral. Quand ceux-ci ne les donnent pas, les titres sont proposés par nous-même entourés de crochets.
- Les phrases en italiques sont des remarques des conteurs adressées aux auditeurs.
- Une interruption du contage par l'auditoire est signalée par la restitution du contenu de l'interruption en italiques encadrées de barres obliques. Quand il y a plus d'un interlocuteur, nous le signalons par deux barres obliques.
- Parfois, certains mots ou expressions sont inaudibles dans la bande sonore, ils sont signalés par [XXX].
- Quand le conteur est interrompu, quand il ne finit pas lui-même sa phrase ou le mot qu'il prononce, cette interruption est signalée par un tiret.
- Quand le conteur se trompe et énonce un passage avant l'autre, celui-ci est mis entre deux accolades. C'est généralement le conteur lui-même qui s'en rend compte et se corrige. Nous n'avons pas reconstruit l'ordre des séquences de notre propre initiative, nous avons toujours respecté l'ordre suivi par les conteurs.

B- En ce qui concerne les remarques formelles communes à la traduction de l'oral et du texte écrit en arabe :

- Lorsque nous jugeons que la traduction française établie au plus près du texte source n'est pas totalement compréhensible en l'état, nous ajoutons certains mots ou expressions qui ne sont pas présents dans la bande sonore ou le texte arabe. Cet ajout est mis entre crochets.
- Les termes présents dans le glossaire sont signalés par une étoile.
- Les termes en arabe qui n'ont pas été traduits sont en italique. Il peut s'agir notamment de termes culinaires spécifiques au Liban ou à la région, mais également de personnages merveilleux dont l'équivalence française ne rend pas exactement toutes les caractéristiques. Ainsi, le *gūl* est parfois francisé, dans

certaines recueils, par *ogre* ou la *ġinniyya* par *fée*, ce qui est à notre avis un contre-sens, les fées, telles qu'elles sont connues en Europe, n'existant pas au Liban, ou plus généralement, dans le monde arabe. Pour finir, dans certains cas, les conteurs peuvent nous demander si nous connaissons le terme qu'ils viennent d'employer avant de nous l'expliquer, éventuellement. L'explication se fait soit par une expression en arabe, soit directement par une traduction de ce terme en français, par le conteur ou les auditeurs. Dans ces cas précis et pour une meilleure appréciation de la situation pour le lecteur du corpus, nous avons décidé de translittérer et non de traduire le terme à l'origine de cette situation.

**Contes de la tradition orale libanaise**  
**Recueillis et traduits par Nathalie ZOGHAIB**

**1. [Ḥannā et les djinns]**

(Hanna Abi Ramia - Ehmej)

Un homme venait de La'lū<sup>1</sup>, il arrive dans une région à mi-chemin de Mīḥel<sup>2</sup>, dans un lieu qu'on appelle Mīḥel là-bas. Il trouve une table mise sur le sol, sur la route et autour d'elle étaient assis une quarantaine d'hommes. Il arrive.

Il [un des quarante hommes] lui dit :

- Écoute, tu vas manger avec nous mais à une condition, tu ne dois pas prononcer le mot maudit.

Quel était le mot maudit ? Il devait faire le signe de croix « au nom du père et du fils et du Saint-Esprit » car quand il faisait le signe de croix

*/Auditeur : ils sont chassés !*

ils vont être chassés

*/Auditeur : c'est vrai !/*

Ok<sup>3</sup>? L'homme était obligé, ils lui avaient coupé la route et il s'assit avec eux à table. Il réfléchissait intensément au problème, il lui dit :

- Je vais manger avec vous et je vais passer la soirée avec vous. Mais dans quelle assiette je vais manger ? Dans cette assiette ou dans cette assiette ou dans cette assiette ou dans cette assiette<sup>4</sup> ?

*/Auditeur : Ils partirent ! Ils disparurent !/*

Oui, que firent-ils ? Il avait fait le signe de croix. Que firent-ils eux ? Ils se levèrent et commencèrent à lui chanter, et là comme l'histoire de Ṭannūs Ḥannā, mon grand-père s'appelait Ḥannā<sup>5</sup>, ils lui chantèrent :

*Ô Ḥannā, ô notre « chose »*

*Tu es grand comme nos oreilles*

*Ô chien, fils de chien,*

---

<sup>1</sup> al-Laqlūq, en arabe littéral. Village de montagne, dans le caza de Ġbayl. Le village du conteur, Ehmej, se trouve quelques kilomètres plus bas.

<sup>2</sup> Lieu-dit à mi-chemin entre La'lū'et Ehmeġ.

<sup>3</sup> En anglais. L'expression est entrée en libanais où elle s'emploie couramment pour « d'accord ».

<sup>4</sup> En désignant les quatre assiettes, le conteur fait le signe de croix.

<sup>5</sup> Le conteur Ḥannā Abī Rāmīa porte le même prénom que son grand-père, héros de ce mémorat. Selon la tradition, le premier garçon de la famille porte le prénom de son grand-père paternel.

*Qu'est-ce qui t'a amené à nous ?<sup>6</sup>*

*Ça c'est une des histoires de djinns.*

---

<sup>6</sup> Chanson rimée en libanais sauf pour le troisième vers. Rime perdue dans la traduction :

*yā Ḥannā w yā šaynā*

*Yā ṭūl dīnyānā*

*Yā kalb yā 'bn l-kalb*

*Sū waṣṣlak 'laynā*

## 2. [Ḥannā et Bū Zahra\*]

(Hanna Abi Ramia - Ehmej)

//Conteur : Tu pourras les effacer ce n'est pas grave. On commence par ceux-là. On commence par ceux-là.<sup>1</sup>

Moi-même : Oui.//

Ce même homme, au temps des Français, *celle-là aussi c'est une histoire*, Bū Zahra\* est venu chez ses poules [rires]. *Bien ?* Il les lui a étouffées. Là, il l'a attrapé. Il l'a attaché. C'était un cordonnier, il lui a fait un joli collier et avec une chaîne il l'[Bū Zahra\*] a attaché à la porte, face à la porte, à l'intérieur. Le lendemain, il le monta à La'lū<sup>2</sup>. A La'lū', il y avait les Français au « Refuge<sup>3</sup> » pendant les jours de neige, donc ceux-là dépensaient de l'argent. Il s'est dit :

- Je vais prendre Bū Zahra\* et le vendre aux Français. [XXX] On n'en trouve pas de pareil par ici. Il prit l'ânesse, le licou et s'en alla.

Il arrive là-bas, on lui en donna 5 livres. Il leur dit :

- J'en veux 25.
- Comment 25 ?

*25 livres en ce temps-là, c'était beaucoup [d'argent] ! On pouvait acheter avec 4 ou 5, euh...*

Au final, il n'eut pas de succès. Il se dit :

- Je le ramène et reviendrai le lendemain.

Il rentra, l'attacha à la porte, à la maison et s'endormit. Le lendemain, que fit l'autre tellement il était rusé ? Il tendit sa langue par ci, par là et arracha le collier en cuir qu'il lui avait fait

/Auditeur : [xxx] les poules/

et il restait deux poules, il les prit et s'en alla.

/Auditeur : *c'est des histoires comme ça que tu veux ?/*

Le lendemain, le lendemain, on lui écrit un poème à cet homme ici et ils lui dirent :

*Ṭannūs Ḥanna a de l'autorité*

*Il est connu pour sa [bonne] réputation*

*Il a l'habitude d'avoir tous les gens*

*Il n'y a que Bū Zahra\* qui l'ait eu<sup>4</sup>*

<sup>1</sup> En parlant des contes. Ne sachant pas ce que je demandais exactement, le conteur commence par « ces anecdotes ».

<sup>2</sup> Voir conte 1 note 1.

<sup>3</sup> Un hôtel dans ce village connu pour sa station de ski.

<sup>4</sup> Chanson rimée et rythmée :

[Rires]

*//Auditeur : Tu veux ça ?*

*Moi : Oui, je l'ai noté, oui*

*Conteur : Jusqu'ici c'étaient des anecdotes, ce n'était que des anecdotes.//*

---

*Ṭannūs Ḥanna lū wahra  
W-bi-šīto āḥed šehra  
M'awwad yoṭro' kel l-nes  
Mā ṭar'u ḡayr Bū Zahra*

### 3. Sayf l-Masīh

(Hanna Abi Ramia - Ehmej)

*Je vais commencer à te raconter des contes qui sont un peu plus longs et que tu ne peux pas résumer. En tout cas, il y avait un roi, c'est des histoires comme celles-là que tu veux,*

*/Moi : Hmm/*

il y avait un roi dans un vilayet, on lui a fait la guerre et il a été vaincu. Il avait un garçon unique, petit, qu'il avait prénommé Sayf l-Masīh<sup>1</sup>, Sayf l-Masīh, donc celui qui combat avec une épée du Christ. Quand ce jeune garçon grandit et comprit cette histoire, il décide de se venger du roi qui avait combattu son père. De l'argent, il n'en avait pas. Il emmène son père et sa mère chez un roi, *bien sûr, les royaumes n'étaient pas comme aujourd'hui, par exemple Ehmeğ ou Ğbayl*<sup>2</sup>, ces distances-là, donc celui-là est allé chez le roi et lui a dit :

- Écoute, je vais te vendre mon père et ma mère. Je vais les laisser en gage chez toi pour cinq livres d'or, *bien ?*

*/Moi : Oui/*

Il laisse alors son père et sa mère en gage, prend les cinq livres d'or et s'achète un cheval, porte un costume, un costume de rois, monte son cheval et s'en va. Où ? Il veut combattre le roi qui a vaincu son père. Il arriva dans ce village et le trouva très prospère, très ! Et ce palais éclairé – *dans ces temps-là, il n'y avait pas* – Quelque chose, quelque chose, quelque chose d'étrange ! Il se dit :

- Par Dieu, je vais aller voir ce qu'il y a dans ce palais.

Il arrive au palais, [il demande] :

- Qu'y a-t-il, dites-donc<sup>3</sup> ?
- Il y a la fille du roi ici, lui répondit-on. C'est une très jolie fille, très instruite, très cultivée et si intelligente qu'on ne pourrait l'être plus. Mais elle ne veut épouser que celui auquel elle posera quelques devinettes. S'il résout ses devinettes, elle l'épouse, s'il ne résout pas ses devinettes, elle lui coupe la tête.

---

<sup>1</sup> L'épée du Christ.

<sup>2</sup> Deux villes éloignées d'une quarantaine de kilomètres, dans le même caza. Le conteur est originaire d'Ehmeğ.

<sup>3</sup> Littéralement « mon oncle ». Mais il faut faire la différence entre l'interpellation de l'oncle paternel ou d'un adulte de l'âge des parents et l'expression qui marque l'étonnement ou l'agacement, qui ne peut pas être traduite sous cette forme mais plutôt, et dans ce contexte, par « dites donc ».

Qu'y avait-il d'accroché devant le palais ? Quatre-vingt-dix-neuf crânes. Ceux dont elle avait fait couper la tête car ils n'avaient pas résolu ses devinettes. Le jeune homme arrive alors et dit :

- Je serai le centième.

Il arrive chez le roi et lui dit :

- O roi, je veux me fiancer à ta fille.
- Ma fill-mon fils, tu connais l'histoire, toi ?
- Comment je ne la connaîtrais pas ! Si je trouve, si je devine, je l'épouserai, si je ne trouve pas, ma tête sera à la place du centième.

Elle vient et lui pose une première devinette, il trouve la réponse. Elle pose la deuxième, aussi. Puis la troisième, également. Puis la quatrième ! Là, elle, elle trouve que cet homme est très important. Elle lui dit :

- Tu dois revenir demain.

Il revient le lendemain, elle lui avait préparé cinq ou six devinettes, si on doit les raconter, ça fait beaucoup, il les a résolues également, le troisième jour, même histoire, il trouve toutes les réponses aux devinettes. C'était quelque chose d'étrange. C'est fini. Elle devait l'épouser, il n'y avait pas d'autre issue.

[Sayf l-Masīh] dit alors [au roi] :

- Sire, tout comme j'ai résolu ses devinettes, j'aimerais lui en poser une seule. Si elle y répond, je l'épouserai, sinon, je ne l'épouserai pas.

Quelle était la devinette ?

Ce jeune homme-là, Sayf l-Masīh, quand il était sur le chemin, transpi- eut soif, il mourait de soif, mais il ne pouvait plus boire. Le cheval était en sueur, il passait sa main, comme ça<sup>4</sup>, *pour que tu puisses comprendre la devinette*, il passait sa main comme ça, prenait de la sueur sur le dos du cheval et buvait la sueur du cheval. Elle lui dit :

- Je t'en prie, pose la devinette que tu veux.

Il pose sa devinette et lui dit :

- Il y avait un roi, il y avait un homme d'une famille des plus illustres ; mais il dut subir les vicissitudes du sort<sup>5</sup>, il vendit son père et se ceignit de sa mère<sup>6</sup>, il se

---

<sup>4</sup> Il joint le geste à la parole et nous montre comment.

<sup>5</sup> Expression rimée: *kān fī ensān men akāber l-'a'yān, ġār 'lay l-dahr w-el zamān*.

<sup>6</sup> Comme nous ne comprenions pas le sens de cette expression, nous avons recontacté le conteur pour lui demander une explication. Il nous expliqua qu'il voulait dire : « il monta [et non vendit] son père et se ceignit de sa mère » : Quand il gagea son père et sa mère, il s'acheta avec l'argent du gage de « son père » un cheval et avec celui de « sa mère » des habits de roi et une épée. Dans la devinette, ceci devint « il monta son père et se ceignit de sa mère ». Nous notons d'ailleurs que le conteur hésite beaucoup et se reprend, notamment, quelques mots plus loin, il comment par dire « monter » avant de se reprendre et corriger par « boire ». Ce lapsus, alerte

ceignit de sa mère et vendit son père et il mont- il but de l'eau venue ni de terre ni de ciel.

*Une belle devinette !* Elle voulait savoir d'où venait cette devinette ? Mais elle n'avait pas la réponse. Comment aurait-elle pu l'avoir ? Elle, toutes les devinettes qu'elle lui posait avaient des solutions possibles. Finalement, elle lui dit :

- Demain, tu reviendras chez moi et je te donnerai la réponse.

La nuit, elle fait venir douze filles qui lui ressemblaient. Elles s'habillent toutes avec les mêmes vêtements et les mêmes choses. Et où vont-elles ? Chez le jeune homme. Elle le dupe et l'enivre, progressivement, elle l'enivre. Il boit, s'enivre et il lui raconte l'histoire. Dans son agitation, qu'a-t-elle fait ? Elle avait un collier de perles. Elle a enlevé le collier et l'a posé car elle le cajolait et comme ça et comme ça. Mais quand elle a eu la réponse à la devinette, elle s'est levée et est partie à la maison.

Le lendemain, il se présente à l'heure dite.

- Vas-y, pose ta question et prends la solution à ta devinette, dit la princesse.
- Roi de tous les temps, [dit Sayf I-Masīh], avant qu'elle ne dise la devinette, la nuit dernière une colombe est venue me rendre visite et a passé la soirée chez moi, elle s'est déplumée dans la maison et est partie. Maintenant, elle se trouve ici, si elle le nie, je dirai qui elle est, mais si elle ne nie pas, je dévoilerai le secret [de ma devinette].

À ce moment-là elle lui dit :

- Non, non, non, non, non, non !

C'était son histoire qu'il allait raconter.

Finalement, ce jeune, de ce roi-là, après cette affaire, le roi envoie avec lui une armée, il envoie avec lui des soldats et il va reconquérir le royaume qui était vaincu et il gouverne et devient roi et le pays devient le plus beau pays.

*Voici un résumé, mais c'est une histoire qui est très longue.*

#### 4. [La fille du vizir et le jeune paysan]

(Hanna Abi Ramia - Ehmej)

// *Conteur : Magie et autre*<sup>1</sup>...

*Moi : Non, non, ce n'est pas nécessaire.*

*Conteur : Bien.*

*Moi : Ce n'est pas nécessaire, non. //*

*Comme ils disent*, il y avait dans les temps anciens, ô roi du temps<sup>2</sup>, une jeune fille très belle. Cette fille était la fille d'un vizir. Son père voulait qu'elle épouse qui ? Un homme de son rang, un vizir, ou le fils d'un vizir ou le fils d'un roi ou... Quant à elle, non. Étant modeste, elle n'aimait pas [cette idée]. Elle tomba amoureuse d'un homme paysan. Maintenant, elle lui parlait chaque fois dans un endroit différent<sup>3</sup>. C'est-à-dire qu'ils ne pouvaient pas se rencontrer car ses parents....

Ils se sont mis d'accord pour se marier, elle se laisserait enlever par lui<sup>4</sup>, *comme ils disent*, sans le consentement de ses parents car ses parents ne voulaient pas. Ils se mettent donc d'accord. Elle lui dit :

- Tu viens chez moi tel jour à telle heure – ils habitent au troisième étage. Tu m'attends à minuit, je m'attacherai à une corde et descendrai jusqu'à toi. *Ok*<sup>5</sup> ?

*/Moi : Oui./*

- Et je m'enfuirais avec toi car, moi, je t'aime. Je n'aime ni fils de roi ni fils de vizir. C'était un bel homme.

Notre ami, à l'heure du rendez-vous, monte sur son cheval et vient. Dans cette maison, au bas de la maison du vizir, dessous [la maison], il y avait une sorte de garage<sup>6</sup>, *je ne sais pas comment on l'appelait dans le passé... une écurie !*

*/Moi : Oui./*

Il y avait donc une écurie. Quand il est arrivé, il était onze heures et demie [du soir], il restait une demi-heure, les gens pouvaient le découvrir ! Il attache son cheval dehors et entre pour

---

<sup>1</sup> L'intonation du conteur suggère qu'il ne souhaite pas en parler.

<sup>2</sup> L'introduction d'un conte par une adresse à un roi est sans doute un usage venant des *Mille et une nuits*.

<sup>3</sup> Littéralement : « elle lui parlait d'un endroit à l'autre ».

<sup>4</sup> Pratique courante quand deux jeunes personnes souhaitent se marier sans le consentement des parents de la future mariée. On dit qu'il y a alors rapt de la jeune fille.

<sup>5</sup> Littéralement. Voir note 3 conte 1.

<sup>6</sup> En français. Mais le conteur ne mélange pas ici deux langues. Il emploie plutôt un mot d'origine française entré en libanais.

s'installer dans la pièce du fond. Comme il avait de la chance<sup>7</sup>, en entrant par la porte, il y avait une fleur, plantée à côté de la porte, très odorante. L'homme arrive, la hume, touche la fleur et un parfum fort s'en dégage. Il s'évanouit. Il ne put supporter cette odeur si forte, il s'évanouit. Il s'assoit dans cette pièce et s'évanouit. Le cheval reste attaché sous la fenêtre en question.

*//Conteur : Bien ?*

*Moi : Oui.//*

A minuit, elle descend le long de la corde et vint se poser où ? Sur le dos du cheval. Et l'homme était évanoui dedans. Elle entend des pas et chuchote<sup>8</sup> :

- Tu es arrivé ?
- Oui, oui.
- Monte !

[À] qui [disait-elle] « monte » ? Qui passait par là ? Un nègre<sup>9</sup> des plus moches, des plus malfaisants. Une dent qui montait par là, une dent qui descendait par-ci, un aspect, une allure, comme il n'y en a pas de pire. Mais c'était la nuit, il était minuit, [elle ne voyait rien]. D'un bond, il monte sur le cheval devant elle, *non, pardon*<sup>10</sup>, il [le jeune homme] avait amené un cheval pour lui et un cheval pour elle.

*/Moi : Pour elle, oui./*

Elle est montée sur celui qu'il avait laissé pour elle à la fenêtre,

*/Moi : Oui./*

et l'autre cheval, qui l'a monté ?

*/Moi : Le nègre, oui./*

Le nègre. Et ils partent. Allez, allez, allez, allez ! Où [étaient-ils quand] l'aube pointa ? Une grande distance, très éloignée, au bord d'une mer. Il commence à faire jour, elle se retourne et voit en lui la chose la plus laide [qu'elle ait jamais vue]. Qu'allait-elle pouvoir faire ? Le nègre la voit, cette belle jeune fille sur laquelle le jour s'était levé, il voulut la manger, la croquer tellement elle était belle. Que fait-elle ? Elle se jette dans la mer, elle et son cheval, elle lui fait prendre la direction de la mer et il avance, le cheval. Maintenant, l'autre ne sait pas nager et tombe de cheval, et petit à petit, elle s'éloigne de lui.

Elle parcourt une grande distance. Elle arrive à un endroit où il y avait de grosses vagues.

---

<sup>7</sup> Chance, en français. Voir note 6. Le propos, ici, est ironique.

<sup>8</sup> Le conteur utilise le verbe dire, mais chuchote pour imiter la jeune fille.

<sup>9</sup> Le conteur utilise le terme '*abd*' ; initialement utilisé pour désigner les esclaves de manière générale, il en est venu à désigner aujourd'hui péjorativement les Noirs dans différentes langues vernaculaires dont le Libanais. D'où le choix de le traduire par nègre.

<sup>10</sup> En français. Voir note 6.

//Accompagnateur (en entrant dans la pièce) : c'est moi.

Conteur : Bienvenue.//

Il y avait de très grosses vagues dans la mer. Elle tomba de son cheval. Elle commence à agoniser, à gémir, mmmm<sup>11</sup>. Passait, *ça c'est l'histoire du capitaine*, passait un navire. Il entend quelque chose gémir sous l'eau. Il fait descendre son attirail et voit une jeune fille qui s'agite, s'étouffe et va mourir. Hop, il descend, remonte la fille de la mer, l'installe avec lui sur le navire, prépare les médicaments nécessaires qu'ils savaient préparer pour la sauver de la mort. Elle reprend conscience. Où était-elle ? Loin, à plus de six ou sept heures de son bien-aimé. Elle avait fui le fils du vizir et la voilà aux mains du capitaine. Elle ne l'aimait pas. Mais que fera-t-il ? Au milieu de la mer. Il l'emmène avec lui dans son village. Dans son village et il tombe amoureux d'elle, elle l'inconnue. L'inconnue. Sept ou huit jours, une dizaine de jours passent et le capitaine demande sa main.

- J'accepte, dit-elle, à une condition. Tu fais cinq photos<sup>12</sup>, six photos, dix photos de moi et tu les mets dans tel village [qui se trouve] à tel endroit, tel [autre] village à tel endroit et tel village à tel endroit. *D'accord ?* Celui qui, en arrivant à proximité du portrait, se met à pleurer, *tu vois comment ?* ou à faire un geste ou..., tu l'attrapes et tu l'amènes ici.
- A tes ordres, dit-il.

Il envoie trois photos, *en résumé*, une photo dans la ville où était le nègre, une photo dans le village où se trouvait son bien-aimé ; cinq, six autres photos qu'ils mettent dans ces deux endroits. Et ils attendent. A peine une demi-heure plus tard, qui passait ? Passait le nègre :

- Oh, sale p...<sup>13</sup> ! tu me poursuis jusqu'ici ?

Et hop ! Ils l'avaient attrapé.

- Allez !
- Mais qu'avez-vous ?
- Allez viens.

Et ils le prennent. Ceux qui étaient allés dans l'autre village- son bien-aimé passait, dès qu'il voit le portrait, il arrive, il tombe à genoux et s'évanouit. Ils le portent et partent avec lui.

Ils arrivent où ? Chez elle, au village où elle se trouvait.

---

<sup>11</sup> Ici, le conteur imite (onomatopée) le gémissement de la jeune fille.

<sup>12</sup> Le terme libanais *ṣūra* utilisé par le conteur s'emploie pour désigner à la fois photos ou portraits peints. Il est impossible de dire ici avec certitude duquel il s'agit.

<sup>13</sup> Littéralement, « sœur de celle qui s'habille court et se dévoile », dont on peut donc voir le corps et qui est de ce fait une femme de mauvaise vie.

*Là j'ai devancé l'histoire.* Chez le capitaine, il y avait,- c'est un fils du roi qui était tombé amoureux d'elle, il avait entendu parler d'elle et était tombé amoureux, elle ne voulait pas de lui, c'est le fils du roi qui a fait tout ce travail-là.

*/Moi : Ah, oui./*

Le capitaine l'a aidée dans cette affaire.<sup>14</sup>

Elle leur dit :

- Mettez-les ici en prison.

Maintenant, le nègre était un criminel, il avait causé son malheur. Elle leur dit :

- Amenez-moi ce nègre.

Elle s'habille, s'assoit, ouvre [XXX] du nègre et lui demande :

- Tu me connais ?
- Ouais<sup>15</sup>, dit l'esclave.
- Où [nous sommes-nous rencontrés] ?
- En tel lieu.
- Pourquoi donc tu m'as fait cela ? Tu es un homme sans conscience, un homme qui mérite d'être brûlé sur le feu.

Elle, à ce moment - Ils lui font cela, on dit qu'ils le brûlent au goudron, avec [XXX] bouillant.

On raconte au second homme que celui-là on l'avait brûlé, il se dit :

- Malheur à moi, pauvre que je suis ! Qu'est-ce qui va m'arriver ? Moi, qu'est-ce qui va m'arriver ?
- Il arrive, elle le voit. Il la voit. Dès qu'elle le voit, il fait comme ça<sup>16</sup>, elle lui dit :
- Oui, maintenant tu repars et tu attends le deuxième jugement.
- Pauvre de moi, pensa-t-il, elle va me brûler comme ils ont brûlé le nègre.

Mais non, elle l'aimait toujours.

[Elle lui demande] : « Dans quelle pièce tu es, à quel endroit tu es ? », elle prend note<sup>17</sup>, *comme ils disent*. Elle dit au fils du roi :

- Ecoute, moi- tu habilles quinze filles, identiques à moi, *ok* ? et je veux aussi aller avec elles prendre l'air, je n'en ai pas le droit ?
- Bien sûr que tu en as le droit. Comment n'aurais-tu pas le droit !

---

<sup>14</sup> Il se rend compte de son erreur et la corrige.

<sup>15</sup> Le conteur adopte une voix plus grave.

<sup>16</sup> Il imite le geste de l'homme. Celui-ci tend la main pour désigner la femme voulant dire qu'il l'a reconnue.

<sup>17</sup> Le conteur dit : « nota », mot entré en libanais sans doute à partir de la *lingua franca*.

Il emmène dix ou douze filles et les habille de la même façon. Et où vont-elles ? Chez l'homme.

- Ecoute, (silence) qu'allons-nous faire, lui dit-elle ?
- Tu fais ce que tu veux, moi je t'aime.
- Que t'est-il arrivé ?

Elle lui raconte- Il lui raconte.

- L'histoire est comme ceci et cela. J'ai senti l'odeur de la fleur de myrte, l'odeur était très forte, je me suis évanoui, *bien ?*

*Ici, dans l'histoire, que s'est-il passé ?* Elle mit un habit - elle lui avait dit : « tu dois m'habiller avec des habits, *ce n'est pas grave, il faut que je me rappelle de l'histoire !* des habits d'homme et pas des habits de femme ». *Tu vois comment ? Qu'il mette des habits d'homme.* Bref, quand elle le voit et qu'ils se sont compris, elle lui dit :

- Ok, toi seul tu es à moi et moi je vais voir avec le fils du roi comment je peux trouver une solution, que faire de lui, je vais voir comment m'en sortir avec le capitaine aussi. Et toi tu seras à moi. Et si je n'y arrive pas, il ne nous reste qu'à nous enfuir, toi et moi par une nuit sans lune, nous prendrons la fuite et nous partirons.

A ce moment, elle va trouver le roi et lui dit :

- Moi, tu n'as aucun avenir avec moi, moi, je veux partir dans mon pays, moi, je suis une femme mariée, moi, j'ai des enfants, moi, je veux rentrer chez mes enfants, moi je veux...je ne peux pas t'épouser, moi je suis tombée dans la mer, moi.....

Donc elle lui avait monté toute une histoire au roi comme quoi « cette femme est mariée, a des enfants, elle ne va pas m'aimer et ainsi de suite ; et moi [se dit le roi], avec la force, rien ne sera possible [entre nous] ». *Ok ?*

Elle change ses habits et va chez le capitaine :

- Ecoute, entre toi et moi, il n'y a rien et il ne peut rien y avoir. Moi, je veux mon bien-aimé, celui-là que tu es allé me chercher, que tu es allé chercher, évanoui, sans connaissance après avoir monté son cheval pendant sept ou huit heures.

Elle s'en va, épouse l'homme et vit très heureuse avec lui, ils fondèrent une grande famille et où sont-ils passés après, je ne sais plus.

*Mais finalement, c'est cette histoire.*

*//Moi : Le capitaine l'a emmenée chez le fils du roi ?*

*Conteur : Le capitaine l'a emmenée dans son village. Le fils du roi a entendu parler d'elle.*

*Cette fille, il l'avait trouvée dans la mer. Tu vois comment ?*

*Moi : Oui.*

*Conteur : Il voulait l'épouser. Mais quand elle a retrouvé son bien-aimé et qu'elle a condamné le nègre à mort car c'était un criminel, elle s'entendit avec lui [son bien-aimé], fit un stratagème au capitaine et un autre au fils du roi, car si elle avait voulu épouser un fils de roi, elle en aurait épousé un chez elle !*

*Moi : Oui.*

*Conteur : En voilà une [d'histoire]. //*

## 5. Le renard et l'escargot

(Hanna Abi Ramia- Ehmej)

*//Conteur : Maintenant on va raconter l'histoire ... du vizir et du roi, ou plutôt on va raconter...le renard ! Le renard et l'escargot. Tu en as déjà entendu parler ?*

*Moi : Non*

*Conteur : Tu ne la connais pas.*

*Moi : Non //*

Le renard et l'escargot se sont rencontrés dans une prairie. Maintenant, l'escargot comment marche-t-il ? Il rampe sur ses cornes (sic.). Le renard fait un pas [grand] comme ici et là-bas. Il [l'escargot]<sup>1</sup> dit :

- Tu veux qu'on fasse une course toi et moi ?

*//Accompagnateur : C'est comme Le Lièvre et la Tortue*

- Toi l'escargot, tu peux me devancer ?

*Conteur : Oui. Tu la connais alors ?*

*Moi : Non j'en connais une qui est pareille mais-*

*Accompagnateur : Ce n'est pas grave, qu'il continue.*

*Conteur : Bien.//*

- Toi tu peux me devancer, dit le renard ? C'est possible ?
- Oui, dit-il, je veux qu'on fasse une course, toi et moi, et mon grand-père m'a donné cinq livres en héritage ; je te les donne, ou je serai arrivé avant toi à ta destination<sup>2</sup>.
- A quelle heure on part ?
- A douze heures<sup>3</sup>.

Le renard a une queue touffue. L'escargot attendit qu'il s'endorme et rampa jusqu'à sa queue. Un escargot ce n'est pas si lourd ! A douze heures, le renard se réveille et se met à courir et il s'en va :

- L'escargot va me passer devant ? Se peut-il que je laisse passer l'escargot ? L'escargot va me passer devant, moi (en riant) ! Comment va-t-il arriver jusque-là ? Il n'arrivera pas jusque-là !

---

<sup>1</sup> Le conteur n'a pas à préciser qui est l'interlocuteur car, en libanais, l'escargot est un nom féminin alors que le renard est un nom masculin. Le pronom suffit donc à différencier les deux, ce qui n'est pas le cas en français.

<sup>2</sup> Reconstitution partielle car quelques mots inaudibles.

<sup>3</sup> Le conteur ne précise pas s'il s'agit de midi ou minuit.

Jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au village où ils allaient. Et il [le renard] s'endort en arrivant car il était fatigué.

- Qu'est-ce qui va amener l'escargot ?!

Au moment où il se pose au sol, l'escargot rampe et tombe où ? Il passe devant lui – *ça ne fait rien, c'est une petite histoire* – il passe devant lui et le regarde un peu, il [le renard] se réveille et il [l'escargot] lui dit :

- Je vauX cinq livres ! (en riant)

Donc l'escargot a devancé le renard. *Ça c'est une anecdote.*

## 6. [A contre-courant]

(Hanna Abi Ramia- Ehmej)

*Ah, ah, ça c'est une très belle histoire.*

Il était un fils de roi qui avait épousé la fille d'un roi. Avant, on mariait le roi à la fille d'un roi contre leur gré, il n'y avait pas besoin qu'ils soient d'accord. Maintenant, elle, elle ne l'aimait pas. Quand on la maria malgré elle, elle devint agressive avec lui. *Tu vois comment ?* Quand ils mangeaient, s'il lui amenait un plat de *mğaddra\**, elle lui disait :

- Je veux des haricots secs.

Et s'il lui proposait des haricots, elle demandait :

- Je veux du *mğaddra\**. Non, je ne veux pas manger.

C'est-à-dire, cette femme essayait de lui voler sa tranquillité parce qu'elle ne l'aimait pas.

Des jours après, il y a eu des inondations, le fleuve était sorti de son lit, et ils allaient à pied les uns chez les autres, ils allaient à pied. Il lui dit :

- Aujourd'hui, je veux aller chez mes parents.

- Non, je veux aller chez mes parents, lui répondit-elle.

Comment ça, elle lui dit non ?

- Chez tes parents ? Soit, [dit l'homme], chez tes parents. Lève-toi !

Et ils y allèrent. Ils marchèrent, marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au fleuve. Le fleuve était en grande crue. *Ils mettaient des passerelles au dessus des fleuves pour passer de part et d'autre, il n'y avait pas de routes avant. Les rois et les vizirs avaient des chevaux ou des....* Il lui dit :

- Allez !

Au moment où ils traversaient le fleuve, une grosse vague ébranle la passerelle et la jette à l'eau. Elle tomba et se mit à descendre [au fil de l'eau]. Où l'eau allait-elle l'emmener ? Elle va nécessairement la conduire vers l'aval. Et lui, que fait-il ? Il remonte. Il voulait se débarrasser d'elle. C'est la vengeance, il voulait s'en débarrasser. Pendant ce temps, que fait-elle ? Elle fait un mouvement de brasse<sup>1</sup> [tant bien que mal] une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, et son heure n'étant pas venue<sup>2</sup>, elle se cogne contre un arbre, s'agrippe à l'arbre et monte s'asseoir sur le tronc. L'homme se disait : « Je suis débarrassé d'elle et de ses

---

<sup>1</sup> Littéralement : « elle pagaie avec ses bras ».

<sup>2</sup> Littéralement : « sa vie est longue », expression qui signifie qu'elle avait beaucoup de chance et qu'en tous cas, ce n'était pas encore son heure.

problèmes, elle est sûrement dans la mer et Dieu m'en a débarrassé. Lève-toi bonhomme et rentre à la maison, maintenant que tu en es débarrassé ».

Ce bonhomme revint alors sur ses pas – il avait marché une longue distance – puis en redescendant la route, il marcha une certaine distance, regarda et la trouva assise au pied d'un arbre.

- Où étais-tu ? crie-t-elle ; tu as bien vu que je suis tombée dans la rivière !
- Mais je te cherchais.
- Comment tu me cherchais ? Où tu me cherchais ?
- Crois-moi, je suis allé de là à la source du fleuve et arrivé à la source du fleuve je ne t'ai pas trouvée.
- Mais bonhomme, tu es fou, tu as quelque chose [de dérangé] ? L'eau peut-elle porter un homme vers l'amont, ou une femme vers l'amont ?
- Ah ! Ecoute, je t'en prie, toi depuis quand tu suis le cours normal des choses ? Quand je te disais : « on va voir ma mère », tu répondais : « Non, [on va] chez ma mère ». [Quand je te demandais] d'aller chez mon père, [tu répondais] : « Non, [on va] chez mon père ». Comment se fait-il que pour une fois tu aies fait les choses sans chercher à contredire<sup>3</sup>, c'est-à-dire que tu sois allée vers le bas ? [Rires]

*En voilà une [histoire], c'est sûr que celle-là tu ne la connaissais pas.*

---

<sup>3</sup> Littéralement, le conteur dit : *şda'té*, « tu as été véridique », « tu as dit la vérité ».

## 7. [La princesse et la chambre<sup>1</sup> d'or]

(Hanna Abi Ramia- Ehmej)

*On peut raconter, ah<sup>2</sup> !... l'histoire de la fille du roi, l'histoire est longue, il va falloir que tu sois patiente.*

Il y avait une fille, elle aussi était fille de roi ou fille de vizir. Mais, comme d'habitude, la fille de roi<sup>3</sup> devait épouser un fils de vizir et une fille de roi un fils de roi. Mais elle a aimé son cousin<sup>4</sup>. Mais, là-bas, il lui était interdit d'épouser son cousin. Ce cousin veut partir en voyage. Elle leur [sa famille] dit :

- Écoutez, soit j'épouse mon cousin soit je ne me marie pas.
- Non, tu vas épouser un fils de vizir ou un fils de roi.
- Très bien, mais à une condition.
- Quelle est la condition ?

Elle leur dit :

- La condition est qu'il me fasse une chambre étanche, *Ok ?* elle s'ouvre de l'intérieur et se ferme de l'extérieur. À ce moment, je serai à lui.

Il [le fils du roi] dit :

- Mais bien sûr, à son service<sup>5</sup> et au lieu de faire la chambre en fer, elle sera en or.  
*C'est compris ?*

Alors, il [le fils du roi ou du vizir] lui fit une chambre en or – *et alors ? C'est un roi ! Il avait beaucoup d'argent* – il lui fit une chambre en or et la lui apporta à la maison. Elle leur dit:

- Cette chambre sera mon trousseau.

Elle entra dans la chambre, s'assit dans la chambre et ferma la porte. Elle se ferma de l'extérieur et ne s'ouvre que de l'intérieur<sup>6</sup>. Elle se ferma de l'extérieur. Ils essayèrent tout ce qui était possible<sup>7</sup>, frappèrent à la porte, essayèrent de casser la porte, il n'y avait rien à faire.

Il leur ordonna, il leur ordonna de prendre la chambre et de la jeter dans la mer. Il voulait se

---

<sup>1</sup> Nous traduisons le terme employé par le conteur. Nous pensons qu'il devrait s'agir peut-être d'un coffre ou d'une caisse qui pourrait contenir l'héroïne tout en voguant sur l'eau.

<sup>2</sup> Exclamation très enthousiaste.

<sup>3</sup> Il s'agit probablement d'une erreur de la part du conteur. Il est plutôt question ici d'un vizir et non d'un roi.

<sup>4</sup> En libanais, plus précisément, son cousin paternel. Le mariage endogamique avec le cousin germain était très courant au Liban jusqu'à ces dernières années, dans toutes les communautés.

<sup>5</sup> Littéralement : « Rien n'est assez cher pour ses yeux ».

<sup>6</sup> Ceci semble, à première vue, impossible. Si la porte ne se ferme que de l'extérieur, comment la princesse a-t-elle pu s'y enfermer ? Il est clair que cette chambre ne peut s'ouvrir que de l'intérieur, donc la princesse décide elle-même quand elle en sortira. Cependant, il n'est pas clair si c'est également l'héroïne qui peut fermer la chambre ou si on l'y enferme. Le conteur semble vouloir dire qu'on l'y enferme de l'extérieur.

<sup>7</sup> Littéralement, « ils montèrent, descendirent, allèrent, revinrent ». Ces verbes sont utilisés métaphoriquement en libanais.

débarrasser d'elle et de ses problèmes, [c'était] le roi. Ils la portèrent et la jetèrent dans la mer. Elle s'en alla ! Elle se mit à voguer de pays en pays. Quelqu'un la trouva : un homme. Ils amenèrent cette chose au rivage. Ils voulaient casser cette chose et voir. [C'était] de l'or ! Et qui étincelait !

Elle leur dit :

- Surtout ne la cassez pas.

Elle les appela de l'intérieur :

- Cela fait quinze jours – elle avait mis, disent-ils, nourriture et boisson dans la chambre pour manger et boire – cela fait quinze jours et je n'ouvrirai la chambre qu'en présence d'un homme qui s'appelle Untel [XXX].
- Tu n'ouvres pas la chambre ?

Elle était tombée entre les mains de criminels encore pires que les autres. « Ouvre la chambre, [disaient-ils], non je ne l'ouvre pas [répondait-elle], ouvre, je n'ouvre pas... ».

Finalement, *ma sœur*<sup>8</sup>, ils prirent cette chambre et allumèrent un feu dessous. Elle avait quitté un criminel pour un plus grand criminel. Quand ils allumèrent le feu, la chaleur se propagea. Que pouvait-elle faire ? Elle ouvrit la porte et sortit. Elle se trouvait dans un autre pays, qu'elle ne connaissait pas, ne savait pas ce qu'elle devait faire. Elle ne savait pas. Au final, les autres, par quoi étaient-ils intéressés ? Ils n'étaient intéressés que par le fait de prendre la chambre en or. Ils jetèrent [la princesse] dans un buisson de ronces. *Tu sais comment le buisson de ronces peut fracasser le corps et briser le corps*. Ils l'y laissèrent et s'en allèrent. Que pouvaient-ils faire d'elle ? Ils ne voulaient que la chambre en or, ces seconds criminels.

Là, assise dans les ronces, toute couverte de blessures, ne pouvant en sortir ni l'enlever... Comment fait un blessé qui souffre : mmm, mmm...il gémit, gémit. Un homme qui passait par là, *comme ils disent*, lui posa la question :

- Humain ou djinn ?<sup>9</sup>
- Je suis une fille d'humains, et des meilleurs !

Comment arriver à elle ? Cet homme était un vieil homme, âgé. Finalement, il toucha, enleva, coupa les ronces et sortit la fille de là, couverte de blessures et toute égratignée. Et alors quoi ? Il l'amena chez lui, la soigna et pansa ses blessures et *comme ils disent*, elle guérit. Cet

---

<sup>8</sup> Le conteur s'adresse à nous, selon l'usage libanais consistant à établir un lien avec l'interlocuteur en se référant au lexique de la parenté.

<sup>9</sup> Question courante dans la littérature arabe, populaire ou savante. Quand un personnage rencontre un inconnu, par précaution, il lui demande d'abord s'il est un humain ou un djinn. Elle fait référence à la croyance aux êtres surnaturels. Par ailleurs, le conteur fait un lapsus : il dit d'abord « *Ins aw ġins* » (Humain ou Sexe, mais plus largement Genre), au lieu de « *Ins aw ġinn* » le glissement étant facile entre *ġinn* [Djinn] et *ġins* et l'assonance entre *Ins et ġins* induisant une rime et un rythme. Il se corrige tout de suite après, en disant « Ou Djinn ». Signalons que d'autres conteurs qui disaient également « *Ins aw ġins* » ne se corrigeaient jamais.

homme était marié et avait une famille et cette fille est devenue comme sa fille. Quand elle se réveilla, guérie et en forme, elle s'assit et demanda à cet homme :

- Je suis où ? Dans quel pays ?
- Dans tel pays.
- Et tel [autre] pays, tu le connais toi [ajouta-t-elle ?]
- Oui, je le connais ma fille, mais il faut parcourir une longue distance. Il faut aller en avion – par mer pour y arriver. Il vaut mieux éviter.
- Ecoute, je veux envoyer avec toi-

*Ah non, l'histoire arrive jusque-là, il la guérit.*

[Pendant ce temps], le jeune homme, son cousin, était rentré de voyage. Il tomba malade, *comme ils disent*, une grave maladie. Il voulait sa cousine, il l'aime ! Où est-elle partie, sa cousine ? Comment avait-on jeté sa cousine ? Oui... Sa mère... Il se mit en colère contre sa mère, contre sa tante<sup>10</sup>, contre tout le monde. C'était fini, elle était partie, on l'avait jetée dans la mer et on ne sait pas où elle est. Et ça, *comment ça s'appelle déjà*, la maison en or a été prise.

Elle [la fille] lui [le vieil homme] dit :

- Je veux que tu ailles prendre des nouvelles d'une personne et moi, ce que tu veux...
- Ecoute ma fille, tu es ma fille, tu es comme ma fille et même plus chère que ma fille, tout ce que j'ai et que je peux dépenser pour toi, je le ferai sans délai.
- Ecoute, toutes les dépenses que tu feras pour moi, je te rendrai le double. Mais il faut que tu retrouves la personne que j'aime, lui dit-elle.

Le vieil homme s'en alla au village [indiqué] et demanda après cette personne, elle lui avait donné son nom, c'était son cousin ! Il [le vieil homme] arriva mais il [le jeune homme] ne rencontrait personne, ne parlait à personne, ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus. C'est-à-dire que cet homme avait perdu son esprit le jour où il apprit ce qui était arrivé à sa bien-aimée, qu'elle avait disparu et qu'elle était partie. [Le vieillard] s'informa à son sujet et dit :

- Je veux le rencontrer.
- Tu ne peux pas le rencontrer, il n'est pas possible de le rencontrer, lui répondit-on.  
C'est impossible. Il ne rencontre personne.

Le vieillard rentra au pays et lui [à la jeune fille] dit :

---

<sup>10</sup> La sœur de sa mère.

- Ce jeune homme que tu m'as envoyé voir, c'est quelqu'un qui a perdu sa tête, il n'est pas conscient, il ne veut rencontrer personne, il ne mange plus, ne boit plus. Et qu'est-ce qu'on lui apporte ? On lui amène du *ūzē\**, du poisson, les meilleurs mets. On les lui montre et dès qu'il les voit il leur dit : « Emportez-les d'ici, sortez-les moi d'ici, je ne mangerai pas, je ne veux pas manger ». Il ne veut plus manger, c'est fini, cet homme a décidé de mourir après sa bien-aimée.

Elle lui demanda :

- Écoute, je veux te charger de faire un autre voyage.
- Quel voyage ?
- Écoute, je veux-

Elle descendit dans le jardin et cueillit du chardon-marie.

*// Conteur : Tu en as déjà entendu parler du chardon-marie ? C'est une plante sauvage qu'on fait bouillir.*

*Accompagnateur: C'est comme la chicorée ?*

*Conteur : Un peu comme la chicorée cultivée, elle est haute comme ça, et qui est très, très bonne. On l'appelle chardon-marie. Moi je l'aime beaucoup aussi, c'est grâce à cette histoire.//*

Qu'allait-elle lui [faire] porter ? Du *ūzē\** on lui a apporté, des viandes on lui a apporté, du *kebbé\** on lui a apporté, du *tabbūlé\** on lui a apporté, les mets les plus appétissants on [les] lui a apportés et il ne les mangeait pas. Elle a réfléchi. Elle, elle allait lui préparer un plat dont personne ne rêvait, peut-être qu'en le voyant, parce que c'était son cousin, son cœur éprouverait de la nostalgie en pensant [alors] à elle, elle n'osait pas lui dire qu'elle était encore en vie. Elle ne pouvait pas ! Elle était dans un autre pays. Elle prépara le chardon-marie, l'assaisonna avec de l'huile et du citron. Puis elle enleva la bague de ses fiançailles avec lui et la mit dans ces choses-là [le plat de chardon-marie] et lui dit :

- Écoute, vas-y ; tu dois ruser et insister auprès de cet homme. Ne pars sans lui avoir donné ce plat. Quand il aura pris et mangé ce plat, il saura tout sans que tu n'aies à parler.

Et là, c'est la mère [du cousin], sa mère, ses parents et sa tante<sup>11</sup> et je ne sais qui, qui se sont ligüés avec le fils du vizir pour qu'elle l'épouse. Ils ne voulaient pas la donner à [son cousin, le fils de cette femme] son fils, son fils devait partir en voyage. Il [le vieil homme] n'osait pas dire qu'il venait de sa [la princesse] part devant eux. *Tu vois comment ? Sa mère et sa tante*<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> Tante paternelle.

<sup>12</sup> Tante paternelle.

et ses parents sont contre lui, ce sont eux qui ont aidé le fils du roi pour qu'il fasse cela [la jeter dans la mer dans sa chambre en or] et se sont moqués d'elle et l'ont mise dans cette chambre.

[Le vieil homme partit]. Il porta le plat et dit :

- Je dois le [le cousin] voir, je lui ai apporté ce plat.
- Mais qu'est-ce que cette bouillie ? Il a apporté de la bouillie. Qui mange de ça ? On lui apporte les plats les plus raffinés !
- Mais je veux lui donner ce plat. Je dois le lui montrer. Tout comme vous lui avez donné l'oie<sup>13</sup> et les plats, moi je veux lui donner ça. Je veux les lui montrer. C'est un plat qui lui a été envoyé par des gens comme les autres plats.

Ils dirent [au jeune homme]:

- Il y a un homme qui insiste pour te voir, il t'a amené des herbes ou je ne sais quoi pour te les donner à manger.
- Faites-le entrer. Faites-le entrer ici.

On le fit entrer. Elle lui dit- il lui dit à elle- il lui dit, à lui<sup>14</sup> :

- C'est une dame qui te l'envoie, qui envoie ce plat pour que tu le manges. Il contient le médicament qui te guérira.

[XXX]. Il prit la première bouchée, la deuxième bouchée dans sa bouche, que trouva-t-il dans sa bouche ? La bague de fiançailles !

- Oh !

Il était merveilleusement heureux.

- D'où... demanda-t-il [au vieil homme]
- Je peux t'y emmener, mais il ne faut pas que tu parles.
- Je suis prêt à livrer la plus grande bataille, lui dit-il, pour partir avec toi.
- Ne crains rien. Mais je suis venu exprès à ta recherche pour t'y emmener. Je n'osais pas te le dire devant ta mère, ton père et ta tante car ce sont eux qui l'ont piégée.
- Ne t'inquiète pas.

Il sortit :

- Je suis guéri, dit-il en sortant ; je n'ai plus rien. Partez tous d'ici, que chacun rentre à sa maison, je ne veux plus personne. D'ailleurs je repars en voyage.

---

<sup>13</sup> Sans doute voulait-il dire « le *ūzē* » mais dit « l'oie » à cause de la proximité, en libanais, entre les deux termes « *ūzē* » et « *wazzē* ».

<sup>14</sup> Le conteur mélange les pronoms.

- Non, tu ne repars pas.
- Si, je repars ! Quelqu'un a quelque chose à me dire ? Je veux partir, j'ai retrouvé mes esprits, je vais bien, vous pouvez amener le médecin pour m'ausculter, je n'ai plus rien.

Ils lui amenèrent le médecin. Le médecin l'ausculta :

- Il a l'air d'avoir repris ses esprits.

Il était fou, il voulait se bagarrer, il ne voulait pas manger ni rien.

- Va, mon fils alors, lui dit sa mère, que Dieu soit avec toi. Voyage, va là où tu étais, retournes-y, vas-y.

Retourne où tu étais ! Il sortit de chez lui. [Le vieil homme pauvre] lui avait dit :

- Tu vas m'attendre à tel endroit.

Il le retrouva. Et où alla-t-il ? Il partit chez sa fiancée. Et là quelle belle nouvelle, comme ils étaient heureux, comme les retrouvailles étaient belles et heureuses, comme cela et comme...

Il épousa sa cousine et après le mariage, il lui dit :

- Maintenant tu vas rentrer. Je vais installer la potence de ma mère et de ma tante au vu de tout le monde car ma mère et ma tante sont responsables, elles ont aidé le fils du vizir et le fils du roi à faire ce qu'ils t'ont fait.
- Non, lui dit-elle. Je leur pardonne. Je te suis où tu veux, mais tu ne toucheras pas à ta mère et ton père ou ta tante, tu ne dois pas y toucher. Et si tu ne m'écoutes pas, il n'y aura pas de futur entre toi et moi.

Et effectivement, ils se marièrent et allèrent dans un pays et quand ils eurent quatre ou cinq enfants, il revint chez sa mère. [Son épouse] lui dit :

- Tu pardonnes à ta mère et à ta tante et moi, je pars avec toi où tu veux.

Ils rentrèrent et dès qu'elle arriva, *comme ils racontent l'histoire*, sa mère s'agenouilla devant elle et lui demanda pardon. Ils vécurent une très belle vie.

*//Accompagnateur : Bon maintenant, ce jeune homme ou cette fille ou les pays où ils ont été, n'ont pas de noms ?*

*Conteur : C'est une histoire, bien sûr qu'elle n'a pas de noms.*

*Accompagnateur : Tu n'as pas de noms.*

*Conteur : Une histoire imaginaire.*

*Accompagnateur : On ne peut pas les nommer, je ne sais pas Butros...*

*Conteur : Nomme-les comme tu veux, nomme-les comme tu veux, tu donnes un nom au village. Si tu veux que je leur donne des noms, nomme le village que tu veux, le prénom que tu veux, le prénom du jeune homme comme tu veux.*

*Accompagnateur : Ils étaient dans des villes séparées par la mer, donc par exemple, ils sont peut-être sur une île.*

*Conteur : Non, par exemple, ils sont allés sur la mer et se sont échoués sur la plage, par exemple, du Hermel à la Syrie, on peut dire de Ğbayl à la plage syrienne.*

*Accompagnateur : Mais elle a été jetée dans la mer et est arrivée dans un autre pays.*

*Conteur : Oui, les flots les ont emmenés sur une autre terre. Nomme-les comme tu veux, un prénom que tu désires. Non, vraiment, comme tu veux, car cette histoire n'est pas vraie, elle est imaginée.*

*Accompagnateur : Oui, bien sûr.*

*Conteur : Dans l'imaginaire, on peut nommer comme on veut. Si tu veux, dans la prochaine histoire que je vais te raconter, je peux te donner des noms.*

*Accompagnateur : Bien, veux-tu te reposer un peu avant de continuer ?*

*Conteur : Non.//*

## 8. [Ḥanné, victime d'une injustice]

(Hanna Abi Ramia- Ehmej)

*Maintenant, une histoire encore plus belle.*

Un jeune homme épouse sa cousine. Disons Yūsef épouse Ḥanné<sup>1</sup>. *On a dit qu'on leur donnerait des noms, on ne va pas se répéter, tu peux les nommer comme tu veux de toute façon. Voici donc Yūsef et Ḥanné. C'était quelqu'un de haut-rang, il était estimé et il épousa sa cousine. Il y eut- Non, non, elle n'a pas eu d'enfants encore. La mère [de l'homme], pour revenir à l'histoire, sa mère et ses parents ne voulaient pas qu'il l'épouse, c'est compris ? Il partit en voyage et après son départ, ils lui [la jeune mariée] préparèrent des pièges diaboliques. Sa mère...*

*/Moi : Hmm/*

Sa mère et ceux qui l'entouraient.

A son [l'homme] retour de voyage, ils lui dirent :

- Toi tu l'as épousée, et une fois que tu es parti d'ici, Tel est venu chez elle, et elle est partie avec Tel [autre] et elle a fait ce qu'il ne faut pas faire avec Tel [troisième] et maintenant elle est enceinte de Tel [quatrième].

Cet homme, on lui a tellement bourré le crâne de rumeurs qu'il a fini par les croire. Il la condamna à mort. C'était un grand gouverneur. Quand il la condamna à mort, il chargea celui qui exécute les condamnés, *comment on l'appelle ?* le bourreau<sup>2</sup> de l'exécuter.

- Emmène-la d'ici dans tel endroit et tu lui coupes la tête et tu reviens.

Ce bourreau savait que cette femme était victime d'une injustice et il savait qu'on lui avait tendu des pièges et il savait qu'on lui avait monté des histoires et des histoires et des récits, *c'est compris ?* Il [Yūsef] lui avait dit :

- Tu me ramèneras sa tête. Donc tu lui couperas la tête et tu ramèneras sa tête avec toi.

Cet homme [le bourreau] que fit-il ? Il se dit :

- Moi, j'ai une conscience, je suis quelqu'un de consciencieux. Cette femme a été injustement condamnée : il est injuste qu'elle soit victime, est-il possible qu'elle soit victime d'injustice et que moi je lui coupe la tête alors que je connais son histoire !

---

<sup>1</sup> Pour faire plaisir à un auditeur qui lui demandait à propos du précédent conte pourquoi tous les personnages des contes n'avaient pas de nom, le conteur décide de nommer ces personnages ici.

<sup>2</sup> Plus précisément, celui qui exécute avec un sabre.

Il dit [à Yūsef] :

- Bien.

Et il la prit [avec lui] et s'en alla. Ils partirent d'un pays, du Liban, en Syrie<sup>3</sup>, car ici c'est à pied qu'on voyageait.

Arrivés là-bas, en Syrie, il lui dit :

- Écoute, je vais t'épargner et moi, par égard pour l'enfant qui est dans ton ventre, je vais peut-être être condamné à mort. Je vais devoir inventer une ruse car il me demande ta tête. La tête de qui je vais couper, moi ? *Tu as compris ?* Moi je vais faire un piège. Maintenant, toi va-t-en, que Dieu soit avec toi, dans ce lieu désertique, mais surtout ne te montre plus car il saura que tu es encore en vie.
- Mais, moi, maintenant je suis ici...
- Peut-être que quelqu'un viendra par ici et t'attrapera et t'emmènera et [il te demandera] « d'où tu viens ? » Tu iras chez lui [Yūsef] et il te condamnera à mort. Moi, je vais essayer, je vais essayer de m'en sortir et de te sauver.

Il la laissa là dans ce lieu désertique et retourna chez lui. En route, il prit la tête d'une chèvre, ce qu'il y a de plus simple. [Il se dit] « Je suis en train d'inventer une ruse, si je m'en sors, tant mieux, et si je ne m'en sors pas, je ne m'en serai pas sorti ». Il lui coupa la tête et la mit dans un sac de jute duquel le sang commença à couler des quatre côtés. *Tu vois comment ? C'est-à-dire il le fait passer pour sa [Ḥanné] tête.*

Il se dit :

- Je vais emmener cette chèvre, *n'est-ce pas ?* et lui dire que c'est sa tête [Ḥanné] et vu comme je l'ai fait et défiguré et ainsi de suite, *n'est-ce pas ?* Si [Yūsef] me dit "prends le [sac], enlève-le d'ici et jette-le dehors", j'aurais sauvé ma tête et la sienne [Ḥanné] mais s'il demande à la voir, il me coupera la tête, mais elle aura été sauvée : c'est ainsi que ma conscience m'ordonne de faire.

Quand il [Yūsef] le vit arriver portant cette tête avec ce sac dégoulinant, il lui cria :

- Dehors ! dehors !
- Vous ne voulez pas voir la tête ?
- Non ! Non ! Non ! Non ! Va jeter ça aux chiens ! Va le jeter aux chiens.

Il alla le jeter aux chiens, *c'est compris ?* et il reprit sa place. Le lendemain, il se dit :

- Si Dieu le veut on ne la reverra pas et elle ne reviendra pas. Mais elle est loin, qu'est-ce qui la ramènera de Syrie au Liban, d'un pays à l'autre.

---

<sup>3</sup> Comme pour les personnages (voir note 1), le conteur décide également de préciser les toponymes.

*Revenons à qui ?* A l'homme [à Yūsef]. Cet homme, après l'avoir condamnée à mort, et il s'est passé ce qui s'est passé, *d'accord ?* l'affaire devint publique et on lui dit :

- Ta femme est innocente. Ta femme n'a rien [fait]. La criminelle c'est ta mère et ta famille qui lui ont fait subir cela.

Il les a fait arrêter. Ils avouèrent la vérité. Où était passée la femme ? Il lui avait fait couper la tête et elle n'était plus de ce monde<sup>4</sup>. Il jura de ne plus se remarier.

Il décida de ne plus se marier en son absence<sup>5</sup>.

Sa mère et tous ceux-là qui avaient participé à cette affaire, il leur coupa la tête. Ils se sont... Il s'est assuré qu'elle était innocente, [qu'ils ont fait d'elle] la victime d'une injustice, ils l'avaient tuée. Puis il attrapa l'homme [le bourreau] :

- Où [l'as-tu emmenée] ?
- Je l'ai amenée dans un lieu désertique où il y a une forêt, là-bas –il avait mis [effectivement] cinq ou six jours pour rentrer. Je lui ai coupé la tête là-bas, dans cet endroit lointain. C'est toi qui m'as demandé de l'éloigner d'ici, de ne pas la laisser ici. Je l'ai éloignée et je lui ai coupé la tête.
- Où elle est maintenant ?
- Elle a certainement été dévorée par les bêtes sauvages. Je ne sais plus où.

*Celui-là, nous en avons fini avec lui.* Il ne voulait plus se marier, il avait tué sa mère, il lui avait installé sa potence ainsi que [la potence de] celle qui l'aimait ; il y en avait une qui l'aimait mais qu'il n'avait pas épousée et qui l'avait fait tomber dans le piège avec sa mère ; il les a liquidées, *comme ils disent*, toutes les deux.

*Revenons à elle, [à Ḥanné].* Cette femme alla dans ces terres non habitées et jura de ne pas revenir car cela causerait du tort à l'autre homme [le bourreau]. Et son enfant... Elle s'installa dans ce lieu désertique, *et comme ils disent*, trois ou quatre mois plus tard, elle accoucha d'un enfant. Que faisait cette femme dans cet endroit désertique ? Elle coupait des herbes et les mangeait, coupait et mangeait. Elle se nourrissait [des fruits] de ces arbres sauvages. Elle accoucha et eut un garçon, elle l'appela comme... *on a dit que son père s'appelait Ḥanna*<sup>6</sup> ?

*/Moi : Hmm/*

Elle l'appela Ḥannā. Mais cette femme voulait manger, voulait boire, il n'y avait pas d'eau, il n'y avait rien sur cette montagne où elle était, cette montagne sauvage. Une montagne

---

<sup>4</sup> Fragment accompagné d'un claquement intermittent des mains du conteur l'une contre l'autre, pour exprimer la fin irrémédiable de quelque chose.

<sup>5</sup> En remplaçant « mort » par « absence », le conteur introduit, ici, la possibilité de retour.

<sup>6</sup> Un moment de flottement dans le texte. Il est de coutume de donner au fils le prénom du père absent. Ne se souvenant plus des prénoms, il donne le prénom Ḥannā. Or, il avait appelé le père Yūsef et la mère Ḥanné. Ḥannā est l'équivalent masculin de Ḥanné.

sauvage ! Quand elle accoucha et qu'elle s'installa dans cette grotte... Elle avait un enfant, elle ne pouvait pas le porter et aller d'un endroit à l'autre ; elle trouva une grotte et y entra. Elle enleva ses habits et y enveloppa son enfant en se disant : «Puisse Dieu qui l'a créé veiller sur lui ». A peine dix minutes plus tard, elle entendit « tac, tac, tac, tac »<sup>7</sup> et vit qu'un animal rentrait. Dès qu'elle le vit, elle eut très peur d'être dévorée, elle et son enfant. Elle demanda à Dieu de la protéger. Elle vit alors que l'animal... quel était-il ? C'était une gazelle sauvage

*/Accompagnateur : Aha./*

qui élevait [ses petits] dans la grotte. Elle avait trois ou quatre petits qui grandissaient dans cette grotte. Que faisait cette gazelle ? Elle allaitait ses petits, *c'est compris* ? et elle allaitait l'enfant et elle allaitait la femme de son lait. La gazelle restait allongée, quand ses petits étaient rassasiés, ils partaient dans le terrier<sup>8</sup>, ils partaient dans le terrier et elle restait allongée. Et l'histoire qui est encore mieux c'est qu'elle s'était prise d'affection pour eux. Elle [la femme] venait juste d'accoucher. L'enfant était encore tendre, la vapeur s'échappait encore de lui, c'étaient des jours froids. Que fit la gazelle ? Elle se tourna vers lui et se rapprocha et haleta<sup>9</sup> pour le réchauffer et elle le réchauffa.

*//Maîtresse de maison : C'est moi<sup>10</sup>. Vous voulez vous reposer...*

*Conteur : Bienvenue Hūriyé<sup>11</sup>.*

*Accompagnateur : Ce sont des poires...//*

Elle réchauffa l'enfant, et elle réchauffa la femme, *c'est compris* ? Que fit la femme ici ? Elle vivait grâce au lait de la gazelle et son fils était allaité par la gazelle. La gazelle allait paître et revenait et restait dans cette chambre [la grotte].

Maintenant que fit la femme ? Elle avait un enfant, mais elle n'avait plus de tissus, plus d'habits, il n'y avait plus rien. Ils étaient en lambeaux, cela faisait un an qu'elle habitait dans ce lieu désertique. Elle allait chercher de la paille et elle cousait avec la paille des habits pour couvrir sa nudité et celle de son fils.

Le garçon grandit. C'était un enfant de sept ou huit ans. Que pouvait-il faire ? Il habitait dans cet endroit désert avec sa mère. Sa mère était instruite, elle commença à l'instruire. Elle se mit à l'instruire. Mais comment ? Du mieux qu'elle le pouvait dans ce lieu désertique. Un jour, il lui dit :

---

<sup>7</sup> Pour imiter ce bruit, le conteur tape sur la table avec ses poings.

<sup>8</sup> Le conteur passe du terme « grotte » à celui de « terrier » dans le sens de « refuge » ou « repaire » pour désigner l'habitat de la gazelle et de ses faons.

<sup>9</sup> Ici, le conteur imite la gazelle qui halète.

<sup>10</sup> Interruption de la belle-sœur du conteur. Elle nous propose des fruits et du café. La conversation latérale dure quelques instants mais le conteur après l'avoir saluée poursuit son contage

<sup>11</sup> *Hūriyé* est le surnom donné à la femme du curé, le *Hūrī*. Voir glossaire.

- J'ai envie de me promener avec toi, maman, qu'on sorte un peu de la grotte. Viens, qu'on y aille et qu'on se détende un tout petit peu au lieu de rester assis là dans cette grotte. [Dieu] nous a envoyé cette gazelle qui nous a nourris, abreuvés et nous a fait vivre. On est tous les deux on ne peut mieux. On vit on ne peut mieux. Cela suffit ! Viens qu'on aille se promener au bord de la rivière.

Il y avait une rivière. Elle alla avec lui, elle alla avec lui. En marchant vers la rivière, elle trouva un mouton, *comme ils disent*, mort dans la rivière et rejeté sur le bord par le courant dans une plaine. On était en hiver, il [l'enfant] voulait se réchauffer. Grâce à une pierre, un silex, *on l'appelle une pierre elle est dure et tranchante comme un couteau*, elle dépouilla le mouton de sa peau et en habilla son fils ; elle lui en fit un vêtement et l'en revêtit. Il avait six ou sept ans. Il était tout content d'aller à la rivière avec elle, jamais plus loin. Quand ils sortaient, la gazelle que faisait-elle ? Elle partait, mais quand ils rentraient, la gazelle était déjà là.

Un jour, son père aimait beaucoup chasser. Ḥannā<sup>12</sup> aimait beaucoup chasser. Il leur dit : « Je veux aller »- l'histoire avait déjà sept ou huit ans, dix ans, il était encore- il leur dit :

- Je veux aller à la chasse. Dis-donc<sup>13</sup>, ma tête va exploser dans cette maison. Je ne peux plus rester [là]. Je veux partir une semaine ou dix jours dans ces terres non habitées et revenir, la tête un peu reposée.

Il partit. Il s'en alla vers la Syrie, la Syrie terre de chasse, terre des lapins, et terre, terre, terre des gazelles et terre de tout [autre gibier]. Il partit à la chasse avec trois ou quatre de ses suivants, ils plantèrent des tentes *comme ils disent* et s'installèrent au bord d'une rivière. Où se trouvait cette rivière ? Elle était proche [de la mère et de son fils]. Tout à coup, une gazelle arriva. Au moment où ils allaient lui tirer dessus, elle se mit à courir, à courir, à courir, à courir car elle avait compris : « ce sont des étrangers qui vont me tirer dessus, ils vont me tuer ». Ils la virent, où était-elle montée ? Elle était montée, cette gazelle, dans la grotte. Ils la suivirent, ils voulaient lui tirer dessus. Qui y allait ? Son père, c'est lui le chasseur. Il partit, allez, allez, allez, il arriva, quand il arriva à la grotte, le garçon regarda et vit des gens qui arrivaient de la route d'en bas.

- Maman, maman !
- Qu'as-tu ?

---

<sup>12</sup> La confusion persiste. Le conteur continue à appeler le père de l'enfant Ḥannā alors qu'au début du conte il l'avait prénommé Yūsef. Rappelons ici que le conteur lui-même s'appelle Ḥannā.

<sup>13</sup> Littéralement « mon frère », qui en arabe est parfois remplacé par « mon oncle » ou « ma sœur » quand la locutrice est une femme. Il s'agit en réalité d'une adresse à la cantonade.

- Des djinns viennent vers nous ! Des djinns viennent vers nous pour nous prendre notre âme.

Son père l'a entendu. Il criait fort. Cet homme a vu quelque chose d'étrange. La gazelle était entrée dans cette grotte et dans cette grotte, il y avait un enfant et cet enfant crie en disant : « Les djinns viennent vers nous ». Car sa mère lui disait qu'il n'y avait que des djinns qui habitaient ce pays.

L'homme monta vers la grotte, il voulait voir quelle était cette voix, un djinn, un humain, quoi donc ?

Maintenant, ici, *ils disent*, l'histoire raconte que sa mère était très malade car six ou sept ans dans cette prairie, seule ...avec la misère ... Elle lui dit :

- Moi, si je meurs, après ma mort, il y a une feuille. Elle dit : « Après ma mort », elle lui avait écrit : « tu vas à tel endroit, dans tel village au Liban, dans un village qui s'appelle Tel, tu cherteras un homme qui s'appelle Untel, Ḥannā, cela ». Quand je meurs, tu iras là-bas.

A ce moment-là, la femme était malade, *comme ils disent*, dans un état déplorable. Elle ne pouvait plus parler, ni crier, ni même se mettre debout, elle ne pouvait plus se lever à cause de sa maladie.

Pendant que l'homme montait, que lui dit-il, le garçon ?

- Ne monte surtout pas ici !
- N'aie pas peur ! N'aie pas peur ! Tu es quoi ?
- Je suis un humain !
- Si tu es un humain, alors n'aie pas peur, je suis un humain comme toi.
- Où il y a des humains ? demanda l'enfant.

Pourquoi ? Cet enfant, qui avait six ans, [disait] « où il y a des humains, » ; il n'arrivait pas à concevoir cela, il croyait qu'il n'y avait que des djinns... il n'arrivait pas à concevoir que c'était un homme. Lui, il n'avait jamais vu d'humains de sa vie ; durant ces six années.

- Ne crains rien, ne crains rien, [répéta l'homme], je suis comme toi. Surtout n'aie pas peur du tout !

Elle l'entendit parler, la femme. Elle lui dit :

- N'aie pas peur, n'aie pas peur, maman<sup>14</sup>, n'aie pas peur, c'est un humain comme nous. Il va arriver maintenant.

---

<sup>14</sup> Sur la réciprocité des termes familiaux, nous renvoyons au glossaire.

L'homme arriva, entra dans la grotte et vit la gazelle sur laquelle il tirait étendue, ayant posé sa tête auprès de qui ? Auprès de la femme malade la réchauffant avec son haleine, on était en hiver. Et l'enfant *je t'ai raconté comme il était habillé avec sa peau de mouton*. Et que lui avait dit [sa mère] ?

- Mon fils, c'est ton père qui te l'envoie de là-bas, lui avait-elle dit. Ce mouton, c'est ton père qui te l'envoie.

C'était pour lui rappeler qu'il avait un père.

Quand l'homme arriva et entra dans la grotte, il se retourna et vit une femme. C'était sa femme. Elle le regarda, elle le reconnut. Elle s'évanouit. Ce n'était pas une chose facile que ce soit son mari qui, par coïncidence, se trouve là, ... Mais cette affaire... Le garçon cria. Il lui dit : n'aie pas peur. Elle lui dit :

- N'aie pas peur mon chéri. Qu'est-ce que je t'avais dit, maman ? Je ne t'avais pas dit que ton père t'avait envoyé ce mouton ? Ton père le voici !

Oh, quel spectacle ! Quelle scène ! Quelle histoire ! Elle ne pouvait pas être réelle. Mais imagine que c'était la réalité, là, devant toi ! C'était son fils, encore en vie, sa femme aussi était encore en vie. Ici, *comme ils racontent l'histoire*, il fit porter sa femme *comme ils disent*, elle était malade, il lui fit, *comment on dit* ?

*//Maîtresse de maison : Une civière ?*

*Conteur : Oui.//*

Puis il la mit sur le dos d'un cheval et la ramena chez lui et il ramena le garçon. Il retrouva l'homme à qui il avait demandé l'exécution, à qui il avait demandé de l'exécuter, le bourreau, qui était encore en vie. Dès que le bourreau la vit,

*/Accompagnateur : Il eut peur./*

Il lui dit :

- Je vais te nommer commandant de l'armée. Tu n'es pas un bourreau, tu es une personne qui a une conscience, tu me l'as sauvée, tu as sauvé cette femme innocente, cette femme ...

Et effectivement, son fils était revenu et sa femme guérit et il vécut avec elle. Puis son fils après lui gouverna la région. *Voilà ! C'était l'histoire du roi.*

*//Accompagnateur : Elle est très jolie. Elle est magnifique.*

*Conteur : Ce n'est pas une histoire vraie.*

*Accompagnateur : Tu en as une déjà comme celle-là ?*

*Conteur : Tu en as une comme celle-là ?*

*Moi : Non, pas vraiment, il y a quelque chose qui y ressemble, mais ce n'est pas la même.*

*Accompagnateur : Non, non, il y a une histoire avec une gazelle, mais ce n'est pas la même.*

*Conteur : La gazelle a élevé l'enfant ?*

*Moi : Non, non, ce n'est pas la même histoire.*

*Conteur : Non, non, celle-là c'est l'histoire, on nous la racontait dans les veillées avant. Bien sûr, elles ne sont pas écrites dans les livres, ni écrites dans les histoires. //*

## 9. Le vizir et le roi

(Hanna Abi Ramia- Ehmej)

*Sayf l-Masīh* on l'a déjà conté, le capitaine [aussi], on va te conter le vizir et le roi. Un roi s'acharnait sur son vizir. Il cherchait un prétexte pour lui couper la tête, mais comment lui couper la tête, de quelle façon lui couper la tête ? Il devait lui trouver une faute. Mais ce vizir n'avait commis aucune faute. Il [le roi] lui dit :

- Écoute.
- Quoi [donc], [dit le vizir] ?
- Tu dois m'amener cinquante menteurs du village, sinon je te coupe la tête.

Cinquante menteurs ou je te coupe la tête.

D'où pouvait-il amener cinquante menteurs ? Parce que, dans son village, il y avait des menteurs ! Ce roi gouvernait le royaume avec, *comment dire ?...*<sup>1</sup> qui oserait mentir ? Qui oserait répandre des rumeurs ?

Il lui dit :

- Tu as un délai d'un mois. Soit tu m'amènes cinquante menteurs du village, soit je te coupe la tête.

« Comme il veut [se dit le vizir], va et cherche ».

Il s'en alla, il fit et refit le tour du village, à la recherche de quelqu'un qui lui dirait « Untel est menteur » ; où y avait-il un menteur ? D'où pouvais-tu chercher un menteur ? Il ne trouvait pas. Il n'en pouvait plus, il ne lui restait plus qu'une semaine à vivre et pas un seul menteur, il n'avait trouvé.

Comment rapporter la nouvelle au roi ? Qu'il y avait un menteur [alors qu'il n'y en avait pas] ?

Il traversait une étendue désertique ; « et puis, c'est fini, où puis-je aller ? Soit je vais mourir de désespoir, je préfère mourir dans cette étendue désertique de froid, plutôt qu'il ne me coupe la tête, car c'est fini, le jugement a été décidé de me couper la tête ». Il passe dans un village loin de chez lui dans lequel il y avait un cordonnier. Les chaussures qu'il portait se sont dessemelées à force de marcher dans des endroits raboteux. Il se dit : « Par Dieu, je vais m'arrêter chez ce cordonnier, qu'il me plante deux clous dans ces chaussures. Et je verrai jusqu'où j'arriverai. Où m'enfuir, je n'ai nulle part où aller, je vais vivre dans ce lieu désertique, je vais mourir, que va-t-il m'arriver ? Que m'arrive ce qui doit m'arriver ». Il entra

---

<sup>1</sup> Le conteur ne finit pas sa phrase. Nous supposons qu'il cherchait un mot tel que « despotisme » par exemple.

chez le cordonnier.

- Bonjour, lui dit-il.
- Bonjour [répondit le cordonnier]. Qui es-tu ?
- [silence]<sup>2</sup> Ya‘‘ūb<sup>3</sup>.
- Ya‘‘ūb, d’où viens-tu ?
- Je viens d’un pays très lointain.
- Mon fils, tu viens d’un pays lointain et tes chaussures sont dessemelées... Qui fuis-tu ? Quelle est ton histoire ?
- Que veux-tu que je te raconte de mon histoire ? Tu es un cordonnier, mets-moi deux clous dans ces chaussures que je puisse partir. Ni rois, ni juges, ni personne, ni aucune personne instruite, ni personne ne peut résoudre mon problème. Et toi tu vas réussir à résoudre mon problème !
- Mais mon cher, raconte-moi ton problème. Tu n’as rien à perdre. Toi tu n’as jamais raconté tes soucis à quelqu’un d’autre que moi ?
- Si, je l’ai fait.
- Alors quel est ton problème ?
- Voici mon problème. L’histoire est telle, telle, telle. Le roi – notre roi – moi je suis le vizir Untel et le roi chez nous, toi tu le connais, un village dont tu entends parler, un royaume dont tu entends parler. Qui ose mentir ? Celui qui ment se fera couper la tête. D’où vais-je lui faire surgir cinquante menteurs, d’où vais-je lui amener cinquante menteurs du village, de cette région où j’habite ?
- Hoooo, c’est ça qui te préoccupe ?!
- Oui, ça me préoccupe !
- Ne crains rien. Que me donnes-tu pour te régler ton problème ?
- Ce que tu voudras ! Je suis vizir, j’ai des terres, j’ai des maisons, j’ai tout... Je t’accorderai ma place de vizir. Je ferai ce que tu voudras. Aide-moi à sauver ma tête. Ce roi est un criminel. Il a des géomanciens qui savent exactement où je suis, en quel endroit. Ils viendront me chercher même si je suis aux confins du monde<sup>4</sup>, ils m’attraperont et m’emmèneront. Je ne peux pas me cacher et toi tu sais combien ce roi est injuste et tu sais comment il se comporte avec les gens.

---

<sup>2</sup> Le conteur réfléchit pendant quelques secondes avant de donner le prénom, ce qui suggère qu’il n’en a pas l’habitude mais que dans cette situation de conte en particulier et pour répondre au désir d’un auditeur formulé précédemment, il adapte son conte à son auditoire.

<sup>3</sup> Il s’agit de la prononciation libanaise de Ya‘qūb (Jacob).

<sup>4</sup> Littéralement : « ils viendront me chercher dans ce que notre Dieu a créé de plus loin ». Expression fréquente pour désigner un endroit lointain.

- Oui, oui, n'aie pas peur ! Je vais trouver une solution à ton problème. Tu me donneras ce qu'il te semble convenable. Je vais t'apprendre – je vais t'accompagner.
- Tu vas m'accompagner ?
- Oui ! Je vais t'accompagner. Dès qu'on arrivera là-bas, tu lui [le roi] diras : « moi, personnellement, je n'ai pas pu t'amener cinquante menteurs. Mais je connais un homme, ici, qui en amènera non seulement cinquante mais cent ».
- Ah bon ?
- Oui.
- Mais s'il me coupe-
- Ne crains rien. Ce roi ne voulait pas cinquante menteurs de ce village ? Moi je vais lui amener cinquante menteurs parmi les personnes les plus proches de lui.

Ce vizir- il lui avait rendu la vie. Il était content. Il s'est dit : « moi je vais rentrer chez le roi et m'en sortir. Et je peux demander quelque chose au roi en retour, je peux la retourner – *c'est-à-dire la situation, donc* : au lieu que je sois condamné, par Dieu, je le dépouillerai de son royaume, si je ne lui trouve pas cinquante menteurs, je lui ferai toute une histoire ».

Il va trouver le roi et lui dit :

- Majesté, mon délai est passé de dix ou douze jours. Je suis vizir, je suis ton vizir, c'est moi qui vais t'amener cinquante menteurs ! Moi je les connais un à un mais je ne veux pas les dénoncer moi-même. Je vais t'amener un homme des plus simples, d'accord ? qui te dira Untel et Untel et Untel et Untel et Untel [sont des menteurs].
- Ah bon ?
- Oui.
- Va le chercher. Puisque tu es si sûr de toi.
- Non, non, non, il y a une condition.
- Laquelle ?
- Tu abandonnes le trône et tu me mets roi à ta place si je trouve une solution à l'énigme. Et si je ne trouve pas la solution, qu'elle est fausse, tu me couperas la tête. Moi je vais t'amener cinquante menteurs et te prouver qu'ils sont cinquante menteurs. L'homme va les amener.
- Soit, fit le roi. Si tu résous- m'amènes les cinquante menteurs de ce village, je te mettrai roi à ma place et je deviendrai ton vizir.
- Oui.

L'homme arriva. C'était un homme<sup>5</sup>, un cordonnier ! Il rentra par la porte et arriva. Il [le roi] dit :

- C'est lui ?
- Oui, c'est lui.
- Alors mon cher, où sont les menteurs ?
- Faites venir le commandant de l'armée, lui dit le cordonnier.
- Le commandant de l'armée ! Comment le commandant de l'armée ?
- Et moi, tous – amenez-moi le vizir Untel, amenez-moi le vizir Untel et amenez-moi et ainsi de suite.

Il lui nomma cinquante personnes des plus grands vizirs, des juges et des gens qui l'entouraient là-bas.

*Dans le temps, chacun avait sa montre, c'est là que l'histoire se clarifie.*

- Mais qu'il apporte sa montre avec lui.

Chaque personne qu'il nommait « amène-le et reviens, qu'il apporte sa montre avec lui », « amène-le et reviens etc. ». Les cinquante personnes qu'il avait nommées sont arrivées, bien sûr il ne les avait pas nommées par leur nom mais par leur fonction. Il les a réunis, le *diwān*<sup>6</sup> était plein. Ils étaient arrivés se disant qu'ils allaient installer la potence de l'homme [le vizir], se pouvait-il qu'ils soient menteurs ? Quelle histoire ! Quelle affaire ! Et dans la demeure du roi ! Est-elle possible cette histoire ? Ils arrivèrent et s'assirent. Il lui dit :

- Ils sont tous là ?

Ils s'assirent, quand ils furent cinquante, il [le cordonnier] leur dit :

- Jeunes gens, je veux que chacun d'entre vous sorte sa montre et qu'il la mette sur la table.

Ils les amenèrent et posèrent cinquante montres.

- Ouvrez-les et portez-les.

Ils ouvrirent et portèrent leur montre.

*/Accompagnateur: Ils les mettaient là, au niveau de leur poitrine./*

*Quelle montre est comme l'autre ? Il y a toujours une seconde ou un quart de seconde, minute ou autre [de différence].* Quand le roi les vit et qu'il mit les montres là-bas et se rendit compte, il lui [le vizir] dit :

- Tu m'as eu.

---

<sup>5</sup> Le conteur ici marmonne, émet des sons incompréhensibles, pour montrer que cet homme qui va trouver la solution est un simple cordonnier. Ce n'est pas un juge ou un vizir ou tout autre personnage de haut rang.

<sup>6</sup> Divan : dans ce contexte, assemblée de notables.

Devant tous ces gens-là ! Comment tu vas trouver cinquante montres [qui donnent l'heure exacte] ! Cinquante menteurs et pas uniquement un seul ! Ce sont les montres qu'ils ont qui mentent et non pas eux-mêmes.

*/Accompagnateur: Il va demander quelle heure tu as, et toi.../*

Il inventa cette histoire et le sauva. En effet, il le fit devant le roi, [XXX] il lui a révélé son erreur et [le roi] lui donna le royaume et s'en alla d'un pays à l'autre, *comme on dit*, d'un monde à l'autre.

*/Accompagnateur: Et il nomma le cordonnier vizir./*

Et, bien sûr, il nomma le cordonnier vizir à sa place.

*/Conteur : Celui-là [de conte] bien sûr, tous [les contes même] tu ne les as pas [déjà] entendus./*

## 10. [Le juge et le sort de l'épouse infidèle]

(Hanna Abi Ramia- Ehmej)

*Maintenant, je vais te raconter la dernière histoire. Et cette histoire, tu peux écrire ce que tu veux là-dessus. Cette histoire se raconte. [Elle est vraie ou] elle n'est pas vraie ? Mais tout ce que je te raconte tu as l'impression que ce sont des histoires écrites dans des livres ou autres.*

*Il y a un village, comme ils disent, dans lequel il y a un juge et un peuple. Un homme rentre du travail le soir à la maison. Il trouve sa femme avec son amant<sup>1</sup>. Ce n'est pas grave, on peut laisser passer une histoire comme ça, je ne peux pas toutes les mettre<sup>2</sup>. Quand il a vu cela //Maîtresse de maison [faussement indignée ?] : On est dans la chambre d'un curé ici<sup>3</sup> !*

*Conteur : Et alors, on ne vient pas se confesser chez le curé ? Où vont ses oreilles ?*

*Accompagnateur : Ne dit-on pas « [il n'y a] pas plus sale que les oreilles d'un curé »*

*Conteur : Et où se trouvent ses oreilles ? [rires].//*

*Tu m'entends mon petit, donc cet homme dans un accès de colère prend son pistolet et tue sa femme et tue l'homme. On vint l'emmener en prison. Il avait tué sa femme, c'est possible ? Cet homme alla donc en prison. Il a tué sa femme, il a été condamné à mort. Ils l'ont condamné à mort, mais avant de le condamner à mort, le roi avait un peu de...comme ça...<sup>4</sup> mais ils l'ont condamné à mort, cet homme avait tué sa femme, il avait tué l'homme. Il [le roi] lui dit..., il leur dit :*

- Relâchez-le une quinzaine de jours qu'il aille faire ses adieux au monde. Où peut-il aller ? Il ne peut aller nulle part, laissez-le sortir. Cela fait quelques années [XXX]... Il est condamné à mort, on va lui installer sa potence. Avant qu'on lui installe sa potence, qu'il aille prendre l'air, se promener un peu.

*Il se mit à se promener ici et là. Et là, que s'est-il passé après qu'il soit sorti ? Il est allé voir le juge - le roi et lui dit :*

- Sire, vous m'avez condamné à mort sans le jugement d'un juge, sans me fixer une audience. Fixez-moi une audience et laissez le juge faire son jugement et ainsi vous soulagez votre conscience. *C'est-à-dire* « soulagez votre conscience », [autrement dit] pourquoi c'est vous qui me condamnez ? Laissez le responsable de la situation me juger, peut-être que je suis innocent ?

<sup>1</sup> Littéralement, « un client ». Il s'agit sûrement d'un glissement sémantique en relation avec le client d'une prostituée.

<sup>2</sup> Nous ne comprenons pas ce que le conteur, un peu embarrassé, entend par là.

<sup>3</sup> La maîtresse de maison est la femme du prêtre. Nous nous trouvons dans le bureau de ce dernier.

<sup>4</sup> Le conteur ne trouve pas les mots pour finir sa phrase.

Il [le roi] leur dit :

- Par Dieu, fixez-lui, à cet homme, fixez-lui une audience.
- Mais cet homme on l'a mis là, il a tué sa femme, [lui répondit-on].
- Mais pourquoi a-t-il tué sa femme et il a tué cet homme ? Maintenant, il faudrait qu'on le condamne mais laissons les choses...

Il assista à sa première audience chez le juge, qui lui dit :

- Tu vas m'apporter...

Quoi qu'il dise, rien à faire, tout ce qu'il disait, « c'est un menteur », rien à faire. Finalement, il [le juge] lui dit :

- Condamnation à mort. Quoi qu'il arrive, tu n'as pas le droit, tu n'as pas le droit de tuer ta femme ni de tuer cet homme. Il y a un tribunal, il y a un État. Tu les [ta femme et son amant] livres et ce sont eux qui les jugent. Pourquoi commettre ce crime ? Ce que tu as fait là, il lui faut...
- Bon, il me reste combien de délai ?
- Maintenant, tu as un délai, on t'a jugé dans ce tribunal, il y a un autre tribunal, tu peux faire appel dans ce second tribunal, peut-être que - dans notre tribunal ici, il n'y a pas moyen pour toi de t'en sortir.

On le transfère au second tribunal, on l'appelle le tribunal d'appel *ou je ne sais comment*. Le premier tribunal, puis le second et le troisième et il arrive finalement au dernier. Ici, il n'y a plus d'autres issues. Et là encore, la même histoire, ils essayèrent tout ce qui était possible<sup>5</sup> et le juge lui dit finalement :

- Écoute, mon cher, tu as encore dix jours de délai, soit tu nous rapportes une preuve de flagrant délit<sup>6</sup> - va, apporte-nous une preuve de flagrant délit pour nous dire comment s'est passée cette histoire et je pourrais t'innocenter. Je ne peux pas t'innocenter seulement avec tes paroles. Avec les seules paroles, ça ne se fait pas.

Il s'est dit :

- Cette fois-ci, c'est fini. Nous sommes arrivés au juge le plus important, qui est un salaud<sup>7</sup>. Il veut me condamner à mort ; il m'a demandé de lui amener des témoins,

---

<sup>5</sup> Littéralement : « Ils sont allés, revenus, repartis ». Verbes utilisés métaphoriquement en arabe.

<sup>6</sup> Probablement une influence du droit musulman dont la jurisprudence ne reconnaît l'adultère que si quatre témoins ont vu de leurs propres yeux la scène sexuelle (une disposition astucieuse qui rendait pratiquement impossible au Moyen-Âge la preuve de l'adultère).

<sup>7</sup> Le conteur dit « *'akrūt* » qui signifie littéralement « maquereau ». Toutefois, ce terme est communément employé aujourd'hui en libanais et a perdu, en partie, sa signification première. Ainsi, nous l'entendons parfois utilisé pour désigner des enfants « voyous », des adultes « voyous », « salauds » ou pour une « putain » entre autres.

pour un flagrant délit, mais d'où je peux lui trouver un flagrant délit ? Il n'y avait personne, j'étais seul et ma femme avec cet homme à la maison et il s'est passé ce qui s'est passé après cela. Quelle utilité ? je suis arrivé et j'ai trouvé cet homme en flagrant délit avec ma femme.

Il s'est dit :

- Fais tes adieux, mon bonhomme, tu n'as plus rien à tirer. Va faire un petit tour pendant sept ou huit jours et reviens, présente-toi à lui et livre-toi ; c'est fini.

Il est parti, il s'est dit :

- J'ai encore sept ou huit jours, je veux aller, je veux aller, je veux aller me promener dans ce village, je veux aller y faire un tour.

En partant, il est passé par un homme qui travaillait dans un jardin. Il lui dit :

- Mais Yūsef, qu'as-tu ? Pourquoi erres-tu comme une âme en peine ?
- Salut, oncle Mhāyel.
- Qu'as-tu à errer comme ça, mon bonhomme ?
- Ne m'en parle pas. Comment te raconter ce qui m'arrive ?
- Descends par là. Tu es mon ami, qu'as-tu à errer ainsi ? Ton père était mon ami, ton grand-père était mon ami, tes oncles étaient mes amis. Descends vers là que je [te] voie.

Il est descendu vers lui.

- Quelle est ton histoire ?
- Mon histoire la voilà, lui dit-il...Mon histoire la voilà et que peux-tu y faire ? J'ai engagé cinquante avocats et cinquante juges et je suis arrivé au dernier tribunal et personne n'a réussi à me sauver. Toi que vas-tu y faire ? Que peux-tu me faire ?
- C'est moi qui peux. Personne parmi tous ceux-là n'a réussi à te sauver ?
- Non.
- Bien, moi je vais te sauver.
- Comment ?
- Moi je vais te sauver. Et si je n'y arrive pas, je me pendrai à ta place. Bien ? Alors tu vas faire comme je te le dis.
- Oui.
- Tu y vas, quand on appelle ton nom lors de l'audience, « Untel de la famille Unetelle rentre », tu rentres et tu leur dis : « j'ai engagé un avocat qui s'appelle Untel » et c'est tout.
- D'accord.

Il s'en alla.

Le juge :

- Untel Untel ? Bienvenue, rentre. Alors ? Où sont les témoins du flagrant délit ?
- Monsieur, j'ai engagé un avocat. Il s'appelle Ya'ʿūb<sup>8</sup>, il va venir te voir.
- Où il est ?
- Dehors, devant la porte.
- Appelez-le qu'il vienne.
- Je suis venu et j'ai dit que l'avocat allait venir. Il s'appelle Untel Untel et il m'a dit « je viens ».

Maintenant, il va arriver, maintenant il va arriver, maintenant il va arriver. Et lui où était-il ? C'était l'avocat ! Il était assis devant la porte du tribunal, dans le tribunal on peut voir depuis la fenêtre et ainsi de suite, *n'est-ce pas ?*, il était devant la porte. Le juge s'emporte :

- C'est quoi cet avocat qui est en retard de quatre ou cinq heures, mon fils ? Où est l'avocat que tu as engagé ? Alors ?

Quand il vit que le juge était en colère, *bien ?* Il entra. Il lui dit :

- Le voilà, le voilà, Monsieur ! Le voilà, le voilà !
- C'est toi l'avocat ?
- Oui.
- Pourquoi es-tu en retard ?
- Monsieur, prenez un peu patience. Il y a des circonstances qui obligent un homme à être en retard. En venant, je suis passé devant une maison qui ressemblait à etc.

//Conteur : *La maison de qui, ma chère<sup>9</sup> ?*

*Maîtresse de maison : La maison de l'homme.*

*Conteur : Du juge !//*

- Et votre femme m'a invité à boire une tasse de café, alors je suis passé boire un café et je suis en retard.

Il prit l'encrier, *ils disent*, et voulut le frapper avec.

- Tu es un salaud<sup>10</sup> !

Et il s'est levé pour le frapper.

---

<sup>8</sup> Ce conteur n'est visiblement pas à l'aise avec les prénoms. « L'avocat » s'appelait au départ Mḥāyel.

<sup>9</sup> Jeu de mots ici entre *bayt/bét* (maison) et *bayté*, expression affectueuse que nous avons traduit par ma chère et qui, littéralement, veut dire « ma maison ».

<sup>10</sup> Le conteur dit à nouveau « *akrūt* ». Voir note 6.

- Mon cher, s'il vous plaît, s'il vous plaît, en m'écoutant raconter que j'étais entré chez votre femme, si vous aviez un pistolet dans votre main vous m'auriez tué. Comment cet homme qui découvre sa femme en flagrant délit, que peut-il faire ?
- Sors dehors, sors dehors toi et lui. Innocent !

*// Conteur : Celle-là est une parabole un peu. Ce sont toutes des histoires, mais celle-là a une morale. Cet homme a su comment inventer... lui inventer... jouer avec les nerfs de ce type pour innocenter l'autre. Il voulait des témoins d'un flagrant délit, mais personne ne l'a vu. Mais toi, pour une tasse de café tu as failli me tuer. Alors que cet homme a découvert sa femme en plein crime et vous voulez le condamner à mort aussi ?*

*Accompagnateur : La ruse parfois peut aider.*

*Maitresse de maison : Bien sûr, il y a de l'intelligence.*

*Accompagnateur : Tu as bien enregistré ?*

*Moi : Oui. //*

**11. [La fille du cheikh]**  
(Khaled al-Terrasse – Kfardenis)

*//Conteur : Tu vas m'enregistrer ?*

*Moi : Oui, le voilà [le dictaphone].*

*Auditeur : Tu vas parler et elle enregistre.*

*Conteur : Oui. //*

On raconte, et Dieu seul sait<sup>1</sup> *ma fille*, qu'il y a très longtemps, *avant on racontait des histoires, des anecdotes*, donc il y avait un roi et un vizir assis comme ça et qui avaient posé la cafetière sur le poêle. [L'eau] commença à bouillir<sup>2</sup>. Le roi dit au vizir :

- Qu'est-ce qu'elle dit, elle ?
- C'est de l'eau qui bout.
- Non, tu dois me dire ce qu'elle dit.
- C'est de l'eau qui bout.
- Ecoute, tu as quarante jours, si tu ne devines pas, c'est la potence.
- Remettez en question votre décision !<sup>3</sup>
- Non, pas du tout.

Il rentra dans sa famille, malheureux et abattu.

- Hé, qu'as-tu, [mon] homme ?
- Par Dieu, femme, le roi m'a posé une devinette et j'ai un délai de quarante jours, lui dit-il.
- Homme, d'ici quarante jours, des gens mourront et d'autres naîtront. Va<sup>4</sup> de par le monde.

Le matin, il mit sa *jubba*\* et [prit] sa canne et se mit en route. [Après] trois ou quatre jours, il rencontra un cheikh.

- Salut, mon cheikh.
- Salut.
- Où [vas-tu] ?
- Par Dieu, mon pays [de destination] est loin.

---

<sup>1</sup> Formule d'introduction qui met de la distance entre le conte et le conteur qui ne se porte pas garant de la crédibilité de l'histoire. Seul Dieu sait.

<sup>2</sup> Ils font du café oriental traditionnel.

<sup>3</sup> Littéralement, « autorise, interdit », il s'agit d'une formule qui résume des discussions autour de la légalité d'une démarche.

<sup>4</sup> Le verbe employé (*sāḥ*) désigne également l'errance mystique et on verra plus loin le vizir transformé en derviche.

- Je serai ton compagnon [de route].
- Bienvenue !

Ils marchèrent un peu, il lui dit :

- Mon cheikh ?
- Oui.
- Porte-moi un peu, je te porterai ensuite. *D'accord ?*
- Dis-donc mon bonhomme, tu fais cent kilos et moi cinquante. Je peux te porter ?

Ils marchèrent un peu et trouvèrent un champ cultivé [XXX]. C'était le printemps.

- Dis-donc, ce champ, ses propriétaires en vont-ils profiter, de ces récoltes ou pas ?

*C'est le vizir qui pose la question au cheikh. Il lui demande si les propriétaires de ce champ vont profiter des récoltes ou pas.*

- Bien sûr, qui cultive mange.

Ils arrivèrent dans un village où ils rencontrèrent un cortège funèbre. *D'accord ?*

- A ton avis, mort ou vivant ?

*C'est le vizir qui demande, il demande au cheikh.*

- Arrête, bonhomme, de me questionner, il est mort et ils vont l'enterrer.

Ils arrivèrent au village du cheikh. *N'est-ce pas ?* Ils arrivèrent au village du cheikh.

- Où peut aller un étranger [demanda le vizir] ?
- Il va à la mosquée.

Or, le cheikh a une fille intelligente qui attendait le retour de son père.

- Père, tu es en retard.
- C'était long et épuisant, mon enfant.
- Dis-donc, où étais-tu ? Un homme t'accompagnait.
- Qu'il soit maudit, *que les auditeurs m'excusent*, cet homme, il m'a exaspéré, en chemin, en me posant des questions qui n'ont pas de sens.
- Mais qu'est-ce qu'il t'a demandé ?
- Dès que je l'ai pris comme compagnon [de route], il m'a dit « Porte-moi un peu, je te porterai ensuite ».
- Père, ça veut dire « raconte-lui une histoire et lui [t'en racontera] une, et le voyage passera [plus vite] ».
- Mon père<sup>5</sup>, on est arrivé à un champ cultivé par là, dans la montagne, il m'a demandé « Ce champ, ses propriétaires vont-ils profiter des récoltes ou pas ? ».

---

<sup>5</sup> Nous renvoyons ici aussi au glossaire pour l'explication de la réciprocité de ces termes.

- Père, si le propriétaire possédait déjà la semence et qu'il a lui-même cultivé le champ, il en tirera bénéfice<sup>6</sup>. Mais si [les grains] de blé ont été achetés et que le laboureur loue la terre [à son propriétaire], à peine si ça s'équilibre.
- Mon père<sup>7</sup>, on est arrivés dans un village où on a trouvé un cortège funèbre, il m'a demandé « mort ou vivant ? », je lui ai dit « il est mort et ils vont l'enterrer ».
- Père, il est encore en vie s'il a des descendants mâles, il est mort s'il a des filles. Mais où est cet homme ?
- A la mosquée.
- Cet homme est intelligent, apporte-lui ces plats.

Elle lui prépare une assiette [XXX], dans laquelle elle met du *kebbé\**, huit [boules de] *kebbé\** et douze pains. Elle lui dit :

- Tu le salues, tu lui dis « notre lune est pleine, *notre lune est...*

//Auditeur : *Pleine.*

Conteur : *Pleine.*//

notre semaine fait huit et notre année douze ».

Le cheikh y alla.

{Il trouva qu'il avait mangé [une boule de] *kebbé\** et un pain}<sup>8</sup>.

Il lui dit :

- Ma fille te salue et te dit « notre lune est pleine, notre semaine fait huit et notre année douze ».

Il revient chez elle, elle lui demande :

- Tu en as mangé, père ?
- Par Dieu, j'en ai mangé<sup>9</sup>.
- Va le chercher, c'est un homme intelligent.

Elle- il<sup>10</sup> alla le chercher. La fille prépara le dîner et mit la cafetière sur le poêle. Et elle se mit à bouillir. C'était là précisément ce que le derviche<sup>11</sup> cherchait. Il dit au cheikh :

- Qu'est-ce qu'elle dit ?
- C'est de l'eau qui bout.

---

<sup>6</sup> Reconstitué par déduction. La phrase est à peine audible.

<sup>7</sup> Voir note 5.

<sup>8</sup> Cette séquence doit sans doute venir après les salutations. Il est certain qu'il y a là aussi une énigme entre le message de la fille et ce que mange le vizir mais l'explication est peut-être oubliée par le conteur.

<sup>9</sup> Le conteur se trompe sans s'en rendre compte. La fille demande certainement à son père si l'homme en a mangé.

<sup>10</sup> Le conteur dit d'abord « elle », il se reprend et corrige son erreur.

<sup>11</sup> Il s'agit du vizir. Ce glissement est préparé dès le début du texte quand il prend sa *jubba* et son bâton (vêtements traditionnels chez les mystiques errants) et que sa femme lui dit d'aller « errer » de par le monde.

- Non, tu dois me le dire.
- Viens voir, dit-il à sa fille, il me pose encore [ce genre de questions].
- Tu ne sais pas, père ?
- Par Dieu, je ne sais pas.

Il- Elle dit :

*Je suis l'auteur de mon propre malheur  
 Au fond d'un ravin, j'ai longtemps coulé  
 J'ai élevé l'arbre et donné le bois  
 Il me brûle, hélas, le fond de mon cœur*

Il [le vizir] lui demanda :

- Répète-la, madame.

Elle répéta.

// *Accompagnateur : Peux-tu la répéter toi aussi s'il te plaît ?*

*Conteur : Hein ?*

*Accompagnateur : Peux-tu la répéter pour qu'on comprenne ? //*

*Conteur :*

*Je suis l'auteur de mon propre malheur  
 Au fond d'un ravin, j'ai longtemps coulé  
 J'ai élevé l'arbre et donné le bois  
 Il me brûle, hélas, le fond de mon cœur*

*Accompagnateur : Brûllier ?<sup>12</sup>*

*Conteur : Brûler.*

*Auditeurs : Oui, brûler, brûler.*

*Conteur : C'est-à-dire l'eau brûle...le feu brûle l'eau. //*

*Je suis l'auteur de mon propre malheur  
 Au fond d'un ravin, j'ai longtemps coulé  
 J'ai élevé l'arbre et donné le bois  
 Il me brûle, hélas, le fond de mon cœur*

Il la nota celui-là, ce derviche et il était très content. Le lendemain, [il leur dit]

- Au revoir !
- Au revoir<sup>13</sup>, [lui répondit-on].

<sup>12</sup> Il y a ici une incompréhension liée à l'accent du conteur. Un auditeur n'identifie pas le mot employé tel que le prononce le conteur. Il le répète alors en exagérant l'accent du conteur. Plusieurs personnes répètent ce mot en même temps et le conteur l'explique afin que l'auditeur l'identifie, avant de répéter les vers une troisième fois.

<sup>13</sup> Littéralement, « puissiez-vous rester sain et sauf durant votre voyage ».

Il rentra chez le roi.

- Voici [la solution].
- Qui l'a résolue ?
- Moi-même.
- Non, tu dois me dire qui.
- Par Dieu, il y a une fille dans tel endroit, il n'y a pas mieux ni plus honnête, il n'y en a pas une autre comme elle.
- Dans ce cas, tu dois donc m'amener chez elle.

Chacun monta sur des chameaux, des chevaux, prit un gros sac bourré d'argent qu'il mit sous lui, chacun [prit] son épée, sa *jubba*\* et ils s'en allèrent. Deux jours après, ils arrivèrent chez le cheikh.

- O maisonnée du cheikh, dirent-ils.
- Bienvenue, [leur répondit-on], bienvenue.

Ils déchargèrent leurs chevaux, c'était des gens riches. Elle [la jeune fille] refit à manger. Elle fit un agneau, elle le leur tua et leur prépara le dîner. Dès qu'ils eurent dîné et qu'ils étaient contents, il [le roi] lui dit :

- Mon cheikh, cette fille m'a plu. Tu me la donnes et tu prends son poids [en or] ?
- Par Dieu, demande-lui son avis.

*L'argent est tentant.*

La fille accepta. Le roi dit au cheikh :

- Tu es le garant de ta fille. Le derviche va écrire l'acte de mariage<sup>14</sup>.

*Si Dieu veut, j'espère que tout le monde connaîtra cette joie<sup>15</sup>.*

Après avoir rédigé le contrat, le roi dit :

- Elle est devenue mon [épouse] légitime maintenant. Je vais dormir avec elle.

Le cheikh et le derviche dormirent d'un côté et le roi et la jeune fille dormirent d'un autre.

Il enleva sa *jubba*\* et la fille le regarda<sup>16</sup>.

- Tu m'as reconnu ? Je suis le roi Untel. J'ai encore une devinette à te poser.
- Laquelle, dit-elle.

---

<sup>14</sup> Littéralement, tout document écrit. Il s'agit d'une expression qui signifie l'acte de mariage dans la communauté musulmane uniquement.

<sup>15</sup> Le conteur s'adresse aux auditeurs. Il est de coutume, quand on parle de mariage, de souhaiter aux personnes présentes et encore célibataires de connaître la joie du mariage, tandis que l'on souhaite pour les parents la joie de marier leur enfants encore célibataires.

<sup>16</sup> La surprise sous-entendue par l'intonation du conteur ainsi que la reconnaissance du roi par la jeune fille une fois la *jubba* enlevée suggère qu'il porte ses habits royaux sous la *jubba*. C'est en tous cas un lieu commun dans les contes arabes anciens, quand le souverain ôte son déguisement, il apparaît dans ses vêtements de fonction et/ou d'apparat.

- Prends ce sac, ce sac plein d'argent,

//Accompagnateur : *Sailleque ?*<sup>17</sup>

Conteur : *Sac d'argent.*

Accompagnateur : *Ah sac.*//

[Puis] oui, un sac plein d'argent et son sceau. Il lui dit :

- Tu ne le dépenseras qu'en y apposant mon sceau. *Bien ?* Tu ne le dépenseras qu'en y apposant mon sceau. Ce canif porte mon nom. Quand tu auras un garçon, tu l'accrocheras à son bras. Ta jument, tu ne la croiseras qu'avec mon cheval.

Il mit son épée entre elle et lui, selon l'habitude des arabes<sup>18</sup>, et dormit jusqu'au matin. Elle leur prépara un petit-déjeuner et [il lui dit] :

- Au revoir !
- Au revoir<sup>19</sup>, [lui répondit-on].

Il rentra chez lui.

Quand il rentra chez lui, le cheikh ne tarda pas [à mourir], la fille du cheikh, son père mourut. Elle cherchait à résoudre l'énigme que lui avait posée le roi. Après l'ivresse vient le temps de la réflexion<sup>20</sup>. Elle se déguisa en homme, leva une armée et lui envoya une lettre :

« Le fils du roi des Perses vient te rendre visite ».

Le jour où elle devait arriver, ils se saluèrent puis elle demanda à son armée de se retirer. Il lui prépara à dîner et à la fin du dîner, elle lui dit :

- Je veux jouer avec toi aux échecs, *c'est-à-dire aux cartes*<sup>21</sup>.
- On parie quoi, [demanda le roi] ?
- Mon sceau contre ton sceau. Si je gagne, tu me donnes ton sceau et je te le rendrai demain, si tu gagnes, je te donne le mien et tu me le rendras demain.

Elle gagna. Elle prit le sceau, l'apposa sur le sac [d'argent] et le vida. Le lendemain, elle lui dit :

- Ton cheval contre ma jument. *Qu'a-t-elle dit ?* Ton cheval contre ma jument.

Elle gagna, emmena le cheval et le croisa avec sa jument avant de le rendre le lendemain.

---

<sup>17</sup> Le conteur parle avec un accent qui ne nous est pas familier, c'est pourquoi on lui demande parfois de se répéter. Voir également la note 11.

<sup>18</sup> Cela est très intéressant car cette habitude est un topique de la chevalerie occidentale où le chevalier place son épée entre lui et sa dame comme garant de leur chasteté réciproque. Comme telle, il ne s'agit pas d'« une habitude des arabes » ni bédouins ni citadins. D'autant qu'ils sont légalement mariés même si l'union n'a pas été consommée.

<sup>19</sup> Même réponse que pour la note 12.

<sup>20</sup> Il s'agit d'un adage. Expression rimée en libanais, rime perdue dans la traduction : *rāhet l-sakra w-eğet l-fakra*

<sup>21</sup> L'explication du conteur est bien entendu incorrecte. Celui-ci explique par ce qu'il connaît bien ce qu'il ne connaît pas, en répétant néanmoins le conte à l'identique.

*//Auditeur : Ce qui veut dire la marier, l'épouser.<sup>22</sup>*

*Accompagnateur : Le croiser, oui.*

*Conteur : Oui, elle croisa le cheval.//*

La troisième nuit, elle lui dit :

- Ta servante contre ma servante.

Alors, elle se laissa vaincre, elle se laissa vaincre et lui dit :

- Je vais t'envoyer ma servante.

Elle -Il<sup>23</sup>[la fille du cheikh] lui dit :

- Je vais t'envoyer ma servante.

Elle rentra et s'apprêta, mit ses plus beaux habits et dit au serviteur : [Rires]

- Emmène-moi chez le roi.

Elle se rendit là-bas et quand il la vit ainsi apprêtée, il coucha avec elle<sup>24</sup>, il coucha avec elle un premier jour, un second jour, puis elle lui dit :

- Au revoir.
- Au revoir<sup>25</sup>.

*//Auditeur : « ġāza », veut dire l'épouser.*

*Conteur : Oui l'épouser.*

*Auditeur : Quand elle les traduira, elle saura. [Rires] //*

Le lendemain, elle rentra chez ses parents. Elle était seule, elle. Elle partit, elle était enceinte et sa jument aussi. Quand elle accoucha, elle mit le canif, comme le lui avait fait deviner<sup>26</sup> le roi. Elle attacha le canif sur son [le garçon] bras<sup>27</sup>. La jument eut une pouliche.

Quand le garçon grandit, les gens parlaient beaucoup.

- Qui est-il ? Où est son père ? Où est... ?

Quelqu'un a dû lui demander :

---

<sup>22</sup> Un des auditeurs, parent du conteur, nous explique, en français, ce que veut dire croiser en le traduisant par « épouser ». Cet auditeur cherche à mettre un terme « policé » (épouser) sur un terme plus cru concernant la copulation animale qui ne gêne pas les villageois mais pourrait nous froisser.

<sup>23</sup> Le conteur insiste, en répétant, que la fille du cheikh est ici toujours déguisée en homme.

<sup>24</sup> Le conteur utilise le terme « ġāza » qui n'est pas courant et qui veut dire littéralement « il lui passe sur le corps ». Un auditeur, parent du conteur, nous l'explique en français mais il emploie le terme « ġawwaz » qui veut dire « épouser ». En réalité, on nous présente une version édulcorée puisqu'il n'est pas question pour le roi (qui n'a pas reconnue la fille du cheikh épousée légalement précédemment) de relations sexuelles dans le cadre légal du mariage mais de relations sexuelles hors mariage. C'est une version polie et moralement correcte que le conteur et les auditeurs nous présentent.

<sup>25</sup> Même réponse que pour la note 12.

<sup>26</sup> En réalité, il ne s'agit pas de devinettes à proprement parler mais plutôt d'énigmes, des indications à suivre. Celles-ci testent la ruse de la femme qui, pour retrouver le roi, doit trouver la bonne démarche.

<sup>27</sup> Littéralement : « elle mit le canif dans son [le garçon] bras ». Cette formulation a posé problème, plus loin, à l'auditoire qui interroge le conteur à ce sujet à la fin de son conte.

- Va savoir qui est ton père<sup>28</sup> !

Il alla voir sa mère :

- Je veux savoir qui est mon père.
- Mais le canif est attaché sur ton bras, c'est le roi Untel.
- Que fait-on ici ? Emmène-moi chez mon père.

Ils prirent beaucoup d'argent et [elle] alla, devant le palais du roi, ouvrir des magasins de curiosités, des objets que les gens qui vont et viennent aimaient regarder. Le roi devait avoir des femmes, des filles qui allaient aux magasins et on lui dit :

- Ce garçon séduit tes filles.

Il [le roi] lui fit dire de quitter l'endroit. Il le dit à sa mère. Elle dit :

- Nous ne partirons pas d'ici avant que le roi ne vienne. On ne partira pas avant que le roi ne vienne.

Il [le roi] dit au garçon :

- Pourquoi mon fils tu t'entêtes autant ? Vous ne partez pas ?
- Par Dieu, ma mère a à te parler.

Il arrive et dit :

- Qu'y a-t-il, ma sœur<sup>29</sup> ?
- O roi du temps, dit-elle, tu te rappelles quand tu es allé chez le cheikh et que tu as fait un acte de mariage avec sa fille ? Tu m'avais dit « si tu as un garçon, tu attacheras le canif sur son bras ».

*//Accompagnateur : Comment on met le canif sur le bras ?*

*Conteur : Comme un bracelet, ici, et il y a son nom dessus. Mais c'était l'énigme du roi et elle l'a résolue. Tu as compris ?//*

- « Et tu ne croiseras ta jument qu'avec mon cheval et ton sceau... - tu ne dépenseras l'argent du sac qu'avec mon sceau ». Tu te rappelles, tu te rappelles quand le roi des Perses est venu ?
- Oui.
- Le premier jour, [vous avez joué] ton sceau contre le sien. Le lendemain, sa jument contre ton cheval. Le troisième jour, sa servante contre la tienne. C'est moi la

---

<sup>28</sup> Il ne s'agit pas d'un conseil mais d'un propos injurieux équivalent de « bâtard ».

<sup>29</sup> L'emploi de « sœur » sert à établir un lien de proximité positive avec une femme étrangère en « inventant » un lien familial purement symbolique qui rend l'échange licite et sans ambiguïté.

servante. Tu m'as épousée selon la loi du Prophète et voici ton fils. Remonte ta manche mon fils, remonte.

Il remonta sa manche.

- C'est le nom de qui ?

Il voit que c'est son nom.

- Regarde ce sac.

Il trouve son sceau.

- Regarde cette pouliche.

Elle est identique à son cheval.

Elle lui dit :

- Voici ton fils.

Il lui dit :

- Bénis soient tes parents qui t'ont bien élevée. Tu es une reine et ton fils un roi. Et moi je serai votre serviteur.

*//Conteur : Voici cette histoire*

*Accompagnateur : Merci beaucoup, elle est très belle. Et quelle mémoire !*

*Auditeur : Elle peut en faire un résumé*

*Accompagnateur : Non, non, elle la prend littéralement. //*

## 12. [Les aventures du fils du curé]

(Hanné Ammanouïl – Annaya)

[Il était une fois, un curé et sa femme qui avaient]<sup>1</sup> un fils. Il lui dit :

- Je veux une épée.

Il [le curé] lui fait une épée et il va s'asseoir à un croisement de routes. Celui qui passait dans un sens, *loin de vous* [ce malheur], il lui coupait la tête ; et celui qui passait dans l'autre sens, il lui coupait la tête [également]. La nouvelle arrive au curé.

Il [le fils du curé] s'enfuit, s'enfuit, et arrive à un palais. Il y avait une reine et un roi. Il tombe amoureux de la reine.

Puis, elle vient - Le curé et sa femme étaient dans les bois à la recherche de leur fils, pour voir s'il était encore en vie ou [s'il avait été] tué. Il trouve deux serpents sur une source d'eau. Ils s'enlaçaient. L'un blesse l'autre et va chercher une herbe qu'il écrase et met sur la blessure. Il guérit. Il [le curé] dit :

- Femme, si notre fils est touché, cette herbe-là le guérira.

Il prend de cette herbe et s'en va. Il marche, marche, marche et arrive au palais. La reine se montre et lui dit :

- Il y a une personne ici.

Ils montèrent chez elle. Le fils du curé était encore chez elle. Ils montèrent et que firent-ils ? Le roi, en fait, ne permettait à personne d'entrer chez la reine, la fille du roi<sup>2</sup>. Il amène des soldats et entoure la maison. Elle commence à pleurer. Une larme de ses yeux coule et tombe et lui [le fils du curé] brûle le visage. Il se réveille. Elle lui dit :

- Les soldats entourent la maison.
- Ne t'inquiète pas.

Il prend son épée comme ça, loin [de nous ce malheur], il les élimine tous.

Ils dirent au roi :

- Il a tué toute l'armée.

[Le fils du curé] dit [à la princesse] :

- Ne crains rien.

---

<sup>1</sup> Il manque, dans l'enregistrement, ces premiers mots de la conteuse. Nous les reconstituons de mémoire.

<sup>2</sup> Depuis le début du conte, elle utilise le terme « reine » en libanais, alors qu'à notre sens, elle parle de la princesse. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle rajoute « la fille du roi ».

Le lendemain, il [le roi] envoie, disons que le premier jour il en envoie deux cents, le lendemain quatre [cents]. Elle se mit à pleurer, elle. Une larme coule de ses yeux et lui brûle le visage.

*//Accompagnateur : Au fils du curé ?*

*Conteuse : Au fils du curé.*

*Accompagnateur : Et elle, qui est-elle ?*

*Moi : La fille du roi.*

*Conteuse : La princesse, la fille du roi.*

*Accompagnateur : Car au début, tu nous as dit « il est allé chez la reine».*

*Conteuse : Oui, je me suis trompée.*

*Accompagnateur : La fille du roi*

*Conteuse : La fille du roi. //*

Il lui dit :

- N'aie pas peur.

Il prend son épée comme ça, il supprime les quatre [cents].

Il [le roi] lui<sup>3</sup> [la princesse] envoie un *māred\**. Elle dit au roi qu'il les a tués. Il lui [la princesse] envoie un *māred\**. Il [le *māred\**] monte chez lui [le fils du curé]. Elle se met à pleurer, c'était un *māred\** immense, qui arrivait jusqu'au ciel. [Le fils du curé] se met [aussi] à pleurer. Elle lui dit :

- C'en est fini pour nous.

Elle suivit le roi, elle. Ils commencent à se bagarrer avec le cur- le *māred\** et le fils du curé. Il lui dit :

- Toi, frappe.
- Non, c'est moi.

Il lui fait ça, celui-là, le *māred\**, et le fils du curé tombe par terre. Il ne meurt pas. Elle le met dans l'armoire et l'enferme.

Elle se mit à parler avec le *māred\**.

- Où se trouve ton âme ? là ?

Et elle lui parlait et lui tenait de beaux discours.

- Où se trouve ton âme ? là ?

Elle lui tenait des beaux discours.

Résultat, à la fin, elle lui dit :

---

<sup>3</sup> En libanais, contrairement au français, il nous est possible de faire la distinction entre le « lui » féminin et le « lui » masculin. C'est pourquoi nous précisons [la princesse].

- Dis-moi où se trouve ton âme ?
- Il n'y a que le fils du curé qui puisse y arriver. Il va sur une île, il trouve un chevrier dans le bois.

*//Accompagnateur : Maintenant qui est tombé par terre et n'est pas mort ?*

*Conteuse : Le fils du curé.*

*Moi : Le fils du curé.*

*Conteuse : Le māred\* l'a frappé. Le māred\* l'a frappé. Il était plus fort que lui.*

*Accompagnateur : Mais elle a demandé à qui ?*

*Moi : Au māred\*.*

*Conteuse : Au māred\*. « Où est ton âme ? » et elle lui tenait des beaux discours. //*

Elle continua à le flatter, à lui dire des douceurs, à faire ceci et cela jusqu'à ce qu'il lui dise où était son âme. Il lui dit :

- Il ira dans un bois, il trouvera un chevrier, une hyène, une truie et un serpent<sup>4</sup>. Il s'assoit sous un caroubier. Il arrive...

Le fils du curé part en voyage, il s'enfuit. Quant à elle, elle reste avec le māred au palais. Il arrive sous un caroubier et trouve un chevrier. Il se bat avec le serpent et le tue. La hyène arrive, il se bat avec elle et la tue. Il restait la truie.

Il [le māred] lui [la princesse] avait dit :

- Mon âme se trouve dans la cuisse d'une truie, le seul qui puisse y arriver est le fils du curé.

Il se bat avec la truie, il lui ouvre la cuisse, enlève la boîte. Que fait-il [le māred\*] à ce moment là ? Il se met à crier dans le palais, le māred\*. Il [le fils du curé] lui attrape le pied et lui écartèle les jambes. Il lui coupe les mains, *loin de toi* [ce malheur], il criait. Il se débarrasse du māred\* et le fils du curé revient chez la fille du roi.

Voici mon histoire, je vous l'ai racontée, et dans votre poitrine je l'ai cachée. [Rires].

*//Accompagnateur : Ils se marièrent et furent heureux.*

*Conteuse : Ils furent heureux.//*

---

<sup>4</sup> Le serpent, en libanais, est un nom féminin. Ainsi, les trois animaux sont des femelles.

### 13. 'Alī\*le puissant<sup>1</sup> et l'hyène

(Hasan Assaf – Kfardenis)

*L'histoire de 'Alī\* le puissant et l'hyène. Il est possible que cette histoire soit répandue, mais chaque région donne un nom [différent] à son héros. Le héros : 'Alī\* le puissant, ma mère disait de lui qu'il était son grand-père, oui ? Et elle en tissait un grand homme légendaire. L'histoire dit que les gens du pays étaient réunis dans cette maison en ruines, à côté de la maison du Dr. 'Alī\*<sup>2</sup>, ici, il y a une petite ruine. Ils y étaient réunis et ils faisaient des paris comme « toi tu es brave, tu peux lécher la braise », ils accrochaient une braise au plafond, les maisons anciennes sont des maisons en bois de peuplier, ils avaient mis des planches et dans l'autre sens des poutres en peuplier pour les protéger et il y avait un poteau, un poteau comme une poutre, pour soutenir le toit, au milieu de la maison.*

*//Accompagnateur : on l'appelle le poteau de soutènement*

*Conteur : Oui. //*

Ce groupe d'hommes, à l'époque où il n'y avait que la lampe à gaz ou à huile, il n'y avait pas d'électricité ni tous les moyens que l'on connaît aujourd'hui, ils n'avaient que la narration d'histoires ou de jouer aux paris, de faire des paris et cela les intéressait encore plus s'il y avait quelque chose à manger, surtout les douceurs. Les douceurs étaient une matière essentielle et nécessaire à la vie, à la vie des paysans en ce temps-là. 'Alī\* le puissant était un des hommes forts. Ils le défièrent, il leur dit :

- S'il y en a un qui monte lécher la braise en haut, moi je lui amènerai du raisin sec, je vous amènerai [pour la durée] d'une soirée de raisins secs, à mes frais.

*//Accompagnateur : Que va-t-il leur amener ?*

*Conteur : Une soirée de raisins secs.*

*Accompagnateur : Ah toute la soirée avec des raisins secs.*

*Conteur : Oui, à ses frais à lui.//*

...à la condition que l'un monte embrasser la braise. Il l'accroche à une corde et ils la tirent, lui monte et lèche la braise au plafond.

Bref, un homme maigre, malheureux leur dit :

- Moi.
- On le fait.

---

<sup>1</sup> Littéralement « étalon ». Ce terme s'applique aussi bien aux animaux (chevaux, chameaux) qu'aux hommes pour lesquels il a été d'abord utilisé pendant de longues années pour qualifier les poètes féconds et puissants.

<sup>2</sup> C'est le propriétaire de la maison chez qui nous avons rencontré le conteur.

- On ne le fait pas.

Ils l'amenèrent, il se leva et lécha la braise.

- Allez, 'Alī\* le puissant, tu dois aller à Ḥerbet Rūḥa<sup>3</sup> chercher du raisin sec.

Ḥerbet Rūḥa est un pays tout proche d'ici. Le séchage des raisins et des figues était connu chez eux. Ils en font des provisions et l'hiver, avec la neige et les routes – *il n'y avait ni voitures ni rien, cette histoire remonte peut-être à au moins 120 ou 130 ans* – il monte vers neuf heures du soir, il marche d'ici jusqu'à la route, jusqu'à Ḥerbet Rūḥa, il arrive à la forêt, il sent la présence – c'était la nuit, il ne voyait rien – il voit sur la neige au loin, il voit quelque chose de noir, il s'approche de lui et sent sa présence. Bien sûr, en ces temps-là, ils savaient reconnaître une hyène quand ils la voyaient de loin, « c'est une hyène », ou « c'est un loup ». Il sentit sa présence, il lui dit :

- Ma brave.

Et il lui tapota le dos.

- Ma brave, reste ici le temps que je parte et que je revienne.

*Bien ?* (en riant) Il va jusqu'à Ḥerbet Rūḥa et il rapporte des raisins secs et revient, il trouve l'hyène à l'endroit où il l'avait rencontrée la première fois. Que trouva-t-il comme ruse ? Il écarta ses jambes, *oui ?*

//*Accompagnateur : 'Alī\* le puissant ?*

*Conteur : 'Alī\* le...//*

Il écarta ses jambes, l'hyène approcha pour l'attaquer, il la fit passer sous ses jambes et s'assit sur son dos. Maintenant, l'hyène a un cou d'un bloc, elle ne peut pas le tourner ni à droite ni à gauche. Si elle doit bouger, elle doit bouger tout son corps. *C'est connu ça.* Il avait, il avait un couteau qu'on appelle *ḡanbiyyé\**, *ḡanbiyyé\**, *ḡanbiyyé\** de *ḡāneb*<sup>4</sup>, ils le mettaient sur leur flanc. Il le prenait et si l'hyène voulait se retourner par-là, il la piquait sur sa gueule, et si elle se retournait de l'autre côté pour lui attraper la jambe, il la piquait de ce côté. Il l'a conduite de la montagne jusqu'ici, il arriva sur la route et avant d'arriver à la maison, il leur cria :

- Éteignez la lumière. Éteignez les lumières
- Quoi, éteignez les lumières ?
- Je vous ai apporté un cadeau. Éteignez les lumières, les raisins secs sont arrivés et avec est arrivé autre chose. Éteignez les lumières.

Ils éteignirent la lumière.

---

<sup>3</sup> Ce toponyme a une signification intéressante : d'une part, *Ḥerbet* veut dire ruine, d'autre part, *Rūḥa* veut dire son âme [à elle]. Ce qui pourrait donner, soit « la ruine de *Rūḥa* », soit « son âme [à elle] a été dévastée ».

<sup>4</sup> Le flanc.

- Donnez-moi une corde.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- J'ai amené l'hyène. Donnez-moi une corde.

Ils apportèrent la corde, l'attachèrent et la mirent à l'intérieur de la maison. Ils allumèrent la lumière et cet animal, dès qu'il voit la lumière, c'est fini, il ne peut plus bouger. Il ne voit plus. *Hein ?* Ils enroulèrent la corde autour de lui, l'attachèrent au poteau et celui-ci qui amenait un bâton et lui disait :

- Toi, il y a longtemps tu nous as mangé une chèvre. Prends !
- Toi, il y a longtemps, tu as fait je ne sais quoi à mon grand-père. Prends !

*Bref*, ils passèrent toute la soirée dessus, mangèrent les raisins secs et le matin, les enfants l'ont fait sortir, l'ont fait sortir, sur la place ici, attachée, les enfants sont arrivés et celui qui se vengeait d'elle si jamais il y a longtemps elle lui avait fait quelque chose, l'hyène, il se vengeait d'elle.

*//Accompagnateur : Celui qui est parti est celui qui a léché la braise ?*

*Moi : Non.*

*Conteur : Non.*

*Accompagnateur : C'est celui qui a lancé le pari.*

*Conteur : C'est celui qui a lancé le pari. Oui.//*

*Bref*, finalement, ils laissèrent l'hyène, ils l'aspergèrent de distillat de pétrole et mirent le feu et la laissèrent monter sur la montagne et bien sûr ils la suivaient des yeux alors qu'elle prenait feu et le temps qu'elle arrive au sommet de la montagne elle sera morte.

*//Conteur : Ça c'est une partie de l'imagination créative des gens, ils imaginaient peut-être l'hyène comme étant cet animal qui, peut-être, obligeait les gens à fermer leurs maisons, une fois qu'il faisait sombre, personne n'ouvrait sa porte. . Il n'y avait pas de verrou, ils mettaient un bâton derrière la porte, de l'intérieur.*

*Accompagnateur : Oui, l'hyène faisait peur, car elle mangeait les gens. //*

#### 14. [La mariée et l'hyène]

(Hasan Assaf – Kfardenis)

L'hyène<sup>1</sup> a une deuxième histoire. Elle –

*//Conteur : Ce n'est pas grave je vais utiliser des expressions... nous sommes en train de parler... on veut élever la bienséance sociale<sup>2</sup>.*

*Accompagnateur : Ce n'est pas grave, ce n'est pas grave, fais à ton aise.*

*Conteur : C'est dans le cadre de l'histoire seulement.*

*Accompagnateur : Souvent les histoires villageoises, folkloriques sont comme ça.*

*Conteur : Oui.//*

*On dit de l'hyène qu'elle a une particularité. Si elle pisse sur sa queue, si elle pisse sur sa queue et qu'elle asperge quelqu'un, elle l'envoûte. Elle l'envoûte c'est-à-dire que cette personne agira selon la volonté de l'hyène. Le mot « envoûter » veut dire : il agit selon sa volonté. Une des histoires que l'on raconte sur une mariée, la nuit de son mariage ; bien sûr, la veille ses copines et ses amies se réunissent pour lui mettre du *henné*\* sur ses mains, je ne sais pas si c'est la mode chez vous ? Ici, c'était la mode et peut-être que ça l'est encore, elles cherchent du *henné*\* et lui dessinent des choses avec de la pâte sur ses mains, elles lui préparèrent sa tenue, procèdent à sa toilette<sup>3</sup>, l'apprêtent en attendant la nuit suivante, la nuit [de la consommation] du mariage. Cette mariée, ses amies étaient réunies chez elle la nuit, il n'y avait pas de salles de bain, pas de toilettes<sup>4</sup>, pas de [ceci] ni de [cela], à la fin de la soirée, la mariée voulait sortir, sortir dehors [pour faire ses besoins], il était connu que dehors, à côté de la maison ou en dessus d'un mur, elle allait faire ce qu'elle avait à faire et revenait. Ici aussi [comme dans le conte précédent], c'était le temps, euh, le temps des pluies, il faisait très froid. Elle est sortie dehors et l'hyène, comme à son habitude, venait en frôlant les maisons, cherchant un endroit pour se réchauffer peut-être, ou un endroit où il y avait une chèvre, si elle pouvait entrer et l'attraper et si elle n'y arrivait pas, elle attaquait les maisons, elle se cognait aux maisons et si une porte s'ouvrait elle entrait. [La mariée] était sortie, assise en train de faire ce qu'elle avait à faire, elle ne vit que l'hyène arrivant près d'elle et quelque chose qui avait touché son visage. [L'hyène] avait fait ce qu'elle avait à faire, avait pissé et*

---

<sup>1</sup> Animal masculin en libanais. C'est pourquoi nous sommes obligée de préciser quand il s'agit de la mariée ou de l'hyène en français alors que le conteur n'a pas besoin de le faire en libanais.

<sup>2</sup> Le conteur est embarrassé. Ces remarques sous-entendent qu'en temps normal, il n'emploierait jamais des termes vulgaires mais l'histoire qu'il raconte va l'obliger à le faire.

<sup>3</sup> Le conteur résume par cette expression le rituel de l'épilation et du bain pour que la mariée soit impeccable le jour de son mariage.

<sup>4</sup> En français.

l'avait aspergée, [la mariée] se mit debout :

- Que Dieu te garde, ô mon cousin, ô mon parent, ô mon frère, attends-moi.

[L'hyène] marcha devant elle, [la mariée] la suivit. Elle l'envoûta, elle marchait suivant sa volonté. La mariée tarda [à revenir]. Elle [l'hyène] l'avait emmenée sur la montagne là-bas, elle la reniflait un peu, elle s'éloignait un peu, elle prenait ses grandes aises car « la proie précieuse est désormais chez moi ». La mariée tarda, elles sortirent pour la chercher, elles ne la trouvèrent pas. Elles crièrent, elles crièrent, *ici, dans le dialecte on dit*, elles crièrent<sup>5</sup> au secours, elles crièrent au secours, les jeunes [gens] arrivent, *ils emploient l'expression*, les jeunes [gens] arrivent. Les jeunes [gens] arrivent c'est-à-dire « venez à nous, il y a un danger ». Les hommes vinrent :

- Quoi ?
- La mariée a été kidnappée.

Maintenant, une mariée kidnappée, [peut sous-entendre] une réputation qui n'est pas bien : il se peut que la mariée ne soit pas contente de son [futur] mari et la veille de son mariage, elle pourrait être emmenée par l'autre prétendant.

- Cherchons pour voir, avec qui elle parlait...

Ils se demandaient.

- Mais non, c'est une fille respectable, elle n'a rien.
- Allons voir où.

Ils suivirent la piste. Bien sûr, les pas de l'hyène étaient marqués dans la boue et autre, ils montèrent sur la montagne, ils entendirent un bruit. [La mariée] criait et riait. [L'hyène] essayait de la chatouiller, elle lui faisait des choses sur son corps pour qu'elle meure, qu'elle explose. C'est-à-dire qu'elle ne veut pas la tuer directement, mais elle la tuait en la chatouillant. C'est ainsi qu'elle fait avec ses proies. L'un d'eux était adroit, il avait un fusil, il tira deux coups. L'hyène se souleva et s'enfuit. Bien sûr, [la mariée] était sur le point de rendre l'âme, elle avait le corps blessé et le sang qui s'écoulait d'elle, ils la portèrent et l'amenèrent à la maison.

- Alors ?

Elle leur raconta. Maintenant, eux, voulaient savoir comment elle était partie. De sa propre volonté elle est partie avec elle ?

Elle leur dit :

---

<sup>5</sup> Il emploie ici dans sa forme littéraire le verbe « *ṭaraḥa* » (lancer, jeter à terre) qui n'est pas utilisé habituellement en dialecte libanais pour dire « crier ». On peut même se demander si l'expression *ṭaraḥa l-sarḥa* qu'il utilise ici pour « jeter un cri » n'est pas un calque de l'expression française, entré dans l'usage du libanais contemporain. En effet, cette tournure ne figure pas dans les dictionnaires les plus anciens du dialecte.

- Moi je n'ai rien senti.

Bien sûr, plus tard, après qu'il y ait eu des questions « quelle était la raison », un des connaisseurs leur dit :

- C'est une des particularités de l'hyène. Quand elle pisse, elle oblige les autres à suivre sa volonté, elle les domine et l'emmène.

*L'histoire se termine comme ça, ou est-ce qu'elle a encore autre chose ? Moi je veux prendre le fantastique<sup>6</sup> que tu demandes ou que tu veux mettre dans ton travail. Est-ce qu'il y a une raison scientifique à cela ou pas ? Ou est-ce l'imagination des gens ? Et l'imagination des gens arrivait à ce fait que cet animal pouvait dominer l'homme bien que l'homme soit le maître des animaux et le maître des créatures. Comment l'hyène pouvait les dominer ? Ils ne trouvèrent pas d'autres recours, comme celui de la force puisque l'hyène est un animal féroce, mais choisirent cette méthode pour mettre l'homme sous la volonté de l'hyène et non l'hyène sous la volonté de l'homme. C'est peut-être le but de l'histoire.*

---

<sup>6</sup> Terme utilisé en français.

## 15. [Šāṭer\* Ḥasan\*]

(Hasan Assaf – Kfardenis)

//Conteur: *On a le Šāṭer\* Ḥasan\*, tu en as entendu parler ?*

*Moi : J'en ai entendu parler.*

*Accompagnateur : Mais c'est peut-être une autre histoire ?*

*Moi : Oui, c'est le personnage dont j'ai entendu parler dans plusieurs histoires.*

*Accompagnateur : Il y a beaucoup d'histoires sur le Šāṭer\* Ḥasan\*.*

*Conteur : Bon, toi tu peux arrêter l'enregistrement.*

*Accompagnateur : Ce n'est pas grave, raconte-nous l'histoire.*

*Moi : Ce n'est pas grave.*

*Conteur : Moi je vais raconter, mais si toi tu la connais ou tu l'as entendue, car elle est longue.*

*Accompagnateur : Dis-le début,*

*Moi : Je sais, je reconnâtrai.//*

Un roi avait trois garçons, Šāṭer\* Mḥammad\*, Šāṭer\* 'Alī\*, Šāṭer\* Ḥasan\*. L'enfant qu'il aimait le plus était le plus jeune, celui qui s'appelait Ḥasan\*. Bien sûr, il le privilégiait. *Dans ces histoires-là, il y a quelque chose, il y a des choses éducatives ou quelque chose qui est en rapport avec le soin accordé par les parents aux enfants donc ne pas privilégier [l'un par rapport aux autres] car ça peut créer des tensions plus tard. Je ne sais pas si c'était le but [de ce conte].* En tout cas, il privilégiait Šāṭer\* Ḥasan\* ou le plus jeune de ses fils par rapport à ses frères. Il y eut des tensions chez les frères. Ils vécurent dans une même maison, dans un même palais. Ils grandirent. Ils commencèrent à organiser des parties de chasse. À la fin de la journée, Šāṭer\* Ḥasan\* revenait avec beaucoup de gibier, plus que ses frères. Bien sûr, cela ne faisait qu'augmenter l'amour de son père pour lui et la preuve que sa virilité était plus importante et plus belle que ces deux frères. Le père était plus attaché à Ḥasan\* qu'à ces deux frères. Les frères étudièrent la situation entre eux c'est-à-dire que celui-là – ses deux frères – « nous voulons l'écarter de notre chemin. Mais comment ? On ne peut pas le tuer. D'abord, c'est notre frère et ensuite, il y a notre père, l'opinion publique, on ne peut pas le tuer. On doit trouver une solution pour l'évincer ».

Ils s'entendirent qu'un jour, ils se lèveraient pour aller à la chasse. Mais il faudrait que ce soit une longue randonnée.

*Oui.* A cinq heures du matin, le cheval de chacun était prêt, il y avait une besace,

//Conteur : *Besace ? Je ne sais pas, tu connais ce mot ?*

*Accompagnateur : Oui, oui.*

*Conteur : Oui.//*

Ils y avaient mis de quoi manger et boire et ainsi de suite. Puis, ils montèrent ensemble tous les trois jusqu'à arriver à la limite des habitations du village ou de la ville où ils habitaient. Ils arrivèrent au croisement de trois routes. La route à droite s'appelait la route de la séparation, la séparation<sup>1</sup>. La route à gauche s'appelait la route de la noyade<sup>2</sup>. L'autre route, celle du milieu, était la route du non-retour c'est-à-dire que celui qui rentre -

*//Accompagnateur : Nous on connaît la route du feu, de la noyade et du non-retour.*

*Conteur : [Elles existent] aussi, il y a quelque différence.//*

Ils choisissent. Bien entendu, ils savaient vers où ces routes menaient. Le chemin du non-retour, c'est-à-dire que celui qui l'emprunte, ne revient pas. Ils choisirent eux et restait la route du non-retour pour Šāṭer\* Ḥasan\*, il leur dit :

- C'est moi qui vais l'emprunter.

Il monta son cheval et s'en alla dans les prairies. Il chassa, une grande quantité, il eut plus de succès qu'eux. Le soir, c'est-à-dire vers quatre heures, il voulait rentrer, ils s'étaient entendus « on se retrouve à tel endroit ». En rentrant, il aperçoit de loin, une lumière. Une belle lumière. Il s'arrêta et réfléchit : « Moi, je veux savoir quelle est la source de cette lumière ».

Il dirigea son cheval et « allez ! ». Le plus rapidement possible. Il marcha, marcha une longue distance et arriva et trouva, trouva une plume d'oiseau. Une plume d'oiseau qui éclairait. Il descendit de son cheval, la prit et la mit dans la besace. Il rentra. Bien sûr, il avait à peu près une heure et demie ou deux heures de retard. Ses frères l'avaient attendu à l'endroit choisi, il ne vint pas. Ils surent qu'il était fini. « La route qu'il a prise..., notre frère est mort ». Ils rentrèrent à la maison. Leur père avait fait un compartiment, ou comme une dépendance de la maison pour chacun d'entre eux. C'est-à-dire l'équivalent de deux pièces, une salle de bain pour qu'il s'y repose. Les garçons rentrèrent, chacun se lava, se reposa et alluma les lumières de la maison. La mère sortit au balcon du palais et trouva que la chambre de Šāṭer\* Mḥammad\* était allumée, que la chambre de Šāṭer\* 'Alī\* était allumée et Šāṭer\* Ḥasan\*, sa maison était sombre. Elle s'inquiéta. À huit heures, huit heures et demie, neuf heures, il n'était toujours pas là. Elle en parla à son mari, le roi :

- Šāṭer\* Ḥasan\* n'est pas rentré.
- Il n'est pas encore trop tard, attendons.

---

<sup>1</sup> Il dit la première fois *fré'* prononcé à la libanaise et il répète, la deuxième fois, *al-firāq*, en arabe littéral. Les deux termes ont la même signification.

<sup>2</sup> Prononcé directement en arabe littéral.

Puis, bien sûr, il était arrivé. Il enleva la plume et l'accrocha au plafond. La maison s'illumina. Ni électricité, ni soleil, rien n'était plus beau [qu'elle].

*//Accompagnateur : Celle-là tu ne l'as pas, n'est-ce-pas ?*

*Conteur : Ça c'est l'imagination, il y a de l'imagination.//*

*Bref, la mère jeta un coup d'œil et vit une lumière qu'elle ne connaissait pas. Elle cria :*

- La maison ou la chambre de Šāter\* Ḥasan\* est flamboyante !

Les gardes descendirent, les soldats descendirent et ainsi, ils voulaient voir ce qui se passait. Ils arrivent, Šāter\* Ḥasan\* était assis en train de manger, tranquillement. Alors ? Une lumière éblouissante<sup>3</sup>. Le père entra, surpris, une plume qui éclairait comme ça ! Il dit à Šāter\* Ḥasan\* :

- Le royaume te reviendra après moi si tu ramènes l'oiseau duquel est tombée cette plume. Si non, je vais te tuer.
- Oui, pourquoi pas.

*L'enfant doit obéir à son père.*

- Je vais essayer.

Au matin, il monta. Bien sûr, la mère était au courant. La mère était triste. Elle a compris qu'il pourrait y avoir une conspiration, que son fils pourrait ne pas revenir « celui-là est notre fils préféré »... Elle essaya de convaincre le roi de revenir sur sa décision. Rien à faire, tout ce qui était décidé devait aboutir. Šāter\* Ḥasan\* lui dit :

- Ce n'est pas grave. Moi, je vais essayer de ramener l'oiseau.

Elle se lève le matin, lui prépare tout ce dont il a besoin pour son périple. Il fit ses adieux et se mit en route. Il marcha une longue distance, une demie journée, une journée... Il arriva à une source d'eau. *Bien sûr, dans les lieux désertiques et dans les montagnes, dans de nombreux cas, tu peux trouver des arbres, tu peux trouver des sources et ainsi.* Il descendit, se reposa, se lava, nourrit son cheval et se mit à réfléchir :

- Moi, je vais où ?

Son attention fut attirée par une fumée noire au loin. Il estima que, bien sûr, s'il y a de la fumée, cela veut dire qu'il y a des gens qui y habitent.

- Je vais essayer d'y arriver.

Il monta son cheval et marcha, marcha, marcha. Il arriva à la fumée. Une pièce au plafond voûté, une pièce au plafond voûté dans laquelle se trouvait un ḡūl\*. *Là c'est le fabuleux.* Il y avait un ḡūl\*. Ses cheveux tombaient sur son visage, sur ses yeux, sur - il avait mis un

---

<sup>3</sup> Littéralement, « Comme Dieu veut ». Cette expression est à prendre ici au sens figuré : elle est utilisée en libanais pour exprimer la profusion, la beauté, la santé etc. Ici, le caractère exceptionnel de cette lumière.

chaudron, *un chaudron veut dire une grosse marmite*, dans lequel il avait mis un mouton et il mettait du feu et du bois et il bouillait. Šāṭer\* Ḥasan\* s'arrêta, il lui dit :

- Que le Salut soit sur vous, notre oncle le ḡūl\*.

Il bougea sa tête, ses cheveux :

- Si ton salut n'avait pas précédé tes paroles, j'aurais séparé ta chair de tes os<sup>4</sup>.

*//Accompagnateur : J'aurais séparé ta chair de tes os.*

*Conteur : Oui. Cette expression est connue.*

*Accompagnateur : Oui, elle apparaît dans de nombreuses histoires.*

*Conteur : Oui, elle existe.//*

Il cherche de l'eau, le rase, l'arrange, lui donne un miroir, le ḡūl voit qu'il a belle allure.

- Oui, que demandes-tu Šāṭer\* Ḥasan\*?
- Je veux l'oiseau qui éclaire le monde. Oui, l'oiseau qui éclaire le monde.
- Mon fils, ceux qui t'envoient chercher cette chose t'envoient à la mort. Tu dois rentrer, c'est mieux.
- Jamais. Je ne désobéirai pas aux ordres de mon père.
- Moi je ne sais rien de lui. Mais je peux te montrer. Tu suis cette route, tu marches pendant trois jours, tu verras au loin une fumée bleue, mon frère est là-bas, mon frère a un jour de plus que moi, mais il a le savoir d'un an de plus<sup>5</sup>. Lui te guidera.

Il fit ses adieux et se mit en route.

*//Conteur : S'il y a ici quelque chose de semblable [parmi les contes que tu as collectés], on peut changer, pour que tu ne perdes pas de temps.*

*Moi : Non, non, non.//*

Il marche pendant un jour et demi. Bien sûr, il dort dans le désert quand il sent la fatigue, il continue son chemin et le troisième jour, il voit la fumée bleue. Il arrive. Même chose. Le ḡūl\* est plus grand.

- Que le Salut soit sur vous, notre oncle le ḡūl\*.

Rien, il ne répondit pas. Son ouïe était devenue faible.

- Que le Salut soit sur vous, notre oncle le ḡūl\*, dit-il une deuxième fois.

Il se secoue, regarde autour de lui, voit une personne. Il lui dit :

- Si ton salut –

Et il répéta l'expression.

---

<sup>4</sup> Fragment rythmé et rimé : *lawlā salāmak mā sabaq kalāmak kent faṣfaṣt laḥmak 'an 'iḏāmak* . Nous la retrouvons également dans le recueil de Samia Salloum, *Le cheval d'or*, conte 1.

<sup>5</sup> Il s'agit d'un dicton libanais sur l'expérience acquise avec l'âge.

- Je ne te demande que la protection<sup>6</sup>.

Il lui arrangea son visage, ses cheveux et ainsi de suite- il se trouva beau. *Bref*, il lui dit :

- Demande et désire. Demande et désire, Šāṭer\* Ḥasan\*.
- Je veux l’oiseau qui éclaire le monde.
- Moi non plus je ne peux te guider. Tu dois continuer, il reste ma mère. Tu arriveras et tu trouveras de la fumée, de la fumée blanche qui monte d’un très bel endroit. Là-bas se trouve ma mère. Elle est plus savante que nous. Elle te guidera. Tu dois marcher pendant un jour et demi.

Ici aussi, il se mit en route et marche pendant un jour et demi et arrive à l’endroit où il voit la fumée blanche

*/Conteur: nous allons résumer, car parfois avec les enfants, on rajoute des choses pour faire durer le temps et que les enfants dorment/ [rires]* <sup>7</sup>

*Bien*, il arrive et trouve une grande *gūlé\**, elle avait mis sa poitrine, ses seins sur ses épaules et il y avait ses jeunes enfants, les jeunes enfants descendent. [Šāṭer\* Ḥasan\*] arrive rapidement – l’aîné lui avait recommandé :

- Tu la trouveras en train de balayer, elle aura mis ses seins dans son dos, rapidement tu prendras un peu de lait de son sein et tu deviendras comme son fils. Elle te donnera la protection.

Il la trouve comme il la lui avait décrite, il descend et prend deux tétées de lait de ses seins, elle lui donne la protection, ses petits enfants approchent, les petits *gūl*, elle leur dit :

- Oh, c’est votre frère. Je vous interdis de lui dire quoi que ce soit !
- Oui, mon fils, [dit-elle à Šāṭer\* Ḥasan\* ensuite]. Qu’est-ce qui est demandé ?
- Je veux l’oiseau qui éclaire le monde.
- Oui, toi tu dois marcher sur ce chemin pendant trois jours. Tu arriveras à un endroit où se trouve un gros rocher. À côté de ce rocher, [se trouve] une dalle sur le sol. Il faut la force de deux hommes forts pour la soulever. Il y a une dalle. Il faut la force de deux hommes forts pour la soulever, tu dois la soulever<sup>8</sup>. Et tu prends...

Elle lui donna quelques-uns de ses cheveux et lui dit :

<sup>6</sup> Littéralement, « l’aman » : la vie sauve, l’amnistie concédée à un ennemi.

<sup>7</sup> Nous interrompons le récit car nous craignons que les piles du dictaphone ne tiennent pas longtemps. Nous demandons à notre accompagnateur de garder un œil sur l’indicateur, le temps que nous amenions de nouvelles piles.

<sup>8</sup> Le conteur se répète car il est interrompu par un voisin qui arrive et qu’il salue.

- À chaque fois que tu descendras, il y a – tu soulèves la dalle et il y aura un escalier. À chaque fois que tu descendras une marche, tu brûleras un cheveu. Et en remontant aussi, quand tu monteras, tu brûleras un cheveu. À chaque fois que tu arrives, toi, quand tu vas arriver au bas de l’escalier, tu trouveras une cage dans laquelle se trouve l’oiseau et tu le prends et tu remontes. À chaque marche que tu monteras, tu brûleras un cheveu, car à chaque marche se groupera autour de toi un genre d’oiseaux. Si tu ne brûles pas le cheveu, ils peuvent te tuer avec leurs becs, ils te feront mal, tu ne pourras peut-être pas t’en sortir. *Bref*, ce cheveu quand tu le brûleras, ils s’enfuiront, ils disparaîtront.

Il fit comme elle le lui avait conseillé. Il prit son cheval et marcha pendant trois jours, arriva à l’endroit qu’elle lui avait indiqué, arriva, la dalle il souleva, il était fort, il enleva la dalle, il y avait un escalier. Il le descendit. Bien sûr, comme elle le lui avait recommandé, il brûla les cheveux, arriva, et quelle merveille<sup>9</sup>, une grande cave, ou un endroit vaste, l’oiseau éclairait comme un soleil. Il était mis dans une cage. Il prit l’oiseau et monta. En montant, chaque marche, des oiseaux arrivaient, grives et étourneaux et autres oiseaux, et à chaque marche qu’il montait il brûlait un cheveu. Jusqu’à ce qu’il finisse au plus haut. *Bref*, il en avait fini avec cette affaire. L’oiseau était en sa possession. Il le mit avec lui et rentra. En chemin, en revenant, il devait passer par la route des *gūl\**. Il devait s’en débarrasser. Ils attendaient qu’il revienne pour le manger. Pour s’en débarrasser. De loin, il aperçoit un berger. Il passe par lui, lui achète trois moutons, il les met avec lui sur le cheval et allez, il s’en va sur le chemin, il arrive près de la maison de la *gūlé\**, la mère. Il fait partir son cheval au galop, lui jette un mouton pour l’occuper pendant qu’il se sauve jusqu’à son fils aîné et jusqu’au troisième [*gūl\**]. Il réussit à se sauver d’eux et rentra. Sa journée fut finie, il rentra sain et sauf, il avait l’oiseau qui éclairait le monde. Il arrive à la maison à une heure avancée de la nuit, il prend la cage et l’accroche. Bien sûr, personne ne pensait qu’il allait rentrer vivant. Et le délai s’était prolongé, un mois, un mois et demi. La mère, son cœur lui faisait mal : « mon fils à moi et il est parti et il est peut-être mort et peut-être, et où est-il passé ». Elle n’arrivait pas à dormir. Souvent, elle se levait pour jeter un coup d’œil. La nuit, comme si elle avait eu une intuition qui lui dit de se lever et de jeter un coup d’œil ; à minuit, elle trouva la maison flamboyante. Flamboyante. Que se passait-il ? Elle réveilla le roi. Le roi se leva. Les gardes et autres descendirent, ils trouvèrent *Šāṭer\** *Ḥasan\** assis dans sa maison et ayant accroché la cage avec l’oiseau. Bien sûr, le père, en présence- dans la journée du lendemain, quand les gens se sont

---

<sup>9</sup> Littéralement, « Comme Dieu veut ». Voir note 5.

levés, le royaume, les habitants du royaume, les frères et autres, en la présence de tout le monde, il le couronna...

*/Accompagnateur : roi./*

roi.

- La royauté est à toi, après moi, voici la couronne, je ne la mettrais plus sur ma tête, mais toi tu mettras la couronne sur ta tête.

Maintenant les frères devinrent<sup>10</sup> jaloux. *Bien ?* Ils voulurent se marier, ils se mirent à choisir. Laquelle ? Laquelle ? Finalement le choix se fit et la plus belle mariée était à Šāṭer\* Ḥasan\*. Le jour du mariage – ils voulaient faire un mariage commun pour les trois. Le jour du mariage, ils lui tendirent un piège.

- Viens, on va faire une course sur les chevaux devant les invités, il y a une étendue, devant le palais. Allons préparer nos chevaux, les abreuver, il y a un puits d'eau tout proche.

Ils partirent tôt au puits, trouvèrent le niveau d'eau très bas ; bon, avec le seau, ils ne pouvaient pas. Qui va descendre remplir le seau ? Qui ? Personne ? Le sort tomba, il leur dit :

- Moi je descends.

Il remplit le premier seau, ils abreuverent le cheval, le second, le troisième, ils le jetèrent dans le puits. Il était attaché à la corde, ils le jetèrent dans le puits. Il ne pouvait plus remonter, Šāṭer\* Ḥasan\*. Ils rentrèrent, la nouvelle se répandit, Šāṭer\* Ḥasan\* ceci- ils allèrent le chercher dans le puits, ils ne le trouvaient pas. Maintenant, lui, en cherchant avec ses mains sentit quelque chose, une poignée ou autre. Il s'y accrocha, la tira, une porte s'ouvrit. Il y pénétra. *Le fabuleux joue son rôle ici, il y avait de l'eau, comment était-il entré, Dieu seul sait comment mais avec de l'imagination.* Il entre dedans, ouvre une deuxième porte, trouve une jolie lumière, du soleil, une terre et ainsi... il regarda, un vaste champ, il n'y avait personne. Il se mit à y marcher, il trouva une maison lointaine, il y alla. Il y avait une vieille femme.

- Bonjour ma tante.
- Bienvenue. Qu'est-ce qui t'amène ici ?
- Mon histoire est longue moi. Mes bras et mes jambes m'amènent et ce que Dieu a prévu pour moi. C'est ce qui m'a amené ici. Tu m'héberges chez toi ? Tu me laisses vivre avec toi ?
- Oui. Raconte-moi ton histoire, toi. Comment es-tu arrivé ?
- N'y pense pas. Oublie mon histoire, moi-même je veux l'oublier.

---

<sup>10</sup> Jalousie pourtant annoncée au début de la narration.

Elle avait dix ou quinze tête de chèvres et moutons et autres à côté de la maison qu'elle faisait paître<sup>11</sup>. Elle faisait paître les chèvres près de la maison, elle ne pouvait monter sur la montagne. Il lui dit :

- Moi je les fais paître.
- Mon fils, tu les fais paître, mais tu restes à côté de la maison, ici. Cette montagne, tu ne peux pas y aller, dans cette montagne se trouve un serpent, elle s'appelle la montagne du serpent, là c'est la montagne du lion et là la montagne de la hyène.

*//Accompagnateur : À partir d'ici, c'est une histoire complète qu'elle a.*

*Conteur : Ah, une histoire complète*

*Moi : Non, non, ce n'est pas grave.*

*Conteur : Elle est reliée, c'est leur [les conteurs] adresse ici. Šāṭer\* Ḥasan\* doit avoir son histoire complète.//*

*Bref, il monte le matin – la vieille lui avait recommandé, il lui a dit :*

- Je ne monterai pas.

Le premier jour, le deuxième jour, le troisième jour, il trouva que ça n'allait plus. Les chèvres n'avaient plus de lait, elles devaient manger. « On va monter sur la montagne, quelque chose nous est-il interdit ici ? Je veux monter ».

Il monta sur la montagne, les chèvres ont pu paître, il y avait une source d'eau douce, il les amena vers dix heures. Il s'assit, se lava, mangea puis il entendit un bruit étrange, fssss, [un sifflement]<sup>12</sup>. Un bruit qui montait, le sifflement d'un gros serpent qu'il vit descendre. Il grimpa sur un rocher, avant que [le serpent] n'arrive, il avait un couteau, il le frappe à la tête, lui sort sa langue et la coupe

*//Conteur : Ceci existe dans...*

*Moi : Non.//*

Il sort la langue du serpent, la coupe et la met dans un petit papier et le met dans sa poche. Il continua à mener paître les chèvres et les moutons, cinq, six, dix jours. La vieille était surprise : « comment ces chèvres-là donnent plus de lait, nos biens augmentent ! ».

- Mon fils, où vas-tu [garder les chèvres] ?
- Ici, à côté de la maison.

Il ne le lui dit pas. Une semaine plus tard, il décida d'entreprendre la deuxième aventure sur la deuxième montagne. La montagne du lion. Il monta, la même chose, il se posa à la source

---

<sup>11</sup> Une autre interruption toujours à propos des piles. Comme nous avons oublié d'amener des piles, notre hôte nous en apporte de chez lui, mais celles-ci sont incompatibles avec le dictaphone.

<sup>12</sup> Ici, le conteur émet un son imitant le sifflement du serpent.

d'eau- A la source, il entendit un bruit qui venait, un lion et quelque chose qui était agité, qui avait senti l'odeur d'animaux et autres et c'était son royaume, qui osait le pénétrer ? Il était en colère, très en colère. Là aussi, il se tint sur le côté du rocher et dès qu'il fut proche des chèvres, près de la source, avec le couteau, il le fit tomber à terre, il le tue, lui sort sa langue et la coupe, la met dans un papier et le cache dans sa poche. Pareil, une semaine plus tard, avec l'hyène sur la troisième montagne.

Il resta un mois, un mois et demi chez la vieille, il sentit que cette vie-là ne lui convenait pas. « Je veux partir. Il faut que je sache où je dois aller ». Il dit à la vieille :

- Ma tante, pour moi, c'est fini. Ici, c'est fini, ma vie avec toi est finie et ma pitance chez toi est finie. Je veux partir. Mais, avant de partir, je te dis que tu peux aller sur ces montagnes-là y faire paître tes chèvres et tes moutons. J'ai tué le serpent, j'ai tué le lion et l'hyène. Voici ce qui le prouve : voici la langue du serpent, la langue du lion, la langue de l'hyène.

Elle s'attacha encore plus à lui, se mit à pleurer :

- Mon chéri, prunelle de mes yeux, ... reste.
- Non. Je dois partir. Bon, je dois partir...
- En quoi je peux te servir ?
- Tu dois me dire comment partir. Moi je ne sais pas où, je ne sais pas où je suis. Je veux que tu me ramènes dans mon pays.
- Viens avec moi.

Elle l'emmène chez une personne qui se trouve au sommet d'un lieu lointain, un ermite, mais nègre<sup>13</sup>, noir. Elle lui dit :

- Je veux te demander quelque chose. Moi, je ne t'ai jamais rien demandé mais je dois te demander un service : tu dois m'amener ce jeune homme dans son pays.
- Oui. On le ramène. Écoute, toi, tu dois- moi j'ai deux chevaux, un cheval dont le coup de sabot te fera descendre à la septième terre. Un autre cheval dont le coup de sabot te fera monter au septième, septième ciel, en haut. Au-dessus de la terre. Tu dois choisir un des deux. Où veux-tu aller ?

« Moi, je suis descendu par le puits, en haut, réfléchit-il. Il faut que je monte ; en haut ».

Il lui dit :

- Donne-moi le cheval bleu.

---

<sup>13</sup> Terme employé par le conteur.

- Oui, le cheval bleu. Ferme tes yeux.

Le cheval approcha, lui donna un coup de sabot. [Šāṭer\* Ḥasan\*] ouvrit les yeux ne sachant pas où ni comment il s'est envolé, il ouvrit ses yeux.

- Ah, par Dieu, c'est le palais de mon père. C'est notre pays.

Mais lui devait rester caché. Ce qui se savait dans le royaume c'est que Šāṭer\* Ḥasan\* est tombé dans le puits, il est mort et c'est fini. C'est fini, il n'y avait plus de Šāṭer\* Ḥasan\*. *Bref*, il devait vivre. Comment pouvait-il vivre ? Il changea son apparence. Il alla chez un boucher, lui demanda la panse d'un animal, prit le feuillet<sup>14</sup>, *on l'appelle le feuillet, on le met – il est formé de couches superposées, de la panse* et le mit sur sa tête, porta des habits en lambeaux et sales, il porta un sac sur son dos et sortit en criant :

- Qui veut un ouvrier chez lui ? Qui veut faire travailler un ouvrier ? Qui ? Qui ?
- Moi, lui dit quelqu'un. Viens un peu.

Ils se mirent d'accord « oui ».

*Oui.*

- Que fais-tu comme travail ?
- Je sais tout faire.

Ils se mirent d'accord sur le salaire. *Bref*, cet enfant<sup>15</sup>, ce Šāṭer\* Ḥasan\*, peut-être grâce à des signes spirituels, une relation entre lui et sa fiancée, elle sentit qu'il était présent. La noce de ses frères allait avoir lieu, les deux. Bien sûr, elle, ils devaient lui choisir un époux à la place de son [premier] prétendant pour faire le mariage des trois. Elle dit au roi :

- Je n'accepterai comme époux que celui qui m'amènera une bague comme celle-ci.

Il prit, il prit la bague, le roi et la donna à un des gardes et lui dit :

- Tu vas aller à la recherche de celui qui peut faire une bague comme celle-ci.

Celui-là sortit et se mit à crier sur les routes :

- Qui peut faire une bague comme cette bague-là ? Il aura une récompense du roi.  
Qui ? Qui ? Qui ?

Šāṭer\* Ḥasan\* sortit et lui dit :

- Moi je le fais.

Son maître l'attrapa, le propriétaire de la maison avec lequel il travaillait, lui dit :

- Toi tu es quelqu'un de sale, tu as une apparence dégoûtante, tu vas travailler de l'or, faire une bague ? Tu vas nous faire honte auprès du roi, il va nous tuer.

---

<sup>14</sup> Compartiment stomacal des ruminants, ainsi nommé en raison de ce qu'il renferme un grand nombre de lames analogues aux feuillets d'un livre.

<sup>15</sup> Le conteur demande s'il reste encore des piles.

- Ne t'en fais pas.
- Qu'est-ce qui est demandé ? [dit le garde]
- Je demande – il voulait se réchauffer lui – je demande deux kilos de charbon et je ne sais plus quoi comme nourriture.

Il les lui apporta.

- Quand je pourrais reprendre la bague ?
- Demain, à cette heure-ci.

Le lendemain il revint. Pour les fiançailles, on a une bague pour la mariée, une bague pour le marié. Il sortit la bague qu'il avait et la mit à côté de l'autre. Elles étaient identiques. Le lendemain, le militaire revint.

- Alors, tu l'as faite ?
- Je l'ai faite.

Il regarda, c'était la même. Il l'apporta au roi.

- Voici, [toi la] mariée, regarde, est-ce qu'il y a une différence ?
- Non, c'est celle-là.

Maintenant, elle était sûre qu'il était, qu'il était encore en vie.

- Quoi d'autre ?
- Je veux encore une étole comme cette étole-là.

Il y avait une étole qu'ils avaient achetée ensemble tous les deux.

- Une étole comme celle-ci et j'accepte n'importe quel époux que vous voulez me donner.

A nouveau, le roi- le garde se mit à crier :

- Qui ? Qui ?

Il sortit et lui dit :

- Moi.
- Mais, toi tu as fait une bague, mais tu sais tisser une étole ?
- Ne crains rien, toi.

*Oui*, le lendemain, [le garde] revint prendre l'étole. Pareil, elle s'est assurée que c'était la même.

- Oui, qui allez-vous me choisir comme époux ?
- C'est toi qui va choisir.
- Moi je n'ai pas de préférence. Faites passer tous les jeunes du village.

Et elle lui jettera une pomme. Celui qu'elle choisit. *Oui, peut-être vous la connaissez dans les histoires populaires. Il y a des mélanges.* Ils passent, un, deux, trois jeunes. Les jeunes gens,

quand la nouvelle fut connue, quand la nouvelle fut connue, ils s'habillèrent et autre, c'est une grande chance si cela tombe sur l'un d'eux. Elle ne jeta la pomme sur aucun d'eux. Il n'y avait plus de jeunes hommes dans le village, il n'y avait plus personne.

- Mais pourquoi celle-là n'a pas choisi ? Réfléchissez, qui il y a encore ? Réfléchissez, réfléchissez, réfléchissez

Et enfin :

- Il n'y a plus que le déguenillé, le pauvre qui habite dans tel endroit, l'ouvrier.
- Bon, amenez-le, peut-être que c'est lui.

Ils l'amènèrent. Il se mit à faire le fier :

- Moi, dans cet état-là, la princesse va me prendre ? Non, je n'accepte pas.

Ils le tirèrent malgré lui. Dès qu'il passa, elle vit d'en haut, elle jeta la pomme sur lui. Oh mon Dieu, tout le monde était en ébullition :

- Que Dieu détruise la maison du roi, quelle honte fait-elle subir au roi ! elle n'a choisi que le plus laid, le pire du village, elle lui a jeté la pomme pour le prendre comme époux.

Elle leur dit :

- C'est fini, c'est lui que je veux.
- Bon, on va préparer le mariage.

Le lendemain, ils établirent le protocole, ils devaient faire une course de chevaux. Il dit à..., à..., à l'homme chez qui il travaillait :

- Laisse-moi aller faire la course avec eux.
- Tu n'as pas de cheval, toi. Il est vrai que tu vas devenir le gendre du roi, mais tu n'as pas de cheval.
- Donne-moi cette ânesse boiteuse que tu as chez toi, je la monterai.

Il monta l'ânesse et s'en alla, dès qu'il arriva sur un champ, les gens se mirent à rire :

- Alors, c'est le nouveau gendre du roi...

Maintenant, lui se rappela qu'il avait encore des cheveux de la *gūlé*, il brûla un cheveu, il se changea, *on voit ici l'imaginaire fantastique*<sup>16</sup>, l'âne boiteux se changea en un cheval bleu très beau, et lui avait un costume de cavalier costaud, avec une épée et autre, il se mit à parader devant ses frères, touchant leur tête avec son épée et arriva près d'eux. Eux, grâce à quelques indices, étaient sûrs que c'était leur frère. Il les toucha deux, trois fois et revint. La course se termina ; qui gagna ? C'est le cheval bleu qui gagna. Mais qui est le cheval bleu, où est-il ?

---

<sup>16</sup> Le conteur dit le mot « fantastique » en français.

Il brûla un cheveu et disparut. Il revint sur une ânesse boiteuse.

- Mais, allez le chercher. Arrangez-lui son apparence, le mariage est ce soir. Arrangez-lui son apparence.

Ils lui arrangèrent son apparence et lui se salissait, comment pouvaient-ils l'arranger alors qu'il se salissait ? Ils arrangèrent ce qu'ils pouvaient arranger, ils le traînèrent, ils voulaient l'amener chez la mariée, ils avaient fait un siège formé de deux, trois matelas là où la mariée s'asseyait. Pour sauver la situation, que fit-il ? Il brûla un deuxième cheveu et eut un habit, un habit de rois, il s'assit près de la mariée sans parler aux autres. Elle le regarda, l'attrapa par le cou, l'embrassa, elle s'assura que c'était lui, il lui dit :

- Je n'ai rien fait pour faire du mal à mes frères. Ce sont eux qui m'ont fait du mal, que Dieu leur pardonne. Mais je sais que c'est la jalousie qui les a amenés jusque-là.

*Bref*, le roi arriva, le regarda :

- Par Dieu, c'est Šāṭer\* Ḥasan\*. Mon fils !

Ils firent, ils firent le mariage et étaient sûrs – *bref*, il apparut au roi que :

- C'est mon fils Šāṭer\* Ḥasan\*.

Il [Šāṭer\* Ḥasan\*] convoqua ses frères et ils lui déclarèrent leur obéissance et leur fidélité au royaume et les festivités durèrent sept jours et sept nuits, nourrirent tout le monde et ils vécurent dans le plaisir et le bonheur et que la vie des auditeurs soit douce.

*//Conteur : Voici l'histoire.*

*Moi : Elle est très jolie.*

*Accompagnateur : Que ta bouche soit sauve !*

*Conteur : Que Dieu te garde.//*

## 16. Les sept filles<sup>1</sup>

(Hasan Assaf – Kfardenis)

*L'histoire des sept filles.* Cette histoire dit qu'il y avait un homme marié qui n'avait pas eu de garçons mais qui avait eu sept filles. Sa femme mourut. Il épousa une seconde femme. Cette seconde femme lui donna un garçon. Bien sûr le garçon était petit comparé aux filles qui étaient devenues des grandes jeunes filles. Il y avait un traitement spécial et une préférence au garçon car sa mère était la maîtresse de maison et ses sœurs, leur mère était décédée et puis c'était des filles *et peut-être qu'il était considéré que la fille, par rapport au garçon, que celle-ci ne portera pas le nom de ses parents. La fille finalement va se marier et aller dans une autre famille. Celui qui porte le nom des parents est le fils.* Donc, il était honoré, privilégié dans toutes les circonstances. Le garçon, tout ce qu'il demandait, sa mère ne lui disait pas non. Il lui disait par exemple :

- Je veux ce soir que tu nous fasses des *zlébié\**.

*/Conteur : Vous connaissez les zlébié\*./*

- Oui, lui répondit-elle.

Elle pétrit la pâte en journée, la laissa fermenter jusqu'au soir, il *n'y avait pas de levure instantanée comme aujourd'hui, la technologie n'existait pas, tout était fait main*, on fermentait avec de la levure d'orge. Ils pétrissaient de la farine d'orge et l'ajoutaient à la pâte- à la farine de blé et ils le laissaient. Elle fermentait, cela devient comme la levure de bière.

*Bref*, le soir, l'épouse laisse les filles dormir et elle se réveille pour faire les *zlébié\** pour ne pas leur en donner. Elle était égoïste et de toute façon elle ne les aimait peut-être pas car elles n'étaient pas d'elle. Elle se mit à travailler avec son mari à faire les *zlébié\** et la fille aînée sentit, la nuit, depuis l'autre chambre, qu'il y avait *snif* une odeur d'huile et de friture. Cette odeur l'allèche. Elle se lève. *Ça ne fait rien excusez-moi s'il va y avoir des mots un peu...oui.* Elle lui dit- elle ouvre la porte et lui dit :

- Papa, papa, je veux faire mes besoins<sup>2</sup>.

Il lui dit :

*//Conteur : Ça ne fait rien, employons les expressions, ça ne fait rien, je ne sais pas comment tu vas les laisser après,*

*Moi : Ce n'est pas grave.//*

---

<sup>1</sup> Nous signalons que le bruit de fond incessant (venant du salon où sont réunis des membres de la famille de notre hôte) que l'on entend sur l'enregistrement pendant la narration d'une partie du conte précédent et de celui-ci est amplifié par des prières du muezzin.

<sup>2</sup> Littéralement, « saletés ».

Elle lui dit :

- Je veux pisser.
- Quelle poisse<sup>3</sup> ! Prends ce *zlébié\** et ne le dit pas à ta sœur. Retourne [te coucher].

Elle prit le *zlébié\** et retourna.

- Ma sœur, ma sœur, ma sœur, lève-toi, ton père et ta belle-mère<sup>4</sup> font frire des *zlébié\**.

La deuxième fille se leva :

- Papa,
- Tsss, quoi ?
- Je veux pisser.
- Quelle poisse ! Qu'est-ce qui t'a réveillé encore, on a dit à ta sœur de ne rien te dire.
- Je suis pressée, lui dit-elle.
- Prends ce *zlébié\** et ne dis rien à ta sœur.

*Bref*, les sept sœurs firent la même chose. Le garçon se leva, il était bienvenu. Il mangea tant qu'il voulut. Ces gens étaient contents et ainsi de suite. Ils mirent les *zlébié\** – les filles étaient encore éveillées- ils mirent les *zlébié\** dans un grand saladier et le couvrirent et allèrent se coucher. La fille aînée pensait :

- Ma belle-mère va encore nous donner des ordres et privilégier notre frère. Certes, c'est notre frère mais nous aussi on a une grande dignité. Ils nous humilient, nous, et lui, ils lui donnent ce qu'il veut. C'est injuste.

Elles les laissèrent dormir, elle réveilla ses sœurs :

- Allez, levez-vous, vous allez toutes pisser, ça va aller, venez qu'on mange les *zlébié\** et qu'on leur laisse à la place des excréments.

Elles mangèrent, ne laissèrent rien, firent leurs excréments, pissèrent, les recouvrirent et allèrent se coucher.

Le matin, le père se leva pour aller au champ :

- Sers-nous des *zlébié\**.

Elle souleva le couvercle, plongea sa main et *ô mon Dieu* il en sortit ce qui n'est pas acceptable. Elle cria.

*//Conteur : ce sont des paroles sales, mais parfois les enfants les acceptent.*

---

<sup>3</sup> Littéralement : « le foie et la tête ». Cette expression rime avec la précédente (*baddī šoḥḥ. ašabé wal moḥḥ*). Le père, embêté par la demande de sa fille, lui souhaite de mourir en se « vidant » entièrement.

<sup>4</sup> Littéralement, « ta tante maternelle » ; voir glossaire.

*Moi : Oui.*

*Accompagnateur : Et même en sont très ravis.*

*Conteur : Oui.//*

- Oh, qu'avez-vous fait ? Qui a fait ? [dit la belle-mère] Vous les filles... [toi, mon mari, que le malheur] te frappe et t'assaille, moi je ne veux plus rester avec elles à la maison, tu dois les emmener, tu dois les éloigner de la maison.
- Femme, prends patience.
- Pas du tout, sinon je quitte la maison.
- Bien.

Elle réveilla les filles :

- Les filles, levez-vous.
- Où ?
- On va chercher du bois. On va à la montagne.

Il voulait les emmener, les jeter, les perdre dans la montagne.

- Allons.

Chacune prit une corde avec elle pour rapporter le bois. Il les emmena à un endroit lointain de sorte qu'elles ne sachent, selon lui, qu'elles ne sachent pas revenir. Il avait planifié le sujet. Que fit la fille aînée ? Elle était intelligente. Elle mit dans la poche de sa robe un peu de cendres et en partant, sur le chemin, elle jetait de la cendre derrière elle. Comme ça, ça lui montrait le chemin du retour. Arrivé à la montagne, [il leur dit] :

- Allez, vous ramassez du bois par là, moi je vais mettre cette pelle sur le rocher ici et cette pelle à chaque fois qu'elle touche le rocher et fait du bruit comme une cloche, vous vous direz « notre père est encore là dans la montagne ». Moi je vais couper du bois pas très loin et à chaque fois que j'en fais un tas je vous dis d'aller le chercher. Restez ici vous.

Il les laissa et rentra au village. [Sa femme lui demanda :]

- Oui ? Qu'en as-tu fait ?
- Je les ai perdues dans la montagne.

[Les filles] attendirent. Midi passa, l'après-midi passa, leur père n'apparaissait pas. Le vent, à chaque fois qu'il touchait la pelle, la faisait tinter :

- Notre père est encore là, notre père est encore...

Le soleil se coucha :

- Comment ça notre père est encore là ? C'est sûr que non, il nous a joué un tour.

Elles portèrent le bois sur leur tête, elles portèrent le bois sur leur tête<sup>5</sup> et rentrèrent à la maison. Bien sûr, la femme et l'homme étaient assis en train de dîner et étaient contents comme quoi « on est débarrassé des filles ». Elles arrivèrent :

- Du bois, du bois, du bois, du bois, ...

Ô mon Dieu, elle sortit dehors :

- Quoi ? Les filles sont revenues. Oh ! c'est fini, moi je m'en vais.
- Ne pars pas, donne-nous un délai jusqu'à demain matin, moi, je vais leur faire une histoire [pour les perdre].

Elle lui dit :

- Tu as cette nuit seulement.

Le lendemain :

- Les filles, suivez-moi.

Il les emmena au pressoir à *debs\**. Au pressoir à *debs\**, il y a des grands bassins et des puits. Il les emmène là-bas. Il veut d'abord leur faire ressemeler et coudre leurs escarpins et *je ne sais quoi*.

- Allez les filles, toi tu fais ça, toi tu arranges ça, toi....

Il avait réuni quelques escarpins des gens du village aussi, il voulait gagner sa vie.

Il fait exprès de jeter la bobine de fil dans le puits.

- Les filles, la bobine est tombée. Qui va la chercher ?

Telle va descendre. Ils la descendirent.

*//Accompagnateur : Pour raccourcir car celle-là on la connaît. Il va les descendre les unes après les autres, il va fermer le puits et partir.*

*Conteur : Il part.*

*Accompagnateur : Et après que se passe-t-il ?*

*Conteur : Non. //*

Maintenant, elle va les sortir, et elle va rester seule. Elle, dans le puits, va rentrer dans une galerie et trouver des chambres. Elle ouvre la première, elle trouve des belles robes, elle ouvre la deuxième pièce, elle y trouve de l'or, elle ouvre la troisième, elle y trouve tous les accessoires dont on a besoin les filles. Elle en prend pour ses sœurs.

*//Accompagnateur : Elle est rentrée par le puits ?*

*Conteur : Oui. Dans le puits. C'est là qu'on voit le fabuleux.*

*Accompagnateur : Et elles, elles étaient où ?*

---

<sup>5</sup> Le conteur se répète ici car il s'est interrompu pour saluer un visiteur qui arrive.

*Conteur : elle les a sorties et elles sont parties. Elles sont rentrées à la maison de leur père. Elle les a portées sur ses épaules et les sortait les unes après les autres du puits, elle resta la dernière, il n'y avait plus personne pour la sortir.//*

Elle ramène l'or, elle ramène les escarpins, les robes et ainsi de suite et les distribue à ses sœurs et montre à son père comme quoi sa mère ou sa belle-mère leur jouait un tour contre les filles, elle ne les aimait pas, elle les embêtait comme ça et les embêtait comme ci et comme le père était pauvre et avait besoin d'or, il divorça de la mère et les maria, elles, et les traita bien et les fit vivre dans le plaisir et le bonheur et que la vie des auditeurs soit douce.

*//Conteur : Voilà pour résumer.*

*Accompagnateur : C'est étonnant comme les histoires se recourent.//*

## 17. Le coq ki-kou [Le coucou]

(Hasan Assaf – Kfardenis)

Il y avait deux frères, l'un doué et l'un simplet, pauvre. Leur père meurt ; bien sûr, il leur laisse une terre et un bœuf.

- Travaillez la terre et vous vivrez.

Ils virent que « nous sommes deux jeunes gens et cette terre n'a besoin que d'une personne, le second pourrait trouver un autre moyen pour subsister. Bien sûr, on s'associe. Moi, je cultive la terre ou mon frère va cultiver cette terre et le second ramène, du travail qu'il trouvera, ramènera de l'argent...et on vivra avec ». Ils se mettent d'accord :

- Qui va aller travailler ? Qui va travailler la terre ?

Le simplet dit à son frère :

- Toi tu travailles la terre et moi je m'en vais chercher du travail.
- D'accord.

Bien sûr, chacun va à son travail. Ce jeune sort et fait le tour d'un pays, deux, trois, en criant :

- Qui me donne du travail ? Qui ? Qui ?

Il arrive chez une personne, très riche dont l'apparence dénote une sorte de virilité et de domination et qui avait beaucoup de terres et avait, avait... [Cet homme] l'appela.

- Jeune homme, viens chez moi. Moi, je te prends comme ouvrier chez moi.

Il arriva.

- Qu'est-ce que fais comme travail ?
- Je sais tout faire.
- Tu laboures ?
- Je laboure.
- Tu fais telle chose ?
- Je fais telle chose.
- Bien, mettons-nous d'accord. Ton salaire, je le donnerai dans un an. Quand tu auras passé un an. Mais j'ai une condition, tout ce que je te demande de faire, tu dois le faire. Si tu manques à ton engagement, je t'enlèverai un morceau de viande d'entre les yeux.

*//Accompagnateur : C'est Gěha\* et son frère Eliès. On nous a raconté cette histoire, mais c'est autre chose, autre chose. Il lui enlève...*

*Conteur : Un morceau de viande.*

*Accompagnateur : Un morceau...*

*Conteur : Oui, un morceau. Oui, ça existe [déjà dans ce que vous avez].*

*Accompagnateur : Mais dans un autre cadre.*

*Conteur : Dans un autre cadre, alors racontons*

*Accompagnateur : Oui continuez, continuez.*

*Conteur : Oui continuons-la.//*

*Bref, il se lève le matin celui-là et lui dit :*

- Qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui ?
- Écoute, tu vas aller labourer la terre, à tel endroit.

*Il lui montra. Il lui dit :*

- Mais je ne sais pas [où...].
- La chienne ira avec toi, elle te montrera la terre. Elle sait. Et voici un pain à la farine d'orge que tu mangeras toi, et un pain à la farine de blé que tu donneras à la chienne. Ne lui donne surtout pas le pain à l'orge.
- Bien. À tes ordres, maître.

*Il s'en va le matin. La chienne arrive et lui délimite la terre. Il se met à labourer. Il laboure. Au moment de déjeuner, il donne, comme il est simplet, *personne ne le voyait ! Vois la simplicité !* Il lui donne le pain de blé et mange le pain d'orge. Il rentra le soir.*

- Alors maître. Nous avons labouré toute la terre, qu'est-ce qu'on doit faire ?
- Oui, ce que tu dois faire. Tu dois aller demain me ramener une charge de bois sur le chameau.

*Ou avant la charge de bois, il lui dit :*

- Demain tu dois labourer un autre champ.

*Pareil, pour le deuxième champ, il y va, la chienne le délimite, il rentre le soir :*

- Mon maître !
- On a labouré ?
- On a labouré.
- Bien.

*Maintenant, il voulait le faire fuir sans lui donner son salaire.*

- Écoute, tu dois me faire rentrer le bœuf, tu le fais rentrer par cette petite trappe.

*Il y avait une petite trappe. Tu dois le faire rentrer par là.*

- Mon maître, le bœuf peut rentrer par cette trappe ?
- Je ne sais pas, débrouille-toi. Si tu ne le fais pas rentrer, tu auras manqué à ton engagement.

*//Conteur : C'est la même chose dans votre histoire ?*

*Moi : Oui.*

*Accompagnateur : Oui.//*

- Tu auras manqué à ton engagement.
- Je n'arrive pas à le faire rentrer.
- Je vais t'enlever un morceau de viande d'ici.

Il avait labouré la terre. Il revient chez son frère. Il lui raconte.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé ?
- Voici l'histoire.
- Bien. Toi tu laboureras cette terre et moi je vais y aller. Montre-moi où il se trouve.

Il lui montre, il y va. *Bref*, il arrive et ils se mettent d'accord sur l'engagement tous les deux.

- Tu vas labourer.

Il va labourer. Il donne à la chienne le pain d'orge et mange le pain de blé. Et il lui dit :

- Que tu enterres la barbe de ton maître<sup>1</sup> qu'il aille savoir que je t'ai donné à manger le pain d'orge, s'il est si fort !

Il revient le soir, *bref* :

- Que va-t-on faire maître ?
- Tu dois faire rentrer le bœuf par la trappe.
- Oui.

Au bout de deux heures, il l'avait rentré. Il le découpa et le jeta à l'intérieur. Il arriva :

- Tu l'as fait rentrer ?
- Je l'ai fait rentrer.

Il rentre et regarde comme ça :

- Ouf, tu l'as fait rentrer comme ça ?
- Il ne rentrait que comme ça ! Amène quelqu'un qui le fasse rentrer autrement. Tu veux quelque chose maître ?
- Ta bonne santé. Que puis-je vouloir...

Il alla se coucher. L'autre se dit :

- Il m'a détruit ma maison. Je ne peux pas lui dire de partir. J'aurais moi-même manqué à mes engagements.

Le lendemain :

- Qu'est-ce que je dois faire ?

---

<sup>1</sup> Bien entendu, c'est le maître tout entier auquel il souhaite la mort.

- Tu dois aller mettre, chercher du bois sur le chameau.

Il y alla. Il coupa deux morceaux de bois et les mit sur le chameau et revint.

- Pourquoi ? Tu n'as pris que ça ? Va, charge-le plus.
- Il ne peut pas porter plus que ça.
- Fais-le porter une charge plus lourde que celle-là. Fais-lui enterrer la barbe de ses maîtres !
- Demain.

Il prit le chameau le lendemain, coupa du bois, coupa du bois, fit asseoir le chameau au sol et le chargea tellement que le chameau ne put plus se relever. Il lui fit enterrer la barbe de ses maîtres !

Il rentra à la maison.

- Oui mon maître, [j'ai fait comme] tu m'as dit et le chameau est mort là haut.
- Mais comment tu l'as tué ?
- Mais c'est toi qui m'as dit de couper une charge de bois et de lui faire enterrer la barbe de ses maîtres. J'ai coupé et il est mort.

Il ne pouvait pas lui dire de partir. Que pouvait-il faire ? Il était installé à côté de lui, dans une autre pièce. Le garçon se leva la nuit, [l'homme] avait un enfant. Il voulait chier. Il dit [à son employé] :

- Sors avec lui.

Il sortit dehors et dit [à l'enfant] :

- Que tu chies ou que tu ne chies pas, je vais te tuer. [Rires]

L'enfant eut peur, il eut peur.

*// Accompagnateur : c'est étonnant, cette histoire est arrivée à Barbāra puis est partie à Amšīt.*

*Conteur : Oui, [XXX] je raconte le livre de Karam Al-Bustānī<sup>2</sup>, j'ai lu beaucoup de ses histoires et certaines existent chez nous, parfois déviées un peu. Ces histoires voyagent partout. //*

*Bref, après, l'enfant lui dit :*

- Papa je veux chier.
- Oui, [dit-il à son fils ; puis, à l'apprenti :] lève-toi.
- Oui, mais je suis sorti avec lui. Il n'a rien fait.
- S'il n'a rien fait, donne-lui une gifle.

---

<sup>2</sup> Al-Bustānī, Karam, *Ḥikāyāt Lubnāniyya*, (Contes du Liban), Nazir Abboud, Beyrouth, 1961.

*/Accompagnateur : coupe-le en deux a dit l'autre. /*

Oui, coupe-le en deux. Il sortit :

- Que tu chies ou que tu ne chies pas, je vais maudire *je ne sais quoi*.

L'enfant eut peur.

- Je le fais, je ne le fais pas, je le fais, je ne le fais pas.

*Bref*, il lui tua le garçon.

Maintenant, lui [le patron], il ne lui restait plus rien. Que pouvait-il faire ?

- Tu veux quelque chose mon maître ? Allez, bonne nuit, je veux dormir.

L'homme dit à sa femme :

- On ne peut pas biaiser, on doit partir. Lève-toi, prépare ce coffre, tout ce qu'on peut prendre comme nourriture et autres.

Lui, il les écoutait.

*//Accompagnateur : Il se cacha dans le coffre.*

*Conteur : Il se cacha dans le coffre.*

*Moi : C'est bon, c'est bon.//*

Il se cacha dans le coffre. *Donc pour finir, je la finis comment ?* Ils s'étaient mis d'accord pour une année, jusqu'à ce que le coucou chante. A la fête de la croix<sup>3</sup>, vers cette époque là, il y a un oiseau très beau, comme la huppe, les couleurs et autres, mais sa voix ki-kou, ki-kou, *on l'appelle ici le coq kikou*. Quand il commence à chanter, il arrive à la fête de la croix.

- À la fête de la croix, lui dit-il, cela fera un an.

Mais on était encore en avril. L'année n'était pas finie, et la croix n'était pas encore venue, c'était trop tôt. *Bref*, quand il se lève et que la femme et l'homme étaient assis au bord de la source en train de manger, il sort du coffre et dit :

- Maître, où est ma part ?

Il leur mange leur nourriture et etc. Il va s'étendre sous l'arbre, l'homme dit à sa femme :

- Ecoute, monte sur cet arbre et chante, [rires] comme ça on lui paiera son salaire et il partira.

La femme grimpa :

- Ki-kou, ki-kou.

Il lui dit :

- Oh sale p... [XXX] c'est encore tôt, on n'est qu'en avril mais tu chantes déjà.

Il attrape la pierre et *wizzz*<sup>4</sup> dans l'arbre, sur la tête de la femme, qui tombe, morte.

---

<sup>3</sup> Fête célébrée le 14 septembre.

<sup>4</sup> Onomatopée censée reproduire le bruit que fait la pierre qui fend le vent.

*Bref, il avait tué son bœuf, son chameau, son fils et sa femme ; à la fin il [le patron] lui dit :*

- *C'est fini, je me soumets à toi, je n'en peux plus. Viens, prends un morceau de viande d'ici et voici ton salaire.*

*Il l'enlève, prend son salaire et s'en va chez son frère :*

- *Tu as vu, comme ça je t'ai vengé.*

*//Conteur : L'histoire a un peu...entre la personne simple et pauvre et misérable et le plus fort qui lui prend son droit et le fort.*

*Accompagnateur : A besoin de plus fort.*

*Conteur : Oui, il lui faut plus fort que lui. C'est la morale de cette histoire. //*

## 18. [Ḥlīfiyé et le renard]

(Maxime Chami – Jbeil)

//Conteur : *On a commencé [l'enregistrement] ?*

Moi : *Oui*

Conteur : *Bon mets-le [l'enregistreur] là, pour que je ne me sente pas stressé<sup>1</sup>, car j'ai l'impression que tu es une journaliste, je n'aime pas.*

Moi : *Non mais j'ai peur qu'on n'entende rien sinon.*

Conteur : *OK. C'est une des histoires que l'on racontait avant, euh, les grands-mères...*

Moi : *Bien, allons-y. //*

Il y avait un homme qui s'appelait Ḥlīfé, qui habitait à Marġ Bū Saleḥ à Lessā<sup>2</sup>. Sa femme s'appelait Ḥlīfiyé. *Bref*, toute la journée, Ḥlīfé et Ḥlīfiyé allaient aux champs. Ḥlīfiyé allait garder les chèvres et les moutons et Ḥlīfé travaillait la terre. Elle avait une ânesse, Ḥlīfiyé, et elle lui rallongeait [la corde à] l'ânesse. « *Rallonger* » c'est-à-dire qu'elle [l']attachait à un piquet en lui laissant une longue corde pour qu'elle puisse paître.

Tous les jours, elle arrivait, le soir, pour voir l'ânesse, elle la trouvait en sueur et de plus en plus maigre et je ne sais quoi. Elle a su que c'était Bū Zahra\*, *Bū Zahra\** c'est le renard, qui venait et montait toute la journée l'ânesse et la faisait galoper, *yamaydin veut dire « galope »<sup>3</sup>*, qui vient du mot *mīdān*. *Bref*, Ḥlīfiyé se met à réfléchir, tous les jours, tous les jours, c'était la même chose, l'ânesse maigrissait et allait mourir !

Qu'allait-elle faire, Ḥlīfiyé ? Elle apporte du *debs\** battu,

//Conteur : *Le debs\* battu, tu sais ce qu'est le debs battu, il est généralement bien collant*

Moi : *Oui.//*

et enduit le dos de la mule avec, puis elle attendit. Puis, elle vaque à ses occupations dans la journée. Bū Zahra\* vient comme à son habitude, enfourche l'ânesse et se met à galoper. Quand il galopait, il lui disait :

- Ḥo ! Ḥo ! Mets le ḥo ! Où est mon grand-père que je le suive ?<sup>4</sup> [Rires]

//Conteur : *Avant, on disait par exemple aux chèvres, Brrrouu aaa, tu ne connais pas ?*

[Rires]

Moi : *Non.*

---

<sup>1</sup> En français

<sup>2</sup> Village de montagne dans le *caza* (département) de Jbeil (Mont-Liban).

<sup>3</sup> En français.

<sup>4</sup> En arabe, chanson rythmée et rimée. Rime perdue dans la traduction : Ḥo ! Ḥo ! Ḥottī l-ḥo ! waynū ḡeddī tā leh'o !

*Conteur : Comment on parle aux chèvres ? On parle avec les chèvres différemment des moutons et des ânesses. Bref, l'ânesse on lui dit ḥo, ḥo.*

*Moi : En français, on pourrait dire hue, hue.*

*Conteur : Oui, en français. Mais là c'est ḥo, ḥo.//*

*Bref, toute la journée, Bū Zahra\* montait sur l'ânesse et :*

- Ḥo! Ḥo! Mets le ḥo! Où est mon grand-père que je le suive ?

*Bref, quand il a voulu descendre Bū Zahra\* comme ça, il s'est trouvé piégé : il était coincé. Il essaye de tourner d'un côté et de l'autre, mais rien à faire, il était bien collé à l'ânesse.*

*Lorsque Ḥlīfiyé arrive, elle lui dit :*

- Ha, ha ! Je t'ai attrapé Bū Zahra\*, je t'ai attrapé Bū Zahra\*, tu vas voir ce que je vais faire de toi !
- Je t'en supplie Ḥlīfiyé, je t'en supplie par ce que tu as de plus cher<sup>5</sup>, fais ce que tu veux de moi, ce que tu veux de moi, mais je te demande : quatre choses ne les fais pas, je t'en prie, fais tout ce que tu veux sauf ces quatre choses :

*Ne me donne pas à manger des galettes au gras.*

*Ne me fais pas boire dans la jarre.*

*Ne m'enferme pas dans le poulailler.*

*Ne m'enferme pas avec le tamis<sup>6</sup>. C'est-à-dire fermer le poulailler avec le tamis.*

- Bien sûr Bū Zahra\*.

*Ḥlīfiyé emmène Bū Zahra\*, l'attache et le met à côté d'elle. Là, elle commence à pétrir, pétrir, pétrir. Elle lui préparait des galettes au gras.*

*//Moi : Des quoi ?*

*Conteur : Galettes de gras. Donc de la pâte sur laquelle on met du gras ou du awarma\*. Non, ça devient des galettes de awarma\*. On y met du gras et on la [galette] met dans le tannūr\* ou autre.*

*Moi : Ah oui. //*

*Elle détache Bū Zahra\*, lui donne à manger, le gave, le gave de galettes au gras au point qu'il ne pût plus avaler une seule bouchée<sup>7</sup>. A la fin, il avait soif à force de manger, elle lui donne à boire depuis la jarre et le met dans le poulailler. //Autrefois les gens... en hiver, les gens faisaient habiter les animaux avec eux. Par exemple, le poulailler, la maison étant longue,*

---

<sup>5</sup> Littéralement, ton honneur.

<sup>6</sup> Plutôt une porte grillagée et non un tamis dans le sens convenu du terme.

<sup>7</sup> En libanais, le conteur utilise une expression, qui littéralement signifie : « fatiguer son Dieu ».

*vers la fin, il y avait un endroit pour les vaches, les montures ou je ne sais quoi et le poulailler. Même s'il était à l'intérieur de la maison, il avait une porte qui donnait vers l'extérieur.*

*Moi : Oui.//*

Elle l'enferme donc dans le poulailler en fermant la sortie extérieure avec le tamis. Elle va se coucher sur son oreiller Ḥlīfiyé, contente car « je t'ai eu Abū Zahra\* ».

Puis, la nuit, elle commence à entendre, car elle les entend, elle dormait à côté des poules :

- Cot ! Cot ! Cot ! Cot ! Cot ! Cot ! Cot !

Elle entendait la voix de la poule :

- Oui, vas-y Ṭawzā, vas-y, pique-le.

*Car avant on donnait des noms aux poules aussi, chaque poule avait un nom.*

- Oui, vas-y Ṭawzā, vas-y, pique-le ! [Rires]

Elle les reconnaissait à leur voix. Puis Ṭawzā se tut :

- Pique-le Baršā !
- Couac ! Couac ! Couac ! Couac

Elle faisait comme ça. Puis vient le tour de Hindiyé et je ne sais quoi, elle les nommait chacune, puis vient le tour de Bū 'Alī\*. Bū 'Alī\* le coq.

- Pique-le Bū 'Alī\*!
- Couac ! Couac ! Couac ! Couac

Et lui hurlait, Bū 'Alī\* et il faisait [ce qu'il pouvait].

- Pique-le Bū 'Alī\*, pique-le Bū 'Alī\*!

Puis plus rien, elle n'entend plus aucun bruit. Elle se dit, Ḥlīfiyé dit : « Bū Zahra\* a dû mourir ». Elle se lève comme ça, elle se lève d'à côté de Ḥlīfé et va dans le poulailler. Elle trouve des plumes partout et du sang, le tamis enlevé. Il lui avait même pissé dans le tamis, Bū Zahra\*. [Rires] Elle regarde comme ça et se met à se frapper la tête. Elle sort par la porte et regarde Bū Zahra\* qui se promenait dehors. Il se caressait la panse. Le bonhomme était plein à craquer.

Elle lui dit... Elle le regarde, les mains sur ses hanches :

- Bū Zahra\* tu m'as joué un sale coup, hein !
- Ce n'est qu'un début, Ḥlīfiyé, demain tu auras mieux.

*Voilà, c'est fini.*

## 19. Zāhi et Zāhya

(Fawzié Chmays – Beyrouth)

*Mon fils, qui est en Amérique aujourd'hui, avait six ans, il est tombé du toit et s'est cassé. Il est entré à l'université<sup>1</sup>, on est resté tous les deux à l'université, à l'université américaine, je voulais lui raconter des histoires, il avait mal et dès qu'il voulait se coucher je voulais lui raconter une histoire. J'avais l'histoire de Bū 'Ali le cafard, comment peut-on nommer un cafard Bū 'Ali? Ils ont appelé l'histoire Bū 'Ali le cafard ! Qu'ils soient maudits<sup>2</sup> ! Si on te dit 'Ali<sup>3</sup>, 'Ali c'est 'Ali ! On a appelé le cafard Bū 'Ali comme on est idiots et ça dure encore. Alors le garçon pleurait :*

- *Je veux une histoire. Une telle raconte....*

*Alors, j'ai acheté un petit livret dans lequel il y avait l'histoire de Zāhi et Zāhya et il y avait une fille à côté de moi, elle aussi avait un enfant malade. Elle me les lisait et je les appris par cœur. Je les lui racontais le matin et le soir. Zāhi et Zāhya. Bon.*

- *Raconte-moi Zāhi et Zāhya.*

*Dès qu'il avait mal, je lui racontais Zāhi et Zāhya, il s'endormait, mon enfant, il avait six ans. Zāhi et Zāhya avaient un père et une mère. Leur mère meurt, comme c'est triste<sup>4</sup>, il ne leur restait que le père. Et ce père, le pauvre, travaillait comme manœuvre ou porteur et devait travailler pour faire dîner ses enfants. Ils habitaient sur une terre isolée dans une maison comme ça. Il leur disait :*

- *Mon père-*

*Il leur faisait à dîner, leur donnait à manger. On ne se lavait pas comme maintenant, non ça n'existait pas. Il leur donnait à dîner puis les envoyait au lit. Le matin, il allait travailler, le pauvre, Zāhi - le père, ce malheureux, leur dit :*

- *Papa<sup>5</sup>, n'allez nulle part ! Il y a ici autour de nous une forêt pleine d'animaux sauvages qui pourraient vous dévorer ! Surtout mon père<sup>6</sup>, surtout ne sortez pas surtout.*

---

<sup>1</sup> Il s'agit de l'hôpital de l'université américaine de Beyrouth que les gens désignaient souvent par « l'université ».

<sup>2</sup> Littéralement, que leur maison soit détruite.

<sup>3</sup> Gendre du prophète Mahomet. Premier imam des musulmans chiïtes.

<sup>4</sup> Le terme « ḥarām » est polysémique et signifie également défendu, illicite, sacré ou vénérable. Or, en libanais, c'est l'intonation qui va déterminer si on dit « défendu », « quelle tristesse » ou « le pauvre ».

<sup>5</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>6</sup> Nous passons de père à papa car la conteuse utilise deux termes différents, *bābā* et *bayyē*.

Et puis il partait toute la journée pour ramener deux bouchées à manger puis poser la tête [sur l'oreiller] et dormir. [Zāhi] attend que son père parte et dit [à Zāhya] :

- Zāhya, ton père<sup>7</sup> va et revient, pourquoi nous ne pouvons pas partir et revenir ? Qu'est-ce qui nous en empêche ? On a des jambes, on a des yeux et on a des oreilles ! Pourquoi on n'irait pas se promener dans la forêt, prendre l'air, qu'est-ce que c'est que ces histoires ?
- Mais mon frère, mon père nous a prévenus.
- Et alors ?

*Le garçon est toujours un peu plus courageux [que la fille].*

Elle prend un peu de cendre de l'âtre où ils faisaient du feu qu'elle épargille derrière elle, Zāhya [je veux dire]. Pourquoi ? Pour pouvoir retrouver son chemin. Ils ont marché, marché, marché dans la forêt, ils se sont amusés, il y avait des oiseaux et autres, là ils trouvaient des mûres à manger, là des azeroles sauvages qu'ils cueillaient et mangeaient. Ils étaient pauvres et c'étaient des choses qu'ils n'avaient jamais vues. Puis, au coucher du soleil, il lui dit :

- Rentrons.

Ils sont rentrés en suivant les traces de cendre, la cendre qu'ils avaient mise pour retrouver leur chemin, et n'ont pas dit à leur père qu'ils étaient sortis.

- Alors, mon père, vous vous êtes amusés ?
- On est restés à t'attendre.

Ils ont dîné puis se sont couchés.

Et le garçon, il restait un pain qu'ils avaient mis de côté, dit :

- Au lieu de prendre la cendre et te barbouiller les mains, on émiette ce pain- *le<sup>8</sup> garçon n'a pas d'intelligence*- On émiette ce pain derrière nous et on retrouve notre chemin grâce aux miettes.

Leur père part, ils se mettent en route en émiettant le pain. Les pigeons, les oiseaux sont arrivés et [le pain] est parti. Quand ils voulurent rentrer, ils n'arrivèrent plus à retrouver leur chemin. Le soleil se couche :

- Mon frère, qu'allons-nous faire ? Mon frère chéri<sup>9</sup> qu'allons-nous faire ?

Ils regardaient par ci, par là, ni miettes de pain ni rien. Ils ont marché, marché, marché la nuit [XXX] et trouvent une ferme allumée, une jolie maison, bien ordonnée, de plain-pied, un jardin, des arbres :

---

<sup>7</sup> « Ton père » ne signifie pas que ce n'est pas le sien.

<sup>8</sup> Nous aurions pu traduire aussi « ce garçon ». Mais, il se peut que la conteuse tienne un propos plus général qui rejoindrait son affirmation antérieure sur les garçons et le courage.

<sup>9</sup> Littéralement « puisses-tu m'enterrer », expression constituant une marque d'affection...

- Mon frère, viens qu'on rentre dans cette maison, peut-être qu'on nous y accueillera pour la nuit.

Ils frappent à la porte et une – *Que Dieu nous protège* - sorcière dont l'apparence – *ô Miséricordieux* - donnait la chair de poule, leur ouvrit :

- Bienvenue grand-mère<sup>10</sup>, bienvenue grand-mère, entrez, entrez, entrez grand-mère, asseyez-vous.

Ils entrent malgré la peur, mais où pouvaient-ils aller [XXX] ? Elle leur sert le dîner, leur donne à manger, et des habits pour s'habiller, leur fait bon accueil. Ils étaient ravis.

Le père rentre à la maison et n'y trouve personne. Il se met à se lamenter<sup>11</sup>. Les enfants sont partis mais où pouvait-il aller les chercher ?

Elle trouve que le garçon a un meilleur appétit, pas comme la fille. Elle commence à le gaver. Elle lui met de la bonne nourriture pour qu'il grossisse, elle voulait le manger, cette sorcière.

//*Accompagnateur : Ġūlé\**.

*Conteuse : Oui.//*

Elle avait mis une cage pour le garçon et la fille elle lui disait « balaie, nettoie, range les lits, fais ceci ou cela », elle la faisait travailler alors qu'elle donnait à manger au garçon. Mais la fille était intelligente et voyait qu'elle donnait à son frère de la bonne nourriture et le nourrissait comme quelqu'un qui avait un mouton à engraisser. Finalement, la *ġūlé\**<sup>12</sup> se met à se parler sans s'apercevoir que la fille était à côté d'elle.

- Demain, Zāhi sera prêt à être mangé. Le matin, je demanderai à sa sœur de m'allumer le feu -elle avait préparé quelque chose sur lequel on fait cuire des viandes et autres- elle m'allume le feu, je vais le découper, le rôtir et le manger.

La fille avait tout entendu. Le matin venu, elle l'appelle :

- Ô Zāhya.
- Oui ?
- Tu vas allumer le feu ? Va chercher du bois, allume le feu et fais-le fort, autant que tu peux, fais-le fort.

[Zāhya] amenait le bois, allumait le feu, elle avait peur. Elle voulait sauver son frère cette fille !

- Ô mamie, ô mamie.

<sup>10</sup> Réciprocité du terme « grand-mère ».

<sup>11</sup> Littéralement : il se mit à se frapper (comportement révélant une grande affliction ou un deuil).

<sup>12</sup> Alors qu'elle parlait d'abord de « sorcière » (*sēhra*), le terme figurant sans doute dans la version imprimée qui lui a été lue par la mère du voisin d'hôpital de son fils, la conteuse va adopter « ogresse » suggéré par un auditeur. Cette modification de la version connue par la conteuse vient donc probablement du fait que cet auditeur, notre accompagnateur, est plus instruit. Elle emploiera alors les deux termes.

- Quoi ?
- Viens voir si le feu est bien. Il y a beaucoup de jolies braises rouges comme dans le *tannūr\**. Regarde.

Et où la sorcière avait-elle mis la clé ? La clé de la cage dans laquelle elle avait mis le garçon ? Dans sa poche.

- Grand-mère, grand-mère, viens voir si le feu est bien pour le repas ?
- Elle ne lui dit pas que c'était pour son frère. Dès que la sorcière se penche comme ça, elle la soulève par les pieds et la jette dans le *tannūr\**. La vieille était partie. Elle cherche avec un bâton dans les cendres, comme ça, elle trouve la clé et ouvre à son frère et lui dit :
- Allez, viens.

Cela faisait peut-être deux mois et leur père, le pauvre, attendait.

- Qu'allons-nous faire ?
- Mon frère, on va marcher par là, viens. La *gūlé\** allait te manger.

Alors, ils se mirent en route, allez, allez, allez, allez, ils marchent deux jours, ou un jusqu'à ce qu'ils arrivent et trouvent leur père qui n'entendait ni ne voyait, le pauvre, tellement il était triste.

- Ô père !
- Oh !
- C'est nous Zāhi et Zāhya .
- Mais qu'avez-vous fait ?

Ils lui racontent.

*Voici l'histoire.*

[XXX] [Rires].

## 20. [L'ange guérisseur]

(Marina Fadel – Lehfed)

Il y avait un garçon pauvre, qui n'avait pas de parents. Que pouvait-il faire ? Il porta quelques galettes sur son dos et s'en alla pour les vendre. Il rencontra un jeune homme. Ce jeune lui dit :

- Où vas-tu, garçon ?
- Je vais faire ma vie.

*//Conteuse : Non, pardon, ferme-le [l'enregistrement], enlève-le.*

*Accompagnateur : Ce n'est pas grave.*

*Moi : Ce n'est pas grave. //*

C'est l'ange qui avait— Un garçon marchait sur la route seul, il marchait, marchait. Il rencontre un autre jeune garçon qui portait un sac sur le dos. Ce jeune lui dit :

- Où vas-tu, garçon ?
- Je vais faire ma vie.
- Viens avec moi.

Ils partirent. Ils marchaient, marchaient, marchaient à travers les villages. Ils s'arrêtèrent pour se reposer. L'ange lui dit, l'autre garçon<sup>1</sup> lui dit :

- Tu veux bien garder les galettes ? Je dois aller un peu comme ça en dehors de la route. Mais surtout ne touche pas aux galettes.
- Non, lui répondit l'autre.

Ce garçon avait très faim. Quand l'autre s'en va, il prend une galette et la mange. Quand l'autre revient, il dit :

- Qui a mangé mes galettes ?
- Ce n'est pas moi.

Il se tait, ne dit rien.

Ils repartent et tournent dans les villages, tournent dans les villages. Ils arrivent dans un village très agité et ils pleuraient et criaient. « Qu'est-ce qu'il y a ? » Ils leur dirent : « quoi »- Ces enfants demandent :

- Qu'est ce qu'il y a dans ce village ?

---

<sup>1</sup> La conteuse se rend compte qu'elle dévoile l'identité de l'un des deux garçons plus tôt qu'il ne le faut. Après avoir dit « l'ange » elle se corrige et le remplace par « l'autre garçon ».

- Le fils du roi est malade et c'est très grave. Le roi a fait venir de nombreux médecins<sup>2</sup>. Mais personne ne réussit à le guérir.

L'un de ces deux enfants leur dit :

- Montrez-le-moi.

Ils le regardent et disent :

- Ceux-là, ce garçon, on va oser les emmener au roi et lui dire qu'ils veulent voir le malade ?
- Qu'avez-vous à perdre vous ?

Ils l'emmenèrent, ils les emmènent et arrivent chez le roi. Il lui dit :

- Montrez-moi ce garçon.

Et ils entrent.

- Absolument personne ne doit rentrer avec nous.

Ils rentrent donc. Celui qui avait un sac en sort un grand couteau et égorge le garçon, le malade. L'autre, le second garçon, celui qui était pauvre, est devenu fou :

- Misère de nous ! D'où on va sortir, nous ? Comment as-tu fait ça ?

On raconte ensuite qu'il avait aussi un roseau. Il sort le roseau de son sac, le met dans le cul [du malade] et se met à souffler [rires]. Le sang lui revient, le garçon bouge et se réveille en forme.

*//Moi : Celui qui était égorgé ?*

*Conteuse : Oui, oui, celui qui était égorgé. //*

Il se lève. Il était complètement guéri. Ils ouvrent la porte et appellent le roi. Ils se mettent à rire et à se demander comment il a guéri le roi. Le roi lui dit :

- Prends ce que tu veux.

Il les a couverts d'argent, il les couvrit de tout ce qu'ils voulaient, tout ce qu'ils avaient demandé. Ils se chargèrent de ce qu'ils pouvaient porter et continuèrent leur chemin.

Ils arrivent dans un autre village. Ils retrouvent aussi la même agitation. [Les gens] pleuraient, ils criaient.

- Que se passe-t-il ?
- La fille du maître de la ville est malade, on a fait venir beaucoup de médecins mais elle ne guérit pas. Y a-t-il un médecin chez vous ? Y a-t-il chez vous quelque chose [qui puisse la guérir] ? Vous connaissez quelque chose ?
- Laissez-nous la voir.

---

<sup>2</sup> Le terme qu'elle emploie pour « médecins » n'est pas le terme en usage dans le dialecte libanais mais un terme pris à l'arabe littéral.

Ils les prirent et partirent chez le roi, chez celui-là, le maître de la ville<sup>3</sup>. Il les regarde et leur dit :

- Vous, vous vous connaissez en médecine, mes enfants ?
- Laissez-nous la voir.

Il refait la même chose. Il l'égorge, attend qu'elle meure complètement, met le roseau dans son cul et se met à souffler. Elle redevient normale. Ils ouvrent la porte et voient que cette fille n'avait plus rien. C'était fini, elle était redevenue normale.

Ils les couvent de ce qu'ils veulent et ils repartent. Le garçon qui portait les galettes dit :

- Maintenant, on doit se séparer. Et on verra. Toi tu continueras ton chemin et moi le mien. Mais, on va se partager ces galettes. Tu en prendras un peu et moi un peu.

Il les partage en trois. Au lieu de les partager en deux, il les partage en trois. Il lui dit :

- Et celles là sont à qui ?
- A celui qui a mangé les galettes. [Rires]
- Mais c'est moi qui les ai mangées.

*Et c'est fini. Ah non, ce n'est pas fini.* Le garçon se dit..., il est allé chercher un roseau et un couteau. Et l'autre, l'ange, c'était un ange, s'en va. [Le second garçon] prend un roseau et un couteau. Il s'est dit qu'il allait soigner....

*/Moi : OK./*

Il arrive dans une ville. Il trouve de l'agitation aussi et il y a ça aussi, comme on a dit au début. Il leur dit :

- Moi je peux guérir [ce malade].
- Comment tu peux, jeune garçon ?
- Par Dieu, vous donc, montrez-moi ce malade.

Ils l'emmènent chez le malade, il sort le couteau et égorge le malade puis se met à lui souffler dans le cul, [Rires]

*//Moi : Il ne réussit pas.*

*Conteuse : Il ne réussit pas.//*

Il se met à pleurer et se dire :

- Mon Dieu, d'où je vais sortir d'ici, d'où je vais m'enfuir, d'où, d'où, d'où ?

Puis, l'ange lui apparaîtra et lui dit :

- Cette fois-ci je vais t'aider, mais la prochaine fois, si tu veux continuer, si tu me vois, tu rentres et tu peux faire comme ça, quand tu verras le malade, si tu me vois

---

<sup>3</sup> La conteuse commence par dire le roi puis se reprend et dit « le maître de la ville ». Á l'évidence, cette formulation joue pour elle un rôle dans son conte.

apparaître près de sa tête, fais, mais si tu me vois apparaître près de ses pieds, n'essaye pas.

*C'est fini.*

*// Petit-fils de la conteuse : [XXX] Ils se sont partagé l'argent.*

*Conteuse : Ils ont partagé l'argent ? Oui, ils ont partagé l'argent. J'ai oublié.*

*Accompagnateur: Les cadeaux qu'on leur a donné.*

*Conteuse : Oui, ce qu'on leur a donné, j'ai oublié. [Comment] je pourrai me rappeler de tout ! Oui.*

*Accompagnateur : d'un roi à l'autre, oui c'est possible.*

*Conteuse : Oui, c'est possible [qu'ils aient partagé]. Ils[les petits-enfants] se sont rappelé et moi j'ai oublié. Mais j'oublie beaucoup. Et [l'histoire est] finie.//*

**21. [Trois belles-filles]**  
(Zaynab Hamdar – Bechtlidé)

[Une femme] n'avait ni filles ni garçons, [mais un garçon unique]. Elle lui dit :

- Maman<sup>1</sup>, je veux te marier et être heureuse [le jour de ton mariage] avant de mourir.
- Mais maman, lui dit-il, si j'amène une fille d'une autre famille, elle va te peiner et te tourmenter et tu vas être en désaccord avec elle. Moi je veux que tu vives ta vie en toute tranquillité.
- S'il te plaît, maman, lui dit-elle, avant que je ne meure, que ça ne devienne pas une frustration, *comme maintenant mon fils, il a quarante-huit ans, Samir, et il ne se marie pas.*

Dans ce village, il y avait plusieurs familles et plusieurs filles, elle lui dit :

- Regarde la fille d'Untel, comme elle est belle, honnête et ses parents sont honnêtes. C'est une fille de bonne famille. Va la fréquenter et lui parler [mariage].

Celui-là s'en alla. Il fit la cour à la jeune fille, la demanda en mariage et elle accepta. Comme il était fils unique et que sa mère lui avait mis de l'argent de côté, au bout d'un mois ou deux, elle lui avait amené la mariée. Cette mariée était une couturière, elle cousait. Il partait à son travail, elle restait avec sa belle-mère à la maison. Elle lui dit :

- Ecoute, ma [chère] belle-mère, je veux t'apprendre la couture.
- Mais, mon Dieu<sup>2</sup>, ma chérie, je suis une femme âgée, je suis une femme de soixante-dix, quatre-vingts ans, mon cerveau ne peut plus accumuler [de connaissances], mon esprit ne peut plus accumuler [de connaissances], ma vue ne m'est plus d'une grande aide. Mon Dieu, toi tu couds, que Dieu te donne la bonne santé, moi je fais la cuisine à la maison, je travaille, je balaye, je range, mais je ne peux pas coudre.
- Je veux t'apprendre la couture. Et si tu n'apprends pas la couture, je vais t'abîmer les mains avec des épingles.

*La couturière a habituellement des épingles.* Celle-là, bon- Elle lui coupa un tissu, une chemise et lui dit :

- Faufile-la.

Elle ne savait pas. C'était une vieille femme, elle n'avait jamais appris et elle ne savait pas.

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>2</sup> Littéralement, « mon oncle ».

Elle la piquait avec ces épingles, elle la piquait avec ces épingles dans ses mains, elle la piquait. Cette vieille jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus<sup>3</sup>. Tous les jours, c'était la même fête. Celui-là, son fils l'a remarqué, il trouva cette mère qui maigrissait, elle était triste, sa vie était misérable et ainsi de suite.

*/Auditeur : Ça c'est une des histoires, ça c'est une des histoires./*

Il lui dit :

- Maman, ma chérie, dis-moi ce que tu as. Elle te prive de nourriture ?
- Mais non, maman<sup>4</sup>.

Elle ne voulait pas de la honte du divorce.

- Elle te frappe ?
- Mais non, maman<sup>5</sup>.
- Elle fait...
- Mais non, maman<sup>6</sup>.
- Dis-moi ce que tu as, ma mère.

Celle-ci, elle ne lui racontait pas [ce qui se passait] car elle l'aimait et elle ne voulait pas qu'il divorce. Il sortit de la maison, fit le tour et se cacha. Celle-ci arriva dès qu'il partit, elle lui dit :

- Allez. Ce sarouel, tu vas le faufiler aujourd'hui.
- Mon Dieu, ma chérie, moi je ne pourrais pas, je ne sais pas et ainsi de suite.
- Tu veux aujourd'hui que je te fasse souffrir<sup>7</sup> si tu ne le faufiles pas !

Elle commença avec la règle, puis avec les épingles. « Apprends [donc] ! » à coups de mètre<sup>8</sup> avec lequel elle prenait les mesures pour transformer le tissu en vêtement.

Il vint vers elle et lui dit :

- Viens que je te dise. [Que Dieu] maudisse ton père, éloigne-toi de moi, [que Dieu maudisse] ceux qui t'ont amenée, allez, au divorce<sup>9</sup>.

Celle-là, il l'emmena chez le cheikh et divorça. Il patienta un mois et deux.

- Ma maman, mon chéri, je veux te marier, maman il y a Untel, maman regarde la fille de Untel, c'est une maîtresse d'école. Une maîtresse d'école est<sup>10</sup>, une maîtresse d'école est très instruite et a étudié les bonnes manières.

---

<sup>3</sup> Littéralement, « elle goûta l'amer et le plus amer ».

<sup>4</sup> Voir note 1.

<sup>5</sup> Voir note 1.

<sup>6</sup> Voir note 1.

<sup>7</sup> Littéralement, « que je te pourrisse comme de la pourriture ».

<sup>8</sup> Sans doute l'oblige-t-elle à apprendre en la frappant avec le mètre.

<sup>9</sup> Elle interrompt le conte car nous sommes entourés de guêpes attirées par la confiture qu'elle faisait cuire.

Elle l'a demandée en mariage pour lui et [la fille] l'épousa. Une semaine ou deux, [et la mariée] dit [à sa belle-mère] :

- Je veux t'apprendre à écrire et à lire.
- Mais moi une femme de soixante-huit ans<sup>11</sup>, je vais encore apprendre à écrire et à lire ? Je ne peux plus apprendre à écrire et à lire, c'est fini, mon cerveau ne peut plus accumuler [de connaissances]. Je suis une vieille femme, mais maman<sup>12</sup> écoute, mon Dieu écoute, ma chérie...
- Je veux t'apprendre à écrire et à lire et si tu n'apprends pas je vais te frapper jusqu'au sang avec la règle.

Elle lui écrivit une ligne de l'alphabet<sup>13</sup> :

- Ecris la même chose.

Elle ne savait pas.

- Tends la main, tends la main, tends la main... *comme mon fils Sami quand il enseignait à ses frères.*

Celle-là, tous les jours c'était la même chose. Elle était ignorante<sup>14</sup>. Et comment pouvait-elle à soixante-dix ou quatre-vingts ans apprendre à nouveau à écrire et à lire. Et là encore la même histoire. Son fils insista tellement « qu'as-tu, dis-moi qu'as-tu ? ». Elle lui dit :

- Mon fils, elle m'apprend à écrire et à lire et moi je ne sais ni écrire ni lire et elle me frappe et elle me fait m'agenouiller sur des cailloux.

*/Auditeur : Tomber de Charybde en Scylla<sup>15</sup>./*

Maintenant il l'emmena, pareil même chose, il divorça.

Maintenant arriva la troisième.

- Je veux te marier.
- Mais mon Dieu, écoute, mon Dieu vois...
- Ecoute je vais te marier à une pauvre, fille de pauvres. Cette pauvre moi je la gouvernerai et elle ne me gouverera pas.

---

<sup>10</sup> Elle interrompt le récit pour saluer quelqu'un.

<sup>11</sup> Au début du conte, la vieille dame a 80 ou 90 ans et maintenant 68 ans. Nous supposons que le premier chiffre est en réalité l'âge de sa grand-mère qui lui racontait ces contes et le second est l'âge de la conteuse au moment où elle nous parle.

<sup>12</sup> Elle appelle sa belle-fille comme si elle était sa propre fille.

<sup>13</sup> Littéralement, « a, b ».

<sup>14</sup> La conteuse utilise le proverbe peu usité : *biya'ref l-ħamsé min l-ħamsé* (bien qu'elle l'inverse en disant : *mā bta'ref l-ħamsé men l-ħamsé*). Ce proverbe sert à dire de quelqu'un qu'il est ignorant et littéralement, il signifie : « ne distingue pas le cinq d'une tâche d'encre », en référence à la graphie du cinq en chiffres indiens « ० ».

<sup>15</sup> Littéralement, en libanais : « échapper à l'eau qui goutte de la terrasse pour prendre celle qui tombe du chêneau ».

- Où ?
- Il y a une maison de bohémiens. *Comme ceux qu'on avait sur le pont, des bohémiens.* Je vais demander la fille des bohémiens pour toi. Celle-là c'est moi qui la gouvernerai comme je veux et non pas elle.
- Bon.

Elle alla demander en mariage la bohémienne et la lui amena. Il se trouve que la bohémienne était une danseuse ! [Rires]

*/Auditeur : elle voulait lui apprendre à danser./*

Elle voulait lui apprendre à danser ! Son fils allait à son travail et elle lui attachait le foulard autour de la taille, [rires] lui mettait un bracelet fait avec des pièces [de monnaie], elle lui mettait ces choses, les grelots<sup>16</sup> dans les mains. Elle ne savait pas. Elle la giflait. Elle ne savait pas, elle la giflait.

- Bouge comme ça.

Elle bougeait comme ci.

- Fais comme ça.

Elle faisait comme ci. Elle la frappait.

Le *muhtār\** du village organisait un mariage et leur a envoyé une invitation car son fils était connu, *[soit dit sans] vous<sup>17</sup> rabaisser, [il était connu] comme vous, M. Hamdar<sup>18</sup>...* ils leur envoyèrent une invitation, ils l'invitèrent. Maintenant, son fils étant au travail, elle devait aller avec sa belle-fille à la maison du *muhtār\** pour assister au mariage.

Elle picota sa belle-mère de bleu ici [autour des yeux] et ici [autour de la bouche], les *bohémiens se tatouent comme ça,*

*/Accompagnateur : ils se tatouent du bleu. /*

elle lui mit une robe longue [XXX], lui mit des pièces [de monnaie] ici, des castagnettes aux mains, *on les appelle des castagnettes,* et elle y alla. Elle lui dit :

- Tu vas descendre [sur la piste] danser. Quand je te dis d'aller danser, moi je chanterai et je jouerai [d'un instrument] et toi tu danseras. Je vais t'apprendre à danser.
- Mais mon Dieu, je ne sais pas danser.
- Tu vas descendre [sur la piste] danser.

Elle descendit danser. Dès qu'elle arriva, elle descendit danser. Le *muhtār\** et la foule furent

<sup>16</sup> Plus loin, la conteuse retrouvera le mot qu'elle cherchait « castagnettes » et qu'elle remplace ici par « grelots ».

<sup>17</sup> Elle s'adresse à un auditeur qui est professeur d'université.

<sup>18</sup> Un de ses fils, que nous connaissons et qui est ingénieur.

surpris de voir que la femme d'Untel, la mère d'Untel avait avec elle la bohémienne Unetelle. La vieille femme descendit [sur la piste] ; elle voulait chanter l'histoire de sa vie. Elle lui dit :

- Allez, moi je joue et toi tu chantes.<sup>19</sup>

*Ma première belle-fille était couturière ;*

*La seconde, institutrice sortie de l'école*

*La troisième est une petite guenon*

*Dieu ! Quelle vie ! Quelle vie !<sup>20</sup>[Rires]*

Ceux-là écoutaient : « qu'est-ce que c'est que cette chanson ». Ils lui disaient :

- Répète, répète-la encore.

Elle répétait et chantait la même chanson. Et à chaque fois qu'elle finissait et l'autre qui jouait à la derbouka. A chaque fois qu'elle finissait, ils lui demandaient « répète-la encore ». Ils lui jetaient de l'argent et la bohémienne ramassait cet argent. Un peu plus tard, son fils rentra à la maison, ils lui dirent qu'elle était au mariage chez le *muḥtār\**. Son fils partit. Il n'avait pas encore découvert que sa mère, [sa femme] lui apprenait à danser. La vieille était au centre de la piste et dansait et le public était content de sa chanson et ils lui disaient « répète-la, répète-la ». Son fils arriva. Elle bougea la première fois, il lui jeta de l'argent, la deuxième fois il lui jeta de l'argent, la troisième fois, elle commença à chanter.

Et là, mes amis, il traîna sa femme à la maison, il traîna sa mère, l'emmena et lui dit [à sa femme]:

- Que Dieu brûle les mains de tes parents si je veux encore [de toi], [sale] bâtârde !

Et à sa mère :

- Si tu me dis encore de me marier je ne veux pas me marier. C'est la troisième et la dernière.

*//Auditeur : Jamais deux sans trois. Ça, ce n'est pas mal !*

*Conteuse : Celle-là c'est feu ma mère, quand on était petits, elle nous la racontait et elle tapait des mains, ouh là !*

*Accompagnateur : C'est une histoire contre le mariage*

*Auditeur : C'est ce qui est contraire à ce qui est demandé, c'est [plutôt] ce qui est demandé ! [rires], c'est ce qui est demandé, c'est ce qui est demandé. Une histoire qui...*

---

<sup>19</sup> La conteuse se met à chanter les vers qui suivent en tapant des mains.

<sup>20</sup> Les deux derniers vers riment en libanais :

*awwal kennī ḥiyyāṭa*

*Tānī kennī bel-kettāb*

*Tālet kennī s'aydīnī*

*Āh yā dīnī āh yā dīnī*

*Accompagnateur : Elle est très jolie. //*

**22. [La femme infidèle]**  
(Zaynab Hamdar – Bechtlidé)

Une fois, il y avait une femme et un homme. Sa femme le trompait.

*/Accompagnateur : Es-tu en train d'enregistrer ?/*

Elle le trompait. Maintenant, cet homme allait au labour et cette femme, quand elle rentrait, elle mettait la peau d'un mouton, quand [cette peau] séchait au soleil et qu'elle la mettait sous le matelas, elle craquelait.

*/Moi : Hmm./*

Elle mettait cette peau de mouton toute la journée au soleil et quand il revenait le soir, elle mettait ce morc- cette peau de mouton sous le matelas et dormait dessus. Elle se tournait comme ça, elle craquelait :

- Aïe, aïe, pauvre de moi, pauvre de moi comme je suis misérable.
- Femme, qu'est-ce que tu as ?
- Mes côtes se craquèlent, mes os s'effritent.

Et lui, tout benêt qu'il est :

- Mais dis-moi ce que je peux faire, lève-toi que je t'emmène chez le médecin, lève-toi que je...
- Non, le [vrai] médecin c'est Dieu<sup>1</sup> ; mais un guérisseur<sup>2</sup> est passé par là et m'a prescrit une grenade du pays des *gîlèn*\*<sup>3</sup>.

Elle voulait l'envoyer dans un endroit où se trouvaient beaucoup de fauves pour qu...

*/Auditeur : Toutes mes condoléances<sup>4</sup>./*

...pour qu'il meure. Celui-ci comme il est naïf, comme il est benêt, au pays des *gîlèn*\*, tu dois dire qu'il allait traverser le Liban, traverser la Syrie et à la frontière de la Syrie, il devra aller dans une vallée pour qu'il lui amène une grenade du pays des *gîlèn*\*. Il prépara des provisions, beaucoup de provisions, mit la besace sur son dos et s'en alla.

En partant, il rencontra un homme âgé, on dit « celui qui n'a pas un vieillard, n'a pas de savoir-faire », il était âgé et instruit et celui-là était pressé, il allait dans la vallée qui menait au

---

<sup>1</sup> La conteuse suggère ici l'idée que la femme a un mal incurable qui nécessiterait un miracle pour être soigné.

<sup>2</sup> La conteuse emploie le terme « maghrébin » pour parler du guérisseur ou magicien. Ce mot désignait dans le passé les gens qui venaient du Maghreb en Orient, foyer du savoir selon eux. Parmi eux, certains pèlerins qui étaient obligés de passer par l'Orient pour arriver à la Mecque. Dans cette population, il y avait un certain nombre de personnages mystiques, mendiants ou ascètes errants, qui avaient des pratiques qui suggéraient dans la mémoire populaire les guérisseurs ou les magiciens.

<sup>3</sup> Pluriel de *gîl* (*ogre*). Expression rimée en libanais : *kūz rummèn men bled l-gîlèn*

<sup>4</sup> L'auditeur suggère par son expression que la femme du benêt veut l'envoyer à sa mort et qu'on sera donc amené à présenter des condoléances.

pays des *g̃lèn*\*. Il lui dit :

- Mon oncle<sup>5</sup>, où vas-tu ?
- Je t'en prie, laisse-moi avec mes soucis, laisse-moi...
- Mais, mon oncle, peut-être que je pourrais soulager ta peine.

Ce vieillard conduisait une vache, devant lui. Cette vache était devant lui, et il marchait. Il lui dit :

- Quelle est ton histoire ?
- Par Dieu, mon histoire est telle, telle, telle. J'ai une femme et ses côtes s'effritent, ses os s'effritent, ses côtes craquèlent et un guérisseur est passé et lui a prescrit une grenade du pays des *g̃lèn*\*.
- [Que Dieu] détruise ta maison<sup>6</sup>, comme tu es naïf ! Mon bonhomme tu es bien trop naïf. Ta femme te trompe.
- C'est possible ?
- C'est bien entendu possible !
- Ma femme est honnête, ma femme est propre, ma femme est telle, ma femme est telle...
- Ta femme te trompe. Tu veux que l'on parie ?
- Oui, je parie. De quoi à quoi ?
- Moi j'ai cette vache. Si ta femme te trompe, toi tu vas me donner [quoi] ?
- J'ai une maison, moi ; je possède une maison.
- Si ta femme te trompe, tu me donneras la maison. Et si ta femme ne te trompe pas, moi je te donnerai cette vache.

Ils ont parié.

- D'accord. Quelle est la solution ?
- La solution c'est que maintenant tu vas aller te déguiser en derviche, tu feras semblant d'être pauvre, et moi j'ai cette natte, prends cette natte et tu la mets sous ton bras. Quand tu arrives, moi, tu m'enroules dans la natte, tu ne la laisses pas me voir. Tu frapperas à la porte et tu lui diras : « s'il vous plaît laissez-moi dormir chez vous cette nuit ».

*[Non, c'est] le vieillard [qui] va lui dire « laissez-moi dormir chez vous cette nuit » et son mari va être enroulé dans la natte.*

---

<sup>5</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>6</sup> Cette expression s'emploie parfois de manière malveillante comme une malédiction ou de manière exclamative pour mettre en évidence une faille chez le destinataire.

*//Accompagnateur : Ah, c'est le mari qui se cache.*

*Conteuse : Oui, pour entendre ce qui se passe. //*

Il frappa à la porte, elle lui ouvrit.

- Qui es-tu ?
- Par Dieu, je suis un homme pauvre, j'ai cette vache et le soleil s'est couché, je ne veux pas que les fauves et les hyènes me mangent, peux-tu me laisser dormir chez toi cette nuit ?

Son amant était chez elle, elle buvait un verre avec lui.

- Mais je n'ai pas de place.
- S'il te plaît, je me mettrai dans ce recoin et j'ai cette natte, je la mettrai derrière la porte. Si tu le permets.
- Mais tu dois chanter pour nous. Si tu ne nous chantes pas- Moi je suis en train de boire et mon partenaire est en train de boire : pour qu'on ait plus de plaisir, il faut que tu chantes pour nous.
- Par Dieu, moi je suis un homme qui...
- Comme tu le peux tu chanteras.
- Bien, je me remets à Dieu.

Il bougea la natte, l'autre bougea avec la natte ; il la mit derrière la porte. Il s'assit sur le rebord de la marche et elle lui dit :

- Allez. [Et il se mit à chanter :]

*Ah, ah, ah*

*Ah, que Dieu nous protège des embrouilles des femmes*

*Elle envoie son mari au pays des gîlèn\**

*Il est allé lui chercher une grenade*

*Profite et mange bien, Zaïdène<sup>7</sup>.*

Zaïdène bondit alors et chanta :

*Ah, ah, ah,*

*Je suis Zaïdène le cafetier*

*Je suis là pour satisfaire mes désirs*

*La femme est devenue mienne*

*Profite et mange bien, Zaïdène.*

Son mari saute, il sort de la natte et dit :

---

<sup>7</sup> L'amant de la femme.

*Ah, ah, ah*

*Je suis dans la natte*

*Avec sur le cœur un chagrin terrible*

*Viens bédouin mon ami*

*Retrouve-moi [et jetons-nous] sur Zaïdēne.<sup>8</sup>[Rires]*

*//Auditeur : Et après tu dis que tu ne connais pas d'histoires.*

*Conteuse : Voilà, c'est tout. Tu sais qui me les a racontées ?*

*Auditeur : Ce sont les vieux//*

---

<sup>8</sup> La plupart de ces vers riment. Rimes perdues dans la traduction :

*Āh āh āh*

*Āh men brabīk l-neswèn*

*Waddet ġawzā 'a-blād l-ġilèn*

*Rāḥ lay-ġeblā kūz rummèn*

*Kol w-thannā yā Zaïdēne*

*Āh āh āh*

*Anā Zaïdēne l-'ahwātī*

*W-ġāyī 'aḍḍī šahwātī*

*Wel-mara šāret mrātī*

*Kol w-thannā yā Zaïdēne*

*Āh āh āh*

*Anā 'ā'ed bel ḥašīré*

*W-bi 'albé ḥašra kbīré*

*Wel badwé yā 'ašīré*

*'ūm lā'iné 'a Zaïdēne*

### 23. [Le roi des Turkmènes]

(Yassine Jabre – Kfarhatta)

*//Conteur : Tu vas m'enregistrer comme si c'était du théâtre ?*

*Moi-même : Non, non, c'est bon. //*

Il y a longtemps, on faisait le pain au *tannūr\**, tu sais ce qu'est le *tannūr\**?

*/Moi : Hmm./*

Quand ils finissaient [de cuire] le pain et que le four était encore chaud, les fourmis allaient, comme ça, ramasser les miettes de pain qui restaient. Certaines fourmis ont des pattes hautes, pas comme les petites fourmis, leurs pattes sont hautes. On les appelle les rois des Turkmènes ou plutôt les fourmis turkmènes. La plus grande d'entre elles, on l'appelait le roi, le roi des fourmis. En marchant au bord du *tannūr\**, le roi glissa, tomba et se brûla dans le feu.

La fourmi se met à se donner des coups sur la tête et à se frapper de partout<sup>1</sup>. Un chasseur qui passait par là voulant se reposer, il voit la fourmi en train de se donner des coups et lui dit:

- Qu'a donc la fourmitille à se plaindretille et à pleuretelle<sup>2</sup>?

*//Conteur : Cette histoire fait partie des histoires qui font dormir, tu vas avoir sommeil maintenant.*

*Moi : [rires].//*

Elle lui dit :

- La fourmitille se plaintille et pleuretelle :  
Le roi des Turkmènes est mort.

Le chasseur se tire une balle, ou plutôt se met à se frapper, se met à se frapper et à s'arracher les cheveux. Un arbre le voit, un arbre à côté

*//Un auditeur me fait signe, le conteur demande :*

- Tu la connais ? Si tu la connais...

*Moi : Non, non je ne la connais pas, mais j'en connais une pareille.*

*Conteur : Si elle est pareille alors je ne la raconte pas.*

*Moi : Si, si, si ! //*

L'arbre lui demande :

---

<sup>1</sup> A l'instar des pleureuses.

<sup>2</sup> Le conteur invente des termes pour l'occasion *namlāna* (au lieu de *naml* ou fourmis) et autres *ṣayyādānā* (au lieu de *ṣayyād* ou chasseur) qui n'existent pas et qui s'inspirent de la musicalité du syriaque. Ainsi, il rajoute une syllabe *āna* à la fin de certains mots. Pour respecter cette musicalité, nous rajoutons, comme le conteur le fait en arabe, une fausse rime (*tille*) à la fin des mêmes mots qu'en arabe.

- Qu'a donc le chasseurette à s'arrachette les chevettes ?
- Le chasseurette s'arrachette les chevettes

La fourmitte se plainte et pleure :

Le roi des Turkmènes est mort.

L'arbre se dépouille alors de ses feuilles. Un oiseau veut se poser sur l'arbre mais l'arbre se dépouille de ses feuilles, il participe aux condoléances, au deuil et perd ses feuilles. L'oiseau se pose sur l'arbre. En regardant, il voit que l'arbre est sans feuilles, il lui demande :

- Qu'a donc l'arbrette à perdre ses feuillettes ?

Il lui dit :

- L'arbrette perd ses feuillettes
- Le chasseurette s'arrachette les chevettes
- La fourmitte se plainte et pleure :
- Le roi des Turkmènes est mort.

L'oiseau s'arrache les plumes, il s'arrache les plumes de tristesse. Le mur qui était sous l'arbre, les plumes lui tombent dessus. Celui-ci demande :

- Qu'a donc l'oiselette à s'arrachette les plumettes ?

Il lui dit :

- L'oiselette s'arrachette les plumettes
- L'arbrette perd ses feuillettes
- Le chasseurette s'arrachette les chevettes
- La fourmitte se plainte et pleure :
- Le roi des Turkmènes est mort.

Le mur *bi-ka'kir* [tomber].

//Conteur : On dit *bi-ka'kir* chez vous<sup>3</sup> ? *bi-ka'kir, bi-ka'kir*. C'est-à-dire *bi-habbi*[tomber].

Accompagnateur : *Bi-habbi*[Tomber] oui.

Conteur : Chez nous, on dit *bi-ka'kir*://

Une jeune fille qui venait puiser l'eau à la source voit le mur effondré et dit :

- Qu'a donc le murte à s'effondrette ondre- [rires]<sup>4</sup>?
- Le murte s'effondrette ondrete<sup>5</sup>

<sup>3</sup> Nous n'avons effectivement jamais entendu ce mot qui n'est pas employé dans notre région et qui est un synonyme du verbe s'effondrer.

<sup>4</sup> Le conteur ne finit pas ce mot car il rit en même temps qu'il parle.

L'oiseautille s'arrachetille les plumetilles  
L'arbretille perdtille ses feuilletilles  
Le chasseuretille s'arrachetille les cheveutilles  
La fourmitille se plaintille et pleuretille :  
Le roi des Turkmènes est mort.

*// Conteur (en riant) : Tu répètes autant que tu veux. Ma grand-mère inventait des choses de ce genre.*

*Accompagnateur : Ah, elle est finie là ? Peut-être qu'elle aussi a perdu quelque chose<sup>6</sup>.*

*Conteur : Ma grand-mère rajoutait toujours des choses, elle regardait si on s'endormait : elle s'arrêtait ; si on ne s'endormait pas, elle en inventait d'autres.//*

---

<sup>5</sup> Ici, le conteur, comme nous le faisons, invente un mot qui n'existe pas en gardant la même rime, pour respecter la musicalité.

<sup>6</sup> En parlant de la fille qui puise l'eau. Eclat de rire général.

## 24. 'Aïn al-Zaġrīne

(Yassine Jabre – Kfarhatta)

Il y avait quelqu'un à Buārēġ<sup>1</sup> nommé Abū Ḥsayn. Celui-là, il cultivait le blé dans la plaine de la Békaa. Entre la plaine de la Békaa et Buārēġ, [il y avait] une montée au milieu de laquelle, à peu près, se trouvait un saule sous lequel il y avait une source qu'on appelait 'Aïn al-Zaġrīne<sup>2</sup>.

*//Conteur : Vous avez une région qui s'appelle Zaġrīne, là-bas, peut-être ?*

*Accompagnateur : Oui c'est à côté de Baskinta.*

*Conteur : Oui, mais cette 'Aïn el Zaġrīne est chez nous, dans la région de la Béqaa. Ce 'Aïn al-Zaġrīne-là, est reconnu, [déjà] quand nous étions petits, [même] quand mon grand-père était petit, on savait que 'Aïn al- Zaġrīne était hantée. Chacun raconte une histoire [du genre] :*

- *Moi, là-bas, j'ai vu quelque chose, je marchais la nuit par là et j'ai vu quelque chose. J'ai aperçu des ombres...//*

Ce Bū Ḥsayn<sup>3</sup>, s'en revenait un après-midi, rentrant à la maison. Il trouve un petit ânon paissant [l'herbe], car bien sûr, près de la source, il y avait une terre herbeuse, de l'herbe verte, on pouvait boire de l'eau. Il le vit brouter l'herbe. En tant que cultivateur, il souhaitait avoir un ânon, il l'élèverait, il le dresserait (*ykabbsō*) au travail, *on dit ykabbsō, si tu sais ce que veut dire ykabbsō, je te le dirai après*, il le dresserait au travail et l'utiliserait pour porter et transporter [des choses], pour tout.

Il enfourche l'ânon et monte en direction de Buārēġ. Arrivé à l'entrée du village, il se trouve tout à coup, par terre, allant à pied. Celui-là commence...

- *Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui m'arrive ? se dit-il. Mais j'étais monté sur un ânon, où est-il ? Mon Dieu<sup>4</sup> est-il possible que j'aie rêvé ? Est-il possible que ce soit la fatigue qui... ?*

Il est resté comme obsédé [par ce qui lui est arrivé]. Il n'osait pas le raconter à sa famille, sa femme, ses enfants.

Quatre ou cinq jours après, ou une semaine, il rentrait aussi, il était obligé de passer par cette route là-bas, il était obligé d'y passer à la tombée de la nuit parfois, car c'est un cultivateur, il

<sup>1</sup> Petit village de la chaîne de montagne occidentale du Liban surplombant le plateau de la Békaa ; département de Zahlé. C'est le village d'origine du conteur, là où il est né et où il a vécu jusqu'à son mariage. Actuellement, il vit à Kfarhattā, village de son épouse.

<sup>2</sup> 'Aïn mot arabe signifiant source.

<sup>3</sup> Le conteur passe d'Abū en arabe littéraire à Bū en dialecte libanais, le sens de ce terme étant le même.

<sup>4</sup> Littéralement, « mon oncle ». Interjection équivalente dans ce contexte de « Mon Dieu » en français.

travaille jusqu'au soir, il vit un petit agneau broutant l'herbe au bord de 'Aïn al-Zagrīne. Soit qu'il avait oublié le coup de l'ânon, soit qu'il convoitait l'agneau, il se dit :

- Par Dieu, je vais l'emmener avec moi. Je l'élèverai aussi, et à la fin de l'été je l'engraisserai et je le tuerai.

Il le porta, car cet agneau était encore jeune, il ne marchait pas encore, il le porta dans ses bras et se mit à marcher.

[Cette fois] encore, il arrive à l'entrée du village, au même endroit où il avait perdu l'ânon, il se rendit compte qu'il était dans cette position<sup>5</sup> en marchant.

- Mais, il y avait un agneau ! où donc est passé l'agneau, j'ai encore [les bras] ainsi ? se demanda-t-il.

Là, il entendit une voix lui dire :

- Ne prétends pas que je te sois redevable de quoi que ce soit : tu m'as porté et je t'ai porté !

*//Moi : [rires]*

*Accompagnateur : Je t'ai porté et tu m'as porté<sup>6</sup>.*

*Conteur : Je t'ai porté et tu m'as porté. Peut-être que c'était comme ça avant, « je t'ai porté et tu m'as porté, je ne te dois rien, c'est-à-dire tu m'as porté maintenant mais moi je t'ai porté avant ».*

---

<sup>5</sup> Le conteur imite le cultivateur portant un agneau dans les bras.

<sup>6</sup> Notre accompagnateur corrige le conteur car il voit dans « Tu m'as porté et je t'ai porté » une inversion dans le déroulement des épisodes du conte. En effet, c'est l'ânon qui a porté le cultivateur la première fois et le cultivateur qui a porté l'agneau ensuite. Même s'il n'y avait pas de valeur temporelle dans la première phrase du conteur qui pourrait être comprise par « tu m'as porté, et alors ? Moi aussi je t'ai porté », celui-ci rectifie sa phrase suite au commentaire de l'auditeur, tout en justifiant sa propre version.

## 25. [Bū Aṭāmeš et Emm Aṭāmeš]

(Yassine Jabre – Kfarhatta)

Bū Aṭāmeš et Emm Aṭāmeš sont, *Bū Aṭāmeš, toi tu connais la langue correctement, non ?* Bū Aṭāmeš et Emm Aṭāmeš sont deux, un homme et sa femme, connus pour leur idiotie, ils sont simples, *idiots*<sup>1</sup> en français.

//Moi : [rires.]

Accompagnateur : *Simplets.*

Conteur : *Oui.*//

Ils avaient, ils avaient une fille jolie, très jolie. Un prince vient, il voit cette fille et en tombe amoureux et la demande [en mariage], il voulait l'épouser. Il l'épousa et il l'emmena. Avant, quand il l'emmenait, il l'emmenait dans une région éloignée, loin de ses parents. Les transports étaient difficiles.

Quelque temps après le mariage, Bū Aṭāmeš dit à sa femme Emm Aṭāmeš:

- Que dirais-tu qu'on aille rendre visite à cette fille ?
- Allez, allons-y.

Ils s'en allèrent, ils étaient très pauvres et le prince, bien sûr, était riche.

Ils arrivèrent chez leur fille. Elle les salue :

- Vous êtes les bienvenus ! Vous m'honorez [de votre visite] ! [Veuillez] entrer !

Elle leur réserva un pavillon, c'est-à-dire elle leur donna une chambre privée, à part, pour dormir.

La nuit, Bū Aṭāmeš et Emm Aṭāmeš se réveillent et s'ennuient, ils veillent la nuit. Les vieux dorment peu la nuit habituellement. Leur fille avait mis la *mūné\**, *tu sais ce que veut dire mūné\**, *ce sont les lentilles, le boulgour, les pois chiches, les haricots secs, pour l'année entière.* Comme elle est devenue princesse, femme du prince, elle en possédait de nombreuses quantités et elle avait rangé chaque genre dans une pièce, c'est-à-dire les lentilles dans cette pièce, les pois chiches dans cette pièce, les....

Il dit à sa femme :

- Tu as vu Emm Aṭāmeš, c'est vrai que cette fille est vraiment bête. Est-il raisonnable qu'elle utilise sept ou huit pièces pour y mettre la *mūné\**? Lève-toi et viens m'aider. Lève-toi.

Emm Aṭāmeš se lève. Ils transportent le blé, les lentilles, les pois chiches, les haricots secs, le

---

<sup>1</sup> Le conteur emploie le mot en français.

boulgour, ils mettent tout dans une seule pièce et les mélangent ensemble. Ils croyaient soulager leur fille.

Ensuite, il regarde l'endroit où elle avait mis les poules, les canards et les oies, les poules, les canards et les oies. La poule quand elle est bien rassasiée généralement, elle- *tu as déjà vu une poule rassasiée ?* Elle fait comme ça cot, cot, codec. Elle donne des coups de becs ici, ici et là.

Bū Aṭāmeš dit :

- Vraiment, notre fille n'a rien retenu de ce qu'on lui a appris. Combien de fois lui avons-nous appris à bien s'occuper des poules, as-tu remarqué que ses poules sont *mnammsîn*<sup>2</sup> ?

//Conteur : *Mnammsîn, c'est-à-dire qu'ils contiennent des animaux- des insectes, comment dire en français ? Des insectes parasites*<sup>3</sup> ?

Moi : *Des puces*<sup>4</sup> ?

Conteur : *Hein ?*

Moi : *Puces.*

Accompagnateur : *Parasite.*

Conteur : *Puces*<sup>5</sup>, *non, ce ne sont pas vraiment des puces, puces c'est bargūt, [namas] ce n'est pas bargūt, c'est un insecte qui nuit à la mouche, pardon la poule.//*

Comment nettoyer les poules ? Car il pense que les poules sont sales : quand la poule est sale, elle est attaquée par des pucerons de poule, c'est quand elle est sale qu'elle est attaquée par des pucerons. Il prend une bassine d'eau, il la fait bouillir très, très bien et dit :

- Allez, Emm Aṭāmeš, passe-moi [les poules].

Emm Aṭāmeš lui passe les poules, il attrape la poule par les pattes, la plonge dans l'eau chaude et la met de côté. Il fait passer toutes les poules, les oies, les canards ; [il] les trempe, les met de côté en les empilant soigneusement et les poules bien entendu qu'est-ce qui leur arrive ? [silence].

//Auditeur : *elles meurent !*

Conteur : *Elles meurent ! [rires] //*

Elles meurent. Mais lui, comme il est simplet et idiot, il dit [à sa femme] :

---

<sup>2</sup> Pleines de pucerons de poule (en libanais *namas*) ; nous conservons ici le terme en libanais car il va faire l'objet d'un échange entre le conteur et l'auditoire.

<sup>3</sup> Le conteur emploie l'expression « insectes parasites » en français.

<sup>4</sup> En français.

<sup>5</sup> En français.

- Tu vois maintenant comme ils [les poules, les oies et les canards] sont tranquilles, ils dorment, ils sont heureux et calmes.

Elle se réveilla, leur fille se réveilla le matin et trouva le blé et les haricots et tout le reste, tout mélangés, elle trouva toutes les poules allongées, mortes, les canards, les oies...

- Mais qu'avez-vous fait, [demanda-t-elle à ses parents] ?
- Ce que nous avons fait ? Et tu es fâchée même ? Tu ne vois pas ce qu'on t'a fait avec les poules ! Tu les avais laissées sales et dégueulasses ? Tu n'as pas vu que le blé et les lentilles tu les avais mis dans dix ou douze pièces ? Honte à toi !
- Excuse-moi, ne m'en tiens pas rigueur, répondit-elle.

Que pouvait-elle dire d'autre à son père et sa mère ? Elle leur donna un manteau de laine, elle leur donna des chaussures pour son père qu'il mettra plus tard, elle leur donna un bidon d'huile, elle leur donna-elle était très riche, elle leur donnait des affaires pour qu'ils les ramènent avec eux. Ils avaient tué un mouton, elle leur donna les tripes pour qu'ils les ramènent, elle leur donna un grand âne pour transporter la marchandise. Et ils s'en allèrent. Ils partirent.

En marchant, en septembre, ils trouvèrent...*en septembre, en septembre<sup>6</sup>, c'est-à-dire avant qu'il ne commence à pleuvoir et à la fin de l'été, [la terre] est desséchée et quand la terre est desséchée elle se craquèle.*

Bū Aṭāmeš dit à sa femme :

- Tu as vu Emm Aṭāmeš ? Cette pauvre terre a très soif, regarde elle a tellement soif qu'elle est toute craquelée.
- Comment on va l'arroser ?
- Eh bien, c'est simple.

Il prit le bidon d'huile et le versa sur le sol, pour arroser la terre. [Rires]

Il trouva un peuplier dans lequel le vent sifflait. *Tu sais comment fait le vent quand l'arbre a des feuilles et que le vent souffle fuuuu.* Il pensa alors que le peuplier souffrait, qu'il avait mal, qu'il faisait aïe à cause du froid.

- Pauvre arbre, comme il a froid ! Donne-moi ce manteau de laine, *un manteau en pure laine.*

Il prit le manteau de laine et le mit autour de l'arbre en lui disant :

- Réchauffe-toi mon cher, réchauffe-toi.

Et il l'entoura avec.

---

<sup>6</sup> En français.

Ils marchèrent encore un peu et il trouva un renard. Ce renard boîtaït, il était touché, avait reçu un coup ou marché sur une épine. Le renard, ils l'appellent Abū l-Ḥuṣayn\*. Il l'appela :

- Ô Abū l-Ḥuṣayn\* !

*N'importe quel animal que tu appelles regarde, se retourne.* Le renard se retourna. Qu'a-t-il cru ? Qu'il lui répondait.

- Je vois que tu souffres, tu as dû te blesser la patte. Que dirais-tu si je te donnais une paire de chaussures à mettre ?

Le renard le regarda comme ça<sup>7</sup>, fit comme ça et continua son chemin.

- Oh, tu vois le pauvre, comme il est timide. Il n'ose pas demander, il a de l'amour-propre, il n'ose pas parler.

- Écoute, je t'ai bien compris, je te laisse les chaussures sur ce rocher, là. Tu pourras venir les récupérer au retour quand on sera partis.

Il prit les chaussures et les mit sur le rocher puis s'en alla.

En marchant, il y avait un puits, un puits d'eau, ils passèrent près d'un puits d'eau, à côté d'eux. Il entendit un cri de grenouilles (*ḍofḍa'a-s*). *Tu sais ce qu'est une ḍofḍa'a ? C'est une grenouille, grenouille ?*<sup>8</sup> Elle fait dans l'eau : « Coa, coa, coa, coa, coa... »

- Qu'est-ce que c'est, [dit Bū Aṭāmeš] ?

- Je n'en sais rien.

- Tu sais ce que c'est ? C'est une école. Un instituteur qui fait la classe aux petits enfants, car une fois moi je suis passé devant une école et j'ai entendu le même bruit. Qu'en penses-tu si on envoyait ce garçon à l'école ?

- Oui, on l'envoie à l'école, pourquoi pas ?

Il se pencha au-dessus du puits comme ça et se vit lui-même, en bas, dans l'eau. Il crut qu'il s'agissait de l'instituteur, en bas, dans l'eau :

- Ô instituteur de l'école !

La grenouille répondit d'en bas :

- Coa.

- Voudrais-tu accepter mon garçon chez toi ?

- Coa, coa.

Il dit [à sa femme]

- Par Dieu, il est d'accord. Nous reviendrons le récupérer l'année prochaine ?

- Coa.

---

<sup>7</sup> Le conteur courbe sa nuque.

<sup>8</sup> Les deux derniers « grenouille » sont en français.

Il lui dit :

- Il est d'accord, c'est bon.

Il prit ce garçon et le jeta dans le puits.

Ils repartirent et arrivèrent à la maison. Emm Aṭāmeš était en train de faire une *ḡammé*.

//Conteur : *Tu sais ce qu'est la ḡammé, n'est-ce pas ? Tu ne connais pas la ḡammé.*

*Un auditeur : Des tripes*<sup>9</sup>//

Des tripes, elle travaillait les tripes, et les mouches et la saleté et les déchets et ainsi.

//Conteur : *Ma'an*<sup>10</sup> *l'aime beaucoup.*

*Maan : Oui je l'aime.*

*Conteur : Et Nūra*<sup>11</sup> *l'aime aussi //*

Donc les mouches volaient autour de son visage. Elle lui dit :

- O Bū Aṭāmeš, que Dieu te garde<sup>12</sup>, enlève-moi ces mouches.

Bū Aṭāmeš s'assoit près d'elle et lui fait ça et lui fait ci, une mouche qui vient par là, une mouche par là, une mouche par là, elles le fatiguèrent ! Finalement, il lui dit :

- Cette affaire traîne, attends un peu, tu vas voir comment je vais m'en occuper.

Il alla prendre une *balṭa*.

//Conteur : *Qu'est-ce qu'une balṭa ? Qu'est-ce qu'une balṭa en ar- en français ?*

*Maan : A hatch*<sup>13</sup>.

*Conteur : Balṭa c'est une...*

*Moi: Une hache*<sup>14</sup>.

*Conteur : Fa's, cela veut dire fa's*<sup>15</sup>.

*Moi : Hache.*

*Conteur : Hache, oui. Hache, hache, hache, oui.//*

Il prit une hache, se mit en face d'elle et quand les mouches se posèrent là sur son front, il lui dit :

- Attends, attends un instant, un instant, reste comme ça, reste comme ça, reste comme ça.

Il lui donna un coup [de hache]<sup>16</sup>. [Rires, mots confus, inaudibles] Il se sentit mal en voyant

---

<sup>9</sup> En français.

<sup>10</sup> Le fils du conteur.

<sup>11</sup> L'épouse du conteur.

<sup>12</sup> Employé dans le sens : « S'il te plaît ».

<sup>13</sup> Cet auditeur prononce : *Hatch*, il nous semble donc qu'il nous traduit le terme *balṭa* par *hache* en prenant un accent anglais. « Hache » ne se traduit pas en anglais par « hatch » ou « hache », quelle que soit la prononciation. (<http://www.wordreference.com/enfr/hatch>).

<sup>14</sup> En français

<sup>15</sup> Il utilise le terme en arabe littéral correspondant au libanais *balṭa*

ce qu'il avait fait, il prit deux broches à viande, les mit dans le feu et se tua.

*/Auditeur : Maintenant on va manger de la viande grillée./[Rires]*

---

<sup>16</sup> Le conteur imite Bū Aṭāmeš donnant le coup.

## 26. [Le poisson magique]

(Yassine Jabre – Kfarhatta)

Mḥammad\* le chevrier était un chevrier, un chevrier pauvre, misérable. Tous les jours, il emmenait paître ses chèvres

*//Épouse du conteur : Je peux fumer ici ou cela vous gêne ?*

*Fils du conteur : On veut écouter !*

*[Mots inaudibles, rires, le conteur hausse la voix pour couvrir celle des autres et probablement les faire taire]. //*

Tous les jours, il emmenait paître les chèvres, il les emmenait paître au bord de la mer, à côté de son village, il y avait la mer. Il se trouve que son village était près de la mer<sup>1</sup>. Habituellement, le chevrier emmenait sa pitance composée de quelques pains rassis, d'une figue et d'un peu de *mğaddra*\*. Quand il avait fini, quand il avait fini son repas, il jetait les miettes du repas, du pain qui restaient à la mer. Sa grand-mère lui avait dit toujours :

- Ecoute mon fils, « fais du bien et jette à la mer »<sup>2</sup>.

Depuis, ce [conseil] « fais du bien et jette à la mer » est resté imprimé dans sa mémoire. Il remarqua que tous les jours quand il jetait un peu de pain dans la mer, un certain poisson, toujours le même, venait les manger. A ses yeux, il s'agissait toujours du même. Tous les jours, il faisait de plus en plus attention, il jetait le pain, regardait [dans l'eau] et voyait que c'était le même poisson qui remontait [à la surface] pour les manger et redescendait. Il s'en allait.

Un jour qu'il gardait ses chèvres, il vit une très belle jeune fille qui se promenait. Elle lui plut. Il la suivit et où habitait-elle ? Il trouva qu'elle habitait un grand palais. Il frappa à la porte et entra. Là, il s'aperçut que c'était la fille du prince.

- Je veux ta fille, elle m'a plu, dit-il au prince.
- Que fais-tu dans la vie ? interrogea le prince.
- Je suis chevrier.
- As-tu une maison, des biens ?
- Je n'ai rien. J'ai..., j'ai ces chèvres.
- Va donc mon cher ! Le jour où tu me montreras quelque chose d'inédit, dont je n'ai rien vu de semblable, tu reviendras prendre ma fille.

---

<sup>1</sup> N'habitant pas près de la côte et les grandes villes libanaises étant généralement plutôt côtières, le conteur estime utile de noter que malgré le fait qu'il soit à côté de la mer, il s'agit bien d'un village.

<sup>2</sup> Diction libanais qui signifie « fais du bien et ne cherche pas à ce qu'on soit reconnaissant envers toi ». Pris ici au sens littéral.

Il s'en alla, que pouvait-il faire ? Cette fille du prince, cette fille du prince lui avait beaucoup plu. Il dit à sa mère :

- Je vais te confier les chèvres. Je m'en vais errer de par ce monde. J'ai un but dans mon esprit que je veux réaliser.
- Va, lui dit-elle.

Il marcha un bout de chemin lorsqu'il rencontra un vieillard, debout comme ça au bord de la route, qui voulait traverser d'un côté à l'autre et qui semblait pauvre. Quand il arriva près de lui, il [le vieillard] lui dit :

- Je t'en prie Mḥammad\*, fais-moi traverser cette route.

Il [Mḥammad\*] regarda autour de lui, il ne trouva personne d'autre que lui. Il aurait pu appeler quelqu'un d'autre. Il ne le connaissait pas ! Il le regarda :

- Moi ?
- Oui, toi. Je t'ai reconnu : tu es Mḥammad\* le chevrier, lui-même !

Etonné, il s'approcha.

- Que désires-tu ?
- Je t'en prie, aide-moi à traverser [cette route] d'un côté à l'autre.
- Comme il te plaira !

Il le prit [par la main] pour le faire traverser et à peine lui eut-il pris la main que le vieillard se transforma en un oiseau gigantesque,

*/La femme du conteur : Comment !/*

en oiseau gigantesque. Il le [Mḥammad\*] saisit, il le saisit et s'envola puis l'emmena jusqu'à une île, une île perdue au milieu de la mer. Il l'y fit descendre et lui dit :

- Maintenant, tu es coincé : tu es mon prisonnier ici. La fille du prince, il t'est interdit d'y penser car c'est moi qui la veux.

Mḥammad\* le chevrier ne savait pas nager, c'était un villageois et pas un nageur : il s'installa là-bas, il [le vieillard] l'avait mis dans une pièce. Tous les jours, ce vieillard partait le matin. Arrivé sur la plage, il se transformait en aigle et s'envolait. Le soir, il rentrait en aigle, il se posait sur la plage et redevenait un être humain.

Mḥammad\* essaya de découvrir l'endroit où il était, où il se trouvait. Il tomba sur une vieille femme prisonnière comme lui dans une autre pièce.

Pendant qu'il regardait à travers la porte comme ça, elle lui dit :

- Oh Mḥammad\* le chevrier, je suis là, à l'intérieur !

« Mais qui est-ce ? » se demanda-t-il.

- Tu me connais ?

- Bien sûr que je te connais. Ouvre-moi cette porte et je t'enrichirai, toi ainsi que toute ta descendance.

Mḥammad\* le chevrier arracha la porte et entra. Il y trouva une vieille femme habitant là-dedans, emprisonnée là depuis cinquante ans, soixante-dix ans.

- Ecoute, ce vieil homme, lui dit-elle, veut t'enlever ta promesse : si tu fais exactement ce que je te dis, tu pourras arriver à ton but.
- Quoi ?
- Je suis magicienne<sup>3</sup> et il est magicien, dit la vieille, mais je peux t'apprendre plus de magie que lui et tu pourras le vaincre.
- Apprends-moi !

Le chevrier venait chaque jour rencontrer la femme et apprendre [des leçons de magie]. Puis, avant le retour du magicien, il se cachait dans sa chambre, fermait la porte et attendait. Jusqu'à ce que – quand il se sentit capable, une fois que le vieux venait chez lui, il lui dit :

- Toi qui te prends pour un magicien, moi je suis plus magicien que toi.
- Comment ?
- Nous allons nous battre et on verra. Celui qui vaincra aura la fille.
- Soit, celui qui vaincra aura la fille.

Mḥammad\* le chevrier se transforma en aigle, plutôt en épervier, et s'envola.

L'autre se transforma en aigle et le poursuivit. Ils traversèrent la plaine – la mer et, en descendant [sur la terre ferme], Mḥammad\* le chevrier se transforma en âne. Le vieillard descendit et se transforma en licou (*rasan*). *Tu sais ce qu'est un rasan ? Rasan, c'est la corde avec laquelle on attache l'âne*, il se transforma en licou et s'enroula autour du cou de l'âne. Un homme qui passait par là, vit l'âne à l'arrêt avec la corde à son cou. Il attrapa la corde et s'en alla. Il l'emmena chez lui. Un âne, il trouva un âne, sans propriétaire, sans rien et l'emmena à la maison. Il l'attacha. Au moment où la corde se nouait pour l'attacher à

*/Auditeur : poteau /*

un bout de fer, un anneau, *on l'attachait à un anneau, un petit anneau*. Dès que la corde toucha l'anneau, l'âne s'en détacha, devint oiseau. Il s'envola. L'ân- le licou se transforma et devint un épervier et poursuivit l'oiseau. Ils volèrent, se tournèrent autour, l'oiseau se posa dans le jardin du prince, dans le jardin du prince. L'épervier le suivit. L'oiseau se transforma, [l'oiseau] qui est Mḥammad\* le chevrier, se transforma en grenade, en grenade. Le rapace, qui est en fait le vieux, prit la forme d'un gardien du jardin et cueillit la grenade. [rires]

---

<sup>3</sup> En arabe, le même terme désigne un magicien et un sorcier.

- Et maintenant, [dit le vieux magicien au chevrier], où vas-tu aller ?

Un gardien l’aperçut, un gardien du prince.

- Qu’est-ce que tu fais ici, toi ? Tu voles les grenades du palais ? Viens, suis-moi !

Il tenait la grenade comme ça et entra chez le prince.

- Qu’est-ce qu’il a fait ? C’est quoi son histoire ? demanda le prince.
- Cet homme, Sire, volait la grenade dans le verger.
- Donne-moi cette grenade pour voir.
- Je ne veux pas te la donner, [dit le vieillard].
- Donne-la-moi.
- Non je ne veux pas te la donner.

Il jeta la grenade par terre. Les grains s’éparpillèrent sur le sol. Alors, il [le vieux] devint un coq, il se transforma en coq et commença à picorer les grains de grenade, il commença à picorer les grains de grenade. Sauf un seul qui alla se glisser sous le trône du prince. Il n’arrivait pas à l’atteindre et n’osait pas aller sous le trône du prince pour l’atteindre. Ce grain se transforma en Muḥammad le chevrier et il sortit [de sous le trône].

Le prince le regarda comme ça.

- Ce n’est pas toi qui es venu, il y a quelque temps, demander la main de ma fille ?
- Si. Tu m’avais répondu alors que tu voudrais voir quelque chose que tu n’avais jamais vu et que si tu voyais quelque chose que tu n’avais jamais vu, tu me donnerais ta fille. As-tu jamais vu quelque chose de semblable [à ce qui vient de se passer] ?
- Non. [Rires]
- Tu vas me donner ta fille alors. <sup>4</sup>

*//La femme du conteur : Oh, il l’a épousée alors !*

*[Rires]*

*La femme du conteur : peut-être qu’il s’était mis d’accord avec elle.*

*Accompagnateur : Elle [la sorcière] lui a donné –*

*Conteur : Oui, elle lui a donné l’avantage<sup>5</sup> qui le sauvait d’une difficulté à l’autre. Dès qu’il en finissait avec un problème, il entendait une voix qui disait : « je suis le poisson que tu nourrissais de pain ».*

<sup>4</sup> Le conteur, une fois le conte fini, se rappelle qu’il a oublié de mentionner que le poisson que Mḥammad nourrissait tous les jours était en fait la sorcière emprisonnée sur l’île. il précise donc a posteriori qu’une fois que le combat commence avec le sorcier, elle s’adresse à Mḥammad avant chaque transformation et lui dit : « c’est moi le poisson que tu nourrissais tous les jours ».

<sup>5</sup> En français.

*Moi : Ah, je pensais que le poisson était la vieille dame.*

*Conteur : C'est elle qui l'aidait. C'est la vieille aussi qui lui disait, quand il s'est envolé, il entendait sa voix derrière lui qui disait « je suis le poisson que tu nourrissais de pain ».*

*Accompagnateur : Ah, le poisson s'est changé en vieille femme.*

*Moi : La vieille femme est le poisson.*

*Conteur : Oui, oui. C'était le meilleur de l'histoire et je l'ai oublié, en vérité. //*

## 27. Ğéħa\* et son frère Eliès

(Issam Mikhaël – Barbara)

On dit qu'il y avait Ğéħa\* et son frère Eliès. Ils restaient à la maison, sans rien à faire. Son frère Eliès est venu lui dire [à Ğéħa\*] :

- Mon frère, on est là à rien faire, je vais aller travailler.
- Où tu vas travailler ?
- Chez un curé imberbe.
- Alors non ! moi j'y vais, [dit Ğéħa\*].
- Non c'est moi, c'est moi.
- Bon vas-y, mais ne travaille pas chez un curé imberbe. Ne travaille surtout pas chez le curé imberbe.
- Bon, d'accord.

Et il s'en va.

En partant, il rencontre le curé :

- Bonjour Eliès.
- Bonjour.
- Alors ?
- Par Dieu...
- Tu veux travailler chez moi ?
- Je veux bien.
- Alors viens.

{[Le curé] l'emmène avec lui à la maison. Le premier jour, il lui donne un endroit pour dormir, il passe la nuit et le lendemain, il lui dit :

- Eliès ?
- Oui.
- Va prendre ce blé et ces vaches. Tu vas aller au champ labourer et semer.
- Bon.

Il prend les vaches et s'en va. Il passe la journée à labourer et semer. Pardi<sup>1</sup> ! Il était épuisé.

Labourage et semence du matin au soir. Il lui avait dit :

- En rentrant, par là où rentre la chienne tu feras entrer le bœuf.

En rentrant le soir, il voit que la chienne rentre par une trappe, une petite trappe dans laquelle

---

<sup>1</sup> Littéralement « cécité » pour la malédiction « Puisse la cécité vous frapper », dont l'utilisation est en grande partie désémanisée. Expression à fonction phatique.

le bœuf ne peut rentrer. Même son sabot n'y rentre pas. Il s'assoit dehors, la pluie commença à tomber et il se mit à tonner. Il resta assis là du soir au lendemain matin. Le curé vient :

- O Eliès !
- O mon père !
- Qu'as-tu, mais qu'as-tu ?

*//Conteur : Tu vois, je me suis trompé. On reprend [l'enregistrement] ?*

*Accompagnateur : Continue et corrige. Moi j'ai compris l'erreur, il lui a rajouté une condition.*

*Conteur : Oui, il lui a posé une condition.*

*Accompagnateur : Si le bœuf ne rentre pas, je vais te tuer ou quelque chose comme ça.*

*Conteur : Non.*

*Accompagnateur : Quelque chose de ce genre.*

*Conteur : Non avant, mais c'est pour cela que je te dis qu'on doit recommencer.*

*Moi : Non ce n'est pas grave.*

*Conteur : Mais elle est mélangée.*

*Accompagnateur : Ce n'est pas grave, on corrigera.// }*

Quand ils sont arrivés- quand il l'a rencontré et qu'il lui a demandé :

- Tu veux travailler chez moi ?
- Oui, a répondu Eliès.
- Mais à une condition.
- Laquelle ?
- Celui d'entre nous qui se fâche, enlèvera à l'autre sept bouts de peau d'entre les deux yeux.<sup>2</sup>

*//Accompagnateur : Sept ?*

*Conteur : Sept bouts, sept morceaux d'entre ses yeux ici, il lui enlève des morceaux de viande.//*

- Il lui dit :
- Ok<sup>3</sup>.
- Il resta toute la nuit dehors, sous la pluie. [Le curé] lui dit :
- Alors ?
- Toute la nuit je suis resté dehors à cause de la chienne.

---

<sup>2</sup> En réalité, c'est l'inverse, comme nous le verrons plus loin : « Celui qui se fâche se verra enlever sept bouts de peau par l'autre ».

<sup>3</sup> Littéralement. Voir note 3 conte 1.

Il commence à crier.

- Alors, tu es fâché ? [demande le curé].
- Oui je suis fâché, je suis extrêmement fâché<sup>4</sup> !
- Alors, fâche-toi.

Le curé lui arrache alors sept petits morceaux [de peau d'entre les deux yeux] et lui dit :

- [Rentre] à la maison<sup>5</sup>.

Il s'en va. Son frère le voit, il lui dit :

- Tu es allé travailler chez le curé imberbe, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Je ne t'avais pas dit de ne pas le faire ?
- Bien, lui dit-il.
- Ne bouge pas d'ici. Cette fois, c'est moi qui vais y aller !

Ĝéħa\* se met en route. Il rencontre le curé.

- Eh Ĝéħa\*, comment ça va ?
- Ça va.
- Tu veux te mettre à mon service ?
- Oui, c'est ce que je suis venu faire.
- Allons-y.

Il l'emmène chez lui et le lendemain, même chose. Il lui donne le blé et je ne sais quoi et lui dit :

- Va les semer.

Il prend les vaches, va dans le champ et se met à labourer et à planter.

Le soir arrive ; la chienne rentre par le trou, le même trou. Le curé lui avait dit :

- Par là où la chienne rentrera, tu feras rentrer le bœuf.

Mais le bœuf ne rentrait pas. Il va chercher une herminette et dépèce le bœuf, la tête d'un côté, les pieds de l'autre, le ventre d'un troisième et le fait rentrer en morceaux. Puis le met debout, comme ça. Il appelle le curé :

- Alors, tu es rentré ?
- Oui, tu crois que j'allais passer la nuit dehors ?
- Et où est le bœuf ?
- Le voilà !

---

<sup>4</sup> Littéralement, « je suis tellement fâché que ma religion brûle [au feu de l'enfer] ». Dire de sa propre religion qu'elle brûle au feu de l'enfer sert à mettre l'emphase sur le propos contextuel. Par contre, utiliser la même tournure en s'adressant à un tiers revient à l'insulter de manière violente.

<sup>5</sup> On se rend compte, ici, comme nous l'avons signalé plus haut, que la condition citée plus haut est inexacte.

- Mais qu'as-tu fait ? C'est quoi ça ?
- Comme il ne rentrait pas, je l'ai découpé, il est entré. [Rires]

Le curé crie.

- Qu'y a-t-il, tu es fâché ? [demanda Ğéħa\*]
- Non, je ne suis pas fâché.
- Bientôt tu le seras.

Le lendemain matin, le curé dit à Ğéħa \* :

- Aujourd'hui tu emmèneras paître les chèvres. Voici ton repas pour la journée et voici celui de la chienne.

Ğéħa\* part avec les chèvres. Peu après, il ouvre son sac et n'y trouve que du pain sec, du pain d'orge immangeable. Il ouvre celui de la chienne. Son repas était bon. Il le mange. [Il lui donne son repas]. Elle refuse de le manger. Il la bat. Il la tue. Elle n'a pas voulu manger le casse-croûte.

Puis, il grimpe sur un caroubier et se met à jeter des gousses de caroube. Il se met à invoquer [les puissances célestes]<sup>6</sup> :

- Ô Vierge, laisse-moi une corne !
- Ô je ne sais quoi, laisse-moi une corne, et blablabla laisse-moi une corne.

Il descend. Il voit qu'il ne lui restait qu'une gousse attrapée dans les cornes d'une chèvre. Il met cette chèvre de côté et tue toutes les autres. Puis, il revint.

Peu après, le curé lui dit:

- Ô Ğéħa\*.
- Ô.
- Où sont les chèvres ?
- Je les ai égorgées.
- Mais comment tu les as égorgées ?
- Oui, il s'est passé ça et ça [puis il lui dit] :
- Alors ? Tu es fâché ?
- Non, je ne suis pas fâché.
- Bientôt tu le seras.

Le curé dit :

---

<sup>6</sup> Il demande aux puissances qu'il invoque qu'une chèvre soit épargnée parce qu'une gousse se plantera dans ses cornes.

- Bon, Ğéħa\*, puisque tu as égorgé mes chèvres, choisis un bon gigot et apporte-le à ma fille<sup>7</sup>. [XXX]
- Volontiers !

Il va choisir un beau gigot, bien gros et demande :

- Celui-là est bien ?
- Oui, c'est parfait ! Va le lui apporter.

En route, Ğéħa roule le gigot dans la terre. Il arrive chez [la fille du curé]<sup>8</sup>, il lui dit :

- Ô.
- Bienvenue.
- Voici ce que ton père t'envoie.
- Qu'est-ce que c'est que c'est que ça? Maudit soit ceci, cela...

Elle se mit à maudire l'honneur de son père<sup>9</sup>.

Alors Ğéħa\* retourne [chez le curé], il lave [le gigot] et le nettoie, il redevient plus beau qu'avant.

- Je le lui ai porté, elle m'a insulté et même elle t'a insulté toi, elle a maudit notre honneur.
- Tu peux la frapper avec sur son ventre et la tuer ?

Elle était enceinte. [rires]

- Bien.

Ğéħa\* repart donc chez elle après avoir de nouveau roulé le gigot dans la terre.

- Ton père te l'envoie.
- Qu'il soit maudit [XXX]<sup>10</sup>.

Il rentre.

- Qu'as-tu fait ? lui demanda le curé.
- Je l'ai frappée sur son ventre, je l'ai tuée.
- Mais comment ? Tu l'as tuée ?
- Oui, c'est toi qui me l'as dit. Qu'as-tu ? Tu ne m'as pas dit de la frapper et de la tuer ? Alors ? Tu es fâché ?
- Non, je ne suis pas fâché.
- Bientôt tu le seras.

<sup>7</sup> Voir glossaire pour le statut du curé au Liban.

<sup>8</sup> Le conteur grommelle, il ne dit pas clairement qu'il arrive chez la fille du curé, nous le supposons.

<sup>9</sup> L'insulte portant sur l'honneur, particulièrement l'honneur lié au comportement sexuel de la personne insultée ou des femmes de son entourage proche, est d'un usage courant.

<sup>10</sup> Ici, le conteur imite la jeune fille agacée. Il hausse la voix tout en émettant des sons qui ne sont pas compréhensibles mais qui sont supposés exprimer la colère de la jeune fille.

{ La nuit, Ğéħa\* se réveille et entend le curé dire à sa femme :

- Ô femme, lève-toi, lève-toi.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Lève-toi et range ces habits et ces affaires }

/ Conteur : *Sorry*<sup>11</sup>, *avant, avant...* /

La nuit, son fils se réveille et pleure.

- Ô Ğéħa\*, [dit le curé].
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Le garçon veut faire ses besoins.
- Oui
- Sors-le dehors.

Il le prend, le porte comme ça et lui dit :

- Si tu chies je te tue et si tu ne chies pas je te tue.

Le petit se mit pleurer :

- Ouin !
- Débrouille-toi, si tu chies je te tue et si tu ne chies pas je te tue.
- Ouin !
- Mais qu'est-ce qu'il a ? [demande le curé]
- Il ne chie pas et ne me laisse pas rentrer.
- Déchire-le en deux, maudit soit son honneur et qu'il nous laisse tranquilles.

Ğéħa\* prend l'enfant et en fait deux morceaux.

- Mais qu'as-tu fait ? [demanda le curé]
- C'est toi qui me l'as dit. Tu es fâché ?
- Non, je ne suis pas fâché.
- Bientôt tu le seras [rires].

Il rentre se coucher. Il se réveille entendant le curé dire à sa femme :

- Lève-toi, nous allons prendre quelques affaires, celui-là va finir par nous tuer. On va partir.

Ils prennent un gros coffre et se mettent à le bourrer.

/ Conteur (s'adressant à un membre de sa famille qui entre) : *L'histoire de Ğéħa\* et son frère Eliès.* /

Ğéħa\* saute dans le coffre et s'y cache sans qu'ils le voient. Ils rangent [les habits] par-

---

<sup>11</sup> Littéralement.

dessus Ğéħa\*, ils ne le savaient pas [dans le coffre]. [Le curé] remplit le coffre, ils le ferment, le ficellent. [Le curé] veut le porter mais, le trouve trop lourd, il appelle sa femme :

- Allez, viens m'aider. Allez, viens, on s'en va.

Et ils prennent la fuite. En chemin, Ğéħa\* a une envie pressante et il a besoin de se soulager. Ne pouvant se retenir, il le fait et ça dégouline. [Il entend alors la femme du curé dire] :

- Mon père, mon père<sup>12</sup>, la bouteille d'eau de Cologne s'est cassée. (en riant)

Et ils se mettent à se laver [avec] [rires]. Et ils continuent de marcher *et je ne sais quoi*. Ils s'arrêtent et posent le coffre. Le curé fatigué lui dit :

- Ah tu vois si Ğéħa\* était avec nous maintenant, il serait allé nous chercher un peu d'eau.

Il entend alors frapper:

- Ouvre, ouvre ! [dit Ğéħa\*]
- Tu es là, toi ?
- Je n'ai pas le cœur de me séparer de toi.

Il s'en va leur chercher à boire. Ils boivent et sont contents. Puis ils se remettent en route et arrivent au bord de la mer où se trouve un haut rocher, [sur lequel ils] installent les matelas pour dormir.

- Toi, tu dors là, dit le curé à sa femme, moi là et Ğéħa\* on le couche là.

Ğéħa\* entend. Il se couche donc au bord, là où ils voulaient qu'il aille dormir. [Le curé chuchote à sa femme] :

- Si je me réveille avant toi, je te réveillerai et nous irons lui donner un coup de pied : il tombera dans la mer. Mais si c'est toi qui te réveilles la première, surtout ne lui donne pas de coup de pied toi-même, réveille-moi car c'est moi qui veux être le premier à lui donner le coup.
- D'accord.

Lorsqu'ils se couchent, la femme s'endort, Ğéħa\*, qui attendait, ne s'est pas endormi. Il se lève et roule la femme à sa place et se couche à sa place. Puis, il réveille le curé :

- Vite, lève-toi qu'on donne un coup de pied à Ğéħa\*.

Le curé se lève, il court, il court, et donne à sa femme un grand coup de pied en disant :

- Allez va, Ğéħa\*, j'espère qu'on ne te reverra plus jamais !
- Allez va, femme du curé, j'espère qu'on ne te reverra plus jamais, [répondit Ğéħa\* en écho].

---

<sup>12</sup> La femme s'adresse à son époux avec son titre de curé.

Le curé se retourna et le voit :

- Tu es encore là, toi ?
- Bien sûr ! Est-ce que je peux me séparer de toi ? Alors ? reprit-il, tu es fâché maintenant ?
- Bien sûr que je suis fâché.

Et on revient à la même histoire. « Bien sûr que je suis fâché ». [Ĝéħa\*] lui dit : « Alors, donne » et [il] lui enleva sept morceaux de chair d'entre les deux yeux et les apporta à son frère.

*//Conteur : C'est l'histoire, l'histoire de ma grand-mère.*

*Moi : Elle est jolie.*

*Conteur : Je me suis un peu perdu, ça fait longtemps que je ne l'ai pas racontée.*

*Moi : Ce n'est rien.*

*Accompagnateur : Oui, mais on a compris où. //*

## 28. Le loup et Abū l-Ḥuṣayn\*

(Abdellatif Qoteich – Beyrouth)

*// Conteur : C'est l'histoire du loup et d'Abū l-Ḥuṣayn\*. Abū l-Ḥuṣayn\* veut dire le renard.*

*Moi : Oui. //*

Maintenant, Abū l-Ḥuṣayn\*, que parvient-il à chasser ? Un poussin, une poule ou un poulet, des choses comme ça. L'autre [le loup] chasse quoi ? Euh...Des moutons et des brebis, quelque chose de gros.

Abū l-Ḥuṣayn\* passe près du loup :

- Salut voisin ! Comment vas-tu ? Comment va la santé ? Je te souhaite un bon appétit.

Il brûlait d'envie de manger quelque chose.

- Entre déjeuner avec moi, [fait le loup].
- Non, j'ai déjà mangé, j'ai chassé un petit poussin.

Maintenant, pour lui montrer qu'il était honnête, qu'il ne venait pas tourner autour de lui par intérêt personnel, non, bien au contraire, maintenant, il lui dit :

- Je veux te dire -

Une fois, il [le renard] dit :

- Je veux te parler de quelque chose. Puisse Dieu te conserver cette bonne santé qui est la tienne, tu chasses beaucoup, c'est très bien. Puisse Dieu toujours pourvoir aux besoins de tous. Pour moi, les poussins me suffisent, ce n'est pas grave, il n'y a pas de problème. Maintenant toi, tu vas prendre de l'âge, tu vas vieillir et le froid approche et toutes ces choses.
- Eh oui, mais que puis-je faire ?
- Pendant que tu chasses, si tu chassais quelques moutons de plus, je te les écorcherais, je nettoierais leurs peaux, et je t'en ferais un manteau de fourrure [silence] dans lequel tu te sentiras bien cet hiver.

Lui, il voulait...

- Tu sais faire ça toi ?
- Mais bien sûr, mieux que d'autres ! J'en ai déjà confectionné pour une centaine de gens. Mais, c'est un service que je te rends, un simple service ; je ne te demande rien en retour. Ne va pas penser que tu vas chasser pour moi, non, non, non !

Maintenant, par Dieu, le loup fut convaincu par cette proposition. Il partait à la chasse et lorsqu'il prenait un mouton pour lui, il en prenait deux et même trois pour Abū l-Ḥuṣayn\* et

ainsi de suite.

- Alors? [lui demanda-t-il.]
- Oui, très bien, leur laine est très bonne. Je verrai ce que cela donnera lorsque la confection sera finie, on verra mieux avec la confection.

Chaque fois qu'il n'avait plus rien, il allait le voir.

- Alors ?
- Oh ! par Dieu, je n'en ai pas assez ; je ne suis qu'au milieu du dos.

Il chassait.

- Où en est-on ?
- J'en suis à la poitrine.

Il chassait, il lui en fallait pour les manches. Il chassait, il lui en fallait pour la ceinture. Il chassait, chassait ; [le renard] continua à l'envoyer à la chasse jusqu'à qu'il fût réellement vieux et qu'il mourût. Mais la fourrure n'était pas finie et jusqu'à présent, elle n'est pas encore finie [rires].

*//Conteur : C'est une de ces histoires qui, évidemment, contiennent de nombreux enseignements, comment il l'a trompé, comment ces projets gouvernementaux dont on nous promet l'exécution imminente mais que l'on ne voit jamais réalisés, qui débutent et ne se terminent jamais, comme la fourrure d'Abū l-Ḥuṣayn\*...*

*Accompagnateur : Ah, c'est la fourrure d'Abū l-Ḥuṣayn\*!*

*Conteur : Voilà ! Pour de nombreux projets, on attend des années, des âges, des gens meurent d'autres naissent et le projet n'est toujours pas achevé ; tu peux donner [à ce conte] nombre de significations.*

*Moi: Oui.*

*Conteur : C'est une des choses [contes] que j'avais retenues. //*

## 29. [Emm Ḥasan\* et le djinn]

(Abdellatif Qoteich – Beyrouth)

*Il y a encore une autre*<sup>1</sup>...Il y avait un homme à qui sa femme rendait vraiment la vie impossible. Il dit :

- Par Dieu -

On lui dit :

- Qu'as-tu ?

On lui dit [ensuite] :

- Tu n'as que le puits dans lequel habite un djinn [pour t'en débarrasser]. Un puits profond près duquel personne n'ose s'approcher. Celui qui y descend, c'en est fini de lui.

Elle s'appelait Emm Ḥasan\*, la femme. Il lui fit la conversation jusqu'à ce qu'ils arrivent près du puits où était le djinn, il la pousse et la fait tomber dans le puits. Où est-elle tombée ? Elle n'est pas tombée sur le sol, mais elle est tombée à califourchon sur le djinn. C'est-à-dire qu'elle n'est pas arrivée jusqu'au sol, mais sur le djinn auquel elle s'est agrippée. Le djinn a été surpris par elle, il était pris à la gorge. Il se mit à crier. C'est lui, le djinn, qui criait à cause d'Emm Ḥasan\* [rires]. Elle était forte Emm Ḥasan\*! Jusqu'à ce que- il la fit veiller, la fit veiller [encore], jusqu'à ce qu'elle s'assoupit un peu. Il se dégagea d'elle et s'enfuit. Il s'enfuit d'Emm Ḥasan\*. Où pouvait se cacher le djinn ? Il a vu quelqu'un de plus fort que lui en la personne d'Emm Ḥasan\*. Il se cacha dans la fille du vizir. La fille du vizir était d'une grande beauté ; il n'y avait pas plus beau qu'elle, cette fille. Le djinn l'habita.

- Cette fille n'avait rien ! Comment se fait-il qu'elle se soit transformée ainsi sens dessus dessous ?

Personne ne le savait. Les devins sont venus, les prêtres sont venus, les voyants sont venus, et sont aussi venus [d'autres]... On annonça dans la ville que celui qui guérirait cette fille, on la lui donnerait en mariage et « je lui donne la moitié des mes biens » à la fille du vizir<sup>2</sup>. De plus, il [le vizir] l'avait préparée à succéder au roi. « Celui qui n'y arriverait pas<sup>3</sup>, je vais le tuer ».

//*Accompagnateur : Celui qui ?*

---

<sup>1</sup> Ce commentaire du conteur fait suite à sa remarque qui clôt le conte précédent « Voilà une des choses que j'avais retenues par cœur ».

<sup>2</sup> Nous reconstituons la phrase qui pourrait être mal comprise telle quelle : « Le vizir donnera sa fille en mariage ainsi que la moitié de ses biens à l'homme qui réussira à la guérir ».

<sup>3</sup> Littéralement, « celui qui non » dans le sens de « celui qui « ne pas [la guérir] ».

*Conteur : Celui qui n'arrive pas à guérir la fille, je veux le tuer. C'est-à-dire qu'il serait en train de se moquer de lui [le vizir], il considérerait que c'est un tricheur, et ainsi, etc. //*

Maintenant, la nouvelle arrive à ce type, au mari d'Emm Hasan\*. Il devine qu'il ne pouvait s'agir que du djinn du puits. Il n'était pas connu comme un voyant ou un guérisseur ou des choses de cette sorte, c'était un homme ordinaire. Il leur dit :

- Je peux la guérir.
- Mais tel qui est cent fois plus capable que toi, [le vizir] lui a coupé la tête, et tel et tel...
- Je la guérirai, leur dit-il.
- Mais tu t'y connais toi ?
- Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Je veux me sacrifier moi-même ; d'ailleurs je n'en veux pas de cette vie !

On alla annoncer au vizir que quelqu'un disait qu'il pouvait la guérir.

- Qui est-ce ?
- C'est Untel.
- Qui est cet Untel ?
- Un homme ordinaire.
- Lui avez-vous fait comprendre qu'il risque la mort et que je veux... ?
- Oui, on le lui a fait comprendre, d'ailleurs il le savait avant qu'on le lui dise.
- Bon, que- amenez-le. Je veux le voir moi d'abord, dit le vizir [qui lui demanda] :
- Quelle est ton histoire, toi ?
- Excellence, je peux la guérir.
- Tu sais ? Tu as déjà guéri quelqu'un ?
- Non, je n'ai jamais guéri qui que ce soit ! Mais, cette fille, je peux la guérir.
- Je te tuerai.
- Tuez-moi. Vous me tuerez avant que j'entre [la voir] ou après ?
- Non, après.
- Alors laissez-moi entrer.

Il entra et [silence] salua celui-là [le djinn]. Il ne répondit pas. Il lui dit :

- Je ne viens pas te dire de sortir de la fille du vizir, je viens juste te dire qu'Emm Hasan\* est sortie du puits. [Rires]

[Le djinn] s'enfuit. [Il s'enfuit si vite qu'] il ne sut comment il était parti. [rires]. [Il s'enfuit si

vite qu'] il ne sut comment il était parti !<sup>4</sup>

*//Accompagnateur : Et la fille du vizir fut guérie.*

Et la fille du vizir fut guérie. Et il l'épousa.

*Accompagnateur : Et Emm Ḥsein sortit du...*

*Conteur : Emm Ḥasan\**

*Accompagnateur : Oui, Emm Ḥasan\*.*

*Conteur : Emm Ḥasan\* et la fille du vizir.(en riant)*

*Accompagnateur : Mais lui alors doit être Abū Ḥasan\*.*

*Conteur : Oui Abū Ḥasan\*, mais lui n'osait pas dire qu'il était Abū Ḥasan\* car il lui était promis et elle [la fille du vizir] n'accepterait pas [qu'il ait déjà un fils].[rires] //*

---

<sup>4</sup> Toute cette séquence est énoncée dans un rire.

### 30. Le chameau

(Abdellatif Qoteich – Beyrouth)

*// Conteur : Qu'est-ce que je peux encore te raconter ? J'avais écrit les titres...*

*Accompagnateur : Tu m'avais parlé de l'histoire du chameau et...*

*Conteur : Ah oui, le chameau, oui c'est exact. //*

Ce chameau, comment-

*//Conteur : [Au fait,] tu as déjà vu des chameaux toi ?*

*Moi : Oui.*

*Conteur : Très bien.//*

Ce chameau, quelle est son histoire ?

Bien entendu [c'est] un animal patient, il peut rester sept ou huit jours sans manger et sans boire, [portant] une charge lourde, dans le désert. « Le vaisseau du désert », c'est ce qu'on dit à son sujet. Maintenant, quand il y eut l'agriculture et qu'on commença à transporter de la paille, des plantations telles que du blé ou des légumineuses que l'on transportait des champs aux aires de battage, on les transportait sur qui ? Sur les chameaux. Maintenant, les chameaux – les propriétaires, le propriétaire des chameaux avait une ânesse, un âne. Il montait dessus et attachait les chameaux par une corde qui les relie de bât à bât et ils se suivaient, attachés l'un à la suite de l'autre. Comme un train<sup>1</sup>,

*/Moi : Oui./*

c'est la même chose ; et eux, ils marchaient derrière eux.

Le chameau se mit à regarder autour de lui, pardi<sup>2</sup>, quand l'agriculture arriva, il commença à sentir sa dignité. Il dit :

- Moi je veux avoir une entrevue avec notre Seigneur<sup>3</sup>.
- Que veux-tu lui dire ?
- Mon frère, je veux Lui parler.
- A propos de quoi ?
- A propos de quelque chose qui me concerne personnellement.
- Ils peuvent te donner une solution, ou Gabriel, ou Michel ou Is<sup>4</sup>...

---

<sup>1</sup> Le mot « train » est employé en français par le conteur. Il s'agit d'un mot français entré dans la langue arabe. Le terme arabe qui signifie « train » (*qitār*) désigne également une file d'animaux, ou un convoi, une caravane.

<sup>2</sup> Littéralement « maudit soit l'honneur ».

<sup>3</sup> Sans préjuger de nos convictions, il est clair que la majesté divine est pour le conteur une incontestable réalité, d'où l'emploi de majuscules.

<sup>4</sup> Le nom est interrompu. Il s'agit très probablement du début du nom d'Isrāfīl, l'équivalent coranique de Raphaël, considéré comme protecteur des voyageurs.

- Non, Lui personnellement.

La nouvelle se transmettait d'un ange à un ange supérieur jusqu'à ce qu'elle arrive à celui qui était le plus proche de notre Dieu. L'information arrive à destination.

- Ce chameau insiste, il veut voir notre Dieu pour une raison très personnelle que personne, qu'il ne veut dire à personne d'autre.

La justice divine décrète que quand tous ceux qui sont autour de notre Dieu n'arrivent pas à régler le problème, Il s'en mêle lui-même. Il leur dit :

- Qu'il vienne.

Le chameau entre, il Le salue et dit :

- Seigneur, moi, eh bien, Tu m'as fait une bosse contrairement à tous les autres animaux du monde et j'ai accepté, j'ai dit « ce n'est pas grave ». Quelqu'un nous a frappés sur notre poitrine et son pied est resté marqué sur ma poitrine.
- //Conteur : Il a ici...

*Accompagnateur : un creux-*

*Conteur : Oui, non pas un creux, comme un sabot ici [sur l'abdomen], il en a cinq lui, quatre sur lesquels il marche et un ici [sur l'abdomen] qui lui permet quand il se pose au sol, que ça [son abdomen] ne soit pas tendre, il a une épaisseur [dans la peau, au niveau de l'abdomen qui ressemble à] un sabot même, pour qu'il n'ait pas mal s'il tombe sur un caillou ou autre.//*

Il [le chameau] Lui dit :

- Contrairement aux autres animaux, on nous a donné un coup de pied sur notre poitrine et ce coup est resté marqué et on a dit « ce n'est pas grave », mon destin a décidé que j'aïlle dans le désert, dans cette chaleur, et ce froid glacial la nuit et le jour, sans eau ni cela. Mais Seigneur, il m'est pénible qu'à la fin de ma vie je sois attaché à la queue d'un âne ? [Rires] Cela je ne l'ai pas accepté [rires].

*//Accompagnateur : Il ne lui a pas résolu son problème.*

*Conteur : Non, Il ne le lui a pas résolu. Il lui a dit que c'était son destin. C'est un peu comme notre destin à nous, nous sommes attachés à la queue d'un âne.*

*Accompagnateur : Excuse-moi ces paroles, mais plutôt à la queue de plusieurs ânes. Combien...*

*Conteur : Oui, tout un groupe.*

*Accompagnateur : Ils sont tous attachés à...//*

**31. [Les fleurs de lys]**  
(Hanné Rouhana – Amchit)

[Une fille vivait seule avec son frère. Leurs parents étaient morts.]<sup>1</sup>

Il lui demanda :

- Ma sœur, ma sœur, mon père qu'est-ce qu'il faisait, qu'est-ce qu'il faisait comme travail mon père ?
- Il avait un commerce, lui répondit-elle.
- Nous n'avons pas assez d'argent pour acheter un commerce, pour acheter, pour ouvrir un commerce.

Puis, un an après, elle- il lui dit :

- Ma sœur, mon père qu'est-ce qu'il faisait ?

Elle lui dit – il lui dit :

- On a assez d'argent maintenant pour ouvrir une boutique.

Il ouvrit une boutique. Elle – passait un vendeur de lys, alors elle lui acheta un bouquet de lys et se dit :

- Maintenant je vais le donner à mon frère pour qu'il le mette dans la boutique.

*Oui.* Le lendemain – elle l'avait mis dans un verre d'eau- elle se leva le lendemain et trouva ces lys, [l'eau dans] ce verre était blanche comme de la neige. Elle lui donna envie. Elle lui donna envie, alors elle la but, elle but l'eau. Elle tomba enceinte. Elle tomba enceinte.

*/Auditrice : Oh !/*

Elle se dit :

- Pauvre de moi, qu'est-ce que je vais faire, moi ?

Elle mit – [elle le fit] en cachette, elle ne le dit pas à son frère. Elle eut l'enfant et le mit dans la chambre. Elle l'éleva en cachette, sans que son frère ne le sache. Elle l'éleva en cachette, sans que son frère ne le sache.

*Oui.* Plus tard, cet enfant grandit, il eut 6 ans. *Oui.* Elle lui dit :

- Va lui dire : « mon oncle<sup>2</sup>, je veux un peigne pour ma mère pour qu'elle me coiffe ».

Il partit, il lui dit :

---

<sup>1</sup> Début reconstitué. La conteuse commence à conter alors que les personnes présentes sont en train de parler et que d'autres leur demandent de se taire. D'ailleurs, tout le long de cette séance de contage, il y aura un va-et-vient de personnes qui continuent à parler sans s'intéresser à la conteuse, notamment parce que certaines d'entre elles ne comprennent pas le libanais et ne se rendent pas compte de ce qui se passe.

<sup>2</sup> Oncle maternel.

- Mon oncle, je veux un peigne pour ma mère pour qu'elle me coiffe.

Son oncle lui donna un peigne. Puis, il lui dit :

- Ma sœur, celui-là, un garçon est venu me dire « je veux un peigne pour mon oncle<sup>3</sup> », c'est qui ce garçon ?

*Oui.* Elle, que fit-elle ? Elle le coiffa et dès le premier coup [de peigne], il mourut. Le garçon mourut.

*/Auditrice : Oh !/*

Elle l'enterra dans la chambre. Elle creusa un trou et l'enterra dans la chambre. *Oui.*

*// Accompagnateur : le peigne était donc empoisonné ?*

*Conteuse : Je, je ne sais pas.//*

*Et puis quoi ?* Et elle ferma cette chambre et ne l'ouvrit plus. Elle la ferma. Son frère se maria. Son frère se maria, *oui*, et cette chambre, il n'avait pas le droit de l'ouvrir. C'était interdit. Il leur dit :

- Celle-là, ma sœur a dit : « cette chambre vous n'avez pas le droit de l'ouvrir ».

Puis elle, elle sut qu'elle allait mourir. Elle sut qu'elle allait mourir. Elle lui dit :

- Moi, moi, je ne raconte pas.

Les enfants de son frère :

- Ô notre tante, raconte-nous ce qui s'est passé dans ta vie passé. Ô notre tante, raconte-nous.

Elle leur dit :

- Maintenant quand ton<sup>4</sup> père rentrera ce soir, dites-lui : « notre tante ne racontera pas son histoire à moins que tu ne lui apportes deux chandeliers en or [que tu places] au-dessus de sa tête et deux chandeliers en or [que tu places] sous ses pieds.

*Oui.* Ils lui dirent cela. Son frère était surpris. Il lui apporta deux chandeliers en or et ils les allumèrent. Elle s'assit pour leur raconter l'histoire. Elle leur raconta l'histoire, son histoire<sup>5</sup>.

Elle leur dit :

- Mon frère m'a dit ça...

Elle leur raconta son histoire. Et à peine – elle lui dit :

- Mon frère, je vais mourir. Quand je mourrais, tu m'enterreras dans cette chambre.

<sup>3</sup> Certainement une erreur, « je veux un peigne, mon oncle ».

<sup>4</sup> « Votre » père plutôt, puisqu'il est question de plusieurs enfants. La conteuse se trompe.

<sup>5</sup> Nous supposons ici, en écoutant la suite du conte, que la conteuse se trompe. Il est probable que la femme leur ait raconté une histoire, sans dire que c'était la sienne. Ce n'est qu'en ouvrant la chambre après l'avoir écoutée que le frère se rend compte qu'il s'agissait de l'histoire de sa sœur.

*//Moi : Oui.*

*Conteuse : Oui.//*

Elle arriva au moment où le garçon mourut – elle leur raconta une autre histoire. Le garçon mourut et elle l’enterra dans cette chambre,

*/Moi : Oui/.*

elle l’enterra dans cette chambre et elle mourut. Elle mourut, elle.

*/Moi : Ah !/*

Il [son frère] ouvrit la porte et l’odeur de lys envahit la chambre et la chambre était pleine de lys, pleine de lys dont elle avait bu [l’eau].

*/Moi : Oui/.*

Ils surent que c’était son histoire.

*//Auditrice : Ah, elle ne leur a pas dit que le garçon était son fils ?*

*Conteuse : Non elle leur a raconté une autre histoire. L’histoire d’une fille et de son frère. Et son frère qui disait :*

*- Mais c’est comme l’histoire de ma sœur, c’est comme l’histoire de ma sœur.*

*Jusqu’à ce qu’elle arriva au moment où elle enterra le garçon dans cette chambre, alors son frère ouvrit la chambre et la trouva pleine de lys, jusqu’en haut, jusqu’au plafond.//*

### 32. [Les Grenades magiques]

(Hanné Rouhana – Amchit)

Je connais l'histoire du roi...

*/Accompagnateur : Laquelle ?/*

C'est l'histoire du roi qui devint aveugle. Ses enfants lui dirent :

- Qu'est-ce qui pourrait t'être utile pour qu'on te l'amène ?

Ils allèrent lui chercher une grande pomme.

*// Accompagnateur : elle te l'a déjà contée ?*

*Moi : Oui, mais je l'écoute, je l'écoute.*

*Accompagnateur : Ca ne fait rien, après tu vas me les grouper toutes.*

*Moi : Non, je veux l'enregistrer.*

*Accompagnateur : Tu ne l'as pas enregistrée ?*

*Moi : Je l'ai enregistrée sur...il vaut mieux qu'elles soient les unes après les autres.*

*Accompagnateur : Oui, oui, raconte-la.//*

Ils lui dirent :

- Qu'est-ce qui pourrait t'être utile pour qu'on te l'amène ?

Ils allèrent lui chercher une pomme.

Il leur dit :

- Mon père<sup>1</sup>, je partais et avant que ma pipe ne se consume, j'arrivais à ce pommier. Je coupais une pomme, en mangeais jusqu'à me rassasier et ce qui restait, je le jetais.

Ils lui ramenèrent une dalle qu'ils arrachèrent et chaque marbrure [de cette dalle] était différente de l'autre.

- Oh mon père<sup>2</sup>, je vidais- bourrais ma pipe et allais sur cette dalle. Je déjeunais dessus.

*C'est-à-dire, il la connaissait.*

Ils lui dirent :

- Père, arrête de nous tourmenter. Dis-nous ce qui pourrait t'être utile pour qu'on te l'amène.

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>2</sup> Voir note 1.

- Mon père<sup>3</sup>, leur dit-il, je ne veux pas vous envoyer vers le danger. Ce qui nous serait utile ce sont les pommes- les grenades de la guérison du pays de la perdition<sup>4</sup>.

Ils lui dirent :

- Père –

Il leur donna à chacun une besace [remplie] d'argent et à chacun un cheval. Et ils portaient des bagues. Il les envoya.

Ils partirent au pays de la gu-perdition, guérison- grenades de la guérison du pays de la perdition.<sup>5</sup>

*/Accompagnateur : Au pays de la perdition./*

Ils partirent. Ils partirent et arrivèrent [à un endroit où] ils trouvèrent trois chemins : le chemin du non-retour<sup>6</sup>, le chemin du feu et le chemin de la noyade.

- Mon frère, toi, lequel tu vas prendre ?

L'aîné leur dit :

- Je vais prendre le chemin du feu, je suis l'aîné.

Le second leur dit :

- Je vais prendre le chemin de la noyade.

Le plus jeune, ils l'envoyèrent sur le chemin du non-retour.

*Oui*, il s'en alla. Mais ils enlevèrent leurs bagues et les mirent sous la dalle. Celui qui revient en premier prend sa bague pour qu'ils sachent que leur frère est revenu. Ils firent leurs adieux et se mirent en route<sup>7</sup>.

*// Conteuse : Ton grand-père disait štālū.*

*Accompagnateur : Mon grand-père Bū Ḥaṭṭār ?*

*Conteuse : Oui ! Il nous exaspérait avant de dire un mot [tellement il était lent].*

*Auditrice : Oui, quel est ce mot ? štālū?*

*Conteuse : Oui, štālū, « štālū, ô patron, štālū »<sup>8</sup>*

*Auditrice : štālū veut dire ?*

*Accompagnateur : Ils se mirent en route.*

*Conteuse, en riant : Il nous exaspérait avant de dire un mot, il mettait une heure ! Et il faisait*

<sup>3</sup> Voir note 1.

<sup>4</sup> Expression rythmée et rimée en libanais : *remmān l-šafā men blād l-hafā*.

<sup>5</sup> Un bruit de fond incessant perturbe certainement la conteuse.

<sup>6</sup> Expression rimée en libanais : *tari' l-sedd mā tredd*. Littéralement : le chemin de « bouche-toi et ne ramène pas ». L'article introduit une phrase verbale prise dans sa totalité comme nom du chemin

<sup>7</sup> Elle utilise le mot *štālū* pour « se mirent en route » car elle imite le conteur qui lui a raconté ce conte.

<sup>8</sup> En imitant le conteur Bū Ḥaṭṭār à la fois par ses paroles et son intonation.

des bruits avec sa bouche,<sup>9</sup> oui, « ô patron<sup>10</sup>, vous avez entendu », « mais oui, on a entendu, dis-nous enfin ! ».<sup>11</sup>

Accompagnateur : « ô patron », mais c'est, comment s'appelle-t-il, Adīb Ṣahyūn qui disait ça  
Conteuse : c'est Bū Ḥaṭṭār qui disait comme ça<sup>12</sup>. //

Oui. Et ils partirent. Celui-là, son cheval se noya et il faillit se noyer lui-même ; l'autre, son cheval brûla et il faillit se brûler lui-même, ils dirent :

- [Qu'importe] que notre père guérisse ou qu'il ne guérisse jamais !

Et ils revinrent. L'autre [le troisième fils] regardait derrière lui, [il voyait] un nuage noir et devant lui, [la route] s'ouvrait. *Oui*, il marcha. Et les autres revinrent. Ils se dirent :

- On ne va pas oser rentrer chez mon père sans amener mon frère ! On va reprendre nos bagues et travailler dans ce pays, ici, jusqu'à ce que mon frère revienne.

Ils prirent leur bague et lui laissèrent sa bague. *Oui, et puis quoi ?* L'autre arriva [en un lieu où] s'ouvrit devant lui un jardin dans lequel il y avait un rosier et une treille. Il regarda ce rosier et fut heureux. Il était fatigué. Il laissa son cheval brouter l'herbe verte et il s'endormit sous la treille- sous le rosier. Le soleil cognait, il s'endormit sous le rosier. Et là, il vit un serpent, un serpent gros comme ça qui grimpa sur le rosier. Les oiseaux se mirent à crier dans le rosier. Une *rhémé* \*<sup>13</sup>, une *rhémé* \*. Ils le virent, ils le virent, ils se mirent à crier, à crier, ils eurent peur du serpent.

//Accompagnateur : *Rhémé* \*.

Conteuse : *Rhémé* \*.

Accompagnateur : *Rhémé* \*, c'est un oiseau.

Auditrice : *Oui, oui, un oiseau.*

Conteuse : *Oui. //*

Ce sont ses enfants. Chaque année, elle fait un nid dans cette treille, dans ce rosier et le serpent monte les manger. Lui se réveilla, les trouva en train de crier, il sortit son épée et tua

---

<sup>9</sup> Ce conteur n'ayant plus de dents faisait des bruits avec sa bouche.

<sup>10</sup> Ce conteur, ainsi que de nombreuses personnes de son âge et de son entourage, travaillait dans les champs dans le village de Amchit, dans des terres qui ne lui appartenaient pas. Il avait pris l'habitude de s'adresser aux propriétaires terriens en leur disant « ô maître ». Cette expression est devenue chez lui une habitude et il continua de l'employer pour interpeller ou s'adresser à ses auditeurs.

<sup>11</sup> Elle imite le conteur qui leur racontait et leurs réponses quand ils étaient jeunes et qu'ils l'écoutaient.

<sup>12</sup> On entend ici la fille de la conteuse parler à son père et lui expliquer de quoi il s'agit. Ce monsieur âgé, bien que présent dès le début, a des problèmes d'audition et ne comprend pas très bien de quoi parle son épouse. Sa fille lui parle à voix très haute et couvre en partie la voix de sa mère.

<sup>13</sup> La « mère » des oiseaux qui a la force suffisante pour porter une dalle ou des personnages, évoque l'oiseau rock mais la conteuse emploie le mot *rhémé* (espèce de vautour qui a le corps et le cou blancs et les extrémités des ailes noires) au lieu de *rohḥ* qui désigne l'oiseau rock habituellement. Les deux termes sont proches phonétiquement en arabe.

le serpent. Il tua le serpent et se recoucha. Il se recoucha et s'endormit. La *rhémé* \* revenait avec de la nourriture pour ses petits et le vit :

- Ah, c'est lui qui chaque année me mange mes petits !

Elle alla chercher une dalle [si lourde que] trois hommes ne pouvaient la porter. Elle voulait la jeter sur lui, sur ce jeune [homme]. Ses enfants crièrent :

- S'il lui arrive quelque chose, c'est nous qui allons te tuer. Celui-là nous a sauvés la vie, celui-là a tué le serpent qui montait nous manger. Celui-là l'a tué. Va, va jeter cette dalle et reviens.

Elle alla jeter la dalle et revint. Ils lui dirent :

- Tu descends et tu attends qu'il se réveille. Tu battras tes ailes au-dessus de sa tête pour qu'il se réveille car il y a du soleil sur lui.

Elle battit des ailes.

- Et tu descends et tu lui demandes : « demande et désire ». [Qu'il demande] ce qu'il veut, il t'a sauvé tes enfants !

Elle descendit, ouvrit ses ailes au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'il se réveille. Elle descendit et lui dit :

- Demande et désire.
- Pourquoi ?
- Tu as sauvé la vie de mes enfants. Moi, chaque année je viens faire un nid dans ce rosier et le serpent me les mange. Tu les as sauvés toi, que veux-tu ?
- Moi, je veux les grenades de la guérison du pays de la perdition.
- C'est difficile mais je vais t'y emmener, je vais t'y emmener.

*/Époux de la conteuse : Moi aussi je parais [sur l'écran de la caméra] ?/*

*Oui, il est allé chercher de la nourriture pour ses enfants, elle lui avait dit :*

*/Époux de la conteuse : Que je la cajole un peu alors./ [rires]*

- Tu vas aller chercher un an de nourriture pour mes enfants et tu vas m'apporter sept gigots car je vais te faire traverser sept mers<sup>14</sup> et tu amèneras ta provision.

Il partit, il lui amena sept cuisses de viande d'animal et il lui amena des provisions pour ses enfants, ils les leur éparpillèrent sur le sol, il lui amena des rations et il lui amena- il amena des provisions pour lui. Elle lui dit :

- Monte sur mon dos.

---

<sup>14</sup> Les sept mers, qui reviennent souvent dans les contes et symboliques anciens, désignent la distance la plus éloignée. D'un point de vue islamique et sûrement avec une contamination culturelle chez les chrétiens d'Orient, les sept mers sont mentionnées dans le Coran, sourate 31, verset 27.

Il monta sur son dos et elle s'envola. Elle lui dit :

- Chaque fois que je traverse [une mer],

*/Accompagnateur : Tu me jetteras un gigot.*

- *Conteuse : tu me jetteras un gigot.*

*//Accompagnateur : Puis, il lui donnera de son propre mollet après, hein ?*

*Conteuse : Oui.*

*Accompagnateur : Je m'en souviens de cette histoire. //*

*Oui.* A la septième mer, le gigot tomba dans la mer. Il enleva son mollet, son mollet il l'enleva et le lui jeta. Elle trouva que son goût était différent.

*/Accompagnateur : [La chair] était salée. /*

*Oui,* elle le mit sous sa langue et aussitôt lui dit :

- Sep-six gigots étaient bons, le septième gigot était différent.

Il lui montra [son mollet] :

- Je l'ai enlevé pour toi car [le gigot] est tombé à l'eau.

Elle lui souffla [dessus] et [le mollet] se colla à sa place. *Oui,* elle lui dit :

- Écoute, tu vas dans ce jardin, tu ne regardes rien, tu rentres jusqu'au bout, il y a *quoi donc ?* un grenadier fané, de celui-là tu cueilles autant que tu veux, c'est celui-là qui guérit. Des autres, tu ne touches à rien.

Il s'en alla. Il rentra. Il n'y avait personne dans ce jardin. Il alla et rentra jusqu'au bout de celui-là, il trouva les grenades, il trouva un grenadier fané, il en cueillit un sac et revint.

- Oh, il n'y a personne, [se dit-il].

Il attrapa une pomme, jolie comme ça et la cueillit. Ils l'attrapèrent. Ils l'attrapèrent. [Rires]. Ils lui dirent- ils, ils lui prirent les grenades.

- Tu dois nous amener Sett<sup>15</sup> Bdūr des sept mers<sup>16</sup>.

*//Accompagnateur : À l'intérieur des sept mers.*

*Conteuse : À l'intérieur des sept mers.//*

Elle lui dit :

- Mais moi qu'est-ce que je t'avais dit ? Qu'est-ce que je t'avais dit ? Je ne t'avais pas dit de ne toucher à rien ?

Il lui dit :

- Moi, je n'ai vu personne. Dès que j'ai touché la grenade- la pomme, euh, ils ont fait

---

<sup>15</sup> Dame.

<sup>16</sup> Expression rimée en libanais : *Sett Bdūr men sab' bhūr*

*/Auditrice : ils m'ont attrapé./*

- Mon Dieu<sup>17</sup>, qu'est-ce que je vais te dire ? La prochaine fois si tu fais ça, je te laisse ici et je m'en vais. Maintenant va, va me chercher sept cuisses de viande d'animal pour qu'on t'emmène à nouveau.

Elle l'emmena vers sept nouvelles mers. *Dis-toi que cette fois-ci, cette fois-ci, c'était bon, cette fois-ci, c'était bon.*

*/Époux de la conteuse : Je vais la laisser là et partir.<sup>18</sup> [Rires]*

Celui-là partit, celui-là partit. Elle lui dit :

- Maintenant, tu vas aller chercher une botte de fourrage vert et un agneau, un agneau

*//Fille de la conteuse : Il va chercher quoi ?*

*Auditeur : Une botte de quoi elle a dit ?*

*Conteuse : De 'şıl.*

*Accompagnateur : C'est quoi 'şıl?*

*Auditeur : De la paille hachée, du foin.*

*Fille de la conteuse : Ah, du foin, de la paille.*

*Auditeur : Ah, c'est la paille épaisse.*

*Conteuse : Oui, une botte de fourrage vert.*

*Accompagnateur : Comment on l'appelait déjà ? Ḥaşrîné.//*

et tu amènes un agneau et elle, à sa porte, il y a un lion et un *quoi déjà ?*

*//Auditrice : un lion ?*

*Auditeur : Un ogre, je ne sais quoi.*

*Conteuse : Un mouton ?*

*Auditeurs : Non.*

*Accompagnateur : Des gardiens donc.*

*Conteuse : Ils les gardent//*

- Tu jettes l'agneau au lion et le fourrage à *je ne sais pas*, à l'agneau, *ou peut-être un cheval, je ne sais pas*, donc celui-là tu lui jettes le fourrage et tu rentres à l'intérieur et tu verras Sett Bdūr qui se coiffe. Tu enroules ta main dans ses cheveux et tu la tires et tu l'amènes. Tu ne- tu ne- comme ça, tu l'amènes malgré elle.

---

<sup>17</sup> Littéralement, mon oncle.

<sup>18</sup> Il s'impatiente. Ils ne sont pas chez eux lors de l'enregistrement et l'époux de la conteuse souhaite partir avant la tombée de la nuit.

*Oui.* Celui-ci entra et fit comme elle lui avait dit, il n'osa pas faire quelque chose, il n'osa pas  
*/Accompagnateur : Changer [quelque chose]./*

...changer. *Oui, j'ai sauté des épisodes.* Elle lui dit :

- Écoute mon lion.
- Toute ta vie tu ne m'as donné que du son. Il m'a donné un agneau que je ne finirai même pas en un mois.
- Écoute mon...

*/Auditrice : mon cheval./*

cheval.

- Il m'a donné une botte de fourrage vert, je ne la finirai même pas en un mois.

*//Accompagnateur : toute ta vie tu ne m'as donné...tu m'as laissé sans manger. Bon, disons comme ça.*

*Conteuse : Non, [au cheval] du son. Et au lion l'agneau. Au lion l'agneau et l'autre du son, elle lui donnait un peu de son. //*

- Va, que Dieu soit avec toi<sup>19</sup>, lui dirent-ils.

Elle amena- elle était contente que ce soit lui qu'elle allait épouser, elle croyait qu'il la cherchait pour elle- qu'il la cherchait pour lui. Il alla chez...

*/Auditrice :La rhémé \*/*

*La rhémé \*<sup>20</sup>. J'ai sauté des épisodes. Il y avait un aveugle. Il y avait un aveugle. Il l'a amenée, il l'avait amenée pour l'aveugle.* Elle lui dit :

- Comment, c'est à lui que tu m'amènes ?
- Oui, je t'amène pour qu'il me donne l'épée sertie [de pierres précieuses].

Il le lui avait pris et lui avait dit :

- Va me chercher Sett Bdūr.

Elle lui dit :

- Moi je ne, je ne veux pas de l'aveugle. C'est toi que je veux.

Il lui dit :

- Qu'est-ce que je fais ?

*La rhémé \** lui apprit. Elle lui dit- elle lui fit enlever sa chemise, elle lui dit :

---

<sup>19</sup> Ironique. Ils sont contents de se débarrasser d'elle.

<sup>20</sup> Il est clair que l'homme n'allait pas chez la *ruhāma\**. La conteuse, influencée par l'auditrice, répète ce que celle-ci lui dit. Mais, dans le cheminement du conte, elle se rend compte qu'elle a sauté des épisodes car le jeune homme doit livrer Sett Bdūr à l'aveugle qui la lui a demandée. Or, elle ne nous avait pas parlé de l'aveugle.

- Tu l'accroches au clou dans la porte et tu donnes la manche à l'aveugle et tu lui dis : « voici Sett Bdūr, mais elle est timide, elle est timide, elle n'entrera que quand on sera partis ».

Sett Bdūr s'en alla avec lui et lui, il lui donna la chemise. Il lui disait :

- Rentre, rentre, ils sont partis, ils sont partis, rentre. Rentre.

Et il tirait sur la chemise, la chemise s'est déchirée et la chemise était sans Sett Bdūr<sup>21</sup>. Il prit l'épée et partit chez la *rhémé* \*. La *rhémé* \*lui dit :

- Allez, va chercher six<sup>22</sup> gigots de viande pour que je t'emmène.

Elle l'emmena. Elle l'emmena. La *rhémé* \*- il lui apporta - elle lui dit :

- Monte sur mon dos.

Il monta sur son dos, lui et Sett Bdūr et ils s'envolèrent. Ils s'envolèrent chez les grenades, chez les grenades, *oui*. Là, les grenades, *oui*, il voulait l'oiseau, *j'ai encore été trop vite pour vous*, il voulait l'oiseau, le bulbul<sup>23</sup> chanteur. Il voulait le bulbul chanteur. Le jardin<sup>24</sup>, il voulait le bulbul chanteur. Et lui aussi voulait le bulbul chanteur. Il lui avait plu le bulbul chanteur. Elle lui dit, la *rhémé* \* lui dit :

- Maintenant, tu prends le bulbul chanteur et Sett Bdūr et va au bout du village. Et moi, tu me mettras dans la cage. Mets-moi, moi, dans la cage et ne crains rien. Quand vous serez au bout du pays, je m'envolerai et je viendrai à vous.

Il lui dit :

- Non, et si tu n'y arrivais.

Et il se mit à pleurer. Elle lui dit :

- Je te dis [de faire ça] sinon je te laisse ici et je m'en vais.

*/Époux de la conteuse : elle est longue cette histoire ! /*

*Oui*, Il fit ce qu'elle lui dit. Il la mit dans la cage et leur dit :

- Voici le bulbul chanteur. Donnez-moi les grenades.<sup>25</sup>

Ils lui donnèrent les grenades et lui leur donna la *rhémé* \* en leur disant que c'était le bulbul

<sup>21</sup> La conteuse trouve ce passage très drôle.

<sup>22</sup> Sept ?

<sup>23</sup> Petit passereau des régions chaudes de l'Ancien Monde, au plumage terne, au vol incertain, mais souvent bon chanteur. Les bulbuls sont élevés pour leurs chants mélodieux. Le rossignol des contes persans est un bulbul.

<sup>24</sup> Probablement, les gardiens du jardin.

<sup>25</sup> Nous estimons ici que, pour une meilleure compréhension du conte, il est nécessaire de reconstituer les différentes étapes par lesquelles le héros est passé pour récupérer les grenades. Nous supposons que le héros, une fois qu'il a cueilli la pomme dans le jardin, a été attrapé par les gardiens qui lui ont repris les grenades de la guérison. En échange, ils l'envoient chercher le bulbul chanteur. En cherchant le bulbul chanteur, il a dû désobéir aux ordres donnés par la *ruhāma*\* et se faire attraper. Le propriétaire du bulbul lui a demandé en échange l'épée de l'aveugle. Il a dû également se faire attraper par l'aveugle, qui, en échange, lui demande de lui ramener Sett Bdūr. Grâce aux conseils de la *ruhāma*\*, il réussit à partir avec Sett Bdūr, les grenades, le bulbul chanteur et l'épée.

chanteur et il partit, il prit Sett Bdūr, le bulbul chanteur, l'épée et [les grenades] et il s'en alla. Il partit au bout du pays. La *rhémé* \* cassa la cage, elle se releva et cassa la cage et s'envola vers lui. Elle s'envola vers lui, il la retrouve, il se met à l'embrasser et la carr- tellement il était heureux. Elle leur dit :

- Montez sur mon dos.

Ils montèrent sur son dos, lui et Sett Bdūr et le bulbul chanteur. *Oui*, elle s'envola vers ses enfants. Ses enfants avaient grandi et ils se mirent à pousser des youyous et étaient contents, tellement ils étaient heureux que leur mère soit rentrée et le jeune homme qui les avait sauvés était rentré et ainsi de suite. Elle lui dit :

- Maintenant, je ne peux pas aller vers le Nord. Tu dois aller au pays, tu trouveras un homme qui dit « une jument à cinq cents, la jument à cinq cents ». Tu l'achètes et tu la ramènes, tu ne lui dis absolument rien. Et si tu lui dis quelque chose, que Dieu te vienne en aide.
- Non c'est fini, je t'écoute maintenant.

Il s'en va et il entend « jument à cinq cent, jument à cinq cent ». Qu'est-ce que c'était ? Des roseaux. Une jument faite avec des roseaux. Il n'osa pas parler.

- C'est ça qui va me ramener dans mon pays [se dit-il] ?

Une jument faite avec des roseaux, *oui*. Il revint. Elle lui dit, elle lui dit :

- Allez, montez dessus.

Il monta [rires] sur la jument, lui, Sett Bdūr et la *rhémé* \*. Ils lui firent leurs adieux, ils poussèrent des youyous et lui firent leurs adieux et tout. [La *rhémé* \*] dit :

- Monte, allez, emmène-le au chemin du non-retour.

Et ce roseau s'envola [rires]. Le roseau s'envola au dessus du chemin du non-retour. Il arriva, il descendit là-bas, à l'endroit où ils avaient mis les bagues. La jument partit en morceaux. Quand il descendit d'elle, elle se désagrégea. Il regarda, il souleva la dalle, il trouva sa bague, il n'y trouva pas les bagues de ses frères. Il se dit :

- C'est sûr que mes frères sont ici, dans ce pays.

Il dit à Sett Bdūr:

- Viens, que l'on voit si mes frères sont là.

Il partit et trouva un frère chez le cuisinier et un frère à la boulangerie. Il les reconnut. Il les reconnut. Il dit au patron de la boulangerie :

- Maintenant, tu vas m'envoyer du pain avec ce jeune homme.
- Maintenant tu [cuisinier] m'enverras à déjeuner avec ce jeune homme.

Il lui dit :

- Comme tu le désires.

Ils partirent, ils partirent. Ils regardèrent et virent que leur frère avait changé un peu,

*// Époux de la conteuse : On a commencé à s'endormir.*

*Conteuse : Oui [rires]. //*

ils trouvèrent leur frère changé. Ils lui dirent :

- Mon frère, tu es mon frère ?

Il leur dit :

- Oui, je suis allé chercher- j'ai eu du mal mais j'ai trouvé les grenades de la guérison à mon père et je ne sais quoi.

*Oui*, ils le prirent dans leurs bras et l'embrassèrent et ainsi, il leur dit :

- Allez, venez avec moi qu'on rentre, venez partez avec moi.
- On va dire à celui-là, [à] notre patron, pour lui dire...

Mais ils étaient jaloux de lui. Ils étaient jaloux de lui, il avait amené Sett Bdūr et comme ça... et ils partirent avec lui. Ils partirent avec lui. Là-bas, là-bas que firent-ils ? Ils voulaient boire, ils voulaient boire. Ils le descendirent dans la source, ils le descendirent dans la source, lui leur frère *oui* et la corde se coupa. La corde se coupa.

*//Époux de la conteuse : C'est les enfants de leurs enfants maintenant. /[rires]*

Ils le laissèrent, prirent Sett Bdūr et s'en allèrent. Ils s'en allèrent. Ils arrivèrent dans leur pays et dirent à leur père que :

- Mon frère est allé sur le chemin du non-retour et nous avons ramené les grenades de guérison et ainsi...

Leur père guérit. Il guérit. Il mit les grenades et guérit. Il guérit. Il leur dit... Eux se disputaient.

*//Accompagnateur : Ils lui ont dit de mettre les grenades sur ses yeux ou de manger les grenades ?*

*Conteuse : Non, qu'il les mette sur ses yeux.*

*Accompagnateur : Sur ses yeux, oui.//*

Mais eux étaient jal-mais eux se disputaient Sett Bdūr pour voir qui allait l'épouser et leur frère - un berger passait, il se pencha sur le puits pour remplir [de l'eau], il lui dit :

- Je t'en prie, sors-moi.

Il lui donna l'or qu'il avait encore, au berger et lui dit :

- Prends tes habits et donne-moi mes habits- Prends mes habits et donne-moi tes habits.

Il mit un bonnet sur sa tête et porta les habits du berger et partit chez, chez son père. Il partit.

Il leur dit... Il avait changé, il avait porté les habits du berger. Il dit au [représentant du] roi là-bas, il dit :

- Mettez-moi dans ce jardin chez vous, je n'ai rien, laissez-moi dans le jardin chez vous, j'arrangerai le jardin.

Ils demandèrent au roi, il leur dit « oui », il leur dit « oui, laissez-le ». Ils lui donnèrent à manger et il s'installa dans le jardin. Il s'installa dans le jardin. Sett Bdūr avait un bracelet de cheville, un bracelet et elle avait donné le même au jeune homme.

*//Accompagnateur : la paire oui.*

*Conteuse : oui, elle lui avait donné le deuxième. //*

Elle lui avait donné le deuxième et avait gardé l'autre. Eux, se disputaient Sett Bdūr. Leur père leur dit :

- Mon père<sup>26</sup>, que l'un de vous la prenne.
- Non, moi je la veux.
- Non, moi je la veux.
- Moi [dit-elle], [je veux] celui qui me fera un bracelet identique [au mien].

*/Accompagnateur : Le deuxième bracelet, oui./*

Ils allèrent chez les joaillers, personne ne sut en faire de pareil. Ils en apportaient une copie, une qui n'était pas la bonne. Lui, celui-là le berger leur dit, il leur dit :

- Mais qu'avez-vous, qu'est-ce qui vous tracasse ?
- Cette reine veut un bracelet pareil et on n'en trouve pas un qui lui plaise.
- Moi je vous en fais un pareil, moi je le fais.
- Toi comment tu vas en faire un pareil ?
- Oui, moi je vous le fais. Apportez-moi une bouteille de vin, un *raṭl*\* de noix et un *raṭl*\* d'amandes. Et je le fais, avec le marteau je le fais.
- Comment tu vas le faire ?
- Oui, je peux le faire.

Il s'installa dans la cave, se mit à casser des amandes, à boire du vin dans la cave [rires]. Mais le deuxième bracelet était avec lui. Il partit... Il partit...

- Il me faut trois jours, [leur avait-il précisé].

Au bout de trois jours, il partit, il partit chez le roi. Le roi lui dit :

- Tu en as fait un pareil ? Montre-le moi.
- Voici mon maître, j'en ai fait un pareil.

---

<sup>26</sup> Voir note 1.

- C'est lui, c'est lui que je veux, leur dit-elle, leur dit la reine, c'est lui que je veux, je ne veux pas des autres.

Il enleva le bonnet de sur sa tête et prit son père dans les bras. Son père le reconnut. Les autres furent démasqués.

- Qu'est-ce que tu désires que je leur fasse ? Qu'est-ce que tu désires que je fasse de tes frères ?
- Je leur pardonne.
- Qu'est-ce que tu désires que je fasse d'eux ? Je vais les tuer.

Il voulait les tuer.

- Non, je leur pardonne. Mais qu'ils deviennent des serviteurs au jardin. Qu'ils restent ici mais comme serviteurs. Je leur pardonne, je ne veux pas les tuer.

Lui épousa celle-là, Sett Bdūr et il habita avec son père, son père qui était guéri de la cécité et ils étaient très bien. *Et au revoir*<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> Il s'agit d'un au revoir pressé car son époux, ayant montré des signes d'impatience tout le long du conte, souhaite rentrer chez lui.

### 33. [Quray‘\*]

(Eliès Yazbek – Hsarat)

Il y a longtemps,

//Auditeur : *Il y avait un roi ?*

Conteur : *Un roi, un roi.*

Auditeur : *Oui.*//

qui avait un garçon ; il s’était marié et avait eu un garçon. Sa femme meurt, il en épouse une autre de qui il a deux autres garçons.

Ces enfants allaient à l’école. L’enfant de la première [épouse] était intelligent et brave. Ils allaient à l’école, il apprenait plus que ses frères. Quand il rentrait à la maison- ses frères étaient paresseux. Sa mère - la mère des enfants voulait inventer quelque chose pour se débarrasser du garçon, pour l’éloigner de ses enfants, l’enfant de la première [épouse]. Elle avait une vieille voisine, elle lui dit :

- Ma grand-mère<sup>1</sup>, ma voisine, je veux me débarrasser de ce garçon. Il est plus intelligent que mes enfants ! Comment on peut trouver une solution ?
- C’est très facile, ma grand-mère. Maintenant, tu vas creuser un grand trou devant la porte et tu le recouvres avec une natte. *Avant, on mettait des nattes.*

Elle met une natte devant la porte.

Le garçon, lui, avait un cheval. Avant de rentrer chez lui, il passait toujours voir son cheval. [Ce jour-là], en rentrant, il passe voir le cheval ; il lui dit - il le trouve, ce cheval, les larmes aux yeux.

- Qu’as-tu ?
- Tu es perdu!
- Comment ?
- Ta belle-mère<sup>2</sup> t’a tendu un piège pour te tuer pour se débarrasser de toi.
- Comment ?

Il le lui raconte.

En allant avec ses frères, il leur dit :

- Mes frères, venez, on va jouer à saute-mouton<sup>3</sup>.

Ce garçon-là court, saute et il est agile, il est plus agile qu’eux, il se retrouve à l’intérieur [de

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>2</sup> En libanais, « tante maternelle ». Voir glossaire.

<sup>3</sup> Le conteur dit : « deux pas et une chèvre ». Traduction libre par saute-mouton

la maison]. Ces frères voulurent l'imiter, mais l'un d'eux tombe dans le trou. Il se blesse. Quand quelqu'un est blessé, il meurt. Elle lui avait tendu un piège pour s'en débarrasser, elle a tué son fils.

Elle revient après et elle lui dit [à sa vieille voisine] :

- Qu'est-ce que je peux faire encore pour me débarrasser de lui, quelles qu'en soient les circonstances ?
- Oui. Maintenant, tu vas préparer à manger et ils vont rentrer déjeuner, ils vont vouloir manger. Tu lui mettras du poison dans son assiette et tu mets la nourriture comestible à tes enfants<sup>4</sup>.

Il passe voir le cheval et il lui dit, il lui raconte, il lui dit :

- Voici l'histoire, ta belle-mère veut te tuer. Elle t'a mis du poison dans la nourriture.

Celui-là arrive, il s'assoit pour manger auprès de ses frères - de son frère et lui dit :

- Regarde, regarde mon frère, regarde la souris qui est au plafond.

Il fait glisser son assiette devant son frère et prend l'assiette de son frère. Il ne lui arrive rien, l'autre garçon mange et meurt. [rires] Elle a tué ses deux enfants. Que va faire la reine ? Elle veut mettre un terme à sa vie mais comment va-t-elle mettre un terme à sa vie, personne ne sait.

Elle vient, elle dit à la vieille, elle lui dit :

- Il a tué ses deux frères avec tes conseils. Comment je vais faire ?
- Ce garçon en rentrant à la maison, où est-ce qu'il va ? où est-ce qu'il vient ?
- Il passe voir son cheval et lui donne à manger puis rentre à la maison.
- C'est le cheval qui lui raconte. Il faut trouver quelque chose pour que tu tues le cheval pour pouvoir te débarrasser de lui et qu'on trouve une solution.
- Oui.

Il rentre à la maison, passe voir son cheval [d'abord]. Le cheval lui dit :

- Ta belle-mère t'a fait un coup, elle va d'abord m'égorger pour qu'elle puisse te tuer.
- Oui. Comment ?
- Maintenant, ton père va te dire : « je veux ta belle-mère est malade- elle a fait semblant d'être malade, elle - et le seul médicament qui puisse lui être utile est du

---

<sup>4</sup> On note que le fils blessé et mort réapparaît ici.

sang de cheval. Il lui faut le sang d'un cheval qui ait une tache blanche sur chaque patte ».

- Bon.

Il dit à son père :

- Père, si le sang de mon cheval ne suffit pas, je me tuerai moi-même.

- Bon! Allez chercher le cheval qu'on le tue.

- Mon père, je veux le monter et aller faire une promenade aller-retour avec lui puis tuez-le.

- Oui.

Il monte sur son cheval, c'est le cheval qui lui avait donné les indications, il monte sur le dos du cheval et après avoir effectué une promenade aller-retour, il revint vers son père, met pied à terre et lui dit :

- Donne-moi la main.

Il prend la main de son père. Il embrasse la main de son père. Puis, le cheval l'emporte, rapide comme le vent, il l'emporte vers une autre tribu, chez un autre roi.

Le cheval s'en va et lui s'arrête près du palais. Le roi avait un jardinier. Il avait un jardin. Il avait un jardin dans lequel il avait mis quelqu'un pour s'en occuper. Il lui dit, il lui dit :

- Y a-t-il du travail ? On peut trouver du travail ?

- Tu m'aides dans ce jardin, tu manges et tu bois et tu prends ton salaire.

- Oui, je t'aide.

Celui-là commence à aider le jardinier dans son jardin. [Un jour], le jardinier eut envie d'aller voir sa famille, voir ses enfants, se promener et leur rendre visite. Il lui dit :

- Quray<sup>5</sup>, – il s'était fait nommer Quray<sup>5</sup>– fais attention au jardin, je vais m'absenter pour voir ma famille et revenir. À mon retour, je te ramènerai une demi-once<sup>5</sup> de halva.

- Très bien, tu peux y aller, à ton service !

Celui-là part, le jardinier. Que fait-il, celui-là, quand le jardinier part ? Il brûle un crin de la queue de son cheval. Le cheval arrive. Il monte sur le dos du cheval et avec son épée, dans le jardin, frappe par-ci, par-là, il détruit le jardin ne laissant aucun arbre en place, les faisant tous tomber au sol.

Qui l'a vu ? La fille du roi l'a vu d'en-haut et ce qu'il était en train de faire.

Le jardinier revient. Dès qu'il aperçoit le jardinier, il descend de son cheval et se jette dans un

---

<sup>5</sup> L'once est une ancienne mesure de poids valant 200 grammes.

buisson, un buisson qui était par là. [Le jardinier lui dit :]

- Je vais te tuer, qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait du jardin ?
- Maître, un type est venu, il a cassé le jardin, dans tous les sens.

Le jardinier se jeta sur Quray'\* pour le frapper, mais la fille l'interpela d'en-haut :

- Ne lève pas la main sur lui !

Ils se sont mis à travailler le jardin. Ils réussissent à le faire plus beau qu'avant. Quand il fut encore plus beau qu'avant, il eut envie d'aller voir sa famille, ce jardinier.

Le jardinier parti chez ses parents, il brûle un crin de la queue du cheval. Le cheval vient. Il commence [à saccager] le jardin. Il ne laisse aucun arbre en place, il les déracine. La première fois, il ne l'avait détruit qu'en surface, là il les a extirpés de leurs racines, il l'a détruit.

Le jardinier rentre. Il lui avait promis une once de halva. La précédente fois, il lui avait promis une demi-once, là une once [rires] et lui ne lui avait rien laissé dans le jardin. Il lui avait arraché le jardin. Le jardinier arrive, voit l'état du jardin sens dessus-dessous, et Quray'âne<sup>6</sup> était assis dans un buisson. Il veut le frapper mais la fille du roi d'en-haut lui dit :

- Ne lève pas la main sur lui !

Que fait-il celui-là ? Il part s'asseoir dans son cabanon<sup>7</sup>, il lui avait donné un cabanon à Quray'âne, il s'assit dans le cabanon.

La fille du roi dit :

- Père, je veux me marier.
- D'accord.
- Rassemble toute la tribu. J'ai une pomme à la main : celui sur lequel je jetterai la pomme, ce sera lui [mon mari].

Celui-ci qui mettait un des costumes les plus parfaits, l'autre qui trouvait le plus bel habit...

La fille du roi va se marier, elle jettera sa pomme ; sur qui elle va tomber ? Ils arrivent et défilent sous le palais et la fille du roi en haut. Ils passent tous mais elle ne frappe personne.

- Mais qui reste-t-il ? Qui reste-t-il ?
- Il ne reste plus que Quray'âne, l'ouvrier du jardinier !

// *Accompagnateur : Quray'âne, c'est le garçon que la mère voulait tuer ?*

*Moi : Oui.*

*Conteur : C'est celui qui a saccagé le jardin.*

*Accompagnateur : Mais sa belle-mère voulait le tuer et il s'est enfui ?*

*Moi : Oui, oui.*

---

<sup>6</sup> Quray' devient Quray'âne.

<sup>7</sup> Littéralement : pièce, chambre.

*Conteur : Il s'est enfui. Elle voulait tuer son cheval....*

*Accompagnateur : Oui, OK.*

*Conteur : ... et le cheval l'a sauvé. //*

- Faites venir donc Quray'âne!

Ils amènent Quray'âne, elle prend la pomme et la jette sur la tête. [Rires]

- Maudit soit ton père, tu m'as tué, tu as fait ci, tu as fait ça !

Les jeunes gens qui se tenaient près de lui commencent à crier :

- C'est sur moi qu'elle a voulu jeter la pomme !
- Non, c'est moi qu'elle a voulu toucher, mais la pomme a rebondi sur lui.
- Calmez-vous. Ils vont reformer le groupe à nouveau, ils vont faire défiler le groupe à nouveau.

Ils repassent. Quray'âne s'en va, il rentre dans son cabanon Quray'âne. Ils passent et elle ne touche personne.

- Il reste Quray'âne, l'ouvrier du jardinier.
- Amenez-le.

Dès qu'il passe, elle lui jette sa pomme en plein sur la tête.

Il n'y avait plus de doute. Le roi voulait – le roi était obligé, il devait la lui donner. Elle le prend [pour époux]. Il les marie. Après le mariage, ils s'installent dans ce cabanon, et non au palais avec lui, mais dans ce cabanon.

Il était dans ce cabanon avec elle, elle lui parlait, discutait, il ne lui répondait pas.

{Que fait le roi ? Il y avait un autre roi et ils entrent en guerre. Ils se faisaient la guerre, ils s'attaquaient. (Silence) L'armée du roi s'en va pour affronter l'armée de l'autre roi. Elle lui dit, elle, elle lui dit :

- Je te voyais, - *Non avant cela*}<sup>8</sup>

Le roi tombe malade. Il lui fallait des gazelles. Il lui fallait de la viande de gazelles. Il lui fallait de la viande de gazelles, il devait manger de la viande de gazelles pour guérir. Qu'a-t-il fait ? Elle lui dit :

- Toi, je te voyais faire ce que tu faisais. Et mon père a besoin de viande de gazelles.
- Bon, je vais aller lui chercher de la viande de gazelles, à son service.

Il monte sur son cheval. Il monte d'abord sur un âne, il monte sur un âne et s'éloigne d'eux. Pui, il appelle son cheval. Son cheval vient. Il monte sur son cheval et part. Il tire sur quatre ou cinq gazelles qu'il met sur le dos du cheval et rentre.

---

<sup>8</sup> Le conteur se trompe et commence par cette séquence avant de s'en rendre compte et de se corriger.

Les hommes du roi venaient de partir, venaient de partir pour chasser les gazelles. Ils le voient accrochant les gazelles sur le dos du cheval et venant [vers eux].

- Est-ce que tu vends ces gazelles ?
- Oui, je les vends, [répondit Quray'\*].
- Combien en veux-tu ?

Il leur dit, il leur dit :

- J'ai ce sceau. Chacun d'entre vous, je fais chauffer ce sceau et je le marque sur son flanc et je vous les donne.
- C'est une chose facile alors.

Il avait son sceau, il chauffe alors son sceau et les marque sur le cul.

*// Accompagnateur : Celui qui achète ou la gazelle ?*

*Moi : Non, celui qui achète.//*

Il leur donne les gazelles et revient, rentre. En rentrant, assis sur l'âne, à chaque fois qu'il trouvait une mouche, il la tuait et l'accrochait à une ficelle, jusqu'à ce qu'il eût un collier de mouches.

Elle lui dit :

- Alors, qu'as-tu fait ?
- Tiens, prends ces gazelles et donne-les à manger à ton père : il sera guéri [en lui présentant les mouches].

Les hommes du roi sont revenus avec leurs gazelles.

Il dit :

- Oui.

[Silence] Le roi mange de ces gazelles et guérit.

La guerre éclate entre lui et l'autre royaume. Les hommes du roi dont ce jeune homme avait épousé la fille perdaient, battus par l'autre armée, battus. Sa femme lui disait :

- Mais lève-toi, va aider mon père à la guerre, moi je voyais ce que tu faisais [dans le jardin] !

Celui-là monte sur son âne, attrape une canne à la main, en chantant :

*Mets le ho ! Mets le hi !*

*Exterminons les armées!*

Et il part sur le dos de son âne. Les gens disaient :

- Regardez ! Mais regardez donc, regardez, le gendre du roi, regardez ce qu'il fait !

Dès qu'il était hors de vue, il appelle son étalon, son cheval. Il brûle un de ses crins. Il avait pris un de ses crins auparavant. Il le brûlait et le cheval arrivait. Il porte son attirail de guerre

et les rejoint. Il trouvait l'armée de son beau-père<sup>9</sup> battue. Il pénétrait alors dans les rangs ennemis et y allait de son épée, [donnant des coups] d'un côté et de l'autre. *Avant, il y avait des épées, pas comme aujourd'hui.* Il poursuivait l'autre armée jusqu'à ce qu'elle soit totalement vaincue, vers leur pays.

Puis, il revenait. Il revenait à dos d'âne. Les autres [combattants] étaient revenus [avant lui]. Il montait son âne et s'en revenait. Il tenait une canne à la main et faisait des grands gestes

*Mets le ho !*

*Exterminons les armées!*

- Regardez, qu'est-ce que c'est que ce roi, regardez !

Il y alla une première fois. Une seconde fois, ils y retournèrent. Celle du gendre du roi, l'armée de ce roi, ils l'avaient vaincue les autres, il [le roi] était complètement vaincu. Qu'a fait [Quray'\*] ? Il attendait qu'ils [les ennemis] soient totalement affaiblis et pénétrait les rangs avec son épée donnant des coups par-ci par là, par ci par là, qu'il les faisait fuir et en tuait plusieurs. Et il rentrait.

Ils revinrent, ils revinrent raconter au roi. L'un disait « j'ai fait ceci », l'autre disait « j'ai fait cela ».

Un soldat plus âgé, d'âge moyen, dit :

- Ne les croyez pas, Seigneur, nous n'avons rien fait nous-mêmes. Il y en a un, quand nous combattions, quand les autres fondaient sur nous pour nous tuer, il surgissait de derrière nous, nous dépassait, nous dépassait sans nous parler, fonçait sur les soldats se mêlait à eux, les faisait fuir et les tuait. Si vous ne me croyez pas, venez avec nous demain, vous saurez.
- Soit.

Le lendemain, ils repartent à la guerre et le roi les accompagne pour voir qui était celui qui faisait tout cela. Ils commencent la bataille. Il ne vint pas, il attendit qu'ils soient complètement affaiblis qu'ils ne puissent plus rien faire, alors il s'envola parmi eux.

Il avait déjà brûlé un crin, saute sur son cheval et fend les rangs. Il ne laisse personne, il les fait fuir. Ensuite il se blesse au doigt avec l'épée. En passant devant le roi et il lui montre son doigt blessé<sup>10</sup>. Le roi coupe un morceau de son mouchoir et lui fait un pansement au doigt.

Il s'enfuit et rentre. Il arrive devant chez lui avec son cheval, là où il habitait dans le cabanon avec cette fille. Ils s'assirent. Elle lui dit :

- Oui, voilà, c'est comme ça [que tu dois être].

---

<sup>9</sup> Littéralement, « de son oncle paternel ». Voir glossaire.

<sup>10</sup> Ici, le conteur a fait un geste pour expliquer, en disant « il lui a montré comme ça »

A ce moment-là, la fille était fière de lui avec son attirail de guerre, son cheval attaché dehors. Il rentre chez elle, il tend son bras, il entoure la fille de son bras et s'assoit.

[Les autres] revinrent. Quand ils rentrèrent ceux-là, le roi leur dit :

- Apportez à manger à ma fille et à cet homme [son mari Quray'\*] pour qu'ils puissent manger un bout.

Alors, il envoya- ils prirent à manger pour nourrir Quray'âne, [rires] pour le nourrir. Le cheval hennit. Dès qu'il hennit, toute la nourriture qu'ils portaient tomba par terre, il ne leur restait plus rien. Ils rentrèrent chez le roi :

- Majesté, ô roi du temps, votre fille a un amant, elle fait ceci et cela. Un inconnu qui a attaché son cheval, l'a prise dans ses bras et la cajole.
- Je veux aller moi-même voir, je veux les voir, [et elle,] je vais l'égorger.

Celui-là s'en va, quand il arrive, le cheval hennit. Quand le cheval hennit, il lui dit :

- Chchchut.

Il rentre. [L'homme] lui montre son doigt. *Il lui avait noué son foulard autour du doigt, non ?*

- C'est toi ? Et tu habites ici ?

Il l'emmène alors avec lui au palais. Il y vécut avec son épouse<sup>11</sup> dans le paradis et le bonheur et que la vie des auditeurs soit douce.

Quant à ceux qui avaient apporté les gazelles, il lui dit « Ces chacals<sup>12</sup> qui t'avaient apporté les gazelles, fais-les moi venir ». Il les fait venir. Il lui dit : (en riant) « Montrez leur fesses pour voir ce qu'elles ont »<sup>13, 14</sup>.

---

<sup>11</sup> Littéralement, la fille de son oncle paternel. Voir glossaire.

<sup>12</sup> Littéralement, ces « chats ». Le chat est parfois utilisé comme symbole de la lâcheté

<sup>13</sup> En référence au sceau marqué par Quray', au moment de la chasse.

<sup>14</sup> Élément oublié, rajouté quelques secondes après la phrase de clôture.

### 34. [Les deux princes]

(Eliès Yazbek – Hsarat)

*Je vais vous raconter l'histoire d'un prince. Ce prince- il y avait deux princes frères. Le prince désirait prendre l'air, voir une autre tribu que la sienne. Il dit à son frère :*

- Mon frère, fais attention aux enfants, fais attention à ma femme, je vais me promener et je reviens.
- Oui.

*C'est une petite histoire.*

Ce prince s'en va et reste l'autre. Il avait envie de se balader, il monte sur le dos d'un cheval avec la femme de son frère et ils partent<sup>1</sup>. Disons [qu'à une distance semblable à celle qu'il y a] entre ici et les quarante<sup>2</sup>, il y avait un puits là-bas. Ils s'arrêtent pour donner à boire aux chevaux. Que fait ce prince-là ? Il lui dit :

- Nous devons donner à boire aux chevaux.

En fait, il avait des intentions sur la femme, sur la femme de son frère, il voulait se comporter mal avec elle. Il lui dit :

- Infidélité ?
- Ce n'est pas possible, lui répondit-elle.
- Je jette le garçon dans le puits.
- Fais ce que tu veux, [lui dit-elle].

Ensuite, il attrape le second et dit :

- Infidélité ?
- Non
- Je le jette dans le puits.

Il jette les deux enfants dans le puits.

Qu'a-t-elle fait, elle ? Elle a grimpé sur le dos de son cheval et s'est enfuie. Elle est allée vers une autre tribu. Il y avait un prince qu'on appelait *al-'ārifi*<sup>3</sup>, celui-là. Elle était bien et belle, elle porta des habits de garçon et s'en alla dire au prince :

- Je veux me mettre à ton service.

Le prince avait besoin de quelqu'un qui lui prépare le café, il avait besoin d'un garçon qui lui

---

<sup>1</sup> La suite établit qu'ils prennent également les deux enfants de la femme avec eux.

<sup>2</sup> Nous ne savons pas à quoi font référence ces « quarante ». Un lieu dit, un toponyme, des pas...

<sup>3</sup> Le connaisseur, « celui qui sait ». C'est un juge tribal ou bédouin souvent désigné par le conseil et qui a pour fonction de trancher les litiges selon le droit coutumier.

prépare son café et le lui donne à boire ; et elle préparait un café des meilleurs cafés. Elle faisait battre le pilon<sup>4</sup>. Elle pilait le café et le faisait, et le roi était très content d'elle. C'était un garçon, il ne savait pas qu'elle était une fille, ou chose, une femme.

Celui-là revint, son frère revint. Il dit :

- Frère, où sont les enfants ? Où est ma femme ?
- Mon frère, depuis ton départ, elle a prit ses enfants et elle est partie, et je ne sais ni où elle allait ni d'où elle revenait.
- Il faut alors qu'on aille les chercher pour voir où elle est.

Il emmène son frère et part. Ils arrivent chez *al-'ārifi*, c'est celui [dont le métier est de] les juger tous. Ils vinrent, rentrèrent et s'assirent chez lui. Il ordonne à son garçon<sup>5</sup>, celui-là, *al-'ārifi*, de faire le café. La jeune femme commence à donner des coups dans le mortier. Quand son mari l'entendit donner des coups dans le mortier il se dit :

- Par Dieu, ça fait depuis qu'elle est partie que je n'ai plus entendu ce rythme-là.

Elle prépare le café et le leur porte. Le café qu'elle préparait à son mari, elle le lui fit, elle le leur fit. Elle les avait reconnus.

Ils se mirent à raconter des histoires. Chacun voulait raconter une histoire. Ils racontaient chacun une histoire. Elle, alors qu'ils buvaient le café qu'elle leur avait servi et racontaient des histoires, dit :

- Par Dieu, il y avait un prince qui voulait partir en voyage. Il dit : « Mon frère, tu feras attention aux enfants et ma femme ».

Il lui dit :

- Oui, va.

Une fois son frère parti, il invite la femme à faire une promenade. Arrivés près d'un puits, il lui demande de tromper son mari. Elle n'accepte pas. Il lui dit qu'il jetait le garçon.

- Qu'est-ce que cette histoire qui ne sert à rien ? s'écria le frère.

*//Accompagnateur : Qui raconte ici ?*

*Moi : C'est la femme.*

*Accompagnateur : La femme.*

*Conteur : C'est la femme qui raconte.//*

- Qu'est-ce que cette histoire qui ne sert à rien ?

---

<sup>4</sup> Le café est pilé dans un mortier spécial, de manière scandée, le rythme étant obtenu par le bruit du pilon sur les parois du mortier. Ce rythme particulier, semblable à un rythme de percussions, explique pourquoi, plus loin dans le texte, le prince reconnaît la « musique » particulière que fait son épouse en pilant le café.

<sup>5</sup> Le conteur prononce le mot en français. Mais il ne passe pas d'une langue à l'autre, ce terme étant entré en libanais.

- Continue, enfant, continue. Raconte, enfant, raconte.

Il ne savait pas que c'était sa femme. Elle continua l'histoire. Quand elle termina l'histoire, elle souleva son voile de visage, s'approcha de son mari. Avant de dire cela, elle avait demandé:

- Quelle devrait être sa punition, celui qui a fait ça ?
- Il faut le brûler. Il faut le brûler.

Quand il dit qu'il faut le brûler, elle se fit connaître, que c'était à elle que cette histoire était arrivée.

Il prend sa femme et brûle son frère. Ils le brûlèrent.

*//Conteur : Ça c'est une petite histoire.*

*Accompagnateur : Elle est jolie.*

*Conteur : [rires].//*

### 35. [La ruse du prince]

(Eliès Yazbek – Hsarat)

Il y avait un roi qui avait trois garçons. Ces enfants ont grandi et veulent se marier. Il y avait la fille d'un roi, on allait chez elle, elle acceptait, n'acceptait pas, je ne sais pas. Le jeune homme qui allait chez elle, s'il ne lui plaisait pas, elle le tuait. Le premier de ces enfants du roi y va, il demande sa main. L'homme, si elle parle avec lui, elle le prend [pour époux], si elle ne lui parle pas, elle ne le prend pas. Le jeune homme ayant certaines qualités, elle ne l'a pas tué. Mais elle lui dit :

- Je ne te veux pas, mais je ne te tuerai pas.

Elle l'envoie à la cuisine, éplucher des oignons.

Voyant que son frère tardait à rentrer, le second dit :

- Je vais aller voir. Il tarde à rentrer.

Il part et fait la même chose. [Silence] Celle-ci avait mis une condition, celui à qui elle parlait, elle le prenait, celui à qui elle ne parlait pas, elle ne le prenait pas. Il passe la soirée avec elle. Elle ne lui parle pas. On l'envoie à côté de son frère. On l'envoie à côté de son frère. Elle leur dit :

- Vous, je ne vous tuerai pas.

Il se mit à travailler avec son frère dans la cuisine. Ils faisaient à manger, à boire, épluchaient des oignons, faisaient [ceci et cela]....

Il restait le plus jeune. Le plus jeune dit :

- Je vais aller voir où en sont mes frères.

Il part. En partant, il y avait une fourmilière dans le sol et un lézard sur cette fourmilière. Dès qu'une fourmi sortait de la fourmilière, il la mangeait. Que fit-il ? Il avait un arc et des flèches – *on disait dans le passé* – il prend son arc et ses flèches et vise ce lézard. Il le tue. Le roi des fourmis sort de la fourmilière, il lui dit :

- Ordonne et désire. Que veux-tu ?
- Je ne veux rien de toi. En quoi tu peux m'être utile ? En quoi tu peux m'être utile ?
- Je vais te donner un poil de cette barbe, garde-le avec toi, si un jour tu as besoin de moi, tu le brûles et me demande.

Il prend le poil, le met, l'enveloppe dans un papier et le met dans sa poche en partant. En chemin, il rencontre, trouve quelqu'un. Il était menuisier; il voyage avec lui. Il lui demande :

- Que fais-tu comme travail ?
- Menuisier.

Ils marchent un moment et rencontrent quelqu'un.

- Que fais-tu comme travail ?
- Couturier.

Ils marchent un moment. Un curé les rejoint. Ils se tinrent compagnie, tous les trois<sup>1</sup>, ce jeune homme et les autres. Ils s'en allèrent. Il part avec eux. (Silence). Ils veulent dormir sur le dos d'une *taklé*, c'est-à-dire une colline. Le soir, ils veulent dormir jusqu'à ce que le jour se lève, qu'ils se réveillent et que chacun parte de son côté. Qui allait monter la garde ? Ils devaient se garder les uns les autres pour que personne ne vienne. Le menuisier leur dit :

- Moi je fais un tour de veille en premier.

Alors le menuisier monte la garde. Pendant que le menuisier attendait, il s'ennuie et se demande ce qu'il peut faire. Il se mit à tailler la forme d'un corps de femme et la laissa. Il s'en va. Son tour s'achève. Vient le couturier pour monter la garde. Il voit l'image, c'est l'image d'une femme ça. Il s'approche, la fait bouger, cette forme de femme. Il se dit :

- Le menuisier m'a tendu un piège.

Le couturier se met à lui coudre la meilleure robe, la meilleure tenue et l'habille. Son tour fini, il s'en va. Vient le curé pour monter la garde. Le curé vient pour monter la garde. Il voit une personne, une fille. Il lui parle, elle ne répond pas. Il s'approche et la fait bouger. Il se dit :

- Le menuisier et le couturier m'ont tendu un piège.

Il demande à son Seigneur de lui donner une âme pour qu'elle parle. La fille commence à parler. Le jour se lève, chacun va, [silence] chacun va quelque part.

[Le troisième prince] s'en va directement au palais du roi, là où se trouvent ses frères c'est-à-dire chez la fille du roi. Cette fille du roi ne parle à personne, celui à qui elle parle, elle le prend. Il dit « d'accord ». On lui avait parlé de la condition, au fils du roi, si elle parle à quelqu'un, elle le prend. Il passe la soirée avec eux, si elle lui parle, il pourra l'épouser, si elle ne lui parle pas, elle ne le prend pas.

Il passe la soirée avec elle. Il leur dit :

- J'ai une condition. Le roi doit mettre son vizir pour surveiller, pour surveiller, c'est-à-dire qu'il soit présent [comme témoin], pour vérifier si elle parle ou ne parle pas.

Pendant qu'ils veillaient, le vizir et lui, le vizir se mit à raconter, « raconte-nous une histoire ô vizir et raconte une histoire ô vizir ».

Le vizir contait une histoire et lui contait une histoire, puis il lui dit [silence]. Il lui dit :

---

<sup>1</sup> Plutôt les quatre.

- Il y avait un menuisier qui a sculpté une femme, le couturier lui a fait une robe, le curé a demandé à son Seigneur de lui mettre une âme. A qui elle appartient celle-là ?

Le vizir lui dit :

- Elle appartient au menuisier.

Un autre lui dit :

- Non, elle appartient au couturier.

Elle, depuis l'intérieur, leur dit :

- Non elle appartient à celui qui lui a mis une âme.

Il lui dit :

- Elle a parlé ou elle n'a pas parlé ?

[Silence] C'est fini, elle doit, elle doit le prendre, qu'elle ait envie ou non. En la présence du vizir, il était présent. A la fin, elle lui dit :

- Soit, j'accepte de t'épouser, mais il y a encore une chose, si tu peux la faire.
- D'accord.

Elle vient. Elle avait une pièce, elle y amène un sac d'avoine, un sac de blé, un sac de pois chiche et de toutes les [sortes de] graines. Elle les jette dans cette pièce et lui dit :

- Tu dois me les trier. Si tu les tries, je te prends.
- Oui, oui.

Il lui a dit oui. Il commence à prendre une graine par ci, une graine par là. Il en fait une petite poignée. Il a sommeil et veut dormir. Que faire ? Il se rappelle des fourmis, de la fourmilière, du roi des fourmis qui lui avait donné le poil. Il se dit :

- Ah, c'est devenu facile pour moi.

Il sort le poil de sa poche et le brûle et la fourmilière arrive autour de lui.

- Ordonne, ordonne, que veux-tu qu'on fasse ?
- Vous devez me trier cela, chaque genre seul.

Les fourmis s'éparpillent, celle-là pour le blé, celle-là pour l'avoine, celle-là... [Le roi des fourmis] les partage. Il les lui trie. Le lendemain, le vizir allait venir, le vizir devait se présenter pour vérifier s'il les avait triées ou pas. Ils ouvrent la chambre, comme ça, elles étaient triées. [La princesse] court pour les mélanger pour fausser la donne mais il l'attrape par les cheveux et lui dit :

- Recule. Vizir, elles sont triées ou ne sont pas triées ?
- Elles sont triées.

C'est fini, le roi voulait la lui donner.

Il dit [à la princesse] :

- Ecoute, mes deux frères sont venus ici, si tu les as tués, je vais détruire le royaume et ne laisser aucun d'entre vous [en vie].
- Deux jeunes gens sont venus, mais je ne les ai pas tués. Ils étaient forts comme toi. Mais je ne les ai pas tués.
- Ils sont où ?
- Ils sont dans la cuisine.

Il s'en va, regarde et trouve ses frères en train d'éplucher des oignons dans la cuisine.

- Mais qu'est ce que vous faites ? [rires]

Il les sortit de la cuisine, leur fait prendre un bain, les habille et épouse la fille, la prend et s'en va.

*/Accompagnateur : Et il fut roi./*

### 36. [L'épée du *gūl*\*]

(Eliès Yazbek – Hsarat)

Il y avait un fils de roi qui allait chercher l'épée du *gūl*\*, il voulait chercher l'épée du *gūl*\*. En partant, il voit un homme debout au-dessus d'une rivière. Il pissotait dans la rivière et le débit de l'eau augmentait. Il marche encore un moment et voit un homme portant dans cette main une montagne et dans l'autre une montagne et il- et il les soupèse.

- Mais que faites-vous ?
- On apprend la virilité.

Ils marchent ensemble et arrivent vers un homme qui tient deux veaux, chacun par son cou, et les cogne l'un contre l'autre.

- Que fais-tu ?
- J'apprends la virilité.

Ils s'en vont. Ceux-là arrivent au sommet d'une colline. Il y avait un cabanon<sup>1</sup>. Ils s'y installent. Ils veulent aller, ils veulent aller chasser; [pour cela] chacun fait une sortie et celui qui reste dans le cabanon leur prépare à manger. Celui qui apprenait – qui faisait couler la rivière reste dans le cabanon. Il fait à manger, il met le repas sur la table et sort se promener dehors. Un renard passe, mange le repas et part. Quand les autres rentrent affamés, ils ne trouvent rien à manger [rires]. Que pouvaient-ils faire ?

Le lendemain, ils s'en vont [à la chasse]. Celui qui faisait marcher la rivière les accompagne et reste celui qui soupesait les montagnes. Il dit :

- Moi je reste préparer à manger.

Il reste préparer à manger, il prépare à le repas, le met sur la table et sort se promener dehors. Le renard arrive et le mange [rires]. Quand les autres rentrent, ils disent :

- Mais pourquoi vous ne faites pas à manger ?

Le troisième jour, ils s'en vont tous et reste celui qui faisait cogner les veaux. Encore le même malheur. Il prépare le repas, le met sur la table et il vient, le renard vient le manger [rires].

Il leur dit :

- Allez à la chasse aujourd'hui – celui-là le fils du roi [leur dit :]
- et moi je resterai vous préparer à manger.

Il fait le repas, le fils du roi, et le pose sur la table. Il regarde comme ça, en sortant, il regarde comme ça, il voit le renard entrer dedans [le cabanon]. Il ferme la porte, l'attrape et le ceinture

---

<sup>1</sup> Littéralement : pièce, chambre.

avec- l'attache et le jette sous la table. Lorsqu'ils rentrent pour manger, ils trouvent la nourriture sur la table. Il leur dit :

- C'est lui qui mangeait vos plats !

Avec le bâton, il donne deux coups de bâton [au renard] et le jette dehors.

Avant que, avant que les autres n'arrivent pour manger et qu'il ne chasse le renard, il sortit sous l'ar- il y avait un arbre, là-bas, à côté de ce cabanon, dans lequel habitait une aigle. Une aigle qui venait chaque année faire un nid et un serpent venait manger ses enf- mangeait ses aiglons. En étant dehors, il voit, il voit quelque chose qui crie dans l'arbre. Il voit le serpent qui y grimpait. Il avait son arc et ses flèches, il vise le serpent et le touche. Il tombe par terre, le serpent. Il le tue, il tue le serpent. Peu après, l'aigle arrive. Elle le voit sous l'arbre. Elle pique jusqu'au sol, attrape la plus grosse pierre qu'elle peut soulever avec ses serres et s'élève [dans l'air] pour la jeter sur lui et le tuer. Ses petits se mirent à crier.

- Non ! c'est lui qui nous a sauvés. Le serpent montait vers nous et c'est lui qui l'a tué. Ne lui dis rien.

Elle descend vers lui :

- Que veux-tu ? Demande et désire.
- Je veux l'épée du *gūl*\*.
- Je peux t'emmener là-bas, à l'endroit où il se trouve, là tu dois te débrouiller. Dès que tu voudras repartir, tu brûleras ce poil<sup>2</sup> – et elle lui donne un poil – et je viendrai te chercher.

Celui-là s'en va. Il se met à chercher par ci, par là. Le *gūl*\* possédait, possédait un nombre incalculable de moutons. Ces moutons allaient paître dans les prés, puis le soir, ils rentraient à la bergerie dormir. Que fit-il, lui ? Il alla s'asseoir, il s'assit parmi les moutons. Or le *gūl*\* était aveugle, il ne voyait pas. Lui était donc au milieu des moutons. Le *gūl*\* tâtait les moutons. (Silence) Celui qui était gras, il le mangeait. [Le prince] se dit :

- C'est facile pour moi maintenant.

Il se met à observer les allées et venues du *gūl*\*. Le *gūl*\* entre dans sa cabane, il le suit, il le suit et trouve l'endroit où il mettait son épée, où il mettait son épée. Il enlève l'épée et frappe le *gūl*\* sur son cou. Il [le *gūl*\*] lui dit :

- Répète une deuxième fois, répète une deuxième fois et même une troisième.
- Ma mère ne me l'a pas appris, [répondit le fils du roi].

Car s'il le frappe une deuxième ou une troisième fois, il ne meurt pas mais vit.

---

<sup>2</sup> Le conteur emploie bien le mot « poil » et non « plume ».

Il prend l'épée du *gūl*\* et sort. Il brûle le poil de l'aigle. Elle vient, le fait monter sur ses ailes et le ramène là où il était. Il retrouve ses compagnons de voyage et à celui qui faisait cogner les veaux dit :

- Apprends la virilité et cogne-les.

A celui qui soupesait les montagnes, il dit :

- Soupèse les montagnes.

Et à celui qui urinait dans la rivière pour la faire couler, il dit :

- Apprends la virilité [rires].

Il prend son épée et rentre chez lui.

### 37. Histoire du roi pharaon

(Eliès Yazbek – Hsarat)

*//Conteur : Quand le roi pharaon a tué tous les vieux...*

*Accompagnateur : Non, nous ne la connaissons pas celle-là. Un pharaon ? Celui d’Egypte ?*

*Conteur : Un roi pharaon<sup>1</sup>.*

*Accompagnateur : Oui. //*

Un roi pharaon, dans la tribu, a tué tous les vieux.

*/Accompagnateur : Non, on ne la connaît pas./*

Il ne laissa aucun vieux dans son royaume. Un homme qui était très attaché à son père le cache dans la niche à provisions.

*// Conteur : Avant, on avait des niches à provisions [ḥaliyyé], pas comme aujourd’hui. Tu as connu toi les niches à provisions où on mettait de la nourriture, des lentilles, de la farine ? On les mettait au bas des arcades<sup>2</sup>, dans les maisons.*

*Accompagnateur : Ce sont des yūk<sup>3</sup> ? C’est cela qu’on appelle yūk ?*

*Auditrice : Oui, c’est ça.*

*Conteur : Oui. //*

Il cacha son père. Il [le pharaon] les faisait moissonner l’air<sup>4</sup>. « Vous devez moissonner l’air ». Celui qui avait caché son père, rentrait le soir, complètement épuisé.

- Qu’est-ce que tu as, mon fils ?
- Mon père, aujourd’hui j’ai été épuisé. Toute la journée, on était penché, moissonnant l’air, avec rien du tout, avec rien du tout devant nous.
- Mon fils, c’est très simple. Pendant que tu moissonnes, relève-toi, fais semblant de prendre quelque chose, souffle légèrement dessus<sup>5</sup> et jette-les dans ta bouche.
- Bon.

Le lendemain, ce garçon, alors qu’ils moissonnaient, dès que le jeune homme sentait la fatigue, il se relevait et faisait comme celui qui moissonnait un grain de blé pour le manger.

*Oui.* Ils sont allés le dénoncer au roi :

---

<sup>1</sup> Nous pensons que le conteur ignore tout du lien entre le personnage du pharaon et l’histoire événementielle. Il est même possible que pour lui, Fir’awn (Pharaon), représente un nom propre, d’autant qu’il en fait un chef de tribu.

<sup>2</sup> Une arcade centrale soutenait le toit dans certaines maisons traditionnelles libanaises.

<sup>3</sup> Le conteur et l’auditeur utilisent deux termes différents pour dire la même chose. L’un ḥaliyyé est d’origine arabe et désigne une ruche, une alvéole et par extension aujourd’hui une cellule, l’autre yūk est d’origine turque.

<sup>4</sup> En parlant de ses sujets.

<sup>5</sup> Le conteur joint le geste à la parole et nous montre comment.

- Il y a quelqu'un qui se lève, émiette quelque chose et mange.
- Envoyez-le-moi.

Il [le roi] le fait appeler, il lui dit :

- Demain, tu viendras me voir à cheval et à pied, chaussé et pieds nus<sup>6</sup>.

// *Conteur : Tu as déjà dû l'entendre, non ?*

*Accompagnateur : Non, je ne connais que cette expression. //*

- Tu viendras me voir à cheval et à pied, chaussé et pieds nus.

Il était hébété, il va chez son père et lui raconte.

- C'est simple, mon fils, demain, tu monteras sur un roseau, tu mettras une chaussure à un pied et tu laisseras l'autre nu. Puis tu iras chez lui.
- Bon.

Le lendemain, il va chez lui comme lui avait dit son père. [Le roi pharaon] lui dit :

- Bien, demain, tu m'amèneras ton ennemi, ton ami et le gardien de tes secrets.

Il rentre en parler à son père. Il lui dit :

- Oui, mon fils, c'est simple. Demain tu emmènes ta femme, tu emmènes ton chien et tu emmènes ton âne.

Puis, il lui apprend comment faire. Il les emmène chez le roi, il lui dit :

- Lequel est ton ami ?

Il prend son bâton et frappe son chien. Le chien couine et s'enfuit. Il lui dit :

- Viens, viens, viens.

Le chien revient vers lui.

- Et celui qui garde tes secrets ?

Il s'approche de l'oreille de l'âne et fait semblant de lui murmurer quelque chose.

- C'est lui le gardien de mes secrets.
- Et ton ennemi ?

Il prend un bâton et donne un coup à sa femme [rires]. Celle-ci crie :

- Maudit soit ton père que tu caches dans la niche à provisions !

*/Auditrice : Elle l'a dénoncé ! Elle est son ennemie !/*

A ce moment, le roi ne tua plus les vieux et dit :

- Que celui qui n'a pas un vieux en achète un<sup>7</sup>.

*/Auditeur : Joli !/*

Il lui pardonna et il épargna tout les vieux.

<sup>6</sup> Expression rythmée et rimée en libanais. Rime perdue dans la traduction : *rēkib mēšē šēdid hēfē*

<sup>7</sup> Il faut avoir absolument un vieux chez soi. Il s'agit d'un proverbe libanais : *ellī mā 'endo kbīr yeštré kbīr*.

*Voilà l'histoire du roi Pharaon.*

### 38. [Le chaton aux cendres]

(Samira Yazbek – Hsarat)

Il y avait un homme, un homme qui avait une femme. Cette femme meurt, *loin de vous* [ce malheur]<sup>1</sup>. Sa femme meurt donc et il leur<sup>2</sup> prend une belle-mère<sup>3</sup>.

Sa [nouvelle] femme commence - il avait du bétail, des vaches et je ne sais quoi...

- Homme, écoute, laisse-toi convaincre, prunelle de mes yeux<sup>4</sup>, écoute et sois convaincu.

[Puis] :

- Prends tes enfants et va-t-en loin de moi. Tu dois éloigner les enfants.

Les enfants, tous les trois, deux filles et un garçon allaient au pré menant les vaches. Le soir, [ils revenaient à la maison], la fille [aînée] ramenait un tas d'herbe et les enfants un fagot de bois et ramenaient les vaches à la maison.

[La belle-mère] lui dit :

- Ils [les enfants] sont revenus !

Elle lui dit :

- Je ne veux plus...

Elle arrête de leur donner à manger !

*/Conteuse : Tu sais combien la belle-mère peut faire souffrir les enfants./*

Finalement, il les a emmenés et le lendemain, pendant que les enfants partaient, il a fait semblant de coudre sa chaussure, *excuse-moi cette parole*<sup>5</sup>, sur le puits. Il avait ouvert le puits. Il appelle le garçon<sup>6</sup>, jette l'aiguille exprès, il veut les jeter dans le puits, il n'y a pas d'autre recours que le puits. Il jette l'aiguille et appelle la petite fille<sup>7</sup> :

- Descends mon père<sup>8</sup>, ramasse l'aiguille, ramasse l'aiguille [il dit] à la fille, à sa fille.

Elle farfouilla un peu, il lui dit :

---

<sup>1</sup> Expression communément employée quand on parle de malheur : mort, maladie... dans laquelle on suggère implicitement que c'est Dieu qui, par sa volonté, éloigne le malheur.

<sup>2</sup> « Leur » désigne les enfants du mari auxquels la conteuse n'a pas encore fait allusion.

<sup>3</sup> En libanais, tante maternelle.

<sup>4</sup> Littéralement : « mon œil ».

<sup>5</sup> Littéralement, « tu es plus respectable que cela ». Formule de politesse associée à des sujets de conversation jugés grossiers ou vulgaires. Ici, le fait de parler de chaussures.

<sup>6</sup> Dans le passage qui suit, une confusion permanente de la conteuse en ce qui concerne les enfants.

<sup>7</sup> Silence, elle réfléchit, puis se reprend et se corrige. Elle fait descendre la fille d'abord.

<sup>8</sup> Voir glossaire sur la réciprocité de père et mère.

- Prends patience, maintenant on vous remontera ensemble.

Ensuite, il appelle la fille - le garçon :

- Viens, descends chez ta sœur, apparemment elle n'a pas vu, elle n'a pas vu l'aiguille.

*/Conteuse : Et eux comment pouvaient-ils la voir ?/*

Il fait descendre la fille - le garçon, ils sont donc deux dans le puits<sup>9</sup>. Qui reste-t-il ? Celle qu'on appelle « chaton des cendres ». Car en partant, ils jetaient des cendres pour retrouver leur chemin pour rentrer. Ils ne se doutaient pas que leur père allait les jeter dans le puits. Il descend la fille aînée. Elle cherche, elle cherche et dit :

- Père sors-nous, on y est tous les trois, sors-nous du puits.

Il ferme le puits et s'en va.

Elle lui dit :

- Père, j'espère qu'un clou<sup>10</sup> s'enfoncera dans ton pied et que personne, à part moi, ne pourra te l'enlever.

La fille maudit son père pour ce qu'il lui avait fait. Elle explore alors le puits tandis que lui rentre chez sa femme.

- Où sont partis les enfants ?

Il lui dit :

- Je t'en ai débarrassée, je les ai mis dans le puits.

La fille aînée comprenait mieux que son frère et sa sœur. Elle creusait dans le puits, trouvait un ver de terre, elle mangeait la peau et laissait la chair à son frère et sa sœur, trouvait des insectes. Ils voulaient manger, ils avaient faim. Ils arrivent dans une petite grotte, une grotte de la *gūlé\**. La fille s'y installe et met son frère et sa sœur avec elle. Puis elle continue à creuser plus profondément dans le puits. Elle trouve la maison d'une *gūlé\** pleine de tout. Elle prend un peu de pain et en monte à son frère et sa sœur dans la grotte. Le lendemain, elle s'en va chercher... La *gūlé\** est en train de faire du pain et de se préparer à le cuire. Alors elle se trouve coincée par la *gūlé\**, coincée par la *gūlé\**. Il y avait un panier dans la maison, dans lequel elle mettait des affaires. La *gūlé\**, ayant chaud, arrive. Qu'a fait la fille ? Tellement elle était intelligente, elle retourne le panier et s'assoit [dessous]<sup>11</sup>. La *gūlé\** arrive, s'accroupit pour faire le pain et je ne sais quoi, et s'assoit sur le panier comme ça. La fille rit.

---

<sup>9</sup> Il y a eu tellement de confusions que la conteuse estime qu'il est nécessaire de rappeler ici qui est dans le puits.

<sup>10</sup> Elle emploie un terme qui peut vouloir dire panaris et non clou au sens concret, même si, par la suite, un glissement s'opère vers le clou au sens propre.

<sup>11</sup> La conteuse dit « sur » le panier. Mais pour plus de cohérence dans le conte, il me semble qu'il faut corriger le « sur » en « sous ».

*//Accompagnateur : Non, tu as oublié, elle [l'ogresse] a pétié. [Rires]*

*Conteuse : Je n'ai pas osé le dire. //*

Donc la fille se met à rire et la *gūlé\** dit :

- Quelle joie ! Une fillette est née de mon pète<sup>12</sup>.

[Puis] :

- Lève-toi ma mère<sup>13</sup>, *toi, tu l'as déjà entendu !<sup>14</sup>*, lève-toi ma mère<sup>15</sup>, tu dois m'aider à faire du pain.

Elle [la fillette] lui dit :

- Oui, je t'attends.

Elles firent la pâte, elles emmenèrent la pâte au four, elles [la] firent cuire et firent du pain.

Elles ramassèrent le pain. Il ne restait que deux pains qu'elle pétrit ensemble pour en faire une grosse pâte et la jeta au fond du four [XXX].

- S'il te plaît ma mère, s'il te plaît ma mère, s'il te plaît, comment je vais la manger ? Je ne sais pas.

Elle lui dit :

- Regarde il y a dix livres de pain.
- Mais je veux manger celui-là.

Elle voulait se débarrasser de la *gūlé\**. Elle prend un fagot et le lui enfonce dans le cul et [la poussant dans le four] lui dit :

- Va !

La *gūlé\** lui dit :

- Je te dirai dans l'armoire ce qu'il y a, dans la jarre ce qu'il y a...

La fillette lui répondait :

- Je sais, je sais, je sais.

Jusqu'à ce qu'elle finisse en cendres.

*//Accompagnateur : Qu'est-ce qu'elle lui a enfoncé ?*

*Conteuse : Un fagot, une ronce, une ronce.*

*Accompagnateur : Un fagot ?*

*Conteuse : On dit une ronce, un bâton !*

*Accompagnateur : Oui je sais, je sais.*

---

<sup>12</sup> Néologisme pour respecter la rime qui, sinon, serait perdue dans la traduction : *yā farḥté ġéné bent men ɗarṭté*.

<sup>13</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>14</sup> La conteuse interrompt sa phrase pour s'adresser à l'auditeur qui lui a rappelé qu'elle avait oublié le pet de l'ogresse.

<sup>15</sup> Voir note 13.

*Conteuse : On allume le four avec du genêt sec, elle le prit pour ne pas se brûler les mains.//*

Elle prend alors le pain et monte à la maison, à la maison en haut, à la grotte. Elle fait descendre son frère et sa sœur et s'installe avec eux.

Un jour, un vieillard, un vieil homme - son père, sa femme le faisait souffrir. Elle essayait de lui enlever le clou sans réussir. Il vend tout ce qu'il possède pour se faire soigner. Personne n'a réussi à lui enlever le clou.

Un jour, un vieil homme passait. Elle lui dit :

- Qu'as-tu mon grand-père<sup>16</sup> ?

Elle l'avait reconnu. Mais lui comment pouvait-il savoir ? Il pensait qu'ils étaient morts dans le puits. Il lui dit :

- Donne-moi l'aumône, mon malheur est grand.

Elle lui dit :

- Parle-moi de ton malheur.

Il lui raconte :

- J'avais trois enfants et ma femme me disait des choses pour m'en débarrasser et je les ai mis dans le puits.

Elle lui dit :

- Et si je t'enlevais ce clou qu'est-ce que tu me donnes ?

Il lui dit :

- Mon grand-père, [le clou] a résisté aux médecins et toi tu vas l'enlever ?

Elle lui dit :

- Et si je l'enlevais moi ?

Il lui dit :

- Enlève-le et je te donne tout ce que je possède et tout ce que tu me dis, je [le] fais.

Elle prend une épingle, une aiguille et met sa main sur le clou comme ça et le clou s'enlève.

Elle lui dit :

- Je veux que tu ailles l'égorger [celle-là], que de son crâne tu fasses un abreuvoir pour les poules, de son estomac une mangeoire pour les vaches et de ses bras des dévidoirs et de ses jambes une échelle.

*// Conteuse : Vous l'avez sûrement entendu celui-là.*

*Accompagnateur : Mais tu le racontes mieux que d'autres. //*

---

<sup>16</sup> Voir note 13.

Il fait comme cela, il l'égorge comme elle le lui a dit. Il revient s'installer avec sa fille, dans le paradis et le bonheur et que la vie des auditeurs soit douce.

### 39. [Père Tricorne]<sup>1</sup> (Samira Yazbek – Hsarat)

Il y avait un petit enfant, sa mère lui dit, à la tombée de la nuit :

- Lève-toi, maman<sup>2</sup>, et porte ce panier de raisins à ta tante<sup>3</sup>, cette nuit.
- Maman, quelque chose peut me piquer, maman, ceci cela.

Elle lui dit :

- Tu dois y aller.

Il se lève et part chez sa tante. Il emporte le panier de raisin à sa tante.

Ici, il tarde un peu. Sa tante le met à la porte.

- Ma tante, je dors derrière la porte, [lui dit-il].
- Elle lui dit :
- En sortant, on t'écrasera.

Elle<sup>4</sup> commence à énumérer :

- Je dors avec les chèvres, avec les vaches...

Mais rien ne pouvait lui faire changer d'avis. Le garçon<sup>5</sup> commence à énumérer.

Elle lui dit :

- Tu dois t'en aller tout de suite.

Il s'en va et arrive dans un champ. Il y avait un figuier ; un haut figuier.

{Le garçon grimpe dessus. Le Père Tricorne passe près de lui, pour se sauver du Père Tricorne, il grimpe au sommet du figuier. Le garçon grimpe au sommet du figuier et le Père Tricorne, en montant, se coince les cornes. Le garçon se met à pleurer :

- O papa, ô maman, venez à moi, Père Tricorne portant deux bâtons sur son cul.

//Moi : [Rires]

Conteuse (riant elle-même) : Oui, rigole un peu !//

Alors le garçon, son père accourt, en pleine nuit, armé d'une faucille, d'un couperet et d'une cognée, et je ne sais quoi. Le père dépèce Père Tricorne et ramène son fils sur son dos.

[silence]

Le garçon revient à la maison.

/Conteuse [ton embarrassé] : Non, j'ai sauté [un épisode] }<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Littéralement : « Père corne et deux cornes ».

<sup>2</sup> Nous renvoyons au glossaire pour la réciprocité des termes familiaux.

<sup>3</sup> Tante maternelle.

<sup>4</sup> La conteuse se trompe. C'est le garçon qui énumère.

<sup>5</sup> Elle se corrige et se reprend. Elle précise que ce n'est pas « Elle » mais « Le garçon ».

Le renard est passé en premier.

*/Moi : Oui./*

Il lui dit :

- N'aie pas peur de moi ! Aie peur de celui qui vient derrière moi : Père Tricorne portant deux bâtons sur son cul derrière<sup>7</sup>.

Et c'est ainsi que le Père Tricorne grimpe et ses cornes se coincent. Le garçon se met à crier. Son père dépèce Père Tricorne et ramène le garçon à la maison. Il lui dit – *elle [l'histoire] est finie.*

Mon histoire je te l'ai racontée et dans ta poitrine je l'ai cachée. Si ta maison n'était pas loin de ma maison, je t'aurais rempli les poches d'amandes et de raisins secs et pour chaque graine, tu auras douze coups de bâton.

*/Conteuse : Voilà l'histoire est finie. [Rires]/*

---

<sup>6</sup> La conteuse se trompe, elle commence par cette séquence et se rend compte qu'elle a oublié la séquence portant sur le renard. Elle reprend et se corrige.

<sup>7</sup> Expression en prose rimée et rythmée en libanais. La rime est perdue dans la traduction : 'arn bū 'arnayn ḥēmel 'a-īzo 'ṣātayn.

#### 40. L'histoire du *m'arnes*\*

(Barbara Zoghaib – Amchit)

*//Auditeur : Quelle est cette histoire ?*

*Conteuse : Je commence monsieur le réalisateur<sup>1</sup> ?*

*Cameraman : Oui.*

*Conteuse : Bon comment s'appelle-t-il ?*

*Moi : Zaher.*

*Conteuse : Comment ?*

*Moi : Zaher.*

*Conteuse : Zaher.//*

Il y avait une femme,

*//Accompagnateur : Quelle est cette histoire ?*

*Conteuse : Le m'arnes\*,*

*Accompagnateur : Le m'arnes\*.*

*Conteuse : C'est l'histoire du m'arnes\*. Toi comment tu vas faire l'emballage<sup>2</sup>, tu vas la construire, je ne sais pas.//*

Il y avait une femme, une femme âgée. Elle travaillait, elle avait une aiguille et un fil, elle travaillait, elle cousait, elle raccommodait, elle brodait, elle travaillait. Elle avait trois filles. Ces filles, elle les faisait vivre grâce à cette aiguille et ce fil.

Mais cette vieille femme vieillit beaucoup, elle allait mourir, sur le lit de la mort<sup>3</sup>, elle donne à l'une de ces filles une aiguille et un fil – une aiguille et des fils et du tissu pour qu'elle les travaille, à l'autre elle donne une aiguille à tricoter et de la laine pour qu'elle tisse et travaille, autrement dit pour qu'elles puissent continuer dans la vie. Et la plus jeune, elle lui donne une poule, elle avait une poule, une poule qui pondait un œuf en or. Cette poule à chaque fois qu'elle pondait un œuf, l'œuf était en or. Elle la donne à la plus jeune des filles. La vieille mourut.

Ses sœurs, à la fille, étaient jalouses d'elle, de la petite. Comment elles avaient eu une aiguille à tricoter, une aiguille et un fil et elle avait une poule qui pondait un œuf en or ? Elles attrapent la poule et la lui jettent dans le jardin du *m'arnes*\*. *Le m'arnes\** représente soit un *gūl\**, soit un personnage qui fait peur, soit quelque chose comme ça, d'immense, d'effrayant.

---

<sup>1</sup> La conteuse s'adresse au jeune homme, Zaher, qui filme la séance.

<sup>2</sup> En français.

<sup>3</sup> La conteuse change ici de ton, elle est comme touchée par ce qui arrive à cette vieille dame.

Elle prend une échelle, la fait descendre de part et d'autre, jusqu'en bas, pour chercher sa poule et remonter. A peine était-elle descendue dans le jardin du *m'arnes\**, un jardin très bas par rapport à elles, que ses sœurs lui enlevèrent l'échelle et l'enfermèrent chez le *m'arnes\**.

Elle commença à pleurer, crier, hurler, elles ne répondirent pas. Elle trouve dans le jardin, au fond du jardin une maison, une très jolie maison, grande, somptueuse mais sale ; sale, sale, sale ! La poule était perdue, elle ne l'a plus retrouvée. Elle rentra dans cette maison, la nettoya, la rangea, la débaya, la balaya, elle fit à manger et alla se cacher dans l'armoire.

Le *m'arnes\** rentra le soir :

- Mais c'est ma maison, mais qui a nettoyé, qui a réparé, qui a rangé, qui a fait ce travail ?

Personne ne répondit. Elle avait peur, elle, du *m'arnes\**. Le deuxième jour, le troisième jour, le quatrième jour, pendant une semaine, elle faisait le même travail.

*//Conteuse : Attention à ne pas me couper la tête !<sup>4</sup>*

*Cameraman : Oui, oui.*

*Conteuse : Remonte un peu [la caméra], ma tête est coupée.*

*Cameraman : Non, elle n'est pas coupée.*

*Moi : Non, il y a des lettres écrites [sur l'écran] en haut.*

*Conteuse : Mais ma tête apparaît coupée, non ?*

*Moi : Non, non, les lettres, l'écriture va partir.*

*Conteuse : Bien. //*

Pendant une semaine, le *m'arnes\** trouva la même chose, de la nourriture nouvelle, et tout et tout et tout. Un jour, il se dit :

- Moi je veux savoir qui fait tout cela.

Il dit :

- Je pars, je voyage maintenant, je m'absente un mois. Je ne reviens pas, je m'en vais, j'ai beaucoup de travail, je vais faire du commerce, je quitte le pays et je reviens dans un mois.

Il partit et se cacha. Le *m'arnes\** se cacha. *Euh*, elle, une demi-heure après, n'entendant plus un bruit, sort [de sa cachette], elle sort pour commencer à ranger la maison et faire à manger.

Le *m'arnes\** entre. Elle commence à trembler et pleurer. *Ils ont peur de lui.*

- C'est toi qui fais ce travail ?
- Je t'en supplie, protège-moi, s'il te plaît, ne me mange pas, ne me tue pas.

---

<sup>4</sup> La conteuse s'adresse au caméraman.

- Non, non, non, non, non, je ne vais ni te tuer, ni te protéger. Quelle est ton histoire, toi ?

Elle lui dit :

- Mon histoire est telle, telle, telle, mes sœurs ont fait ça avec moi.
- Installe-toi ici, [tu es] en sécurité. Installe-toi ici, [tu es] en sécurité.

Et il lui apporta –

- Que veux-tu, [lui demanda-t-il] ?
- Je veux une quenouille et de la laine pour que je travaille. Je veux une quenouille et de la laine pour travailler, pour m’amuser car je suis seule, je m’ennuie.

Il lui apporta une quenouille et de la laine et tout ce qu’elle demandait. Les gens passaient de loin et la voyaient assise, en train de filer avec la quenouille et ils disaient :

*Qu’elle est belle la fille du m’arnes\**

*Et qu’il est beau*

*Le tour de sa quenouille*

*Le m’arnes\* l’engraisse*

*Pour l’égorger*

*Au carnaval<sup>5</sup>*

*//Accompagnateur : Pour la manger*

*Conteuse : Pour la manger.//*

Elle pleurait. Il rentrait le soir, elle lui racontait, il lui disait :

- N’aie pas peur, ne leur réponds pas.

Le deuxième jour, le troisième, pendant une semaine, il lui disait :

- N’aie pas peur, ne leur réponds pas. Ceux-là sont jaloux de toi.

Quand elle se sentit en sécurité chez lui, il lui dit :

- Moi, je veux t’épouser.
- Comment ?
- Moi, je veux t’épouser.

Il l’épousa, le m’arnes\* et la rendit riche et la fit vivre très bien. Mais, il lui dit :

- Maintenant, qu’est-ce que je vais faire de tes sœurs ?
- Rien, lui dit-elle.

---

<sup>5</sup> Cette chanson est en prose rimée et rythmée en libanais :

*bent l-m’arnes\* maḥsenhā*  
*W-maḥsen barmet maḡzelhā*  
*Wel-m’arnes\* ‘am-ye’lefhā*  
*Lel-marfa’ ta-yedbahhā*

- Tes sœurs t'ont fait du mal, moi je veux leur faire du mal.

Elle le suppliait, parlait. Rien à faire. Il ne changeait pas d'avis, le *m'arnes\**.

- Qu'est-ce que je vais faire ?
- Je vais les tuer pour toi. Je veux t'en débarrasser pour que tu vives tranquillement car elles te feront encore du mal. Je ne veux pas qu'elles te fassent du mal.

Le *m'arnes\** lui tua ses sœurs, il leur fit *euḥ* de leurs crânes un abreuvoir à eau pour les poules ; leurs bras et leurs jambes, il en fit une échelle, les barreaux d'une échelle et il lui dit :

- Monte sur l'échelle et descend.

Elle montait sur l'échelle et l'échelle faisait :

*Iiii ! Iiii !*

Elle leur disait elle :

*Vous êtes parties et moi je suis restée*

*Vous êtes parties et moi je suis encore en vie<sup>6</sup>. [rires]*

Et voici mon histoire je l'ai racontée et dans ta poitrine je l'ai cachée. [rires]

//Accompagnateur : *Tu as déjà une histoire comme ça ?*

*Moi : Oui. J'en ai deux<sup>7</sup>.*

*Conteuse : Tu as... et pourquoi tu m'as laissée continuer ?*

*Moi : Non.*

*Accompagnateur : Elle vient chez le *gūl\**, elle travaille et lui nettoie la maison ?*

*Moi : C'est exact. Mais, cette histoire regroupe les deux. Moi j'en ai une, dans aucune des deux que je connais, il ne l'épouse. Dans l'une, il reste son père, il l'adopte, il lui tue ses sœurs et aussi, à chaque fois qu'elle monte l'échelle...*

*Conteuse : Ah !*

*Moi : La deuxième, il l'élève également, il devient son père et lui fait épouser le fils du roi. //*

<sup>6</sup> En prose rimée et rythmée en libanais :

*ento metto w-anā b'īt*

*ento metto w anā ḥyīt*

<sup>7</sup> Ces deux versions dont nous parlons n'ont pas été collectées par nous-même et n'ont pas été utilisées dans le cadre de cette thèse.

## 41. Le Treizième

(Barbara Zoghaib - Amchit)

*// Conteuse : Bon, il y a l'histoire du ġūl\*, je ne sais pas si tu la connais. Non, l'histoire du Treizième.*

*Auditeur : Ah, ça je l'ai déjà entendu le Treizième, qu'est-ce que c'est ?//*

Il y avait une fois, un homme pauvre

*/ Conteuse : Il enregistre aussi ? Son et image ? Ah, je ne suis pas n'importe qui, je vais m'habituer à la caméra ! /*

Il y avait un homme pauvre qui avait treize enfants. Il devait s'en occuper, les faire vivre. Le numéro treize était très adroit, très intelligent et très adroit.

*// Conteuse : Si tu la connais, dis-moi.*

*Moi : Non, celle-là n'est pas.... //*

Il lui dit :

- Moi je veux, moi je veux, je veux te faire vivre, moi je veux m'occuper de mes frères et te faire vivre. Je veux vous faire vivre tous, moi.
- Comment mon fils, mais tu es petit.
- Je vais aller travailler chez le roi.

Il s'en alla, celui-là, travailler chez le roi, dans le palais, dans le jardin, serviteur chez le roi, il travaillait ça et là. Le roi l'a beaucoup aimé, il a trouvé que c'était un garçon très intelligent. Il l'a beaucoup aimé. Là, qui devint jaloux ? Il avait un vizir le roi, un vizir attaché à sa personne, il devint jaloux de lui, jaloux du Treizième. Il veut le tuer. Il dit au roi :

- Ô roi du temps, le ġūl\* dans la forêt a un tapis qui t'irait plus qu'à quiconque pour dormir dessus, pour marcher dessus.
- Comment on va le chercher ?
- Envoyons le Treizième pour le chercher.

Il voulait se débarrasser de lui, que le ġūl\* le mange. Le Treizième va dans la nuit et trouve le ġūl\* et la ġūlé\* dormant sur le tapis.

*//Moi : Ah !*

*Conteuse : Tu le connais ?*

*Moi : Maintenant, je l'ai reconnu. Il les pousse.*

*Conteuse : Oui !*

*Moi : Oui, mais le début n'est pas pareil. Celui que je connais. Continue.*

*Auditeur : De toute façon, continue.*

*Moi : Oui, oui. //*

Il dort entre les deux et [dit] :

- Pousse-toi le *gūl\**, pousse-toi la *gūlé\**. Pousse-toi le *gūl\**, pousse-toi la *gūlé\**.

Les deux se poussent. Chacun pensant que l'autre le pousse. Il prend le tapis chez le roi.

Le vizir était surpris, ce garçon n'était pas mort. Il lui dit :

- Ô notre roi, le *gūl\** a un cheval que seul toi devrais monter.
- Qui l'amène ?
- Le Treizième.
- [Et] va donc le Treizième [se dit le Treizième] !

Le Treizième partit et arriva près du cheval. Le cheval commença à hennir. Mmm<sup>1</sup>, le cheval toussait et hennissait. Et lui, se cachait. Une fois, deux fois, trois fois. Le *gūl\** sortit et dit [au cheval] :

- Ecoute, de la nourriture je t'ai donné, de l'eau je t'ai donné, qu'est-ce que tu veux d'autre ? Je veux dormir moi.

Rassuré que le *gūl\** était rentré dormir, le Treizième prit la jument, le cheval et l'emmena au roi.

- Mon Dieu ! [dit le vizir]

Le vizir était gêné, il y avait- il était encore en vie, ce garçon.

*//Conteuse : c'est la même histoire ? Je continue ou pas ?*

*Moi : Oui, oui.*

*Conteuse : Je la continue ?*

*Moi : Oui. //*

Il lui dit :

- Ô roi du temps, il a une *ḍerrābé*, une *ḍerrābé* c'est un morceau de bois sur lequel il y a des clochettes.

*//Moi : Je ne connais pas.*

*Conteuse : ḍerrābé, un morceau de bois sur lequel il y a des cloches.*

*Auditeur : ḍerrābé c'est le battant de la cloche.*

*Conteuse (irritée): Non ! c'est un morceau [de bois] sur lequel il y a des cloches et avec lequel on fait du bruit. On l'appelait avant ḍerrābé.*

*Auditeur : ḍerrābé, le ḍerrābé de la cloche, c'est le bout de fer qui est dans la cloche.*

*Conteuse : Je le connais. Mais l'histoire est comme ça.*

---

<sup>1</sup> La conteuse imite le bruit que fait le cheval.

*Auditeur : On l'entoure de coton et je ne sais quoi.*

*Conteuse : ǧerrābē, un morceau de bois avec des cloches.*

*Auditeur : Bien.*

*Conteuse : Et on fait du bruit avec.<sup>2</sup> //*

Le Treizième va pour la chercher et il prend avec lui du coton. Il entoure tous les battants des clochettes, tous, tous, tous, tous avec le coton mais il en reste un. Il n'avait plus de coton. Il le prend et se met en marche. Le ǧūl\* se réveille au bruit de la cloche qui tinte. Le ǧūl\* se réveille, mais [le Treizième] avait déjà traversé la rivière. C'est fini. [silence] Il lui dit :

- Tu m'as eu le Treizième !
- Ce n'est qu'un début, tu auras mieux.

Il vient lui dire- le vizir était gêné. Il lui dit :

- Ô notre roi, [silence]

*// Conteuse : qu'est-ce qu'il veut d'autre que la ǧerrābē ? Tu t'en souviens toi ?*

*Moi : Non, moi je ne connaissais pas la ǧerrābē. Je sais qu'à la fin il veut le ǧūl\* lui-même. C'est ce que je connais.*

*Conteuse : Il veut le ǧūl\* oui. Mais il y a quelque chose d'autre aussi. Il a demandé quelque chose avant. //*

Il lui dit [silence] – ils lui ont demandé de leur ramener (silence) le ǧūl\* disons. Disons qu'ils lui ont demandé d'amener le ǧūl\*, le Treizième arrive chez le ǧūl\*. Le ǧūl\* avait son ami chez lui. Ils attrapèrent le Treizième et l'attachèrent et dirent à la ǧūlé\* :

- Maintenant tu vas nous le préparer, tu vas nous le cuisiner pour le déjeuner. Nous allons dans la forêt et nous reviendrons pour le déjeuner.

La ǧūlé\* était en train de faire du pain et avait chaud à cause du feu et [il y avait] du vent, elle râlait et le pain brûlait. Le Treizième lui dit :

- Ma tante<sup>3</sup> la ǧūlé\*, détache ma main pour que je t'aide.

Elle détacha la première main.

- Détache mon autre main pour que je t'aide.

Elle détacha la seconde.

- Je ne peux pas bouger, détache mes pieds.

---

<sup>2</sup> Il semblerait que ni la conteuse ni l'auditeur ne sachent exactement ce que veut dire le mot ǧerrābē. L'un se réfère au sens actuel du terme : battant d'une cloche, tandis que la conteuse répète un propos raconté par son grand-père qui adapte quelque chose de connu à un objet qui n'est plus d'usage. Elle sait seulement qu'il s'agit d'un objet qui fait du bruit et suppose qu'il s'agit de cloches ou clochettes. Or, il s'agirait probablement d'une simandre : « C'est une planche percée de trous sur laquelle on frappe avec un martelet de bois » (*Encyclopédie de l'Islam*), ancêtre de la cloche chez les chrétiens d'Orient.

<sup>3</sup> Sœur de sa mère.

La *gūlé\** le détacha pour qu'il l'aide avec le pain. Il s'approcha pour l'aider et la jeta dans le *tannūr\**. La *gūlé\** mourut. Il enleva sa tête, ses bras et ses jambes et ses habits et monta [sur le toit] pour en habiller la *maḥdlé\**. La *maḥdlé\** était sur le toit et lui mit les bras et les jambes et la tête de la *gūlé\**. Il prend les restes [de la *gūlé\**], les cuisine, les prépare et s'en va. Le *gūl\** rentre pour manger, s'installe avec son ami, ils mangent, ils mangent. Ils crient :

- Ô *gūlé\**, viens qu'on mange [ensemble]. Ô *gūlé\** vient qu'on mange.

La *gūlé\** ne répondait pas :

- Elle fait la sourde oreille, je vais monter la voir, elle doit être sur le toit.

Il monte vers la *gūlé\** pour la frapper, elle ne répondait pas [à ses appels]. Le premier coup qu'il lui donne, ses jambes, ses bras et sa tête s'envolent et il voit la *maḥdlé\**. Il dit :

- Tu m'as eu le Treizième !
- Ce n'est qu'un début, tu auras mieux.

Il s'était débarrassé de la *gūlé\**. Puis le roi lui dit- le vizir lui dit :

- Notre seigneur, pour éloigner le danger, il faut qu'on ait le *gūl\**. Qu'on s'en débarrasse.
- Qui l'amène ?
- Le Treizième ! Il n'y a que lui.
- Le Treizième, va chercher le *gūl\**.
- Va donc le Treizième chercher le *gūl\** [se dit le Treizième] !

Le Treizième arriva, mit des habits de moine, mit des habits de moine. Il se déguisa et alla chez le *gūl\**. Il arriva comme ça en pleurant

*//Conteuse : Celle-là tu la connais ?<sup>4</sup>*

*Moi : Non*

*Conteuse : Oui.//*

Il arriva en pleurant.

- Qui es-tu ?
- Je suis le frère, le frère du Treizième, je suis son petit frère. Le Treizième est mort. Je tourne dans la forêt pour lui construire un cercueil. Je pleure pour aller lui faire un cercueil et l'y enterrer. Si tu veux m'aider<sup>5</sup>.

Le *gūl\** l'aida, il était débarrassé du Treizième, le *gūl\**. Il l'aida à faire le cercueil, ils arrangèrent le cercueil.

---

<sup>4</sup> La conteuse nous demande, à chaque nouvel épisode, si nous le connaissons. Elle semble considérer chaque épisode comme un conte à part entière.

<sup>5</sup> La conteuse prend une intonation telle que l'on pourrait se demander si elle n'est pas elle-même en train de pleurer.

Il lui dit :

- Ecoute, le Treizième est aussi grand que toi, /*auditeur : est aussi grand que toi*/, il fait ta taille, essaye ce cercueil pour ne pas que je le fasse puis le ramène pour en faire un autre de la bonne taille. Couche-toi dedans pour voir s'il est de ta taille.

*/Accompagnateur : pour l'essayer, hein ?/*

Le *gūl\** s'allongea dans le cercueil, [le Treizième] referma le couvercle et le cloua. Il porta le *gūl\** et vint au palais. Il arriva chez le roi et lui dit :

- Je t'ai amené le *gūl\**. Mais n'ouvrez pas le cercueil avant que je ne vous fasse un signe. Quand je vous dirai d'ouvrir le cercueil, vous l'ouvrirez.
- OK<sup>6</sup>

Il prit une grosse *maḥdlé\** et deux gros pains de sucre. Puis il monta sur un grand arbre. Il monta sur un grand arbre. Dès qu'il arriva à la cime de l'arbre, il dit au roi et au vizir :

- Maintenant, ouvrez le cercueil.

Ils ouvrirent le cercueil, le *gūl\** les mangea tous deux. Il mangea le vizir et le roi, le *gūl\**. Et il arriva comme ça :

- C'est toi qui me fais tout ça ?

[Le Treizième] lui dit :

- Maintenant, tu as mangé quelque chose de lourd. Il te faut du sucré. Tiens, mange du sucré. Ouvre ta bouche sous l'arbre.

Il ouvrit sa bouche, il lui jeta un gros pain de sucre. Le *gūl\** était content. Il lui dit :

- Encore une deuxième fois.

Il lui jeta le deuxième pain de sucre. Le *gūl\** le mangea et était content. [Le Treizième] lui dit :

- Encore un pain encore plus gros que les autres. Plus gros que les deux. Ouvre ta bouche !

Le *gūl\** ouvrit sa bouche, il lui jeta la *maḥdlé\** dans sa bouche. Le *gūl\** mourut. Il descendit de l'arbre, prit le palais du roi, prit le gouvernement, il se fit roi, il ramena sa mère, son père et ses frères et ils vécurent dans le palais.

---

<sup>6</sup> En anglais.

## 42. [La fille-courgette]

(Fadia Zoghaib – Amchit)

Il y avait ou il n’y avait pas... Maintenant on raconte [une histoire] et dans peu de temps on dort.

Cette histoire parle d’une femme qui vivait avec son mari dans une maison modeste, comme eux. Ils allaient, tous les jours, travailler cette terre, cultivant des légumes et des choses et autre et les travaillant. Ils en vendaient une partie, ils en mangeaient une partie, ils allaient troquer leur nourriture.

Un jour, cette femme était assise l’après-midi, en train de préparer le repas du lendemain : elle évidait des courgettes [pour les farcir]. C’étaient de belles courgettes toutes fraîches, [cueillies] de chez eux, de leur terre, elles étaient bonnes. Elle était occupée à faire ces courgettes :

- Mon Dieu, dit-elle, Tu ne m’as pas envoyé un enfant. J’aurais aimé que Tu m’envoies un enfant, même si c’était une courgette, quoi que ce soit, pour me distraire.

Quelque temps plus tard, la femme tomba enceinte et accoucha d’une...courgette ! Cette courgette n’a pas plu à la femme :

- Mon Dieu, dit-elle, je T’avais demandé une courgette et Tu m’as envoyé une courgette ! Mais tes bienfaits sont toujours nombreux<sup>1</sup> mon Dieu, ok<sup>2</sup>, j’accepte, tu m’as donné une courgette.

Elle prit cette courgette, la lava et la nettoya et la posa [sur le bord de] la fenêtre<sup>3</sup>. Elle posait la courgette à la fenêtre et... s’en allait au champ travailler et revenait. La courgette lui ayant manqué, elle la prenait dans ses bras et la cajolait :

*Ma courgette!*

*Toch, toch !*

*Ma courgette,*

*Toch, toch !*

Et elle la faisait jouer, puis elle la remettait [sur le bord de] la fenêtre.

---

<sup>1</sup> Littéralement : « Que tes biens s’accroissent ». Toutefois, cette expression a un double emploi. Quand elle est adressée à un humain, c’est lui souhaiter que Dieu accroisse ses biens. Quand elle est adressée à Dieu – ce qui est le cas ici - elle signifie : « tes bienfaits sont toujours nombreux ». Cette expression devient alors une antiphrase pour dire que le bienfait en question, accordé par Dieu, n’est pas ce qui était espéré mais qu’on s’en accommodera.

<sup>2</sup> En anglais.

<sup>3</sup> Le bord intérieur des fenêtres des maisons traditionnelles libanaises pouvait servir d’étagère vu la largeur des murs en pierre.

*//Accompagnateur : Maintenant tu te [XXX]<sup>4</sup> ?*

*Conteuse : Quelque chose comme ça.//*

Elle remettait cette courgette à la fenêtre. Quelque temps après, quand elle rentrait à la maison, elle trouvait le sol nettoyé, la maison rangée et s'étonnait :

- Qui donc me fait tout ce travail à la maison ?

Elle faisait un tour en demandant autour d'elle, aux voisins, aux gens, mais elle n'a rien su. Elle était contente : « allez, c'est bien ». Bientôt, elle trouvait le repas préparé à la maison aussi !

Que se passait-il ?

En fait, la courgette, quand [ses parents] quittaient la maison, elle sortait, elle enlevait sa peau et il en sortait une fille très jolie. Qu'elle était belle ! Elle était ordonnée, propre, elle travaillait, faisait [le ménage à] la maison, préparait le repas, puis elle se lavait et tout ce temps-là, elle chantait et était contente et ainsi. Puis, avant qu'ils ne rentrent, elle s'asseyait dans la courgette et reprenait sa place. La femme rentrait des champs et la cajolait :

*Ma courgette!*

*Toch, toch !*

*Ma courgette,*

*Toch, toch !*

Qui entendait les chansons et ainsi ? C'était le fils du roi. Il passait près de la fenêtre et entendait des chansons dans cette maison. Il épiait [la fille] par la fenêtre, il voyait une jeune fille très belle comme la lune qui travaillait dans cette maison. Tous les jours, il allait et revenait puis il se mit à la guetter. Il l'attendit jusqu'à ce qu'elle n'eut plus le temps [avant le retour de ses parents], il regarda et vit qu'elle monta et se rangea dans sa courgette et se cacha à la fenêtre. La femme l'avait mise à la fenêtre.

Il vient chez eux et dit à [la mère]:

- Je veux la courgette, dit-il à la femme.
- Tu n'as trouvé que ma courgette à prendre ? Le bon Dieu me l'a envoyée car je lui ai dit : « je veux un enfant, même si ce devait être une courgette », et c'était une courgette. Pourquoi ma courgette ? Il y a beaucoup de courgettes dans ce monde. Que veux-tu de ma courgette ?
- C'est ta courgette que je veux !

---

<sup>4</sup> La fin de la question est inaudible. Nous supposons que notre accompagnateur demande à la conteuse si elle se souvient bien du conte. En effet, plusieurs personnes parmi le public présent ce jour-là, dont nous-même, avaient déjà entendu ce conte, il y a plusieurs années, dans la bouche de la mère de la conteuse, décédée au moment de la collecte. Mais seule la conteuse s'en rappelait assez bien pour nous le narrer.

- Tu n'as pas pitié ? Elle me distraît et me réjouit. Je la mets sur la fenêtre.
- Puisque tu l'as mise à la fenêtre, tu n'as qu'à mettre une autre courgette.
- Non, c'est Dieu qui me l'a envoyée, je veux la garder cette courgette.
- Oui, mais c'est cette courgette que je veux.

C'était le roi, elle ne pouvait pas lui dire non. Que pouvait-elle faire ?

Elle lui dit :

- Bien, c'est comme tu le veux.
- Amène ta courgette ici, lui dit-il.

Elle l'amena. Il se mit à parler avec la courgette :

- Enlève ta peau et sors.

La femme le regardait : « mais qu'a-t-il celui-là ? C'est une courgette ! »

La courgette restait immobile. Finalement, il sortit son épée et lui dit :

- Sors maintenant ou je te coupe avec l'épée !

Tout de suite, la courgette se fendit comme ça et la jeune fille en sortit. Oh ! La mère devint folle [de joie] :

- C'est ma courgette et elle contient une fille si jolie, belle comme la lune. C'est ma fille ! C'est ma courgette !

Le prince dit alors :

- Je veux prendre ta fille. Je veux épouser cette fille qui vivait dans la courgette. Quant à ton mari et toi, n'ayez crainte, vous allez avoir une meilleure vie, vous serez près de nous.

Ils furent contents et Dieu leur prêta son soutien et les aida dans la réussite de leurs entreprises, ils eurent une vie heureuse.

Mon histoire je vous l'ai racontée et dans votre poitrine je l'ai cachée. Allez vous coucher.

*C'est comme ça qu'elle [la mère de la conteuse] nous disait. [Rires]*

# LE CHAPELET PASSE-TEMPS DE LA VEILLEE<sup>1</sup>

Contes du Liban

Recueillis par Samia Salloum

Traduits par Nathalie Zoghaib

## 1. Le cheval d'or

Il y avait ou il n'y avait pas<sup>2</sup>, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut<sup>3</sup>...

Il y avait des voisins envieux et un homme à la fortune inestimable<sup>4</sup> de Qārūn<sup>5</sup>. Quiconque entend parler des biens de cet homme se demande : « L'arche de Noé a-t-elle échoué sur les propriétés de cet homme, père de trois enfants ?...Tous les animaux, de toutes les couleurs de la terre, se trouvent dans son jardin !... »

Les gens l'enviaient et surtout ceux qui en étaient le plus proches. Le voisin dit à ce bon père :

- Que le mauvais œil soit chassé<sup>6</sup>, voisin ! Même si tu possédais [déjà] le monde, il te manquerait le cheval d'or... N'as-tu pas confiance en la force de tes enfants? Ce sont des hommes braves, grâce à Dieu, Il les a abondamment pourvus de courage : envoie-les le chercher....

Le père envoie ses enfants, chacun de son côté, cherchant la pièce manquante à son règne d'animaux du monde, se disant : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

L'aîné se tua dans la route du feu.

Le second dans la route de la noyade.

---

<sup>1</sup> Il s'agit du titre provisoire donné par Samia Salloum. Ce recueil a été édité sous le titre : *Les contes, témoins de la disparition du patrimoine*, Achtarout, Beyrouth, 2010.

<sup>2</sup> *Kān yā mā kān* : deux lectures possibles de cette expression : l'une comparative « il y avait ou il n'y avait pas », l'autre exclamative « il y avait, oh oui, il y avait ». Nous pensons qu'il s'agit bien de « Il y avait ou il n'y avait pas » si l'on se fie à la prononciation adoptée par tous les conteurs que nous avons déjà entendus par ailleurs.

<sup>3</sup> Phrase d'introduction répandue. Dans la majorité des contes, cette expression s'arrête à « il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps ». La suite, quand elle existe, varie d'un conteur à l'autre. Dans ce recueil, tous les contes commencent par cette phrase ce qui nous amène à penser qu'il pourrait s'agir d'une uniformisation rajoutée par Samia Salloum.

<sup>4</sup> Littéralement, « par la volonté de Dieu ». Eulogie qui exprime la profusion. Elle traduit ce qui est inestimable.

<sup>5</sup> Selon le Coran, Qārūn, un des hommes de Moïse, était tellement riche qu'il fallait un groupe d'hommes costauds pour porter les clés de ses trésors. (Dernier quart de la sourate Al Qaşaş, verset 76).

<sup>6</sup> Expression très courante en arabe qui se dit pour chasser le mauvais œil quand on admire les biens d'autrui, ou quelque chose ou quelqu'un de très grand, de très beau, de très riche...

Le plus jeune, Šāṭer\*, s'en fut par la route sans retour. Il marchait et la route se refermait derrière lui. Il marcha et marcha toute la journée... Il trouva une grotte où un ḡūl\* se réchauffait et s'éclairait à un feu qu'il entretenait. Šāṭer\* regarda bien et alla vers ce qu'il avait vu.

- Que le Salut soit sur vous, créature de Dieu !
- Si ton salut n'avait pas précédé ta parole, j'aurais dépouillé tes os de ta chair.<sup>7</sup>

Šāṭer\* sortit des ciseaux de sa poche et coupa les cheveux et les ongles du ḡūl\* qui lui dit :

- Ah, ah, ah! Tu m'as soulagé Šāṭer\*, où vas-tu ?

Šāṭer\* lui raconta son histoire...

Le ḡūl\* lui demanda de continuer son chemin où il rencontrera la sœur du vieux en train de broyer du sel, jetant ses seins pendants par-dessus ses épaules vers son dos. Il devra marcher doucement et, calme, l'attraper par derrière à l'improviste et, rapidement, lécher le sel et téter ses seins en lui disant : « Je suis ton fils<sup>8</sup> ». Elle lui répondra :

- Mon fils, je suis à ton service, qu'est-ce que tu veux ô [prunelle de] mes yeux ?

Il lui dira :

- Je veux le cheval d'or.

La vieille lui dira :

- Tu es mon fils et je vais te garder et te protéger... Voilà sept clés pour toi : six pour ouvrir six portes, mais la septième ne l'ouvre pas.

Šāṭer\* admira tout ce qu'il vit derrière les six portes mais il n'arrêta pas de penser à la septième dans tous les endroits où il entra.

Il utilisa la clé interdite. Il vit derrière la porte immédiatement le cheval d'or.

Le cheval hennit :

- HUUUUUUU !...HIIIIII... !

Šāṭer\* cria :

- Maman !!!

Et il tomba évanoui. Sa mère [d'adoption] arriva vite, versa de l'eau sur lui :

- N'aie pas peur mon fils ! Entre, mets-lui la [selle] marbrée, monte-le et promène-toi autant que tu en as envie. Puis, quand tu le voudras, reviens me voir.

---

<sup>7</sup> Phrase rythmée et rimée en libanais : *lawlā salāmak mā sabaq kalāmak kent faṣfaṣt laḥmak 'an 'izāmak*.

<sup>8</sup> Il s'agit vraisemblablement d'une tradition préislamique reprise dans l'islam puis tombée en désuétude et récemment remise au goût du jour en Arabie, qui consiste en une pratique culturelle d'adoption symbolique fondée sur le fait qu'une femme peut donner le sein à un homme adulte afin d'en faire son fils. De cette manière, celui-ci pourra la fréquenter, elle et ses filles, sans enfreindre la ségrégation spatiale entre les femmes et les hommes qui ne sont pas de leurs proches parents.

Šāter\* [sur son cheval], poursuivait chaque jour tout ce qu'il voulait sur une terre et dans une immensité dont il ignorait les limites. Puis il rentra chez sa nouvelle mère.

Un jour, il lui dit :

- J'aimerais aller voir mes parents, puis je reviendrai chez toi.

Il partit... Il rencontra un berger. Il échangea avec lui ses habits. Le prix des habits dépassait de loin celui du troupeau, mais il demanda [au berger] un mouton pour le tuer, le griller [et le manger] avec lui.

Il coupa le feuillet de la panse du mouton, le nettoya de la viande et du sang, le frotta avec de la terre et du sable et le mit sur sa tête. Puis il coupa la fourrure, la nettoya, la retourna, la plaça dans la besace du cheval et reprit sa route jusqu'à ce qu'il eut passé à côté d'un somptueux palais devant la porte duquel se trouvait une fille plus belle que la beauté elle-même.

- Tu me plais, lui dit-il. Qui es-tu ? M'acceptes-tu comme époux ?

- Oui, j'accepte.

- Demande à ton amoureux [ce que tu désires].

- Détruis le verger autour de tout le palais...

Il s'envola sur le cheval et saccagea les citronniers, les orangers... Il ne manqua rien jusqu'aux racines.

Vint le roi et [trouva] le verger complètement massacré. Il avait l'habitude de jouir de la vue de son verger. Il demanda :

- Qui a détruit le verger ?

- Des voleurs sont venus, répondit Šāter\* ; rien ne leur échappa, mais ils ont tout laissé par terre et n'ont rien emporté.

Šāter\* avait enlevé ses vêtements et porté le costume du berger. Il s'était jeté dans le buisson.

- Qui es-tu ? demanda le roi.

- Je suis Hāğğ\* Quray'.

- Que fais-tu ici, Hāğğ \* Quray' ? Qui t'a jeté dans ce buisson ?

- Je me promenais et ce sont eux qui m'ont frappé et jeté dans le buisson.

- Lève-toi, que Dieu te maudisse, tu es de mauvais augure.

La fille du roi pria son père de l'envoyer au hammam pour se nettoyer ; elle chargea un serviteur de le laver. Le lendemain, Quray' lui dit de demander à l'épouser. Celle-ci alla voir son père et lui dit qu'elle voudrait se marier :

- Je veux choisir un époux à ma guise.

- Qui veux-tu [épouser] ?

- Rassemble tous les jeunes de la région et moi je choisirai.

Le crieur public appela :

- Ô geeeeeeeens [de chez nous]! Je vous invite [à vous rendre] dans une semaine chez le roi ! La princesse choisira parmi vous son futur époux.

Les jeunes gens sont venus, vêtus de leurs habits les plus neufs, bien beaux. Après avoir bien mangé, ils passèrent devant la porte du palais.

La princesse dit :

- Il reste encore un !

Le roi étonné dit :

- Qui ? Où ?

Car il a vu tous les jeunes gens et il n'en restait aucun !

- Dans le buisson !
- Hāğğ\* Quray\* ?
- Oui.

On l'appela. La princesse jeta une pomme sur lui. Il dit : « Aïe ! ». Mais c'est un des jeunes gens qui ramassa la pomme. La princesse dit :

- J'ai visé Hāğğ\* Quray\* et c'est lui que j'ai choisi [comme époux].

La famille pleura car elle ne voulait pas de lui comme époux à leur fille. Mais le roi avait promis qu'il ne s'opposerait pas à [la volonté de] ses filles en ce qui concerne leur vie...

Des voleurs sont venus prendre les moutons, les chèvres, les vaches et les chameaux dans les prairies [du royaume]. Des bergers vinrent en informer le roi ; la princesse alla voir Šāter\* Hāğğ\* Quray\*.

- C'est simple ! lui dit-il.

Il demanda une bourrique rabougrie pour la monter et aller combattre les voleurs. Les gens se moquèrent de lui ; les enfants montrèrent du doigt Hāğğ\* Quray\*, le gendre du roi, montant la bourrique qui, à chaque pas boiteux, risquait de le jeter à terre.

Il traversa les frontières de la région puis brûla un poil du cheval qu'il gardait dans sa poche. A l'instant même, le cheval se présenta à lui.

Hāğğ\* Quray\* monta le cheval d'or après avoir revêtu la peau du mouton placée dans la besace. Il se lança comme l'éclair à la poursuite des voleurs. Il commença à les frapper : certains en moururent, d'autres furent blessés et d'autres s'enfuirent. Il ramena ce qu'ils avaient pris. Le roi l'aperçut tenant le cheval d'or.

- Qui a ramené le bien ?

- C'est moi mon oncle<sup>9</sup>.
- Mais qui es-tu ?
- Tu le sauras plus tard. On m'a blessé à la main.

Le roi prit un mouchoir et pensa le doigt blessé. Les villageois vinrent raconter au roi les exploits du cavalier contre les voleurs et lui dirent que celui qui a ramené le butin mériterait d'être son gendre et non Ḥāğğ\* Quray\*.

Ils parlèrent et parlèrent encore. Le roi écouta jusqu'à ce qu'il tomba malade de soucis. Ses médecins lui prescrivirent de la viande de gazelle. Ses deux premiers gendres partirent à la chasse aux gazelles : ils revinrent les mains vides. Son nouveau gendre Ḥāğğ\* Quray\* prit trois gazelles. Il rencontra ses deux beaux-frères près d'une source ; ils demandèrent une gazelle. Il leur en donna deux.

- Quel prix veux-tu ?
- Je ne veux pas d'argent. Je veux chauffer au rouge mon sceau et l'appliquer sur le postérieur<sup>10</sup> de chacun de vous, une seule fois.

Auparavant, il avait lavé les deux gazelles et fait éclater la bile dans leur chair, mais la sienne était restée propre.

Arrivé chez lui, il demanda à la princesse de cuisiner elle-même la gazelle propre pour son père. Elle répondit :

- A tes ordres !

Le premier gendre cuisina sa gazelle et donna la viande à sa majesté. Il dit :

- La viande est amère et immangeable !

Le second gendre cuisina sa gazelle et donna la viande à sa majesté. Il dit :

- La viande est amère : on ne peut y goûter !

Šāṭer\* demanda à la princesse d'inviter son père à venir en personne manger la viande chez lui. Le roi refusa :

- Mes deux gendres, la viande chez eux n'est pas mangeable. Qu'est-ce que ce sera chez Ḥāğğ\* Quray\* ?

La princesse le convainquit d'essayer. Le roi alla chez sa fille et trouva le cheval d'or derrière la porte. Le cheval hennit :

- Hiiiiiiii, Huuuuu...

Le cri était si fort et l'apparence si belle que le roi s'évanouit. Après qu'on l'eut réanimé, sa

<sup>9</sup> Oncle paternel. Il s'agit ici d'une interjection mais peut sous-entendre « mon beau-père » selon la tradition. (voir glossaire).

<sup>10</sup> Ce terme est ambivalent en arabe. Littéralement, le terme employé *qafā* signifie nuque mais il est souvent employé en dialecte pour désigner les fesses.

filles lui expliqua que c'était le cheval de Ḥāḡḡ\* Quray'\*. Le roi vit le mouchoir au doigt du gendre qui dormait et le reconnut.

- Qui es-tu ?
- Je suis Šāṭer\* Ḥasan\*.

Il lui conta son histoire. Le roi mangea. Rassasié, il fut guéri. Il donna sa fille à Šāṭer\*, cette fois avec sa bénédiction.

Šāṭer\* prit sa princesse et porta son cheval d'or chez son père... Il y trouva ses deux frères vivants, car, cette fois, la route de la noyade a noyé seulement le cheval, et celle du feu a brûlé le cheval, mais les deux frères furent sauvés. [Šāṭer\*] trouva son père vieilli, la vue affaiblie l'ayant pleuré pendant sept ans. Il refusait de voir qui que ce soit.

- Père, pourquoi es-tu si triste ? Je t'ai ramené le cheval d'or et j'ai épousé la fille d'un roi. Je suis à tes ordres. Regarde-moi... !

Le père le regarda et, par miracle<sup>11</sup>, le vit très nettement.

Tous étaient très contents et firent des noces qui durèrent sept jours. Šāṭer\* vécut heureux, partageant la maison de son père, celle de son beau-père et celle de sa nouvelle mère.

---

<sup>11</sup> L'expression arabe employée : *bi-quadrat qādir* a un caractère religieux d'influence coranique

## 2. Le cheveu de deux brasses<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un homme très riche, vivant avec sa famille dans la félicité, satisfait d'elle par la bénédiction divine.

- J'ai tout et mes enfants sont des héros. Remercions Dieu pour Ses bonnes grâces.
- Je te défie, voisin, d'avoir chez toi un cheveu mesurant deux brasses, une feuille qui recouvre deux hommes et une grenade qui donne deux kilos de grains quand on l'égrène.

L'homme envoya ses trois enfants.

Le premier périt brûlé sur la route du feu.

Le second périt noyé sur la route de la noyade.

Le troisième continua son chemin sur la route sans retour. Il marcha, marcha, marcha ...et la route se refermait derrière lui. Il rencontra une vieille femme :

- Permets-moi de passer la nuit chez toi car le soleil s'est couché.
- Tu es le bienvenu, mon fils, ô [prunelle de] mes yeux !

Un muletier criait :

- Quiconque m'accompagne dans la montagne aura une livre or.
- Mère, dit Šāṭer\*, avec ta permission, je voudrais partir pour avoir la livre or.

La vieille pleura :

- Non, [mon fils], qui part avec lui ne reviendra pas !

L'homme lui donna la livre or qu'il donna à la vieille et il partit avec lui. Il grimpa sur la montagne.

Le muletier avait une échelle très, très longue. Il la mit au bas de la montagne et atteignit les plus hauts rochers gigantesques. Šāṭer\* arriva en haut de la montagne. Le muletier retira l'échelle.

- Envoie-moi les pierres précieuses que tu trouves !

Il lui jeta les pierres précieuses [se trouvant] dans le pré de l'or, jusqu'à ce que l'homme en eût assez. Il appela Šāṭer\* :

- Vas-y, tu trouveras beaucoup de monde devant toi !

Šāṭer\* se mit à le supplier de le faire descendre du rocher géant. Il pleura très fort, mais

---

<sup>1</sup> La brasse est une mesure de longueur égale à 1,60 m environ.

l'homme monta son mulet et s'en alla.

L'homme marcha jusqu'au coucher du soleil ...et Šāṭer\* marcha jusqu'au coucher du soleil.

Il ne trouva sur son chemin que des personnes mortes. Il les dépassa et trouva une grotte où se trouvait un vieux avec un livre, en train de prier.

- Que le Salut soit sur vous, [honorable] vieillard !
- Tu es le bienvenu mon fils, entre... Raconte-moi ton histoire !

Il lui raconta son histoire, du début jusqu'à leur rencontre<sup>2</sup>. Le vieux lui indiqua un lac dans lequel il trouvera une barque qui le mènera à l'autre rive.

Il atteignit le bord du lac, descendit de la barque et se dirigea vers l'autre extrémité du lieu au coucher du soleil. Il trouva la vieille chez qui il avait passé la nuit et à qui il avait donné la livre or. Le lendemain, l'homme à la mule cria :

- Quiconque m'accompagne dans la montagne aura une livre or !

Šāṭer\* changea ses vêtements, prit la livre or, la donna à la vieille puis, de nouveau, accompagna l'homme. Il arriva à la montagne, ...grimpa,... retira l'échelle vers lui, pendant que l'homme rajustait son tapis de selle<sup>3</sup> sur le mulet. L'homme se retourna et ne vit pas l'échelle.

- Jette l'échelle!
- Volontiers ! Hier, je suis venu avec toi ... Aujourd'hui, prends ça...

Il lui jeta une grosse pierre précieuse sur la tête. Il mourut. Šāṭer\* prit l'échelle et alla chez le vieux qui se trouvait dans la grotte. Il mit l'échelle chez lui. Le vieux lui dit :

- Suis le même chemin vers le lac, tu trouveras une barque qui t'amènera à l'autre rive. Il marcha, marcha et marcha longtemps jusqu'à ce qu'il arriva chez la vieille qui lui dit :
- Raconte-moi, cette fois, ton histoire !

Il la lui raconta. Elle se dirigea vers un coffre et en sortit un cheveu mesurant deux brasses, une feuille qui recouvre deux hommes et une grenade qui donne deux kilos de grains quand on l'égrène.

Elle les donna à Šāṭer\*, il retourna chez son père, se maria et vécut très heureux avec les siens.

---

<sup>2</sup> Littéralement, « jusqu'à : 'que le Salut soit sur vous' ».

<sup>3</sup> Il s'agit d'un tapis de selle contenant deux sacoches latérales.

### 3. Farīṭ Rummān<sup>1</sup>

Il y avait ou il n’y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu’à ce qu’il y eut...

Un homme avait une fille qui s’appelait Farīṭ Rummān. Sa mère mourut. L’homme qui aimait passionnément sa femme fut très attristé par sa mort et ne voulut plus se remarier.

Ils avaient une voisine rusée qui disait à Farīṭ Rummān de demander à son père de se remarier. Chaque jour, elle le lui disait et Farīṭ Rummān le demandait [à son père]. Il répondait :

- Lorsque le sel sera véreux.

Elle le raconta à sa voisine, elle lui dit :

- Mets des vers dans le sel et montre-le-lui.

Elle ramassa des vers et les mit dans la jarre de sel. Le père fut frappé d’étonnement. Il dit à sa fille :

- Je ne me marierai que le jour où tu sauras faire du pain au *tannūr*\*.

Pendant l’absence du père, la voisine est venue faire le pain au *tannūr*\*. La fille raconta à son père que c’est elle qui a fait le pain.

- Viens voir, mon père !

Le père vit des pierres que la voisine avait posées pour faire croire que la fille a pu atteindre le *tannūr*\*<sup>2</sup> par un escalier en pierres. Elle mima comment elle a fait le pain.

Le père décida de se remarier au gré de sa fille. Elle lui conseilla [d’épouser] la voisine.

La voisine tomba plusieurs fois enceinte et eut des filles. Ils quittèrent tous le village et habitèrent une maison parmi d’autres.

La mère se lava le visage, s’installa devant son miroir magique et lui demanda :

- O mon miroir magique, qui est la plus belle, moi ou elle<sup>3</sup> ?
- La plus belle c’est elle ! Toi tu es la plus belle des humains, mais Farīṭ Rummān est de loin plus belle que toi<sup>4</sup>.

Elle voulut se débarrasser de Farīṭ Rummān : elle l’envoya chercher un tamis de chez la *ḡulé*\*. En chemin, elle rencontra des gens qui gagnaient leur vie en cueillant des roses.

---

<sup>1</sup> Prénom composé d’une expression construite sur le modèle d’une annexion (nom et complément du nom) dont le sens littéral est le suivant : égrainer (Farīṭ) grenade (Rummān).

<sup>2</sup> Cela est plutôt étrange dans la mesure où le *tannūr* est un four qui se trouve à même le sol.

<sup>3</sup> L’usage veut de dire en arabe « moi ou elle » et non « elle ou moi ».

<sup>4</sup> Texte arabe rimé : *enté aḥlā ensān/ bass Farīṭ Rummān/ aḥlā minnik bi-zamān/*

- Veux-tu nous aider ?
- Bien sûr !

Elle les aida. Ils lui dirent :

- Si Dieu le veut, tu sentiras le parfum des roses.

Elle partit. Son odeur était celle d'un rosier qui se déplaçait. Ensuite, elle rencontra une jument qui mettait bas. Celle-ci l'interpella :

- Farīṭ Rummān, je t'en prie, aide-moi !

Farīṭ Rummān l'aida. La jument lui souhaita :

- Que Dieu t'envoie une chevelure dorée et longue comme ma queue !

Elle partit. En chemin, ses cheveux devinrent dorés et longs comme la queue de la jument.

Elle rencontra au bord d'une source une ronce fanée et assoiffée qui lui demanda :

- Farīṭ Rummān, je veux de l'eau, arrose-moi, je t'en supplie!

Farīṭ Rummān la désaltéra. La ronce lui dit :

- Puissent tes lèvres avoir la couleur de mes mûres.

Farīṭ Rummān partit avec des lèvres ayant la couleur des mûres rouges.

Elle arriva chez la *gūlé\** et la trouva en train de broyer du sel, ses longs seins pendants placés sur ses épaules. Farīṭ Rummān s'empressa de la prendre au dépourvu et de téter ses seins pour être à l'abri de sa méchanceté. Elle l'entendit lui dire :

- Si ton salut n'avait pas précédé tes paroles, je t'aurai mangée et séparé tes os.<sup>5</sup>

Farīṭ Rummān réalisa que ses connaissances pour éviter la méchanceté de la *gūlé\** étaient correctes et fut soulagée de se savoir en sécurité :

- Grand-mère, je veux le tamis pour ma tante\*.
- Il y a un enfant dans la maison, dès que tu arrives, porte-le, soulève-le et jette-le par terre. Creuse le sol de la maison, casse les jarres, arrache le rosier, prends les allumettes<sup>6</sup> et éteins le feu de l'âtre.

Farīṭ Rummān alla vers l'enfant, joua avec lui, lui lava le visage et le mit dans le berceau. Elle remplit les jarres d'eau, balaya le sol et rajouta du bois dans l'âtre. Elle prit le tamis et s'en alla.

Elle rencontra la *gūlé\** à la porte de la maison. Cette dernière vit l'enfant rire, les jarres remplies d'eau, la maison propre et le rosier arrosé. La mère de l'enfant sortit de la maison et lui dit :

<sup>5</sup> Variante de l'expression, rythmée et rimée, du conte 1 : *Le cheval d'or*.

<sup>6</sup> Il doit y avoir ici un lapsus : c'est le tamis qu'elle doit prendre. Voir les dernières lignes de la page suivante dans l'épisode Asmahān.

- Puisse une livre or sortir de ta bouche à chaque fois que tu diras un mot et tes joues avoir la couleur de la rose [de ce rosier].

Les couleurs de la rose étaient aussi belles que l'arc-en-ciel.

La surprise de la belle-mère fut très grande à tel point qu'elle décida d'envoyer sa propre fille, Asmahān, chez la *gūlé\**, chercher le tamis à nouveau sans rien craindre pour elle. Asmahān partit. En chemin, elle rencontra un groupe de personnes qui cueillaient des roses pour gagner leur vie.

- Veux-tu nous aider ?
- Moi ? ordures humaines ! Je n'ai pas de temps pour vous.
- Si Dieu le veut, que ton odeur soit celle des ordures !

Elle s'en alla. Son odeur fut celle d'un grand pet qui se déplace. Elle continua sa route et rencontra une jument qui mettait bas. En la voyant, la jument cria :

- Asmahān, je t'en prie, aide-moi !
- Tais-toi ! Il ne me manquait que d'accoucher les ânesses !

Elle ne l'aïda pas. La jument leva la tête, regarda le ciel et fit le vœu d'une mère furieuse :

Que Dieu te fasse pousser des pénis d'âne et qu'à chaque fois que tu en coupes un, il t'en repousse cent quarante autres !

Elle eut une allure écœurante. Elle continua son chemin et trouva une ronce assoiffée et fanée près d'une source.

- Asmahān, j'ai besoin d'eau ; arrose- moi, je t'en supplie !
- Il ne me manquait plus que les ronces ! La source est plus proche de toi [que de moi]. Je n'ai pas de temps à passer avec toi.

Asmahān ne l'arrosa pas. La ronce dit :

- Que tes lèvres deviennent comme moi flétries !

Asmahān partit avec des lèvres flétries comme si elle eut été très vieille. Arrivée chez la *gūlé\**, elle la trouva en train de moudre le sel, ses seins pendants placés sur ses épaules. Asmahān la prit au dépourvu et s'empressa de téter ses seins pour se mettre à l'abri de sa méchanceté. Elle l'entendit lui dire :

- Si ton salut n'avait pas précédé tes paroles, je t'aurai mangée et séparé tes os.
- Je veux le tamis pour ma mère !
- Il y a un enfant dans la maison. Dès que tu arrives, porte-le, soulève-le et jette-le par terre. Creuse le sol de la maison, casse les jarres, arrache le rosier, prends le tamis et éteins le feu de l'âtre.

Asmahān jeta l'enfant par terre, creusa un trou dans le sol de la maison, cassa les

jarres, arracha le rosier, prit le tamis, éteignit le feu de l'âtre et s'en alla. Elle croisa la *gūlé\** à la porte :

- Pousse-toi, je suis pressée.

La *gūlé\** trouva l'enfant en train de pleurer, le sol creusé, les jarres cassées et le rosier arraché. Elle sortit de la maison et demanda à Dieu :

- Mon Dieu ! Asmahān, qu'il te pousse une queue et qu'à chaque pas que tu fais, elle s'allonge d'un empan. Et que chaque fois que ta mère t'en coupe un empan, elle s'allonge de deux. Que ta bouche devienne comme une grotte et tes joues noires comme l'asphalte et que tes yeux sortent de leurs orbites !

Asmahān revint chez sa mère avec une bouche grande comme une grotte, des yeux exorbités et un visage noir comme l'asphalte. Chaque fois qu'elle prononçait un mot, elle pétait et exhalait l'odeur des pets. Ses lèvres étaient ridées comme celles des vieilles femmes. Elle sentait les ordures et avait des pénis d'ânes.

Sa mère l'aperçut, elle fut foudroyée et la cacha pour que personne ne la voie.

Le fils du roi passa et aperçut Farīṭ Rummān avec un visage qui brillait de toutes les couleurs, des cheveux d'or comme la queue d'une jument, des lèvres aussi rouges que les baies des ronces. Il eut pour elle beaucoup d'admiration. Il la questionna sur son père et sa famille. Elle lui raconta : une livre or tomba de sa bouche à chaque mot prononcé.

- Lance-moi, lui dit-il.

- Quoi ?

Une livre or tomba.

- Ta chaussure.

- Il ne faut pas !

Une autre livre tomba !

- Ta chaussure ! Je t'en prie, crois-moi !

Elle jeta sa chaussure près de lui. Il la prit et s'en alla dire à sa mère :

- Va dans cette maison et fais connaissance avec la propriétaire de cette chaussure.

Quand la reine vit la beauté de Farīṭ Rummān et la façon dont l'or sortait de sa bouche, elle resta stupéfaite. Elle demanda sa main pour son fils. Farīṭ Rummān accepta ainsi que sa belle-mère<sup>7</sup>. On la demanda à son père. La belle-mère demanda à ce que la fille quitte le foyer paternel dans un palanquin [accompagnée] de gens qui chantent et qui dansent.

La belle-mère dit à Farīṭ Rummān :

---

<sup>7</sup> Littéralement, « sa tante maternelle, la femme de son père ».

- Viens qu'on fasse le pain au *tannūr\**.

Elle partit avec elle. La belle-mère la mit dans le *tannūr\** et la couvrit, sans faire de feu. Elle revint à la maison sans que personne ne la voie, sauf la chatte de Farīṭ Rummān qui resta près du *tannūr\**.

La belle-mère habilla sa fille en mariée, la mit dans le palanquin et l'envoya au prince. En route, le prince entendit le chat qui les avait suivis dire :

- Les cheveux bouclettes sont devenus des cheveux moitié d'or et moitié d'argent, miaou, miaaaaou ! La fille aux cheveux d'or est accroupie dans le *tannūr\** et la fille aux pénis d'ânes est montée à cheval.<sup>8</sup>

Le prince demanda de quoi parlait cette chatte étrange. Il arrêta [le cortège] du mariage et regarda à l'intérieur du palanquin. Il vit ce visage noir, cette bouche comme une grotte et deux yeux exorbités.

- Qui es-tu ??<sup>9</sup>
- Je suis Farīṭ Rummān !

Elle péta.

- Tu n'es pas elle !
- C'est moi !

Elle péta et parla en dégageant une odeur de pets.

Le prince la renvoya chez ses parents, puis il suivit la chatte qui le guida vers le *tannūr\** pour voir Farīṭ Rummān. Il la trouva et l'emmena chez lui. Ils se marièrent et vécurent dans un bonheur sans fin.

---

<sup>8</sup> Phrase rythmée et rimée en libanais: *Emm ša'r eddahab bet- tannūr ṭābbé*  
*w-emm zbābīr el-ḥamīr 'ala l-ḥél rēkbé.*

<sup>9</sup> La multiplication des signes de ponctuation ici et ailleurs, sont repris à Samia Salloum, comme nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre 4 du premier volume.

#### 4. La tortue magique

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part un pêcheur dont la femme est morte. Il laissait ses enfants à la maison et partait à la pêche. Le pêcheur partait chaque jour et, chaque jour, il ne trouvait pas de poissons.

Un jour, il pêcha une tortue ; il la jeta à l'eau étant à la recherche de poissons.

Le lendemain, la tortue fut prise dans ses filets après avoir attendu le poisson à une plus grande profondeur. Il la jeta à la mer et rentra triste chez ses enfants.

Le troisième jour, il veilla toute la nuit voulant du poisson. Au lever du soleil, il retira ses filets et vit la tortue. Il décida de la porter aux enfants pour qu'ils s'amusement avec, peut-être leur fera-t-elle oublier la faim.

Les enfants dirent :

- Nous voulons manger !

La réponse du père fut :

- Jouez avec la tortue et vous n'aurez plus besoin de manger !

Les enfants se mirent à jouer. Le père emprunta aux voisins de la nourriture, après être rentré les mains vides de cette sortie de pêche. Les enfants ne furent pas rassasiés... Ils mirent la tortue sous un couffin et se couchèrent. Chaque fois que l'un d'entre eux se plaignait de la faim, le père disait :

- Joue avec la tortue, demain Dieu trouvera une solution !

Les enfants soulevèrent le couffin : il apparut près de la tortue beaucoup de nourriture, un régal pour les yeux, la bouche et les oreilles. Ils mangèrent, remercièrent Dieu, remirent la tortue sous le couffin et dormirent jusqu'au matin.

Ils se levèrent pour jouer avec la tortue : ils trouvèrent de la nourriture délicieuse et appétissante et les pâtisseries les plus succulentes. Ils mangèrent et jouèrent jusqu'à épuisement. Ils remirent la tortue sous le couffin et sortirent... Ils finirent de jouer puis revinrent à la tortue près de laquelle ils virent ce qu'on n'a jamais vu comme nourriture riche et variée.

Le père rapporta d'une sortie de pêche quelques poissons ; il a vendu une partie des poissons et acheté du pain et quelques légumes. Ses enfants lui racontèrent ce qui s'est passé. Il continua à pêcher et, chaque jour, il trouvait ses enfants rassasiés et comblés.

Il fit semblant de dormir et se mit à surveiller. Il vit la tortue sortir de sa carapace,

préparer à manger, placer [la nourriture] sous le couffin et se coucher à côté. Il ne dit rien.

Le lendemain, quand il vit la tortue se transformer en jeune fille, ayant allumé du feu pour se réchauffer, il se saisit de sa carapace et la jeta dans le feu. Elle se mua en pierre précieuse et la jeune fille devint d'une éclatante beauté.

Le pêcheur l'épousa.

On frappa à la porte. Elle ouvrit. Le mendiant la regarda disant :

- [Donne-moi] l'argent de Dieu<sup>1</sup>

Elle lui donna un pain comme il n'en avait jamais goûté de pareil. Il alla chez le roi et lui parla de la [femme] admirable dans la maison du pêcheur.

Le roi envoya [un messenger] chez le pêcheur.

- Amène-moi la femme !

Le pêcheur vint le supplier de la lui laisser car elle est son épouse. La réponse fut que le roi la laisserait à condition qu'elle lui apporte une petite grappe de raisin contenant trois grains, le rassasiant lui ainsi que ses armées et les armées de ses armées. L'homme rentra en pleurant. [Sa] belle lui demanda les nouvelles ; il les lui raconta.

- C'est simple, lui dit-elle.

Elle lui apprit à se rendre au bord de la mer et à s'entretenir avec sa famille.

Il cria du plus haut du haut de sa voix :

- Ô toi qui a un tricorne<sup>2</sup>, toi dont le chapeau [mesure] deux coudées<sup>3</sup>, j'ai besoin d'un grappillon de raisin pour ta tante.

Il lui apporta le grappillon de raisin. En chemin, quand il mangeait un grain, le volume des autres augmentait. Sa femme prit les grains et en laissa trois sur un grappillon pour le roi des temps.

Le roi mangea un grain et le volume du grappillon augmenta. Chaque grain faisait un kilo et à chaque fois que quelqu'un en mangeait, il augmentait [de volume] et grossissait, jusqu'à ce que tout le monde a mangé du grappillon de raisin... Il y avait du raisin de la terre jusqu'au ciel.

Le roi envoya dire au pêcheur :

- Je veux un bout de tapis d'un empan sur lequel je pourrai m'asseoir ainsi que mes armées et les armées de mes armées, sinon je te tuerai et je prendrai ta femme.

---

<sup>1</sup> Traduction littérale. La façon dont l'aumône est demandée pourrait être inspirée de la *ṣadaqa*, aumône volontaire qui complète la *zakāt* : aumône légale, troisième pilier de l'Islam, obligatoire pour tout musulman qui en a les moyens. Dans les deux cas, l'idée sous-jacente est que ce qu'on donne est indirectement donné à Dieu.

<sup>2</sup> Littéralement, « Père corne et deux cornes ».

<sup>3</sup> Ancienne mesure de longueur de 50 cm.

Le pêcheur rentra chez lui en se plaignant et en pleurant. Il fit part à son épouse de son chagrin et pria Dieu de le soulager. L'épouse lui dit :

- N'aie pas peur, homme ; cela est simple !

Elle lui apprit à aller à l'endroit où il l'avait trouvée et à appeler son neveu. Il cria du plus haut du haut de sa voix :

- Ô toi qui a un tricorne, toi dont le chapeau [mesure] deux coudées.

Le garçon sortit :

- Que veux-tu, oncle ?
- Je veux un bout de tapis pour ta tante.

Il s'absenta puis réapparut portant un petit tapis. Le pêcheur le porta. Il dit à sa femme :

- Cela peut les contenir ?!?!

Il s'y assit comme elle le lui ordonna : il devint plus grand. Elle en coupa un empan et l'envoya au roi.

Le roi se mit à rire. Il s'assit dessus et le vit devenir plus grand. Chaque fois que quelqu'un s'y asseyait il devenait encore plus grand<sup>4</sup>.

Le pêcheur revint chez lui chagriné par la troisième demande irréalisable du roi. Il voulait un bébé âgé d'un ou de deux jours qui raconterait une histoire mi fausse mi vraie. Les pleurs du pêcheur s'élevèrent en venant chez sa femme. Il venait lui faire ses adieux et lui parler de l'ironie du sort et des demandes du roi impossibles à réaliser cette fois.

- Ce n'est rien, mon chéri ! Rends-toi à l'endroit où tu m'as trouvée, appelle mon neveu et demande-lui son frère, si sa mère a accouché. Dis-lui : « Ta tante veut le voir. »

Le pêcheur cria, l'homme au tricorne répondit.

- Si ta mère a accouché, je veux l'enfant : sa tante veut le voir.
- Ma mère est en train d'accoucher ; ne pars pas : je vais chercher l'enfant.

Il dit à l'enfant emmaillotté qui vient de naître :

- Ta tante veut te voir !

Il le lui emmena. Elle le vit et l'envoya avec le pêcheur au roi.

- Fais attention à toi, sois habile.
- Ne t'inquiète pas, ma tante.

Il arriva chez le roi et lui dit :

---

<sup>4</sup> C'est sans doute une allusion au *bisāṭ aḥmadī* : le tapis d'Aḥmad al-Badawī, un maître soufi, dont la légende voulait qu'il soit de petites dimensions mais qu'il contienne miraculeusement toutes les personnes qui veulent s'y asseoir.

- Cet enfant va raconter une histoire mi fausse mi vraie.

L'enfant dit [en parlant] le langage humain :

- Je vais m'asseoir sur les genoux de mon oncle le pêcheur. J'ai besoin d'un couteau très long et je veux le vizir à ma gauche et le roi à ma droite.

Une fois que tout le monde s'exécuta, il dit :

- Bonnes gens, j'avais un champ immense. Mon père y a planté du blé. Les voisins nous demandèrent :
- Qu'avez-vous planté ?

Mon père dit :

- Nous avons planté du blé !

Ils dirent :

- Oh, non ! Homme, si vous aviez planté des pastèques elles auraient eu un goût inoubliable !

Mon père partit dans le champ, chercha les grains de blé et les sortit entièrement de la terre. Il y laissa un seul. Il revint le voir quelque temps après. Il en trouva la moitié dans la bouche d'une fourmi et l'autre moitié au dehors. Mon père tira et la fourmi de même jusqu'à ce que le grain se coupa en deux parts égales. Mon père prit une part et la fourmi l'autre... Mon père planta des pastèques. Que vous dire de ces pastèques ? Vous n'allez pas me croire ! O gens ici réunis, la pastèque...

L'enfant se mit debout et, en même temps, le roi et le vizir :

- Ô jeunes gens, supposons [que] ceci [soit] la pastèque et moi je vais la couper.

Il sauta en disant :

- Un coup à ma droite et un coup à ma gauche !

Avec les deux coups, il coupa les têtes du roi et du vizir. Il se mit à courir de l'un à l'autre au vu de la cour, lui qui n'était pas plus grand qu'un empan. Il mit la couronne sur la tête du pêcheur et dit :

- Celui qui lui fera du mal, je le tuerai avant de partir !

Le pêcheur devint lui-même le monarque pour faire régner la justice et la félicité dans tout le pays.

## 5. La sœur des Quarante, Sett Bdūr<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part quatre filles près d'une source. Une d'entre elles fit un pet. L'une dit :

- [Je jure] sur la vie de mon père que ce n'est pas moi,

Une autre dit :

- [Je jure] sur la vie de mon frère que ce n'est pas moi.

Et une autre dit :

- [Je jure] sur la vie de ma sœur que ce n'est pas moi.

Une ne dit rien car elle n'avait personne sur qui jurer. Mais elle avait une mère à qui elle raconta ce qui lui est arrivé. La mère lui dit :

- Va avec elles et si elles se moquent, dis : « [je jure] sur la vie de mes quarante frères que ce n'est pas moi ! »
- Je jure sur la vie de mes quarante frères que ce n'est pas moi !
- Tu as quarante frères ?

La fille rentra chez sa mère tout excitée :

- Je veux voir mes frères.
- Tu n'as pas de frères, mais je t'ai dit ça pour te donner du courage vis-à-vis d'elles.
- Je veux mes frères ou je mourrai de chagrin.
- Je n'ai plus que Dieu [se dit la mère] et puisse-t-Il compenser [la perte de] cette fille !

Elle l'envoya chez ses frères après lui avoir cuit de nombreuses petites boules de pain.

- Ma fille, fais rouler ces boules une à une, si tu rencontres tes frères [c'est tant mieux], sinon il te restera Dieu.

Avant le lever du jour, la fille partit et fit rouler les boules de pain. Chaque fois qu'elle était fatiguée et qu'elle avait faim, elle en mangeait une... Jusqu'au coucher du soleil, il lui restait la dernière boule. La fille pleura, et pleura et pleura jusqu'à ce qu'elle en eût assez de pleurer. Elle jeta la dernière boule par terre, elle se mit à rouler et elle à courir derrière, jusqu'à ce qu'elle entra dans une grotte. Elle suivit le pain dans la grotte. Elle y trouva de la

---

<sup>1</sup> De *badr*, la pleine lune. En Orient, on a toujours comparé les belles dames à la pleine lune ou à la lune tout court.

viande, des braises et les ustensiles nécessaires pour cuisiner la viande. Elle cuisina un plat délicieux dont le fumet se répandit à l'extérieur de la grotte. Après s'être bien rassasiée, elle s'assit dans un coin et tira les rideaux pour qu'on ne la vît pas. La nuit, quarante *ġūl*\* vinrent dans la grotte...

Tous les jours, la jeune fille faisait la cuisine, sans que les *ġūl*\* sachent qui leur préparait ces plats variés. Un jour, ils dirent :

- L'un d'entre nous restera pour voir qui nous prépare à manger.

Chaque jour, quelqu'un gardait l'entrée de la grotte, de l'aîné jusqu'au plus jeune. Le dernier jour, ce fut le tour du plus jeune qui attrapa [la jeune fille] :

- Je suis ta sœur !
- Tu es notre sœur à tous !

Elle raconta son histoire à son jeune frère et, lui, la raconta à tous ses frères. Elle continua à leur préparer à manger. Ils lui apportèrent une chatte qui parlait et la distrayait.

Un jour qu'elle balayait le sol de la grotte, elle trouva un pois chiche qu'elle mit à la bouche. La chatte lui dit :

- Ou tu me laisses mordre dans ta petite [bouchée] ou je pisse sur ton petit feu !<sup>2</sup>

Elle ne lui donna pas du pois chiche et la supplia de ne pas éteindre le feu. Mais la chatte cria plus fort :

- Ou tu me laisses mordre dans ta petite [bouchée] ou je pisse sur ton petit feu !

Elle urina sur le feu et l'éteignit. La fille pleura car elle ne pourrait plus préparer le repas à ses frères. Elle sortit de la grotte et se mit à regarder la nature environnante. Elle vit sur le sommet de la montagne d'en face de la fumée. Elle marcha, marcha et marcha jusqu'à ce qu'elle arriva. Les propriétaires du feu l'aperçurent et lui donnèrent des braises dans une plaque métallique placée dans un panier en bois.

En retournant à la grotte, un serpent l'aperçut et la suivit. Elle courut et le serpent la suivit...elle courut et le serpent la suivit jusqu'à ce qu'elle arriva à la grotte. Elle se retourna et ne vit aucun serpent. Mais un des *ġūl*\* l'avait vue et la suivait à son insu.

Elle fit la cuisine comme d'habitude, puis s'assit en attendant ses frères. Ils vinrent et, comme d'habitude, le repas leur plut.

Le *ġūl*\* étranger se présenta pendant l'absence des *ġūl*\*:

- Ou je suce de ton sang ou je te mange toute entière.

Le *ġūl*\* suçait de son sang chaque jour. La jeune fille maigrissait et devenait de plus en

---

<sup>2</sup> Phrase rythmée et rimée en arabe : *yā qarrīnī men qorayttik,*  
*yā bšehḥ bi-nuwwayrtik.*

plus faible. Ses frères les *gūl*\* lui demandèrent la raison de son amaigrissement : elle ne répondit pas. Ils se mirent alors à la surveiller, un chaque jour, sans savoir ce qui lui arrivait. Quand vint le tour de son jeune frère, il vit le *gūl*\* entrer et faire ce qu'il faisait. Il lui coupa la tête et le jeta à l'extérieur de la grotte.

Deux ans plus tard, des plantes géantes poussèrent sur le cadavre. Les *gūl*\* les aperçurent et demandèrent à leur sœur d'aller en cueillir de la mauve et de la cuisiner le lendemain.

Elle alla à l'endroit qu'ils lui avaient montré, remplit un grand sac de mauve, puis revint cuisiner. Les *gūl*\* mangèrent et se transformèrent en quarante ânes qui lui donnèrent des coups de sabot. Elle pleura et cria :

- Mon Dieu... ! Mon Diiieu... ! Mon Diiiiieeeeeeeeeuuuu !!

Deux passants l'entendirent. Elle leur raconta son histoire.

- Nous avons besoin d'un bâton tendre, nous te donnerons avec quarante coups sans que tu dises « Aïe ! ». Si tu gémis, l'âne qui porte le numéro [du coup au moment du gémissment] se transformera en faon<sup>3</sup>.
- D'accord. Mais pourquoi mes frères se sont-ils transformés en ânes après avoir mangé la mauve ?
- C'est qu'elle a poussé sur un animal tué. Nous te frappons ?
- Bien sûr !
- Un, deux, trois, .... Quarant...
- Aïïïïe !

Le plus jeune des frères se transforma en faon. Elle emmena le faon, prit des provisions et ils se mirent en route. Ils arrivèrent au bord d'une source [située] sous un grand arbre. Ils burent. Elle grimpa sur une branche ; son frère, le faon, resta sous l'arbre à paître l'herbe.

Une des servantes du roi vint à la source remplir une jarre en terre. Elle vit le reflet d'une jeune fille ravissante. Elle brisa la jarre et s'écria :

- Mon Dieu ! Cette beauté et ces formes sont les miennes alors que je [ne] suis [que] la servante du roi ???!!!<sup>4</sup>

Elle revint au palais et dit : « la jarre s'est brisée ». On lui en donna une autre. Elle la brisa quand elle vit le reflet de la fille dans l'eau, puis elle revint [au palais]. Elle cassa la jarre plusieurs fois. En retournant, elle rencontra le prince qui avait entendu parler des nombreuses

---

<sup>3</sup> Littéralement, « gazelle ». Mais dans la langue arabe, le terme « gazelle » peut être employé aux deux genres. Ici, il s'agit du mâle de la bête. Nous l'avons remplacé par faon pour garder l'analogie générique et ne pas modifier le texte : il/elle, sœurs/frères....

<sup>4</sup> Voir note 9 conte 3.

jarres cassées.

- Seigneur, je suis tombée et la jarre s'est brisée cinq fois. C'est près de la source que je suis tombée et que la jarre s'est cassée.
- Vas-y cette fois et ramène de l'eau.

Il la suivit sans qu'elle le voie. Elle regarda l'eau et cassa la jarre. Le prince accourut et regarda l'eau : il y vit une fille d'une beauté ravissante. Il leva les yeux vers la branche de l'arbre.

- Descends de l'arbre !
- Je ne veux pas.
- Je ne te ferai pas de mal... Je t'ai aimée, je suis le prince, descends !
- Non

Il alla voir sa mère et pleura. Elle lui promit qu'elle avait un moyen personnel pour la faire descendre. S'il la conduisait jusqu'à [la jeune fille].

- Ma fille, descends !
- Je ne descendrai pas !

Aucun moyen n'a réussi à faire descendre la fille de l'arbre...Le prince la désirait. Alors la reine a eu recours à une sage conseillère. Celle-ci demanda une poêle, des œufs, du *samné\** et du pain pendant qu'elle ramassait du bois.

- Ne craignez rien votre altesse, la jeune fille et moi nous allons faire frire les œufs et en manger jusqu'à ce que nous soyons rassasiées.

Près de la source, sous l'arbre, la sage vieille alluma le feu et apporta la poêle et le *samné\**. Elle plaça la poêle à l'envers sur le feu et le *samné\** sur le dos de la poêle. Au moment où elle allait casser un œuf en invoquant le nom de Dieu, elle entendit la voix de la jeune fille :

- Ce n'est pas comme ça, ma tante<sup>5</sup>.
- Je ne sais faire que ça, ma fille. Je ne vois pas bien.

Et elle tourna la poêle vers la gauche.

- Non, ma tante, ce n'est pas comme ça.
- Ma fille, c'est comme ça ?

Elle tourna la poêle vers la droite.

- Non, non, tante.
- Veux-tu descendre ou tu as peur de moi, moi la vieille aveugle ? Veux-tu bien m'aider ?

---

<sup>5</sup> Tante maternelle.

La jeune fille descendit, fit frire les œufs et mangea avec la vieille. Au moment où elle voulut grimper dans l'arbre, le prince l'attrapa par surprise et l'emmena au palais où il l'épousa. La fête dura sept jours et nul royaume ne vit pareille fête. Le faon demeura avec sa sœur car elle dit au prince qu'elle ne pourrait jamais s'en séparer. Elle avait pour lui un grand et immense amour.

Le prince voulut aller en pèlerinage, il confia sa femme à sa mère. Ses cousines vinrent et l'emmenèrent déjeuner dans la nature. Elles mirent un tapis sur des roseaux au-dessus d'un puits profond. Elles dansèrent autour du tapis et lui demandèrent de danser au milieu d'elles. Elle dansa, les roseaux se brisèrent et elle tomba dans le puits. Elle s'accrocha au tapis qui tomba avec elle. Les cousines dirent :

- Tu nous as pris notre cousin<sup>6</sup>, reste dans le puits jusqu'à ce que tu meures.

Elles coururent après le faon pour le manger, mais il s'enfuit rapidement.

Les filles rentrèrent et dirent à la reine que sa belle-fille était à la maison. L'une d'entre elles est restée dans la maison du prince remplaçant Sett Bdūr, sa belle épouse. Quant au faon, il continua à venir au puits jetant à sa sœur les restes de nourriture que la reine lui donnait. Il cherchait des vêtements et les apportait au puits. Sa sœur l'encourageait et lui disait :

- N'aie pas peur et fais attention à toi !

Le prince rentra ... Il ne retrouva pas la belle figure de sa femme. Il s'approcha [de celle qui avait pris sa place] consterné :

- Pourquoi tes yeux sont-ils petits ?
- Pour t'avoir pleuré et de peur de ne plus te revoir.
- Pourquoi ton nez est-il gros ?
- En pleurant longtemps, je me suis beaucoup mouchée.
- Pourquoi tes lèvres sont-elles grosses ?
- A cause des cris que tu n'entendais pas.
- Et tes pieds où est [passée] leur finesse ? Pourquoi sont-ils aussi gros ?
- En courant beaucoup sur les routes, rêvant de te voir.
- Tes mains, ma chérie, pourquoi ont-elles grossi ?
- En cognant sur les murs, affligée d'être séparée de toi.

Le prince s'attrista du mauvais état de sa femme. Un jour qu'il allait voir le faon, il le suivit. Il rassemblait des restes de pain d'un *tannūr*\* en disant :

---

<sup>6</sup> La coutume veut que le jeune homme épouse sa cousine germaine paternelle. (voir glossaire)

- Ma sœur, ô Sett Bdūr, après que ta nourriture était des graines de sésames décortiquées, elle devient les miettes d'un *tannūr*\* !<sup>7</sup>

Le prince l'entendit et le suivit jusqu'au puits où il trouva sa femme avec deux enfants. Il la sortit [du puits] dans un couffin attaché à une corde. Des jeunes gens parmi ses sujets l'aiderent à sortir son épouse et ses deux enfants jumeaux. Le prince emmena l'épouse au palais. En chemin, elle lui raconta son histoire entière. Il lui demanda ce qu'il ferait de ses cousines. Elle lui dit de faire de leurs os une échelle sur laquelle elle monterait à sa chambre.

Le prince fit affamer les chiens pendant sept jours et, pendant sept jours, il fit assoiffer les chevaux. Il attacha chaque cousine à la queue d'un cheval et les relâcha pour aller s'abreuver à la source, tirant les filles derrière eux. Il lâcha les chiens derrière elles qui se mirent à courir pour rattraper les chevaux et dévorer la chair des cousines attachées par des cordes. Ils nettoyèrent leurs os afin que son altesse le prince en fasse une échelle à son épouse chérie.

A chaque fois qu'elle montait les marches de cette échelle ou qu'elle descendait, se faisait entendre un bruit :

- Iiiiie ! Iiiiie !

Elle disait :

- Iiiiie ! [Que le diable] vous emporte ! Qu'un malheur vous frappe ! Vous avez agi et j'en ai profité !

La Sett vécut avec le prince et leurs deux enfants dans le bonheur jusqu'à la fin de leurs jours.

---

<sup>7</sup> Fragment rythmé et rimé en libanais : *yā ḥaytī ya Sett Bdūr,*  
*ba'd mā kān aklīk semsom maqšūr*  
*šār aklīk mfāfīl 'an l- tannūr*

## 6. Zahr Hayhāt<sup>1</sup>.

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part un roi et une reine qui attendaient impatiemment la naissance de leur premier enfant. Vint le moment de l'accouchement. Les domestiques remplacèrent les jumeaux nouveau-nés par deux chiots, puis ils allèrent chez le roi.

- Quel est le nouveau-né ? Un garçon ?
- Non, votre altesse !
- Une fille ?
- Non, votre altesse !
- C'est quoi donc ? des chiots par exemple ?
- Vous l'avez dit vous-même.

Ils emmenèrent le garçon et la fille chez une femme qui n'avait pas d'enfants, elle les éleva pendant sept ans. Une fois, elle dit à son mari :

- Je ne veux pas les deux enfants.
- Femme ?
- Je ne veux pas d'enfants.

Le mari s'en alla voir un chevrier et lui raconta son histoire avec sa femme. Il prit les deux enfants afin que l'épouse [du chevrier] les élève. Chaque fois que les enfants se réveillaient et qu'ils se lavaient le visage, ils disaient :

- Bon Dieu, nous vous supplions... !

La femme du chevrier allait dans la chambre du garçon et de la fille pour trouver sous l'oreiller de chacun une livre en or. Et ainsi, elle les éleva pendant sept ans. Jusqu'à ce qu'ils eurent quatorze ans. Un jour, la femme du chevrier dit à son mari :

- Je ne veux pas les deux enfants.
- Femme, [c'est un bienfait] en l'honneur de Dieu....
- Je ne les veux pas ! ça suffit.

Le chevrier les emmena dans la montagne, les abandonna et rentra sans qu'ils s'en aperçoivent. Pendant que le garçon et sa sœur poursuivaient leur chemin, ils trouvèrent une grande chaîne en fer longue de presque un mètre. La fille la tira et le garçon la tira. Ils dégagèrent la terre qui la couvrait et voilà que c'était une grande porte. Dieu leur ouvrit une

---

<sup>1</sup> Littéralement, « La fleur inaccessible ».

porte dans la montagne. Ils poussèrent la porte et entrèrent dans une maison propre avec de l'or dans chaque coin. Ils se couchèrent dans cette maison jusqu'au lendemain matin. Ils emportèrent un peu d'or à la ville et revinrent avec beaucoup de nourriture. Tous les jours, ils vendaient un peu d'or et achetaient ce dont ils avaient besoin.

Un jour, ils désirèrent se construire un palais au milieu de la montagne. Ils firent appel aux ingénieux maçons du pays pour construire ce palais, une des merveilles du monde.

Un [autre] jour, une vieille dame entra chez eux et y resta le temps que le jeune homme aille au marché et en revienne. [Pendant son absence], la vieille parlait à la jeune fille de la dureté de sa vie, seule dans la montagne. Elle lui dit de demander à son frère « la robe *tintillante*<sup>2</sup> dont le haut applaudit et le bas chante ».

Le frère rentré, la sœur lui demanda d'aller à la mer, comme le lui a dit la vieille, et de lui apporter la robe, sinon elle mourrait d'ennui.

Près de la mer, il arriva à un pré où se trouvaient deux hommes. Il leur raconta l'histoire de la robe... Ils lui dirent d'aller tout droit, pendant quelques heures, il trouvera une source d'eau courante où il boira puis il se tournera vers la *qibla*<sup>3</sup> pour crier :

- Ô Dieu, Qui m'aide ?

L'eau montera jusqu'à ses genoux. Il lancera un deuxième cri :

- Ô Dieu, Qui m'aide ?

L'eau montera jusqu'à la ceinture. Il criera une troisième fois :

- Ô Dieu !

Si au troisième cri, un jeune homme n'apparaît pas à qui le garçon demandera la robe, si ce jeune n'apparaît pas, l'eau submergera le garçon et il mourra noyé.

Au troisième cri, un beau jeune homme sortit de la source. Le garçon lui demanda de lui apporter la robe *tintillante*. Il la retira de l'eau et revint chez sa sœur. Elle suspendit la robe dont le haut se mit à applaudir et le bas à chanter. Elle l'amusait, surtout pendant l'absence de son frère.

Deux mois plus tard, la femme vint. La fille lui montra la robe.

- Cette robe te plaît ? Elle ne te parle pas et tu ne lui parles pas. Laisse-la! Ne t'en occupe pas ! Tu as besoin de quelqu'un qui te distraie : demande à ton frère Zahr Hayhāt qui te distraira !

Le frère alla à la mer. Dans le pré, il trouva deux enfants. Il leur demanda où se

---

<sup>2</sup> En arabe : *tarannī* de « *ranna* : tinter ». La traduction par « tintillante » permet de conserver la rime. L'expression est en effet rimée et rythmée : « *festān et-tarannē min fōq yza'if w-men taht yġannē* ».

<sup>3</sup> Direction de la Mecque vers laquelle le fidèle doit se tourner pour effectuer ses prières rituelles.

trouvait Zahr Hayhāt après leur avoir raconté toute son histoire. Les deux garçons lui indiquèrent la même source... Il marcha, marcha et marcha, but de la source, se tourna vers la *qibla* et cria de toute sa force :

- Zahr Hayhāāāāt !

L'eau lui monta jusqu'aux genoux. Il cria une deuxième fois :

- Zahr Hayhāāāāt !

L'eau monta jusqu'à sa ceinture.

Il cria une troisième fois :

- Zahr Hayhāāāāāāt !

Au moment du troisième cri, une jeune fille ravissante sortit de l'eau et dit :

- A tes ordres ! donne-ta main mon chéri, donne!

Elle le sortit de l'eau et sortit avec lui. Ils se reposèrent, puis elle raconta au jeune homme l'histoire de sa naissance [et celle de sa sœur] jusqu'à sa venue chez elle.

Ils partirent ensemble chez la sœur et l'emmenèrent chez le roi. Ils demandèrent une entrevue. Zahr Hayhāt lui raconta toute l'histoire. Elle lui dit que parce qu'il a accepté les deux chiots comme étant ses enfants [envoyés] par Dieu et parce qu'il s'en est occupé, Dieu a protégé ses enfants et les lui a rendus, dix-sept ans après leur naissance. Ils sont sains et saufs, accompagnés de la robe *tintillante* et de Zahr Hayhāt.

Le roi célébra [le retour] de ses vrais enfants. Il demanda à Zahr Hayhāt dont la beauté était exceptionnelle, ce qu'elle désirait, quel que soit son désir. Elle demanda d'épouser son fils bien-aimé. On fit des noces comme on n'en avait jamais vu dans l'histoire... Et le bonheur dura longtemps dans le royaume.

## 7. La ruse du renard et la fourrure

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait dans un endroit aride, sur la cime d'un dattier aux branches abondantes, une colombe. Chaque fois que ses petits étaient éclos le renard les lui prenait, de telle sorte qu'elle risquait de mourir de chagrin avant même d'en être séparée.

En passant, un grand aigle la vit se lamenter. Il trouva cela étrange et s'approcha pour écouter son histoire. Il lui conseilla de ne pas abandonner ses petits à leur sort et lui dit que le renard la dupait : il ne peut pas grimper sur l'arbre ni l'en faire tomber.

Le renard vint en paradant, attendant sa part de la chair de colombe. La mère s'y opposa. Le renard se mit à glapir, à donner des coups à l'arbre et à creuser... Elle resta indifférente. Elle lui dit

- L'aigle m'a prévenue que tu ne pourrais pas m'atteindre, même si tu t'agites et t'impatientes.

Le renard la laissa et s'en fut chercher l'aigle. Il le rencontra et le félicita pour sa sagacité et, comme il respectait les intelligents, il l'invita à déjeuner le lendemain.

Le renard cuisina du *burgol*\* et le posa sur [une dalle] en marbre, pour honorer l'aigle par la somptuosité du récipient. L'aigle faillit se casser le bec en picorant les grains de *burgol*\*.

L'aigle voulut rendre l'invitation au renard. Il cuisina du *burgol*\* et le posa sur du *ballān*\* pour qu'il puisse en manger avec son bec, alors que le renard affamé se charcutait la langue avec les épines du *ballān*\*. [Tandis que] l'aigle se régala à manger dans le cœur du buisson, le renard en profita pour l'attraper afin de le manger. L'aigle lui dit :

- Attends que je prie ! Deux prosternations<sup>1</sup> pour l'amour de Dieu avant ma mort !  
Laisse-moi : tu me mangeras purifié après la prière.

L'aigle dit :

- Dieu est grand !

Puis il battit des ailes et s'envola agenouillé vers le ciel. Le lendemain, il vit le renard qui lui dit :

- Ô bonhomme ! c'est ainsi que tu me laisses ? tu ne m'amènes pas avec toi au ciel ?  
Il grimpa sur le dos de l'aigle qui s'envola, s'envola, s'envola et monta [si haut] que le

---

<sup>1</sup> *Rak'a* : littéralement « acte de se pencher, de se courber », succession de gestes accomplis et de formules prononcées par le Musulman croyant au cours de l'acte d'adoration (*Encyclopédie de l'Islam*).

renard ne vit plus que les nuages au-dessous lui. L'aigle le lâcha. Dans sa chute, il se mit à prier :

- Mon Dieu, une fourrure<sup>2</sup> ! Mon Dieu, une fourrure ! Mon Dieu, une fourrure !...

Il y avait dans un pré un gardien de moutons et de chèvres qui avait mis sa fourrure de côté pour courir ramener une chèvre au troupeau avant qu'elle ne se casse le cou dans [la falaise] au pied [de la montagne]. Le renard tomba sur la fourrure. Il l'endossa et partit.

En passant par un village voisin, le *muḥtār*\* le vit et le questionna sur sa fourrure. Il lui dit :

- Je l'ai confectionnée moi-même !

Le *muḥtār*\* trouva que c'était le travail d'un artisan doué et demanda au renard de lui en confectionner une. Le renard demanda cinq moutons. Il s'absenta une semaine puis revint demander un mouton pour le col. Il s'absenta une semaine puis revint demander un mouton pour le capuchon...Il s'absenta une semaine puis revint demander un mouton pour chaque manche. Il s'absenta et ne revint plus pendant un mois. Le *muḥtār*\* interrogea les habitants sur le terrier du renard :

- Qui le connaît ?

Son fils aîné dit :

- Je le connais et je vais y aller !

Le terrier était une grotte à l'entrée étroite : le fils [du *muḥtār*\*] eut peur d'y pénétrer.

- Renard, ô renaard ! Je suis le fils du *muḥtār*\*! Où est la fourrure de mon père?
- Qui me fait perdre mon temps ? Je n'ai pas fini de la confectionner.

Le jeune homme s'absenta et revint trois jours après :

- Renard, où est la fourrure ?
- Attends trois ou quatre heures pour que je la termine.

Le *muḥtār*\* envoya son cadet voir ce qui est arrivé à l'aîné. Il resta trois heures et lui non plus ne revint pas. Il envoya le benjamin voir ce qui est arrivé à ses deux frères... Le [lendemain] matin, le *muḥtār*\* partit et apprit que le renard sortait toutes les trois ou quatre heures pour [leur] demander de patienter un peu.

Le *muḥtār*\* rentra alors au village et envoya son crieur public :

- Ohééé gens du village ! Que ceux qui aiment le *muḥtār*\* apportent une branche de bois et du *ballān*\* devant le terrier du renard.

Les habitants du village vinrent avec le bois et mirent le feu devant le terrier du renard.

---

<sup>2</sup> *Farwa* : veste en peau de mouton que les bergers ou les bédouins portent pour combattre le froid.

Le renard se mit à creuser un trou d'un autre côté : soudain, ils le virent devant eux dérangé par la fumée pendant son sommeil :

- Qu'avez-vous à m'aveugler avec votre fumée !
- Nous voulons la fourrure du *muhtār*\*.
- Je ne l'ai pas terminée ! vous l'avez brûlée sur le mur [où elle était pendue].

Ils ne purent entrer à cause de la fumée épaisse. Ils reculèrent tous et rentrèrent dans leur village.

Les jours passèrent et l'histoire de la fourrure ne cesse de les amuser pendant leurs soirées... Ils vécurent heureux.

## 8. Une main faucille et une main couperet

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une femme qui avait un garçon unique. Elle demanda à Dieu de lui donner une fille avec une main faucille et l'autre couperet. Elle tomba enceinte et donna naissance à ce qu'elle a désiré.

Cette fille, plus elle grandissait plus elle avait besoin de nourriture. Elle mangea les vaches des voisins, leurs moutons et leurs poules. Quant à sa mère et à son frère, ils s'enfuirent vers les vastes terres de Dieu.

Un jour, le frère eut envie de revoir sa sœur. Il vint la saluer. Il se faisait du souci à son sujet et ne craignait rien pour lui, étant le plus brave des cavaliers.

Le frère était à l'intérieur lorsque sa sœur sortit de la maison puis rentra un instant après pour demander:

- Ton cheval a-t-il quatre pattes ou trois ?
- Mon cheval a trois pattes, ma sœur.

La sœur sortit à nouveau pour un instant puis rentra :

- Mon cher frère, ton cheval a-t-il trois pattes ou deux ?
- Mon cheval a deux pattes, ma sœur chérie. Assieds-toi qu'on bavarde !

Elle ressortit pour un instant puis rentra :

- Mon inestimable frère, ton cheval a-t-il deux pattes ou une seule ?
- Une seule, bien sûr ma chérie, tu l'as bien vu !

La sœur sortit de la maison pour un moment puis rentra :

- Mon frère chéri, tu es sûr que ton cheval a des pattes ?
- Je suis sûr, inestimable et merveilleuse sœur, que mon cheval n'a pas de pattes.

La sœur sortit de nouveau de la maison et rentra un instant plus tard :

- Ô plus beau frère au monde, tu es venu à cheval ou tu as fait à pied cette longue distance ?
- J'ai traversé de [longues] distances à pied pour voir la plus inestimable personne.

La sœur s'assit et se plaignit de sa solitude, puis elle dit à son frère :

- J'ai faim et je vais te manger maintenant.
- Volontiers, ma sœur ! Je crois au jugement de Dieu. Accorde-moi [le temps] de prier sur le toit.

Il y avait sur le toit une *maḥdala*\* [servant] à comprimer la terre battue sur le toit après

chaque pluie. Le frère attacha le lourd rouleau à une corde.

- Ma sœur, je ne te laisserai pas attendre longtemps. Je vais prier. Si tu as faim, très faim, tire sur cette corde à laquelle je me suis attaché.

Elle tira sur la corde et le rouleau lui tomba sur le ventre. Est-ce qu'elle péta ou est-ce qu'elle ne péta pas, personne ne le sait. Elle regarda et ne vit pas son frère. Elle sentit son odeur et le poursuivit.

Il y avait derrière la maison sept arbres alignés. Le frère grimpa sur le premier : la sœur le coupa avec sa main faucille. Il s'enfuit au second et, alors qu'il grimpait, elle le coupa avec sa main. Il s'enfuit vers le troisième et, avant d'atteindre le haut, elle le coupa. Il arriva au quatrième et, alors qu'il était sur la première branche, elle le coupa. Il était au haut du tronc du cinquième, elle le coupa. Sa colère augmentait et la fatigue [du frère] augmentait aussi. Il passa, mort de fatigue, au sixième en hurlant de frayeur. Elle le coupa en vociférant, crispée par l'obstination [du jeune homme]. Il sauta, devenu presque fou, en lançant un cri anormal. Un tigre l'entendit alors qu'il criait :

- Mon Dieu, je vous supplie, aidez moi !

Sa sœur avait coupé la moitié de l'arbre. En un clin d'œil, le tigre attrapa la sœur au cou et l'acheva. Il n'en laissa que les os.

Le frère descendit de l'arbre et retourna chez sa mère lui raconter le sort de sa fille. Il l'accompagna pour ramasser les os et les enterrer afin de lui rendre honneur. Elle pleura et le frère se mit à pleurer afin que Dieu aie pitié de la morte. Ils prièrent sur sa tombe pour que Dieu lui pardonne ses péchés.

## 9. Une mère souhaite avoir une fille *darbouka*<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une femme à qui Dieu n'a pas accordé la faveur de la maternité. Elle le pria de tomber enceinte et de donner naissance à une *darbouka*.

La fille grandit et se mit à accompagner sa mère à la rivière pour laver leur linge et celui du père. Les femmes, en ce temps-là, faisaient toujours leur lessive à la rivière. La fille a remarqué cela. Quand elle rentra à la maison, elle demanda à sa mère la permission de faire une petite promenade. Elle suivit les lavandières, ramassa l'or, le mit à l'intérieur [de son corps] puis rentra à la maison le montrer à sa mère.

Une autre fois, elle partit. Les lavandières la remarquèrent mais, ne sachant pas que la *darbouka* était une fille, elles mirent de côté leurs bijoux en or et commencèrent leur lessive sans s'inquiéter pour l'or. Elle le prit et tout au long du chemin, elle disait :

*Roule miam-miam, roule !*

*Chez ma mère, je vais à plat ventre !<sup>2</sup>*

Tous les jours, elle ramenait des bracelets, des bracelets de cheville, des chaînes, des médailles, des bagues, ... Tous les jours elle en ramenait, tous les jours..., de telle sorte que sa mère eut tout un butin. Elle était contente de sa fille.

Les gens disaient :

- Comment tu fais pour vivre [aussi richement] ?

Elle ne le leur disait pas de peur de la jalousie du [mauvais] œil.

La famille devint très riche : la fille était à l'origine de sa richesse. Et personne ne sut ce qui fut arrivé ni ce qui ne le fut pas.

---

<sup>1</sup> La *darbouka* : « Tambour arabe fait d'une peau tendue sur l'extrémité pansue d'un tuyau de terre cuite, plus rarement de métal » (*Le Petit Robert*).

<sup>2</sup> Fragment rimé et rythmé en arabe : *darkeb nannī, darkeb neh  
la 'end emmī brūh b'ehh*

## 10. Mon Dieu, si je pouvais tomber enceinte et accoucher d'un couffin de puces<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une femme à qui Dieu n'a pas accordé la faveur de la maternité. Elle lui demanda de tomber enceinte et d'accoucher d'un couffin de puces ! Son intention c'était de jouir du sentiment de maternité.

Les puces se mirent à sauter devant elle :

- Maman !maman ! maman ! ...

Elle eut un nombre inestimable<sup>2</sup> d'enfants, un couffin de puces... ! Quelques jours plus tard, elle s'impatienta et en eut marre. Elle fit part à sa voisine de son incapacité à les supporter encore. La voisine lui conseilla de cuisiner du *kešik*\* et de les appeler pendant qu'il est chaud. Une des puces, collée à la robe de sa mère parce qu'elle lui était attachée plus que ses sœurs, l'entendit...

Toutes les puces plongèrent dans le plat et moururent. La mère fut triste car elle n'a gardé personne pour porter le repas à leur père. La puce sauta et lui dit de ne pas pleurer car elle l'a entendue et n'a pas mangé pour rester avec elle.

- Que Dieu te donne la santé, mon enfant ! Prends ce repas à ton père et quiconque s'approche de la besace de l'ânesse, tu le gronderas. Mais tu pourrais t'égarer...

- N'aie pas peur ! Mets-moi dans l'oreille de l'ânesse et bouche-la avec de l'argile.

En chemin, chaque fois qu'elle entendait des voix, elle criait :

- Allez-vous-en, vous ! Ce repas est pour mon père !

Les gens étaient stupéfaits, ne sachant d'où venait la voix.

L'ânesse connaissait le chemin. Elle partit protégée par la puce. Les gens ne voyaient que l'ânesse, le père de même qui crut qu'elle était venue seule jusqu'au moment où il entendit la voix :

- Papa, je suis dans l'oreille de l'ânesse : ma mère m'y a mise et l'a bouchée avec de l'argile. Je t'ai apporté ton repas.

- Que Dieu soit satisfait de toi! Où sont tes sœurs ?

La puce lui conta l'histoire de sa mère, de la voisine et de son idée.

- Papa, sors le repas de la besace et mange !

---

<sup>1</sup> Le nom « puce » en arabe est un nom masculin alors que sa traduction française est féminine. De fait, dans le texte arabe, le terme employé est « frère », rendu par « sœur » pour respecter le genre du terme en français.

<sup>2</sup> Littéralement, « comme Dieu l'a voulu ».

Le père se mit à manger pendant que la puce sautait autour de lui et jouait.

- Papa, je vais continuer le labourage à ta place.
- Non, ma fille, si le bœuf vient à chier sur toi, tu t'égareras dans sa bouse et tu mourras.
- Ne t'inquiète pas, père, ta fille est très forte.

La puce s'en alla mordre le bœuf au derrière, une bouse en tomba et la colla au sol. Son père plantait du maïs. Lorsque la plantation poussa, la puce sortit dans la tige.

Une fois, on donna à manger au bœuf des tiges de maïs. Il mangea la tige où se trouvait la puce. La puce se mit à tourner et à tourner dans les intestins du bœuf et personne ne sut ce qu'il avait ni ce qui l'a rendu malade. Ils tuèrent le bœuf et le mangèrent. Ils donnèrent les intestins à une bédouine pour qu'elle les nettoie, les farcisse de riz et prépare un plat nommé « tripes farcies » qui est le plat le plus délicieux [cuisiné] avec de la viande.

La bédouine partit à la rivière et, pendant qu'elle lavait les intestins du bœuf tué, elle fit un pet. Elle entendit une voix venant des intestins [qu'elle avait] entre les mains lui dire :

- Que Dieu t'enlaidisse !
- Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Qui me parle ?

Elle péta de nouveau pendant qu'elle lavait :

- Que Dieu t'enlaidisse !

Elle planta le couteau dans les intestins sans remarquer la puce qui en sortait. Elle eut peur et s'enfuit:

- Que Dieu maudisse les tripes, ceux qui les nettoient et ceux qui les cuisinent... !

La bédouine s'enfuit et la puce s'accrocha à sa robe. Elle se mit à lui mordre les fesses pour s'amuser. [La bédouine] criait :

- Au secours ! Au secours !

Et la puce chantait :

*Bédouine, je t'ai eue !*

*La puce enflamme ton derrière !*

*Bédouine je t'ai eue !*

*La puce enflamme ton derrière !<sup>3</sup>*

C'est devenu un proverbe.

---

<sup>3</sup> *Yā badawiyé ḥīzik mīzik/ w-l-barqūt yenḡol bi-ṭīzik*

## 11. La naissance de la *ġinniyya*\*

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il était un village très lointain où l'on ne trouvait pas de latrines. Les gens, pour uriner, se cachaient dans des lieux isolés car ils avaient honte de montrer leurs parties génitales.

Une fois, l'une des femmes pissa derrière la clôture d'un champ de blé, sans invoquer le nom de Dieu. Une *ġinniyya*\* dormait sous la terre. Subitement, la femme fut atteinte d'hémiplégie et personne ne sut que la *ġinniyya*\* l'attaqua, car elle avait été brûlée par l'urine.

Les médecins furent impuissants et personne ne put la soigner. Ils dirent : « Sur l'hémiplégie, nulle médecine n'agit ! »<sup>1</sup>. La femme resta paralysée. L'hémiplégique, on dit que les djinns comprennent son langage. La femme cria et appela quiconque pourrait la guérir car elle ne savait pas ce qu'elle avait fait. Le Grand djinn l'entendit, mais les djinns refusèrent de lui administrer le médicament qui la guérit car elle avait brûlé une des leurs.

Par un jour d'hiver terriblement froid, un djinn apparut à la sage-femme qui aidait les femmes à accoucher. Il lui demanda de l'accompagner à la maison car son épouse avait un enfantement laborieux :

- Je connais toutes les femmes de la région. Laquelle est la vôtre ?
- Viens vite avec moi, je te récompenserai. Mais si tu tardes [à venir], je te tuerai.

Elle partit avec lui malgré sa peur car elle n'avait aucune excuse pour refuser. Elle atteignit une cavité dans laquelle l'homme la fit entrer. Elle arriva à un escalier profond où il y avait une lumière faible. La femme trembla de peur. Le djinn la pressa et lui dit :

- N'aie pas peur, ne crains rien ! si par tes soins ma femme accouche facilement, je te récompenserai. Marche vite !

Elle arriva auprès d'une femme bizarre qui était dans les douleurs de l'enfantement. La sage-femme l'aida, elle était spécialiste des affaires de femmes et l'accouchement fut naturel et aisé. Son travail terminé, toutes [les personnes] réunies étaient ravies de l'arrivée d'un nouveau djinn. Le plus âgé parmi les présents demanda à voir la sage-femme et la remercia personnellement pour ce qu'elle a fait. On le lui annonça. Elle marchait parmi eux comme dans un rêve.

- Je vais te donner de l'or pour toi et un médicament pour une femme qui a été paralysée en pissant dans un champ. Elle a pissé sur une *ġinniyya*\* endormie sans

---

<sup>1</sup> Dictionnaire courant qui signifie qu'une hémiplégie est inguérissable. En arabe, proverbe en prose rimée *fēliġ mā t'āliġ*

invoquer le nom [de Dieu] et l'a brûlée. Elle m'a appelé et j'ai appris qu'elle ne savait pas [ce qu'elle avait fait]. Si l'un des nôtres la voit, il pourra la tuer pour se venger. Il n'y a que toi pour prendre le médicament.

- Qui est-elle ?
- Sa maison est au bas de la vallée. Mon fils t'y amènera car tu as aidé sa femme. Il te ramènera ensuite chez toi.

Il lui donna un panier dans lequel elle vit des épluchures d'oignons. Elle le remercia pour son cadeau et ne s'y opposa pas car elle craignit la colère des djinns.

Il l'amena chez la femme. C'était le matin. La sage-femme entra dans la maison, le djinn resta à l'extérieur. Elle lui dit :

- J'ai entendu parler de ton histoire et j'ai su que tu as uriné sans invoquer le nom [de Dieu], et tu as brûlé une *ġinniyya*\*. Je m'y connais en plantes. Invoque le nom de Dieu, celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux et prends ce médicament. Maintenant, après cela, je voudrais que tu me fasses un café.

Elle prit le médicament et se leva par la force du Tout-Puissant comme si elle n'avait pas été paralysée. Elle prépara une cafetière, offrit à boire aux voisins pendant sept jours et attira leur attention sur [la nécessité de] l'invocation de Dieu.

Lorsque la sage-femme sortit de chez elle et en partant avec le djinn à sa maison..., dès qu'elle fut seule, elle souleva le couvercle du panier que lui a offert le djinn. Elle vit les pelures d'oignons, mais elle n'osa pas les jeter car un djinn pourrait la voir et lui demander des comptes. Elle prit dans ses mains quelques pelures d'oignons qui se transformèrent en or. Ainsi tout ce qu'il y avait dans le panier se transforma en or.

La femme fut heureuse de devenir riche ainsi que ses enfants et ses petits-enfants...

## 12. Mon Dieu, si je pouvais tomber enceinte et accoucher d'une tête de bourricot

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une femme à qui Dieu ne donna pas d'enfants. Elle Lui demanda de tomber enceinte et d'accoucher d'une tête de bourricot ! Son désir c'était de jouir du sentiment de maternité.

Le destin a permis qu'elle donnât naissance à une tête de bourricot et c'était un *māred\**. Lorsque sa mère allait se coucher, Tête de bourricot roulait jusqu'à la fenêtre de la fille du roi.

Un jour, il dit à sa mère d'aller demander la main de la fille du roi.

- Je viens à vous souhaitant une fiancée. Une épouse de chez vous je demande.<sup>1</sup>

On ne lui répondit pas : on la jeta du haut de l'escalier.

Tête de bourricot était très triste, il insista auprès de sa mère.

- Je viens à vous souhaitant une fiancée. Une épouse de chez vous je demande.

On la jeta du haut de l'escalier. Elle rentra chez elle maudissant le sort de sa vie. Dès qu'elle fut remise, elle repartit au palais, car son fils ne pouvait pas vivre heureux tant qu'il n'avait pas la princesse.

- Je viens à vous souhaitant une fiancée. Une épouse de chez vous je demande.

On la jeta du haut du toit sur la route.

La chose se répéta et la mère en souffrit.

- Mon fils, cent fois [mon corps] a été brisé !

- Ma mère, [fais-le encore] cette fois pour me faire plaisir !

La mère partit, sa vie tenant à un fil. La princesse accepta mais le roi refusa. La fille insista :

- C'est mon destin et je n'y renoncerai pas.

On essaya tous les moyens, elle ne se laissa pas convaincre...La fille alla s'installer chez son mari... Il se conduisit envers elle comme un animal.

Une fois, il enleva la peau de sa tenue de Tête de bourricot et se coucha. La princesse le vit aussi beau que la pleine lune et en tomba follement amoureuse. Elle cacha son accoutrement pour qu'il ne recouvre plus sa forme de *māred\** affreux. Il se réveilla et demanda sa tenue. Quand elle vit ses yeux, elle faillit perdre connaissance tellement ils étaient

---

<sup>1</sup> Fragment rythmé et rimé en libanais : *ǧūtkun ḥāṭbé rāǧbé. 'arūs men 'endkom ṭālbé.*

beaux, mais elle se ressaisit, rassembla ses forces et jeta la tenue dans le feu de l'âtre. Le jeune homme accourut et retira la tenue du feu : elle se changea en diadème. Elle comprit que le destin avait voulu que son mari soit un roi ensorcelé et que si elle n'avait pas accepté de l'épouser dans la [forme] où il se trouvait, il serait resté ensorcelé.

Il lui dit :

- Si tu en parles, tu me perdras à jamais.

Elle lui promit de ne pas en parler et tint sa promesse. Ils vécurent très heureux.

### 13. Mon Dieu, si je pouvais tomber enceinte et accoucher d'une marmite

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une femme qui n'arrivait pas à avoir d'enfants. Elle demanda à Dieu de tomber enceinte et d'accoucher d'une marmite. Il lui manquait le sentiment de maternité.

Par la volonté de Dieu<sup>1</sup>, la mère donna naissance à une jolie marmite. Elle grandit et se mit à accompagner sa mère dans la nature et dans des endroits où se trouvait du monde.

Elle alla à la rivière. Lorsque les femmes la virent, l'une d'entre elles y mit ce qu'elle a ramassé comme plantes de la montagne et lavé à l'eau de la rivière. La marmite se referma sur les plantes et ne s'ouvrit pas. Elle roula jusqu'à chez elle en chantant :

*Roule, roule chez maman !*

*Miam, miam !*

*Roule, roule chez maman !*

*Miam, miam !*

La mère la félicita pour ce qu'elle lui ramenait et que cela lui évitait de ramasser de la bonne nourriture.

Une fois..., elle alla à la rivière à la suite de jeunes filles gâtées. Quand elles virent la marmite parmi elles, elles y posèrent leurs bijoux et allèrent se distraire ailleurs. Pendant [ce temps], elle se referma sur l'or et roula vers sa maison en chantant :

*Roule, roule chez maman !*

*Toute jolie !*

*Roule, roule chez maman !*

*Toute jolie !*

La mère devint contente et fière de sa fille.

Une fois, elle suivit des enfants et se mit à les regarder jouer. Un vilain garçon l'aperçut et déféqua dedans ; l'odeur des déjections se répandit... Elle fit tomber son couvercle et retourna chez sa mère en chantant tristement :

*Roule, roule chez maman !*

*Berk, berk !*

*Roule, roule chez maman !*

---

<sup>1</sup> L'expression utilisée en arabe « l'Un unique » reprend une expression coranique.

*Berk, berk !*

La mère fut très triste de son état. Elle lui donna un bain.

Le mari de cette femme, dans tous les cas, observait et était gêné : il trouvait que l'intérêt que portait son épouse à la marmite, même dans cet état de dégoût, dépassait les limites. Il dit :

- Je casserai la marmite!

Il en sortit une belle jeune fille charmante. Elle dit à sa mère :

- Si tu parles, tu me perdras.

Un jour, la mère dit à ses voisines : « C'est ma fille ! ». Elle la perdit pour toujours.

## 14. Une colombe en a égorgé une autre

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans une terre lointaine, une jeune beauté qui vivait chez son frère marié depuis la mort de leurs parents. L'épouse dit :

- Ta sœur est une débauchée : elle courtise les garçons.

Il enferma sa sœur dans une chambre d'où elle ne sortait que pour les toilettes et où il ne lui entraînait que la nourriture.

Une fois, alors que la lune était bien brillante, la belle-sœur entendit sa voix :

- Bienvenue à toi, ô distrayeur<sup>1</sup> des étrangères, la nuit, tu es chez moi et le jour tu es absent<sup>2</sup> !

Elle raconta à son mari que sa sœur parlait avec son amoureux, qu'elle le rencontrait et passait la soirée avec lui. Il ne la crut pas. Elle jura qu'elle l'avait entendue et lui demanda de rester tôt cette nuit pour entendre et être convaincu.

A peine la sœur eut-elle fini de parler, que son frère entra dans sa chambre, emporté par une colère terrible :

- Avec qui tu parlais ?
- Avec la lune.
- Mon Dieu ! ma sœur est une menteuse et une débauchée ! Il ne sert à rien de t'enfermer. Demain matin, nous irons faire une petite promenade et tu me raconteras.

Elle se leva le matin et sortit avec son frère dans un chemin désert. Là, il lui coupa les deux mains et la jeta sur le chemin pour laver la honte. Puis il partit.

Dieu envoya deux colombes. L'une égorga l'autre et cousit à la fille ses mains qui devinrent plus douces qu'avant.

La jeune fille ressuscita. Elle marcha, marcha et marcha jusqu'à arriver à une source. Elle s'abreuva. Elle grimpa sur le tronc d'un arbre voisin et essaya de dormir. Elle entendit une voix, alors elle se dressa sur son séant sur la branche large de l'arbre.

Le fils du roi, rentré d'une sortie de chasse, voulut boire ainsi que son cheval à cette source. Dès que le cheval s'approcha de la surface de l'eau et la regarda, il s'effaroucha et recula en hennissant. Chaque fois que le prince l'en approchait, il s'entêtait et se montrait

---

<sup>1</sup> La jeune fille s'adresse à la lune qui est, dans la langue arabe, de genre masculin.

<sup>2</sup> Fragment rimé et rythmé en arabe : *Ahlā w sahlā bek yā msallī l-ġarā'eb, fī l-layl 'indé w fī l-nhār ġā'eb.*

rétif.

Le prince descendit après que son cheval se fut obstiné plusieurs fois, il mit pied à terre et s'approcha de l'eau brandissant son épée. Il fut immobilisé<sup>3</sup> par l'image séduisante de la jeune fille. Elle lui fit perdre la raison et il en tomba immédiatement amoureux.

- Descends, ma belle !
- Non !
- Gloire à Celui qui t'a donné cette [belle] image ! Descends, je suis le prince, n'aie pas peur !
- Non !
- Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es à l'aise ? Viens avec moi !
- Non !

Elle refusa catégoriquement ! Le prince, attristé, rentra chez sa mère affligé et abattu par cette passion inatteignable.

La reine insista pour que la jeune fille descende. Celle-ci s'obstina très poliment. Elle avait conquis le cœur de la reine. Cette mère consulta sa vieille et sage nourrice au sujet de la fille. La vieille promit de la faire descendre. Elle demanda, pour le faire, une batterie de cuisine : des œufs, du *samné\**, une poêle et du bois.

La vieille commença à frire les œufs en tenant la poêle à l'envers.

- Non grand-mère, retourne la poêle !
- Dieu soit loué ! Qui es-tu, ma fille? tu m'aides ?
- Ecoute mes paroles seulement : retourne la poêle, tu es en train de faire fondre le *samné\** sur l'envers de la poêle.
- Ma fille, aide la vieille aveugle et mange avec elle ! N'as-tu pas faim ? ou je te dégoûte ?
- Grand-mère, je ne veux pas descendre ! Mais toi écoute mes paroles ! Tu ne me dégoûtes pas, Dieu m'en préserve !
- Descends ! Que la vieille mange du travail de tes mains, ma chérie<sup>4</sup> ! A moins que tu aies peur des aveugles !?

La jeune fille descendit pour aider la vieille et par respect pour ses sentiments et sa faiblesse. Elle fit cuire les œufs, mangea avec elle et la remercia. Elle chercha à grimper dans l'arbre, le prince l'attrapa par la taille à son insu.

Il l'épousa... Elle lui donna des enfants beaux comme des lunes. Après de longues

---

<sup>3</sup> Traduction littérale : enchaîné.

<sup>4</sup> Littéralement : « que tu m'enterres ! ».

années, elle demanda au prince de lui permettre d'aller chez son frère. Elle partit, accompagnée de ses enfants, dans son village d'origine. Personne ne la reconnut. Elle se renseigna sur la maison de son frère, sans dire qu'elle était sa sœur.

- Le pauvre ! il est malade et paralysé.
- Madame, il avait de l'argent qu'il a perdu.
- Il attend la mort et la mort ne vient pas.

Elle demanda où il vivait, les gens la renseignèrent sur sa maison. Elle le trouva dans un état pitoyable<sup>5</sup>. Dieu lui avait ôté sa bénédiction pour ce qu'il lui avait fait. Elle le salua, il ne la reconnut pas.

- Depuis quand tu es tombé malade ?
- Cela fait quinze ans.
- Pourquoi tu es malade ?
- Madame, mon histoire est une [longue] histoire. Et si Dieu me pardonne, je ne me pardonnerai pas à moi-même d'avoir tué ma sœur et de n'avoir pas cru ses paroles. Dieu me fait souffrir parce que je l'ai faite souffrir. Je l'ai tuée et, de retour à la maison, j'ai été paralysé.
- Si tu vois ta sœur, tu la reconnais ?
- Je te dis « je l'ai tuée » et tu me dis « si tu la vois »<sup>6</sup>... ! Les bêtes sauvages l'ont mangée. Tu connais les bêtes sauvages... ? Ah ! personne ne comprendra à quel point j'ai le sentiment de culpabilité. Je l'ai tuée et j'ai trahi la confiance que mes père et mère morts ont mise en moi. Ils sont en colère contre moi dans leur tombe.

Elle le calma et lui dit :

- On raconte que quelqu'un l'a vue et qu'elle craint de te voir. Est-ce que tu la reconnaîtras après tout ce temps ?
- Je la reconnais à un grain de beauté sur son épaule droite.
- Je suis ta sœur.

Elle le prit dans ses bras et il la prit dans les siens. Dieu pardonna ce qui s'était passé et une page fut tournée<sup>7</sup>. Ils vécurent tous heureux par la grâce de Dieu.

## 15. La batée<sup>8</sup> de Zamzam<sup>9</sup>

---

<sup>5</sup> Littéralement : « un état difficile même pour un incroyant ».

<sup>6</sup> Dans cet énoncé, nos guillemets.

<sup>7</sup> Littéralement : « les cœurs ont été lavés ».

<sup>8</sup> Récipient conique dans lequel on lave les terres et les sables aurifères (*Le Petit Robert*).

<sup>9</sup> Nom désignant le puits sacré situé dans le périmètre de l'ensemble culturel mekkois. Il se trouve à l'est de la

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une femme qui rêvait du sentiment de maternité. Un jour, elle demanda dans sa prière de donner naissance à une fille. Elle fit, dans cette intention, le vœu qu'elle [sa fille] aille ramener une batée du puits de Zamzam.

Le destin a voulu que la femme tombe enceinte et accouche d'une fille.

Le vœu vient à échéance et doit être accompli. La fille doit donc emprunter un chemin [dangereux] : aucune des personnes l'ayant déjà emprunté n'en est revenue vivante. Chaque fois que quelqu'un y allait, il était dévoré par quarante 'afrīt\* qui dormaient autour du puits.

Un vieillard dit à la fille : « Si les mouches entrent dans les bouches des 'afrīt\* et sortent par leurs narines, c'est qu'ils dorment. Mais, si les mouches entrent par leurs narines et sortent par leur bouche, c'est qu'ils sont réveillés. »

Elle les trouva endormis. Elle les enjamba et sauta par-dessus le plus jeune d'entre eux. Elle plongea la batée dans l'or et y enfonça le bout de son doigt. Puis elle reprit la batée et s'envola entre ciel et terre jusqu'à arriver chez ses parents.

L'un des 'afrīt\* se réveilla pour boire et perçut l'odeur d'un être humain qui a plongé son doigt dans l'eau d'or. Le 'afrīt\* cria et réveilla ses frères qui se mirent à marmonner :

- C'est près de toi qu'elle est passée ! C'est près de toi qu'elle est passée ! C'est près de toi qu'elle est passée !
- Venez qu'on fasse semblant d'être des marchands de bagues et qu'on fasse le tour de toutes les régions. Nous finirons bien par la découvrir !

Ils allèrent d'un endroit à un autre en tant que marchands ambulants. Ils arrivèrent dans la région de la jeune fille. Sa mère sortit pour acheter des bagues à la fille. Ils lui demandèrent à voir la fille pour qu'elle prenne les plus belles bagues à la mesure de ses doigts. Elle fit venir la jeune fille. Ils virent le bout de son doigt, ils virent son doigt dont elle avait plongé le bout dans le puits et qui s'était transformé en or pur. Ils la pesèrent, payèrent son prix en or et la prirent à sa mère [et partirent] en toute bienséance<sup>10</sup>.

Ils l'emmenèrent avec eux au puits ; ils voulaient la manger.

- Moi, je mange son œil.

---

Ka'ba, du côté du mur où est enchâssée la « Pierre Noire ». De nombreux mythes, légendes et récits pré et post-islamiques entourent ce puits et les propriétés miraculeuses de son eau (*Encyclopédie de l'Islam*). Dans ce conte, il est supposé contenir non pas de l'eau mais de l'or liquide. Compte-tenu de la valeur sacrée de ce lieu, il est curieux qu'il soit présenté comme étant hostile et déconnecté de sa valeur islamique.

<sup>10</sup> Littéralement : Avec paroles et salut.

- Moi, je mange sa main.
- Moi, je mange sa poitrine...

Le plus jeune proposa d'en faire leur sœur, elle ne les rassasiera pas tous, mais aura à les servir tous.

Elle s'est mise à laver, à cuisiner, à repasser, à servir les quarante *'afrīt\** ... Un jour, à leur insu, elle se rendit chez le menuisier et lui demanda de lui construire une maison en bois ajustée à sa taille. Elle enfila la maison et s'en alla à travers le monde. Elle les vit, volant dans le ciel au-dessus d'elle, qui la cherchaient. L'un d'entre eux lui demanda :

- « Petit bois », tu as vu la fille en or ?
- Non !
- Tu la reconnaîtras à sa beauté et à ses qualités.
- Que Dieu vienne à mon secours : je suis dévorée par les poux.

Elle continua à marcher jusqu'à ce qu'elle arriva au palais du roi où elle demanda du travail. On lui demanda de commencer par garder les oies et de ramener les œufs des oies tous les jours à sa majesté le roi l'après-midi.

Chaque jour, elle couchait les oies et enlevait sa robe de bois. Toutes les oies s'égayaient et les œufs augmentaient beaucoup. Tous les jours, elle apportait une grande quantité d'œufs au roi qui s'étonnait et [se demandait] pourquoi les oies poussaient autant avec « Petit bois ».

Le roi se cacha derrière un arbre énorme et guetta... Après avoir mené les oies au pâturage et après les avoir ramenées faire leur sieste, elle enleva la robe de bois. Les oies devinrent étincelantes et contentes de sa beauté et de son éclat. Ensuite, elle se rhabilla de sa robe en bois, mena les oies aux endroits où elles allaient dormir, puis apporta les œufs au roi. Le roi s'approcha d'elle et lui demanda d'enlever sa robe. Elle ne pouvait pas refuser la demande du roi des temps. Elle enleva la robe, le roi la brisa et la jeta. Il la couronna et, avec elle, il fonda une famille heureuse.

## 16. La reine tortue<sup>1</sup>.

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans un royaume lointain, un roi qui avait trois garçons qu'il voulait marier en même temps. Il les avait élevés selon la bonne morale et les traditions des rois.

Comment choisir les fiancées en un seul jour ? L'un d'entre eux dit :

- Venez qu'on lance des boules d'or et nous verrons vers qui notre chance les orientera et si elles y resteront.

L'aîné des princes lança sa boule en or, les yeux fermés. Elle tomba sur une maison où se trouvait une jolie fille.

Le cadet des princes lança sa boule en or qui tomba sur une maison où se trouvait une jeune fille élégante et bien élevée.

Le plus jeune des princes lança sa boule en or et elle atteignit une tortue.

Le prince dit c'est ma chance dans la vie. Le roi s'y opposa, mais le prince insista pour épouser la tortue parce que c'est son destin.

Un jour, le roi voulut s'enquérir de ce que ses belles-filles faisaient à midi chez elles en l'absence de ses enfants. Il se déguisa en homme ordinaire et leur rendit visite.

L'épouse de l'aîné avait sa maison sale et sa cuisine était amère.

L'épouse du cadet dormait et avait négligé le rangement de sa maison.

L'épouse du plus jeune avait sa maison bien ordonnée et sa cuisine était bonne.

Le roi réunit ses enfants et leur fit savoir que c'était le plus jeune qui avait fait le meilleur choix à propos de mariage. Le benjamin s'étonna comment elle pouvait ranger une maison et faire à manger étant une tortue.

Il décida de la surveiller. Il prétendit partir à la chasse, mais revint sans qu'elle s'en aperçoive. Il se cacha derrière la porte. Elle enleva sa robe (sic.) et apparut une jeune fille d'une magnifique beauté. Il se précipita sur la carapace de la tortue et la jeta dans l'âtre, le feu s'éleva puis retomba rapidement comme avant. La carapace de la tortue avait disparu.

Le prince lui dit :

- Quelle est ton histoire ? Si tu ne parles pas, je divorce.

Elle lui dit :

---

<sup>1</sup> Littéralement : « La tortue qui gouverne ».

- Mon maître et mon chéri, je vivais dans un pays lointain et mon père était roi. Mon père mourut. Ma mère épousa un homme méchant, et ce méchant voulut me faire épouser son fils. Je refusai et je pleurai. Alors par sa méchanceté, il me transforma en tortue et dit que le charme ne serait rompu que lorsque quelqu'un aurait brûlé mon habit.

Le prince raconta l'histoire à son père. Lorsque celui-ci fut à l'agonie, il légua le trône au plus jeune de ses fils, car il était plus perspicace que ses deux frères.

Ces derniers eurent de l'aversion pour leur frère et le tuèrent. Ce fut alors la tortue qui gouverna le royaume. Elle épousa un mendiant qui passait près du château. Ils eurent des garçons et des filles.

## 17. Père tricorne<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait une femme qui avait deux filles. Elle maria l'aînée et la plus jeune resta chez elle.

La jeune fille désira rendre visite à sa sœur après un certain temps. La mère lui fit des boules de pain et l'envoya. Elle arriva au coucher du soleil chez sa sœur, elle la salua et sa sœur lui dit :

- Tu dois rentrer vite à la maison car il n'y a pas de place pour que tu dormes chez nous.
- Je ne peux pas, Père tricorne me rencontrera.
- Va-t-en, ne perds pas le temps ! Il n'y a pas de place pour que tu dormes chez nous.
- Je dormirai sous vos pieds.
- Tu marcheras sur nous.
- Je dormirai en haut de vos têtes.
- Tu te moucheras sur nous.

Elle se leva et partit. Père tricorne la trouva, la mangea et suspendit ses os à un arbre. Sa mère elle la chercha. Elle ne la trouva pas. Elle demanda à sa fille aînée. Elle lui dit :

- Elle est rentrée chez toi.

Elle revint à la maison et trouva dans l'arbre un panier dans lequel il y avait les os de sa fille ainsi que ses vêtements.

Elle revint chez l'aînée :

- Ma sœur est arrivée ?
- Oui.
- Ce serait bien qu'elle revienne chez moi. J'ai du travail aux champs et l'enfant est seul.

Tandis que la grand-mère amusait l'enfant, la mère partit aux champs.

La grand-mère égorga son petit-fils et mit son pénis dans un plat de *burgol*\* ... La mère de l'enfant vint et sentit une odeur appétissante.

- Viens, ma fille, je t'ai préparé du *burgol*\* à la viande, mange !

---

<sup>1</sup> Ce personnage apparaît dans une autre version de ce conte recueillie par nous-même dans une autre région. Voir [Père Tricorne] par Samira Yazbek conte 39 du recueil précédent. Littéralement : « Père corne et deux cornes ».

- Tes plats me manquaient.

La grand-mère servit le plat dans une assiette. La mère de l'enfant plongea la cuillère dans l'assiette et vit le sexe<sup>2</sup> de son fils dans sa cuillère.

Sa mère se hâta de dire :

- Tu m'as brisé le cœur à propos de ma fille, que le tien le soit à propos de ton fils !

---

<sup>2</sup> Littéralement : « le pigeon ». Expression affectueuse employée pour le pénis des jeunes garçons.

## 18. Chèvre, chevrotte

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait quelque part une chèvre sage qui avait trois enfants, Sanāsel, Rabāb et le petit, Al-Ḥarrār.

La chèvre dit à ses enfants qu'elle allait paître et leur recommanda de ne pas ouvrir la porte à un étranger, car elle craignait que la *ḡūlé\** ne profitât de son absence pour les manger. Elle leur dit :

- Quand je rentrerai je dirai : « Ô Sanāsel, ô Rabāb, ouvrez la porte à votre mère ! Votre mère est fatiguée et ses petites mamelles sont pleines<sup>1</sup> ». A ce moment-là, vous ouvrirez la porte et si vous entendez d'autres paroles, n'ouvrez à personne.

La *ḡūlé\** était en train d'écouter. Dès que la chèvre fut partie au pâturage, la *ḡūlé\** vint et dit :

« Ô Sanāsel, ô Rabāb, ouvrez la porte à votre mère ! Votre mère est fatiguée et ses petites mamelles sont pleines ».

- Va-t-en loin [d'ici], tu n'es pas notre mère, ta voix est grave [grosse], la voix de notre mère est douce.

La *ḡūlé\** partit, prit une voix plus douce et revint appeler :

- Ô Sanāsel, ô Rabāb, ouvrez la porte à votre mère ! Votre mère est fatiguée et ses mamelles sont pleines.

Les petits touchèrent les poils de sa queue à travers la chatière<sup>2</sup> :

- Va-t-en loin [d'ici], tes poils sont drus, ceux de notre mère sont doux.

La *ḡūlé\** alla chez la coiffeuse pour qu'elle adoucisse ses poils. Elle lui dit :

- Ô coiffeuse, peigne-moi, peigne ma queue pour qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Je n'ai pas de peigne qui te convienne. Va chez le droguiste.

Elle alla chez le droguiste et lui dit :

- Droguiste ! Ô droguiste, il me faut un peigne pour la coiffeuse afin qu'elle peigne ma queue pour qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Il me faut un œuf de poule, le prix du peigne.

---

<sup>1</sup> Fragment rimé et rythmé en arabe : *Yā Sanāsel, yā Rabāb, ftaḥo la-emmaḥkon l-bāb, emmaḥkon te'bāné w bzayzāta meliāné.*

<sup>2</sup>Littéralement : « ouverture dans la porte ». Le terme chatière peut exprimer, par extension, une ouverture dans une porte servant à d'autres usages que le passage de chats. (*Trésor de la langue française*).

Elle alla chez la poule et lui dit :

- Poule ! Ô poule, je veux un œuf pour le droguiste, pour qu'il me donne un peigne, que j'apporterai à la coiffeuse pour qu'elle coiffe ma queue, afin qu'elle devienne douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Il me faut du blé de chez le paysan.

Elle alla chez le paysan et lui dit :

- Paysan ! Ô paysan, il me faut du blé pour la poule, pour qu'elle me donne un œuf que j'apporterai au droguiste qui me donnera un peigne que j'apporterai à la coiffeuse pour qu'elle me peigne ma queue afin qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Donne donc à boire au taureau de la source je te donnerai le blé.
- Source ! Ô source, je veux de l'eau pour donner à boire au taureau que j'apporterai au paysan pour qu'il me donne du blé que j'apporterai à la poule qui me donnera un œuf pour le droguiste qui me donnera un peigne pour la coiffeuse qui me peignera la queue afin qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Je veux un brin de basilic pour que je sente bon.

La *gūlé\** se rendit chez le basilic et lui dit :

- Basilic ! Ô basilic, je veux un brin de basilic pour la source afin qu'elle se parfume et me donne de l'eau pour donner à boire au taureau que j'apporterai au paysan pour qu'il me donne du blé pour la poule qui me donnera un œuf pour le droguiste qui me donnera un peigne pour la coiffeuse qui me peignera la queue afin qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Je veux du fumier de chien [qui me serve] de terreau !

La *gūlé\** alla chez le chien et lui dit :

- Chien ! Ô chien, je veux de chez toi une crotte pour fumer le basilic pour qu'il me donne un brin pour le donner à la source afin qu'elle se parfume et me donne de l'eau pour donner à boire au taureau que j'apporterai au paysan pour qu'il me donne du blé pour la poule qui me donnera un œuf que j'apporterai au droguiste qui me donnera un peigne pour la coiffeuse qui me peignera la queue afin qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Et moi je veux des miettes<sup>3</sup> du *tannūr\**.

La *gūlé\** alla au *tannūr\** et lui dit :

---

<sup>3</sup> Lorsque l'on fait cuire du pain sur le *tannūr*, il reste toujours des petits fragments de pâte collés sur les parois du four ou qui tombent au sol.

- *Tannūr*\*! Ô *tannūr*\*, je veux de tes miettes pour les donner au chien pour qu'il me donne sa crotte [pour faire du fumier] que j'apporterai au basilic afin qu'il me donne un brin pour le donner à la source pour qu'elle se parfume et me donne de l'eau pour donner à boire au taureau que j'apporterai au paysan pour me donner du blé pour la poule qui me donnera un œuf pour le droguiste qui me donnera un peigne pour la coiffeuse qui me peignera la queue pour qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Je veux que tu m'apportes du bois de la forêt pour que je fasse du pain et te donne de mes miettes.

La *gūlé*\* alla à la forêt et lui dit :

- Forêt ! Ô forêt, je veux du bois pour le donner au *tannūr*\* qui me donnera des miettes que mangera le chien et me donnera sa crotte que j'apporterai au basilic qui me donnera un brin pour le donner à la source pour qu'elle se parfume et me donne de l'eau pour donner à boire au taureau que j'apporterai chez le paysan afin qu'il me donne du blé pour la poule qui me donnera un œuf pour le droguiste qui me donnera un peigne pour la coiffeuse qui me peignera la queue afin qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Je veux une faucille aiguisée, de chez le forgeron, qui coupe le bois.

La *gūlé*\* alla chez le forgeron et lui dit :

- Forgeron ! Ô forgeron, je veux de chez toi une bonne faucille qui coupe le bois pour la donner à la forêt qui me donnera du bois que j'apporterai au *tannūr*\* qui me donnera des miettes pour les donner au chien pour qu'il me donne sa crotte que j'apporterai au basilic pour qu'il me donne un brin pour le donner à la source pour qu'elle se parfume afin qu'elle me donne de l'eau pour donner à boire au bœuf que j'apporterai au paysan pour qu'il me donne du blé pour la poule laquelle me donnera un œuf pour le droguiste qui me donnera un peigne pour la coiffeuse qui me peignera la queue afin qu'elle soit douce et lisse comme la queue de la chèvre.
- Souffle qu'on allume le feu, qu'on chauffe le fer et qu'on te façonne la nouvelle faucille.

Le forgeron lui fit la faucille qu'elle apporta à la forêt à laquelle elle prit du bois pour le *tannūr*\*. Elle prit au four les miettes de pain qu'elle donna au chien ; elle prit au chien ses excréments pour le basilic. Elle prit au basilic la partie fleurie et alla à la source qui lui donna de l'eau qu'elle donna à boire au taureau. Le paysan lui donna le blé ; elle porta le blé à la poule et lui prit un œuf pour le droguiste qui lui donna un peigne qui lui fut approprié. Elle

l'apporta à la coiffeuse qui lui peignit les poils et la queue jusqu'à ce qu'elle devînt douce et lisse comme la queue de la chèvre. Après cela, elle partit à la maison de la chèvre.

Elle se mit derrière la porte et appela d'une voix douce imitant la voix de la chèvre :

- Ô Sanāsel, ô Rabāb, ouvrez la porte à votre mère ! Votre mère est fatiguée et ses petites mamelles sont pleines.

Ils touchèrent les poils de sa queue. Al-Ḥarrār leur dit :

- Celle-là n'est pas notre mère.

Sanāsel et Rabāb ne le crurent pas : ils ouvrirent la porte. La *ḡūlé\** entra et mangea Sanāsel et Rabāb. Quant à Al-Ḥarrār, il se cacha derrière la porte.

La *ḡūlé\** partit et, un peu plus tard, la chèvre arriva :

- Ô Sanāsel, o Rabāb, ouvrez la porte à votre mère ! Votre mère est fatiguée et ses petites mamelles sont pleines.

Son petit la reconnut : il pleurait. Il lui raconta en ouvrant la porte que la *ḡūlé\** a mangé Sanāsel et Rabāb. Sa mère l'allaita et se rendit, bouillonnant de colère, sur le toit de la *ḡūlé\**. Elle se mit à taper des pieds et à donner des coups sur la terre du toit de toutes ses forces.

- Qui piétine sur nos toits et salit nos pâtes et nos plats [dans lesquels tombe la poussière] ?
- C'est moi la chèvre chevrotte, la chèvre aux cornes recourbées ! Que celui qui m'a mangé Sanāsel et Rabāb me retrouve au pré.<sup>4</sup>

La *ḡūlé\** fit une pâte à pain, se confectionna deux cornes avec pour affronter la chèvre et alla au pré pour la rencontrer. La *ḡūlé\** s'approcha de la chèvre et donna un coup de tête : ses cornes en pâte se cassèrent. La chèvre recula de quelques pas puis vint rapidement et donna un coup de cornes dans le ventre de la *ḡūlé\**. Le ventre s'ouvrit. Sanāsel et Rabāb en sortirent. Ils promirent à leur mère de ne jamais faire confiance à un étranger avant de s'assurer de lui.

---

<sup>4</sup> Fragment rythmé et rimé en libanais :

*anā 'anzé l- 'nūzīyé*

*ém 'rūn l-méḥnīyé*

*ellī akallī Sanāsel w Rabāb ylā'īnī 'al-barrīyé.*

## 19. La vache jaune<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, sur une terre paisible, une vieille femme qui vivait en sécurité : elle mangeait, buvait et dormait ... Jusqu'au jour où le chat vint boire le lait qu'elle se gardait pour elle-même. La vieille femme le frappa avec un battoir : sa queue fut coupée. Il commença par s'enfuir apeuré en courant, mais il ne tarda à revenir dire à la vieille :

- Je veux mon bout de queue.
- Va me chercher le lait pour que je te donne ton bout de queue.
- Où il est le lait ?
- Chez la vache jaune.

Le chat sortit de chez la vieille et alla vite chez la vache jaune. Il lui dit :

- Vache ! Ô vache, je veux du lait pour ma vieille maîtresse pour qu'elle me donne mon bout de queue.

La vache lui dit :

- Apporte-moi des feuilles de mûrier du mûrier.

Il alla chez le mûrier, lui conta son histoire et lui dit :

- Mûrier ! Ô mûrier, je veux des feuilles pour les donner à la vache jaune qui me donnera du lait que j'apporterai à ma vieille maîtresse pour qu'elle me donne mon bout de queue.

Le mûrier lui dit :

- Je te donne des feuilles, mais je veux les filles d'une troupe de danse qui exécutent autour de moi une danse populaire<sup>2</sup>.

Le chat partit en courant, essoufflé, chez les filles. Il leur conta son histoire :

- Ô jeunes filles ! ô jeunes filles ! je voudrais [que vous me rendiez] un service. Je veux les filles d'une troupe de danse qui exécutent autour du mûrier une danse folklorique pour qu'il me donne des feuilles pour la vache jaune afin qu'elle me

---

<sup>1</sup> Le titre de ce conte rappelle une interférence avec le Coran, sourate 2, verset 69. « Ils dirent : "Demande donc pour nous à ton Seigneur qu'Il nous précise sa couleur". - Il dit : "Allah dit que c'est une vache jaune, de couleur vive et plaisante à voir" ». Il s'agit sans doute, dans cette sourate, d'une réinterprétation dans le Coran du Veau d'or. Dans l'histoire présentée ici, la seule analogie avec le Coran est le titre.

<sup>2</sup> Il est fort peu probable – mais nous pouvons nous tromper - qu'un conteur parlant en dialectal ait pu utiliser l'expression « une danse populaire » ou *raqsa ša'biyya*. Il pourrait s'agir de la *dabké*, « la danse populaire » étant une interprétation explicative de la part de la collectrice.

donne du lait que j'apporterai à ma vieille maîtresse afin qu'elle me donne mon bout de queue.

- Nous ne dansons qu'avec des souliers rouges.
- Je n'ai pas d'argent.
- Va chez les poules, demande-leur des œufs pour les apporter au marchand et les vendre et, avec leur prix, nous acheter des souliers.

Le chat alla chez les poules, raconta son histoire et fit sa demande :

- Je veux des œufs pour les vendre et acheter des souliers à des filles pour qu'elles dansent autour du mûrier une danse folklorique, pour que le mûrier me donne des feuilles pour la vache jaune qui me donnera du lait que j'apporterai à ma vieille maîtresse afin qu'elle me donne mon bout de queue.

Les poules demandèrent du blé de chez le paysan pour manger et pondre.

Le chat alla chez le paysan, lui raconta son histoire et fit sa demande :

- Ô mon oncle ! ô mon oncle le paysan Je n'ai pas d'argent, je veux du froment pour les poules pour qu'elles pondent, je prendrai les œufs, je les vendrai et, avec leur prix, j'achèterai des souliers à des filles pour qu'elles dansent autour du mûrier une danse folklorique pour que le mûrier me donne des feuilles pour les donner à la vache jaune qui me donnera du lait j'apporterai à ma vieille maîtresse afin qu'elle me donne mon bout de queue.
- Donne le blé aux poules : moi je ne te demande rien.

Le chat retourna chez les poules et parsema le blé par terre. Les poules mangèrent et lui donnèrent des œufs qu'il porta au marchand et encaissa leur prix. Puis il alla chez le cordonnier qui lui donna, à son tour, un sac de souliers rouges dont le nombre suffisait aux danseuses de *dabké*. Il donna le sac aux filles : elles firent une fête [autour de l'arbre]. Des feuilles tombèrent du mûrier. Il prit un grand sac de feuilles de mûrier à la vache jaune qui lui donna un seau plein de lait. Il apporta le lait à la vieille qui lui donna sa queue coupée.

Le chat la prit et se mit à la coller un peu partout sur son corps et, comme il le dit plus tard :

Il l'accrocha à son derrière, mais elle ne s'attacha pas.

Il l'accrocha à son œil, mais elle ne s'attacha pas.

Il l'accrocha à sa tête, mais elle ne s'attacha pas.

Il l'accrocha à son dos, mais elle ne s'attacha pas

Il l'accrocha à sa main, mais elle ne s'attacha pas...

Il prit sa queue, la fit tourner, tourner et tourner puis la lança dans un vignoble

et se mit à crier :

- Hé ! ô .....ô vous qui m’entendez, venez dans le verger !

Tous les animaux vinrent : les ours, les renards, les chats, les oiseaux...

- Aimez-vous manger du raisin ?
- Nous aimons, mais qui le cueillera ?
- Moi, je l’apporterai. Mais, avant, je veux vous attacher tous par vos queues.

Il attacha chaque animal qui avait une queue à un arbre ; il attacha l’ourse par sa langue au figuier et au grenadier. Puis, il grimpa au haut du plus grand arbre et cria :

- Ô propriétaire du vignoble ! Les raisins suspendus aux vignes [ont mûri]. Prends une grande gaule avec beaucoup de nœuds !<sup>3</sup>

Le propriétaire du vignoble vint avec un gros bâton et se mit à frapper tous les animaux. Chaque animal tira tellement, essayant de fuir, que leurs queues à tous se furent coupées.

Le chat remercia Dieu et dit :

- Dieu merci ! Non seulement moi je suis sans queue, tous les animaux ont la queue coupée.

Les animaux dirent :

- Nous avons tous le cul sans queue, sauf Umm ‘Omrān<sup>4</sup>, elle a arraché le figuier et le grenadier.

---

<sup>3</sup> Expression rimée et rythmée en arabe : *yā šāḥeb l-karm ! karmak tdallet ‘nāqīdu  
kabber l-šubbayt w katter ‘qāqīdu.*

<sup>4</sup> Il s’agirait ici, peut-être, d’une déformation de l’expression Abū ‘Āmir, utilisée dans la langue littéraire pour désigner l’hyène.

## 20. La chasse à la gazelle de l'amour

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait dans un pays proche d'un désert un roi qui avait trois garçons et une fille. Il convoqua ses garçons un jour et leur dit :

- Celui qui capture une gazelle [qui se laisse prendre] de son plein gré, je lui donne la moitié de mes biens.

De bon matin, l'aîné partit après qu'on lui a donné des provisions et une musette. Il s'absenta et tarda puis revint et s'excusa de ne pouvoir satisfaire la demande de son père.

Le second partit et alla loin. Il vit un chasseur ayant une gazelle morte :

- Oncle<sup>1</sup>, tu me vends la gazelle ?
- Je la vends, mais elle coûte cher : elle n'a pas encore refroidi.

Le fils du roi l'acheta, la mit sur son cheval et retourna vite chez son père.

- - Tu es le bienvenu, mon fils ! Mais ta gazelle a été tuée.
- Elle m'a causé des ennuis en chemin, alors je l'ai égorgée.

Le père n'approuva pas son fils qui n'a pas respecté [les clauses] du pari.

Il envoya le benjamin pour chercher la gazelle. Il demanda que sa sœur l'accompagne. Le roi donna son accord.

Le frère et sa sœur partirent loiiiiinnnn<sup>2</sup>. Il monta une tente dans un [lieu] désert. Il y mit sa sœur et lui laissa de la nourriture, pendant qu'il s'absentait, puis revenait manger et se reposer, puis repartait de nouveau.

Un jour, deux jours, trois jours, ... vingt jours... Le frère s'absenta et ne revint pas. Sa sœur attendait.

Une nuit, un cavalier passa, guidé par la lumière de la tente. Il y vint et vit la jeune fille qui lui plut :

- Qui est l'hôte, mon frère<sup>3</sup> ?
- Ne m'appelle pas « mon frère ».

Il essaya de la violer. Il l'attacha par ses cheveux au poteau de la tente. Deux jours après, son frère arriva. Elle lui raconta ce qui s'était passé et comme elle avait refusé de se rendre, il l'avait attachée par les cheveux et était parti, et que le jeune homme était un passant

---

<sup>1</sup> Voir glossaire.

<sup>2</sup> Nous reprenons ici la transcription faite ainsi par Samia Salloum. Elle suggère probablement que le conteur a ainsi prononcé ce terme sous-entendant qu'ils « partirent très, très loin ».

<sup>3</sup> Voir glossaire.

dont elle ne savait rien... Son frère lui dit :

- S'il revient une autre fois, ne te rend pas à lui, résiste encore et cherche à fuir !

Le frère s'absenta, le cavalier revint de nouveau. Il lui demanda [des nouvelles] de son frère, elle lui dit :

- Chasseur de gazelles.

Il l'obligea à se rendre. Elle lui prit sa bague comme preuve et elle prit le blason de sa famille qui était au nom de princes.

Quand son frère rentra, elle lui montra la bague, le blason et son nom.

Ils portèrent leurs affaires et ils marchèrent, marchèrent et marchèrent ...en se renseignant. Ils arrivèrent enfin au palais du père du prince. Ils étaient accompagnés d'un enfant de quatre ans<sup>4</sup> qui ne connaissait ni son père ni sa famille. En arrivant, ils plantèrent une tente près du palais, juste devant la porte du prince. [Le prince] se coucha et personne [parmi les personnes présentes] ne fit de commentaires.

L'oncle [maternel] de l'enfant apprit que le père de cet enfant avait [lui-même] une sœur entourée de gardes. Il les prit au dépourvu, passa par eux [sans se faire prendre] et viola la jeune fille, puis il revint à sa tente. Il suspendit ensuite le blason et la bague au cou de l'enfant et lui dit d'entrer chez son père. Il lui apprit ce qu'il fallait dire.

L'enfant entra au château en pleurant et se dirigea vers son père disant :

- Mon père, va vite voir ma tante [paternelle] : mon oncle [maternel] est chez elle, mon oncle est chez ta sœur.

Les personnes présentes s'affolèrent à la vue de cet enfant, de la bague et du blason. Ils se précipitèrent vers [la chambre] de la princesse et virent les gardes tués.

Le prince affronta le roi son père et lui raconta qu'il avait abusé de la sœur du prince chasseur qu'il l'avait violée et déshonorée et que [ce prince] s'est vengé.

Afin de régler les affaires entre rois, chaque jeune homme a épousé la sœur de l'autre.

Le prince chasseur revint chez son père en compagnie de son épouse, la fille du roi. Il lui parla de tout ce qui s'est passé du début jusqu'à la fin<sup>5</sup>.

Le roi félicita son fils et lui donna la moitié de ses biens étant entendu qu'il accèderait au trône après lui, car il a réussi à percer l'énigme : la gazelle c'était la jeune épouse, fille de princes, qu'il avait « chassée »<sup>6</sup> et ramenée de son plein gré chez son père. Le roi lui dit :

- Béni soit ton mariage ! tu as bien fait, mon fils, car tu t'es vengé.

---

<sup>4</sup> Il s'agit de l'enfant né suite au viol de la jeune fille.

<sup>5</sup> Littéralement : « depuis "toc toc" jusqu'à "adieu" ».

<sup>6</sup> Traduction littérale.

Et tout le monde connut la plus belle vie.

## 21. Le défi de la princesse.

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans un pays très étrange, une maison où se trouvaient trois hommes sans emploi, vivant grâce aux dons des voisins en nourriture et autres choses.

Un jour, à la cour du roi, certains disaient que c'était l'homme qui mettait de l'ordre dans la maison, d'autres disaient que c'était la femme. Une querelle opposa les deux camps. La fille du roi lui demanda la permission de parler et dit :

- La femme est le fondement de la maison.

Elle s'opposait en cela à l'avis du roi qui considéra cela comme un défi de sa part. Il dit :

- Je vais faire le tour du monde, là où je verrai un vaurien, tu l'épouseras malgré toi pour voir comment tu t'en sortiras.

Il alla se renseigner dans le monde autour de lui. Il entra dans la maison des jeunes oisifs. Il dit à l'un d'entre eux :

- Où passes-tu ton temps ?
- Je m'assois sur le muret et je contemple la face de Dieu.

Il dit au second :

- Et toi ?
- Moi, je reste sur la natte que nos voisins ont eu la charité de nous donner.

Il regarda le troisième :

- Et toi ?
- Ici, près de l'âtre.
- Tu manges et tu chies ici ?
- Non, je reste ici près de l'âtre, je mange ici et je chie dedans.
- Moi, je te donnerai ma fille comme épouse.
- Laisse-moi tranquille ! Qu'ai-je à faire des femmes ?

Le roi fit venir des jeunes hommes qui construisirent, près de son palais, une maison où il y avait de la nourriture pour un seul jour. Il y laissa sa fille et son mari et lui ordonna de ne pas la quitter.

Le lendemain elle se leva :

- Lève-toi ! Va travailler !

- Moi ? Que Dieu détruise ta maison!<sup>7</sup>

Elle prit un bâton et se mit à le frapper jusqu'à ce qu'il rampât hors de la maison. Elle continua à le frapper tellement qu'il se mit à marcher et partit tourner dans le village, sur les toits en terre, sur les murs démolis...

Des marchands de blé passèrent près de lui ; il les accompagna.

- Je vous en prie, faites-moi monter sur un âne. Je suis fatigué de marcher.

Il monta. En chemin, chaque fois qu'ils passaient près d'un puits, l'un d'eux descendait pour prendre de l'eau du fond du puits et il y restait. Il descendit dans le puits et prit un seau avec lui. Il trouva en bas un homme :

- Bienvenue ! Entre !

Il entra avec l'homme-djinn qui appela ses deux femmes et dit :

- Regarde-les ! Laquelle est la plus belle, celle à la peau claire<sup>8</sup> ou la brune ?

- Je ne sais pas.

Il se tut pendant qu'elles le regardaient.

- Qui est la plus jolie, celle à la peau claire ou la brune ? [Réponds] ou je te fais entrer dans la grotte où tu mourras parmi les gens...

Il réfléchit, réfléchit, réfléchit...

- Puis-je parler comme dit le dicton ?

- Parle et qu'on en finisse !

- « Mon chéri je l'aime, même si c'est un esclave noir ! ». Autrement dit, la plus belle c'est celle que tu aimes ; en d'autres termes, toutes les deux sont pareilles.

- Lève-toi, peau claire, apporte une grenade ! Et toi, brune, apporte une grenade !

Elles se levèrent toutes deux et apportèrent deux grenades.

L'homme monta en haut [du puits] aidé par le djinn. Il attendit sur la route. Il n'y avait personne ! Il alla chez sa femme et lui raconta ce qui lui est arrivé. Elle prit les deux grenades et les égrena. A l'intérieur il y avait de l'or pur. Elle prépara des oranges et des pommes et dit :

- Tu sais où se trouve le puits ?

Il lui indiqua le puits, elle l'accompagna. Il descendit chez les habitants du puits et leur demanda la permission de faire entrer sa femme. Ils la reçurent.

Elle leur raconta son histoire avec son père, ils lui parlèrent de l'intelligence de son mari. Ils devinrent amis et lui donnèrent beaucoup d'or et beaucoup d'argent.

---

<sup>7</sup> Traduction littérale. Cette expression par laquelle on souhaite à quelqu'un des catastrophes est lexicalisée.

<sup>8</sup> Littéralement : « la blanche ».

Elle construisit un palais en face de celui de son père. Elle le fit plus beau que celui de son père.

Elle envoya son mari au hammam pour le rendre plus propre, lui fit porter les vêtements les plus somptueux et lui apprit à marcher énergiquement.

Elle l'envoya chez son père l'inviter à dîner. Elle demanda à ses serviteurs de préparer les plats les plus délicieux pour le roi qui accepta l'invitation afin de voir le palais de l'intérieur. Il se fit accompagner d'un cortège. Sa fille l'accueillit. Il s'évanouit en la voyant.

Il reprit connaissance pendant que sa fille lui disait :

- Père, c'est moi qui t'ai invité à dîner.
- Qu'est-ce que tu as fait [pour avoir cela] ?
- Dieu m'a donné une maison et un mari des mieux éduqués. Je mène une vie merveilleuse.
- Maintenant, je témoigne solennellement que c'est la femme qui fait l'homme et que l'homme n'est pas la pierre angulaire de la maison.

Le père et la fille se réconcilièrent et tous vécurent comblés de bonheur.

## 22. Hänné ou Hanna et la miséricorde de Dieu.

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans un pays paisible, une jeune fille appelée Hänné<sup>1</sup> qui vivait avec son frère et son épouse. Cette dernière la persécutait de la façon la plus violente.

Une nuit, Hänné décida de fuir, elle mit les habits de son frère et partit. Elle marcha, marcha et marcha... Elle arriva dans un couvent. Elle leur dit :

- Je veux voir le père supérieur.

Elle rencontra le prêtre dans l'apparence d'un jeune homme, alors qu'elle est une belle jeune fille.

- Que veux-tu mon fils ?
- Je m'appelle Hanna<sup>2</sup>. Je viens garder les moutons du couvent, mon père.

Le prêtre l'envoya au pré aider le berger à garder le troupeau. Quelques mois plus tard, on a confié à Hanna la garde du troupeau.

Il y avait à côté du pré une maison où était une belle jeune fille. Elle aima Hanna et se mit à aller chez lui et à en revenir, et les gens la voyaient. Un jour, la fille dit qu'elle était enceinte. Les gens lui demandèrent :

- De qui ?

Elle dit :

- De Hanna.

Hänné ne s'y opposa pas, ne voulant pas dévoiler son secret, mais elle lui dit :

- Bien, quand tu accoucheras, je veux l'enfant.

Elle amena le petit au prêtre qui dit :

- Donnez cet enfant à son père, Hanna, amenez-le à la grotte, et enfermez-le, lui et son fils.

Ils mirent Hänné et le petit dans la grotte et fermèrent la porte derrière eux.

Hänné s'écria : « Oh mon Dieu ! », et de l'eau jaillit du sol de la grotte, une forte lumière rayonna et l'herbe poussa vite de façon incroyable<sup>3</sup>. Elle s'est mise à manger l'herbe... Le petit pleura, alors Hänné demanda à Dieu qu'elle le nourrisse. Elle sentit qu'elle avait du lait dans ses seins. Elle allaita le petit jusqu'à ce qu'il fut rassasié. Elle s'est mise à

---

<sup>1</sup> Equivalent de Jeanne ou d'Anne.

<sup>2</sup> Equivalent de Jean.

<sup>3</sup> Une traduction littérale donnerait ceci : « ... comme si c'était un mensonge ».

manger de l'herbe et à allaiter le bébé.

Une semaine plus tard, le prêtre envoya un jeune homme s'enquérir auprès de H̄anna. Il le trouva vivant, entouré d'eau et d'herbe dans la grotte. Il revint content de ce que ses yeux ont perçu. Il le raconta aux gens qui sont allés voir de l'eau claire sortant de la grotte et entendre le chant d'une femme à la belle voix.

Le prêtre vint et demanda d'ouvrir la porte. Ils virent H̄anné en train d'allaiter le petit. Il dit :

- Amenez-les !

Les gens revinrent emmenant H̄anna et le petit. Le prêtre dit :

- Raconte ton histoire !

H̄anné raconta l'histoire du début jusqu'à l'instant où [il avait posé] sa question. Le prêtre fut content ainsi que toutes les ouailles. Vint la mère du garçon et elle vécut avec H̄anné qui l'élevait déjà. Personne ne sut qui était le père de l'enfant. Dieu a couvert [sa honte]... Ils vécurent tous heureux<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Ce conte est une version de la légende de sainte Marina (ou Marin) dont l'église et le tombeau, dans la vallée de Qadicha (Vallée des Saints) au Liban-Nord, sont encore de nos jours un lieu de pèlerinage.

### 23. Les perles magiques

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un beau jeune homme qui aimait [beaucoup] les belles filles. Il vit une jeune fille d'une extrême beauté, mais elle était pauvre. Il lui fit savoir qu'il irait, cette nuit, à une soirée dansante.

La jeune fille alla raconter à sa mère sa passion secrète pour le jeune homme. Sa mère lui offrit une boîte dans laquelle se trouvaient cent perles, chacune de couleur différente et chaque fois que la jeune fille prenait une perle elle devenait, pour elle, une robe ravissante.

Le jeune homme alla à la fête et celle qui lui plut le plus parmi les filles ce fut celle-là. Elle disparut à une telle vitesse qu'il ne sut pas comment.

Le jeune homme passa chez la fille et lui raconta le charme de la nuit dernière et qu'il y avait à la fête une fille qui lui ressemblait de visage et qui était habillée de vêtements magnifiques tels qu'on n'en a jamais vu ni chez les humains ni chez les djinns. Il lui dit qu'il irait à une autre fête le lendemain.

Il alla à la fête et trouva la fille habillée d'un vêtement peut-être encore plus beau que le précédent. La fille parut resplendissante.

Il passa à la maison de la jeune fille et lui parla de la fille qui l'a ensorcelé et qu'elle lui ressemblait. Il lui dit qu'il souhaiterait la revoir encore.

Les jours ont passé et chaque fois que le jeune homme rencontrait cette fille, il ne savait pas comment elle disparaissait avec ses robes merveilleuses... Cent jours [passèrent] et le jeune homme s'attachait à la fille et rêvait d'elle et, elle, elle disparaissait comme les rêves de la nuit.

Il vint trouver la jeune fille qui lui dit :

- Tu aimerais connaître la jeune fille qui me ressemble et que tu aimes ?
- Je t'en supplie !
- Regarde : chaque perle est une robe.

Elle attrapa les cent perles, revêtit les cent robes et exécuta pour lui cent danses. Il était heureux comme lorsque le rêve est réalisé.

Ils vécurent ensemble dans un bonheur [qu'on ne rencontre] même pas dans les rêves.

## 24. Le voyage d'une mouche dans [le monde de] la connaissance<sup>1</sup>

Une mouche se posa sur la neige et lui dit :

- Neige, que tu es froide, que tu es froide !
- Comment que je suis froide, que je suis froide ! Demain le soleil viendra et me fera fondre !

Elle alla voir le soleil :

- Soleil, que tu fais fondre, que tu fais fondre !
- Comment que je fais fondre, que je fais fondre ! Demain le nuage viendra et me couvrira !

Elle alla voir le nuage :

- Nuage, que tu couvres, que tu couvres !
- Comment que je couvre, que je couvre ! Les souris s'introduisent<sup>2</sup> dans mes murs...

Elle alla voir les souris :

- Souris, que vous vous introduisez, que vous vous introduisez !
- Comment que nous nous introduisons ! Maintenant, le chat viendra et nous mangera !

Elle alla voir le chat :

- Chat, que tu manges, que tu manges !
- Comment que je mange, que je mange ! Maintenant, le bâton viendra et me tuera !

Elle alla voir le bâton :

- Bâton, que tu tues, que tu tues !
- Comment que je tue, que je tue ! Maintenant, la faucille viendra et me coupera !

Elle alla voir la faucille :

- Faucille, que tu coupes, que tu coupes !
- Comment que je coupe, que je coupe ! Maintenant, le forgeron viendra, allumera son feu et me frappera avec son marteau, me coupera et me cassera !

Elle alla voir le forgeron :

- Forgeron, que tu casses, que tu casses !

---

<sup>1</sup> Cette histoire a été supprimée par Samia Salloum lors de l'édition de son recueil de contes pour une raison que nous ignorons.

<sup>2</sup> Il s'agit ici probablement d'un oubli dans la transcription du texte. Nous ne voyons pas quel est le rapport entre les souris, les nuages et le mur dont ils parlent. Nous supposons, ayant déjà entendu cette randonnée, qu'une étape est manquante. Les nuages se plaignent normalement de la montagne qui les arrête, la montagne se plaint ensuite des souris.

- Comment que je casse, que je casse ! Maintenant Azraël viendra et me tuera !

## 25. Bū Şafwā<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait dans un simple village une jeune fille d'une beauté à vous ravir la raison mais qui n'avait pas eu de prétendant<sup>2</sup>. Elle aima un beau garçon, mais il ne pensait pas se marier.

Elle lui dit qu'elle l'aimait. Il lui dit :

- Je suis assis près de la *şafwa* (des cendres de la cheminée), j'écris avec le crayon et je ne me lèverai pas [même pour aller] d'ici à là-bas. A cette condition, on peut se marier.

Elle secoua la tête :

- Oui, on peut !

Ils avaient un champ. L'épouse demanda :

- Tu vas cultiver la terre ?
- Non.
- Nous planterons ensemble ce que tu veux, du blé, de l'orge...
- Je ne peux pas.

L'épouse se débrouilla seule : elle apporta du blé et le planta. Quand arriva la saison de la moisson, elle avait un bébé.

- Homme, tu vas venir avec moi au champ ?
- Non. Je ne peux pas.
- J'apporterai l'âne de mes parents...

Elle s'est mise à moissonner et lui resta auprès de l'enfant. Et chaque fois qu'il pleurait, elle venait le calmer en lui donnant à manger ou en changeant ses couches. Et ainsi [passait] toute la journée jusqu'au soir.

- Je suis fatiguée maintenant. Lève-toi et monte seul sur l'âne sans que je t'aide.
- Je ne peux pas.
- Et moi je ne peux pas te porter : [je suis] très fatiguée. Vas-y, homme !
- Et moi je ne me lèverai pas.

Elle appela un berger proche d'eux pour l'aider à porter son mari sur le dos de l'âne.

---

<sup>1</sup> Littéralement : le Père des Cendres, ou le Père aux Cendres.

<sup>2</sup> Littéralement : « qui n'a pas eu de chance ». Expression consacrée pour dire que personne ne l'a demandée en mariage.

Le berger vint et vit que Bū Ṣafwā était en pleine forme et comptait entièrement sur son épouse. Il eut un mouvement de colère et se mit à le frapper avec le bâton avec lequel il harcèle les moutons.

- Maudits soient tes parents ! tu [arrives] à te lever et tu [n'arrives pas] à monter [sur l'âne]!
- C'était ma condition avant le mariage.
- C'est moi qui te dresserai et violerai l'engagement après le mariage !

Il se mit à le frapper et, lui, à courir ainsi pour la première fois de sa vie et ce jusqu'à la maison. Il lui fit détester toucher un bâton ou [un bout de] bois, il lui fit détester s'asseoir, tellement les coups étaient durs.

Il avait fait monter la femme et son fils sur l'âne et les a précédés en frappant Bū Ṣafwā. Il le laissa à la maison et partit. La route était longue. Pour cela lorsque la femme et son enfant montés sur l'âne arrivèrent, ils virent des gens attroupés dans la maison. Ils disaient :

- Bū Ṣafwā est mort !

Les habitants du village enveloppèrent Bū Ṣafwā dans un linceul et le mirent au tombeau. Les deux frères de la femme savaient qu'il était encore vivant. Ils s'assirent, l'un à l'est, l'autre à l'ouest du tombeau :

- Hé !... hé !...hé !... toi qui es à notre ouest !
- Hé !... hé !... hé !... toi qui es à notre est ! <sup>3</sup>
- Un coin de l'Enfer s'est effondré ! Amenez le mort pour le reconstruire !

Il se mit alors à crier et à crier :

- Au secours, ô... ô... gens !
- Qu'as-tu Bū Ṣafwā?
- Je vous supplie ! Je labourerai, je planterai et je moissonnerai dans ce monde ! Je ne veux pas aller en enfer ! Sortez-moi du tombeau!

Ils le sortirent du tombeau et il se mit à travailler comme tout le monde. Il vécut heureux avec sa femme et son fils jusqu'à la fin de sa vie comme s'il travaillait au paradis.

---

<sup>3</sup> Ces deux voix, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, évoquent les deux anges Nakīr et Mūnkar qui, dans la tradition islamique, interrogent le défunt dans son tombeau pour préparer, en quelque sorte, le jugement dernier.

## 26. Bū Şafwā et le lézard

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Bū Şafwā vivait dans un village dont les maisons étaient faites de torchis et de pierres. C'était le plus fainéant du quartier. Il n'était doué pour aucun travail parce qu'il ne voulait pas. Il prenait un bâton avec lequel il touillait les cendres de la cheminée de telle sorte qu'on l'a surnommé Bū Şafwā. Bū Şafwā s'est marié et son épouse rouspétait toujours parce qu'il était sans travail. Une fois, ayant eu assez de ses protestations, il lui dit :

- Je m'en vais à travers le monde immense, peut-être trouverais-je un travail qui nous fasse vivre.

En allant sur la route, il croisa un lézard. Il lui demanda :

- Tu m'embauches chez toi ?

Le lézard remua la tête.

- Ma paye c'est une livre.

Le lézard baissa la tête<sup>1</sup>.

Bū Şafwā se mit à moissonner le champ contigu au mur en pierre où se trouvait le lézard. Quand il termina son service, il s'approcha du lézard et réclama sa paye, la livre. Le lézard remua sa tête et prit la fuite dans un tas de pierres. Bū Şafwā décida de ne rentrer chez lui que lorsqu'il prendrait sa paye du lézard. Il commença à écarter les pierres à la poursuite du lézard. Il trouva la porte d'une grotte. Il y entra et trouva des sacs et des tas d'or et de pierres précieuses. Il se remplit toutes ses poches et revint le raconter à sa femme.

Le lendemain, son épouse l'accompagna et ils ramenèrent une grande quantité d'or. Il dit à sa femme :

- Je vais cuire cet or pour voir comment il sera.

Il mit sur le feu une grosse marmite, y mit de l'eau et lorsque l'eau commença à bouillir, il se mit à y jeter l'or comme on cuirait du blé pour préparer le *burgol*\*.

Le *muhtār*\* du village vint et en demanda un peu. L'homme lui donna. Il en demanda de nouveau. Bū Şafwā le frappa sur la nuque jusqu'à ce qu'il en mourût. Le village fut secoué par le fait que Bū Şafwā, cet homme pauvre, a tué le *muhtār*\* et a fait cuire l'or.

Bū Şafwā prit l'or et l'enterra dans le foin. Il apporta un chevreau trouvé non loin du village, l'égorgea, laissa sécher le sang puis l'enterra. Il mit le *muhtār*\* dans un grand sac et le

---

<sup>1</sup> Ce verbe (*saka 'a*) est utilisé pour parler de quelqu'un qui, en somnolant, penche sa tête en avant. Ce geste que fait naturellement le lézard, Bū Şafwā l'interprète comme signe d'acquiescement.

jeta dans l'eau profonde de la rivière, il mit avec des pierres pour qu'il ne flotte pas à la surface de l'eau.

Les policiers entendirent parler de l'affaire. Ils [vinrent] enquêter. Bū Şafwā leur dit qu'il l'avait tué car il l'avait insulté, et qu'il l'avait enterré. Il leur montra le tombeau :

- Chez moi, dans ma maison.
- Où ?
- Ici, dans la terre.

Ils ouvrirent le tombeau et trouvèrent un chevreau couvert de terre.

- Qui est-ce ?
- Le *muḥtār*\*!
- Mais c'est un bouc, imbécile !
- C'est moi qui l'ai tué et enterré.

Les gens du village se mirent à dire que Bū Şafwā a reconnu le meurtre du *muḥtār*\*, mais la police a soutenu dans ses enquêtes que Bū Şafwā était fou.

Bū Şafwā retourna à la grotte et se mit à vendre l'or, comme lui disait sa femme. Il construisit une grande maison où il vécut avec son épouse, leurs enfants et leurs petits-enfants. Personne, à part sa famille et ses descendants, ne sut [l'existence de] cette grotte. La famille de Bū Şafwā devint une des familles les plus riches au monde à cette époque. Ils vécurent comme dans les rêves...

## 27. Le devin et la fatalité divine

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Dans l'une de ces vastes terres de Dieu, il y avait un roi juste qui gouvernait son royaume avec justice. Une fois qu'il se promenait avec son devin, ils rencontrèrent un enfant pauvre, aux habits déchirés.

Le roi lui dit :

- Eloigne-toi, petit, de notre chemin !

Le devin dit au roi :

- Ne le grondez pas, il sera votre gendre.
- Ce galeux ?
- Il deviendra le mari de votre fille unique et l'héritier de votre royaume. Souvenez-vous-en !
- Impossible ! tu vas voir ce que je vais en faire.
- Ne vous opposez pas à la volonté de Dieu.

Il cria appelant le garçon :

- Viens là, petit !
- Que veux-tu, mon oncle ?
- Tu vas venir avec moi !
- Où ?
- Tu verras.

Ils arrivèrent à un moulin. Le roi mit le garçon dans le canal qui descendait à toute vitesse tout droit vers le moulin et s'en alla.

Avec la permission de Dieu, l'eau du canal fut coupée avant que le garçon évanoui ne descendît à l'intérieur du moulin. Il resta coincé dans l'ouverture [d'où passait] l'eau. L'ouvrier du moulin le trouva. Il l'emmena, lui donna un bain et remercia Dieu de lui avoir envoyé ce garçon qui sera comme son fils. Il rassura le garçon du fait qu'il vivrait avec lui comme son fils, que l'école était proche et qu'il lui ferait faire les meilleures études.

Le garçon resta chez l'ouvrier.

Le roi et le devin passaient chaque année et ne rencontraient pas le petit. Le roi fut soulagé.

Le garçon grandit et devint un jeune homme instruit et bien éduqué.

Le roi passait accompagné de son devin. Ils rencontrèrent le garçon qui était devenu

grand. Le devin le reconnut et dit au roi :

- Regardez-le : c'est votre gendre.

Le roi appela le jeune homme et lui dit :

- Je vais t'écrire une lettre que tu amèneras au palais. Elle te fera riche jusqu'à tes petits-enfants. Ne reviens pas avant que la princesse ne la lise. Plus tard, je passerai chez toi et te récompenserai.

Le jeune homme était tellement heureux qu'il partit au palais sans lire la lettre. Il la présenta à la princesse et lui dit qu'elle était de sa majesté le roi.

Dans cette lettre était écrit l'ordre de le faire tuer par des esclaves, de le découper avec des coutelas et de le faire traîner par les chiens, après l'avoir tué, pour qu'ils le mangent.

La princesse lut la lettre et n'en exécuta pas le contenu. Mais elle dit à l'homme :

- Je vais envoyer à mon père une lettre que tu lui donneras quand tu le verras.

Dans cette lettre, la princesse demandait au roi de confirmer son ordre, sans préciser lequel. Elle demanda au jeune homme son adresse complète.

Le roi rentra au palais et demanda si un bel homme n'était pas déjà venu. Personne ne dit l'avoir vu.

Les jours passèrent. La princesse préparait ses affaires et ce dont elle avait besoin pour le mariage avec l'homme car elle en était tombée amoureuse.

Pendant que le roi faisait la tournée des villages de la région, elle écrivit une lettre où elle imita l'écriture de son père et envoya demander au jeune homme de venir chez elle. Elle exécuta ce qu'elle écrivit comme étant les propos de son père :

« Quand cet homme te donnera ma lettre, tu te marieras avec lui et tu feras des noces [qui dureront] sept jours et sept nuits ».

Le roi rentra. Elle lui fit voir la lettre.

Le devin dit :

- Ce que Dieu a écrit se réalisera, telle est la fatalité divine.

Le roi convint de la justice divine. Il était heureux et remercia Dieu. Ils vécurent tous une vie heureuse.

## 28. Le conseil à cinq livres turques

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait en Syrie, au temps de l'occupation ottomane, un homme qui voulait aller en pèlerinage, mais sa femme Nūma disait qu'elle ne pouvait pas voyager. Il la confia à son serviteur Slaymān.

Avant de partir, il dit :

- Slaymān, cela fait trois ans que tu n'as pas vu tes parents. Chaque année, ta paye a été de cinq cent piastres turques. Prends ces quinze livres, va chez tes parents et donne- leur l'argent. Puis reviens pour que je te confies la maison.
- Vous partez quand maître ?
- Dans cinq jours.

Slaymān partit chez ses parents. En route, il rencontra un vieil homme qui disait :

- Des conseils ! Chaque conseil à cinq livres !
- Donnez-moi un conseil, oncle !
- « Ne rate pas les jours de joie et ne te hâte pas pour le chagrin ! »
- Donnez-moi un autre conseil !
- « Celui qui creuse une fosse<sup>1</sup> à son frère tombera dedans. »
- Il me reste encore le prix d'un conseil, donnez- moi un troisième conseil !
- « Celui qui te fait confiance ne le trahis pas, même si tu es très perfide. »

Il revint chez son maître après avoir dépensé tout son argent en conseils. Le maître lui fit ses adieux, lui confia sa maison et partit en pèlerinage.

Une semaine après, ou deux, Nūma vint le trouver. Elle coucha dans son lit : il sortit au salon. Elle le suivit : il grimpa sur le toit. Elle dit :

- Que Dieu me fasse disparaître si je te laisse vivant !
- Allah est grand !

L'homme s'absenta quelques mois puis rentra chez lui. On déploya les décorations pour fêter le retour du *ḥāḡḡ\**, on monta une tente pour la réception au milieu de la place du village. Les gens affluaient pour féliciter le *ḥāḡḡ\** d'avoir accompli son pèlerinage.

Après sept jours de réception, le *ḥāḡḡ\** rentra chez lui. Il trouva sa femme qui avait roulé, dans le salon, une pierre pesant cent kilos et sur laquelle elle était assise. Le mari frappa

---

<sup>1</sup> Traduction littérale dans le sens de « tendre un piège ».

à la porte, elle déplaça la pierre et ouvrit :

- Bienvenue au *ḥāḡḡ*\*! Bienvenue au maître de la maison !
- Pourquoi tu as mis la pierre derrière la porte ?
- Toi tu as fait ton pèlerinage et tu as été content, mais moi, depuis ton absence, cette pierre me sert d'oreiller<sup>2</sup>.
- Pourquoi ?
- Une semaine après ton départ, Slaymān a essayé d'abuser de moi. Alors j'ai préféré dormir dans le salon pour qu'il n'ose plus ou qu'il craigne que j'appelle au secours.
- Quelqu'un est-il au courant ?
- Non. Tu es mon mari, tu décides de son sort. Un esclave ne déshonore pas une femme de [haute] naissance.

Le lendemain, il alla dans une région où il y avait des ouvriers étrangers [et les embaucha] pour travailler dans son jardin. Il leur demanda de creuser un grand trou qu'ils creusèrent en trois jours. Il revint à la maison et demanda à sa femme de préparer un repas aux ouvriers et de l'envoyer avec Slaymān. Il alla chez les ouvriers et leur demanda de mettre celui qui apportera le repas dans le trou et de le recouvrir de terre et de pierres. Il leur donna leur paye et partit.

Nūma donna le repas à Slaymān pour l'apporter aux ouvriers. Il porta le repas et sortit de la pièce. En même temps passa [un convoi] de mariage. Il laissa le repas devant la porte dans le salon, partit avec les danseurs et se mit à danser devant le tambourineur.

Nūma sortit et trouva le repas au salon, elle l'amena aux ouvriers.

Ils se mirent à murmurer :

- Elle est belle !
- Qu'a-t-elle fait au *ḥāḡḡ*\* pour qu'il la tue ?

Elle les salua et demanda :

- Que creusez-vous ?
- Nous creusons un puits, descends pour voir s'il y a de l'eau.

Elle descendit l'escalier. Ils la couvrirent de terre et de pierres et rentrèrent chez eux.

Slaymān coucha dans la famille des mariés parce qu'il a été fatigué d'avoir dansé. Quant au *ḥāḡḡ*\*, il rentra chez lui et ne trouva ni sa femme ni son serviteur Slaymān. Peu après, Slaymān arriva :

---

<sup>2</sup> Littéralement : ma tête est sur cette pierre.

- Où étais-tu ? Tu n'as pas amené la nourriture aux ouvriers ?
- Non maître. Quand je vous ai dit que j'allais voir ma famille, je n'y suis pas arrivé. J'ai acheté avec la paye de trois ans de travail trois conseils, et [je jure] par Dieu que je ne les violerai pas. Et je n'ai pas vu ma famille. J'ai acheté :
  - o « Celui qui te fait confiance ne le trahis pas, même si tu es très perfide. »
  - o « Ne rate pas les jours de joie et ne te hâte pas pour le chagrin ! »
  - o « Celui qui creuse une fosse à son frère tombera dedans. »
- Slaymān, au nom de Dieu et du Prophète, qu'est-ce qui s'est passé entre toi et ma femme ?
- Promettez-moi de conserver votre pureté [acquise durant le pèlerinage] et de ne pas lever la main sur elle !
- Je vous promets !
- Pendant que je dormais, elle est venue dans mon lit. Je suis sorti, elle m'a suivi au salon. Je l'ai laissée pour [monter] sur le toit. Elle m'a menacé en disant : Que Dieu me fasse disparaître si je te laisse vivant ! Maintenant vous êtes rentré, votre maison est sûre et je suis sous votre protection, *haiğ*\*.
- Je te donne toute ma bénédiction. Ta vie n'est plus en danger, avec la permission de Dieu. Elle a creusé [une fosse] et elle y est tombée !

Slaymān, serviteur fidèle, est resté chez son maître. Ils menèrent une vie paisible et heureuse.

## 29. L'oiseau vert

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Dans une maison de montagne, aux confins d'un village lointain, vivaient paisiblement un homme, sa femme, leur fils et leur fille jusqu'à ce que la mort eût emporté la mère.

Le père partait au travail et demeurait inquiet pour sa famille. Il épousa une femme méchante qui n'aima ni la fille ni le garçon. Quand elle les malmenait, la fille se plaignait à son père qui lui disait :

- Ta belle-mère c'est ta mère.

Le père était très pris par les affaires de son travail laissant à sa femme ceux de sa famille.

Une fois, il lui apporta un mouton pour le cuisiner pour le déjeuner. Elle, chaque fois qu'elle balayait un peu, mangeait un morceau, jusqu'à ce qu'il ne resta aucune trace du mouton.

Le garçon et la fille jouaient derrière la maison, parmi les arbres. Elle se dit :

- Ah ! J'ai oublié mon mari. Je ne lui ai rien laissé à manger ! Je vais égorger le garçon, ainsi je m'en débarrasserai et je donnerai de la viande à mon mari.

Elle demanda à la fille d'appeler son frère. Mais la fille avait entendu ce qu'elle disait. Elle eut peur pour son frère. La belle-mère se mit en colère. Elle cria :

- Appelle ton frère, je dois lui donner le bain. Vite !

La fille se mit à pleurer lui disant : « Viens ! » tout en lui faisant signe de ne pas venir.

Il ne la comprit pas :

- Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi tu pleures ?

- Ma belle-mère dit qu'elle veut te donner le bain.

Le garçon s'approcha de la belle-mère :

- Que veux-tu ?

- Avant le bain, je vais t'épouiller, puis toi tu m'épouilleras. Nous sommes d'accord ?

- Oui !

Elle prit l'enfant, posa sa tête sur ses genoux et l'égorgea. Sa sœur la vit et fut prise de terreur. Elle se mit à pleurer seule pendant que la femme de son père jetait les mains du garçon, ses pieds et sa tête. Elle nettoya ses tripes et les prépara pour le repas de son père.

Le père arriva le soir de son travail fatigué. Il mangea et demanda après son fils. Elle lui dit qu'il était allé jouer...

Il mangeait et jetait les os devant la porte. La fille les ramassait et les mettait dans son giron en pleurant. Le père dit :

- Viens manger, ma fille !

Elle refusait et continuait à rassembler les os dans le creux de sa robe.

Le père finit son repas et se coucha pendant que la sœur emmenait les os de son frère aux sept puits proches du village. Elle s'approcha du premier puits et lui demanda :

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?<sup>1</sup>
- Ils deviendront un âne.

Elle passa au second puits et demanda :

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?
- Ils deviendront un cheval.

Elle passa au troisième puits et demanda :

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?
- Ils deviendront un serpent.

Elle passa au quatrième puits et demanda :

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?
- Ils deviendront une gazelle.

Elle passa au cinquième puits et demanda :

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?
- Ils deviendront un lapin.

Elle passa au sixième puits et demanda :

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?
- Ils deviendront une hyène.

Elle passa au septième puits et demanda :

---

<sup>1</sup> Fragment rimé et rythmé : *yā bīr yā mbambīr ! in rmīt 'dām aḥī fīk māḍā tṣīr ?*

- Puits, ô puiuits ! si je jette dans ton ouverture les os de mon frère que deviendront-ils ?
- Ils deviendront un oiseau vert.

Quand elle entendit les paroles du puits, elle y jeta les os. Les os se transformèrent en un oiseau vert qui se mit à tourner autour de la maison en disant :

« Je suis l'oiseau vert.  
 Je me pavane en marchant.  
 Ma belle-mère m'a égorgé,  
 Mon père m'a mangé  
 Et ma tendre sœur a ramassé  
 Mes osselets »<sup>2</sup>.

Un jour, la fille alla dans les prés ramasser les plantes sauvages pour les cuisiner au déjeuner. Elle rencontra l'oiseau qui se mit à voler autour d'elle et l'appela. Elle reconnut sa voix et le comprit.

- Ma sœur, tiens le pan de ta robe.

Il se mit à lui jeter beaucoup d'or et d'argent.

Sa belle-mère s'enquit auprès d'elle. Elle lui dit qu'un oiseau vert est venu et lui a donné ce qu'il a donné. La belle-mère décida d'aller elle-même ramasser les plantes au pied de la montagne car elle voulait de l'or pour elle-même. En chemin, l'oiseau vert apparut et vola autour d'elle en chantant :

« Je suis l'oiseau vert.  
 Je me pavane en marchant.  
 Ma belle-mère m'a égorgé,  
 Mon père m'a mangé  
 Et ma tendre sœur a ramassé  
 Mes osselets ».

La belle-mère ne le comprit pas.

- Ouvre la bouche, belle-mère, et ferme les yeux.

Il se mit à lui jeter des épingles dans la bouche. Elle se mit en colère et rentra à la

---

<sup>2</sup> Fragment rimé et rythmé :

*anā l-tayr l-aḥḍar*  
*bemšī w-betmaḥtar*  
*ḥālī dabḥetī*  
*w-bayyī akalnī*  
*w-ḥaytī l-ḥanūné lammet lē 'ḍaymātē*

maison. Elle voulut se venger de la fille, surtout qu'elle avait dit à son mari que son fils est allé jouer et qu'il ne revint pas et qu'ils ne savent rien de lui et qu'elle craignait que la fille racontât à son père ce qui est arrivé à son frère. Elle dit à l'homme :

- C'est ou moi ou ta fille dans cette maison!
- Non, toi, tu es à moi ; quant à ma fille, je vais l'amener quelque part au loin ; Dieu s'en chargera.

La fille entendit la conversation. Elle emmena des cailloux. Quand elle partit avec son père dans le long et isolé chemin de la forêt, elle jeta ces cailloux tout le long du chemin pour connaître le chemin du retour. Ils arrivèrent à un endroit spacieux : la fille joua et joua jusqu'à ce qu'elle se fatigua. Puis elle s'endormit. Son père ramassait du bois. Quand il l'a vue dormir, il la laissa et revint à la maison.

Dans l'après-midi, la fille arriva chez elle et lui demanda pourquoi il l'a abandonnée. Il lui dit qu'il était occupé par le bois, qu'il l'avait oubliée sans le vouloir, mais qu'il ne l'oublierait plus.

La femme entendit la conversation. Elle lui dit :

- Toi, tu ne veux pas que la fille parte définitivement ! Tu es un menteur et tu ne tiens pas ta promesse.

Le lendemain, le père et la fille partirent dans un endroit encore plus éloigné. Elle emporta du blé que les oiseaux mangèrent. Le père profita d'un moment d'inattention et rentra chez lui. La fille s'égara dans la forêt.

Elle vit une lumière vers laquelle elle se dirigea. Elle arriva à une grotte où elle trouva quarante nains. Elle entra et trouva de la nourriture. Elle mangea une cuiller dans chaque assiette, puis nettoya si bien la grotte qu'elle étincela de propreté.

Les nains rentrèrent et furent frappés par la propreté de leur grotte. Ils étaient soucieux de [savoir] qui a mangé de leurs repas. Ils se mirent à monter la garde devant la grotte, du plus âgé jusqu' au plus jeune lequel s'est endormi. Elle le vit dormir, elle se leva, nettoya la grotte et y mit de l'ordre. [Le nain] perçut un bruit dans la grotte. Il regarda rapidement à l'intérieur et vit la fille. Il l'attrapa :

- Qui es-tu ?
- Je m'appelle Lūlaba. Je demande ta protection.
- Tu es en sécurité. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle lui raconta son histoire. Il lui dit de ne pas avoir peur et lui demanda de rester cachée en attendant qu'il en parle à ses frères pour qu'ils se mettent tous d'accord.

Les frères arrivèrent le soir. Il leur raconta l'histoire et comment il trouva la fille. Il

demanda à chacun de se faire une incision au doigt afin que le sang se mélange au sang qu'ils deviennent frères [et sœur] et qu'elle vive avec eux la plus belle vie.

Ils lui apportèrent de la viande pour qu'elle la leur cuisine. Elle la cuisina et ils la mangèrent. Pendant qu'elle balayait la terre, un os lui entra dans la plante du pied. Elle s'évanouit. Ils la crurent morte et la pleurèrent. Ils la mirent dans un cercueil en verre parce qu'ils ne supportèrent pas l'idée de l'enterrer, puis ils la placèrent sur une chamelle et dirent :

- Marche, chamelle, marche !

Ils l'abandonnèrent sur la route et rentrèrent dans leur grotte.

Le fils du roi allait à la chasse avec un compagnon. Le fils du roi dit à son compagnon :

- Tout le gibier est à toi et ce qui est sur la chamelle est à moi.

Il s'avança et vit Lūlaba, la plus belle fille qu'il eût jamais vue de sa vie. Il l'emmena au palais et la mit dans une chambre. Tous les jours il la pleurait jusqu'à ce qu'il tomba malade et devint maigre et chétif.

La reine déroba la clé à son fils et trouva la jeune fille. Elle appela la voisine, elles apportèrent de l'eau pour la laver. En lui frottant le pied, l'os bougea et la fille hurla de douleur. Elles arrachèrent l'os ; elle se réveilla et s'assit dans le cercueil.

Lorsque vint le fils, il sut que sa mère avait ouvert la porte. Il lui demanda :

- Où est la jeune fille ?

- On l'a enterrée !

- Tout de suite, sors-la!

La mère lui raconta la vérité que la jeune fille fut guérie. Elle l'amena chez elle, il décida de l'épouser. La reine refusa et se mit à la surveiller pour connaître son histoire.

Le prince avait des pigeons auxquels il jetait des graines. Avec ces pigeons, vint l'oiseau vert qui tournoya, se posa et chanta :

- « Ma Lūlaba, ô ma Lūlaba! Comment vas-tu dans la maison de papa ? <sup>3</sup>»

Lūlaba l'entendit et lui répondit dans une langue que la reine ne comprit pas :

- « Je suis couverte de soie, je dors sur de la soie ; un sommeil de captive, mon Yūsef. <sup>4</sup>»

Elle pleura ainsi que son frère Yūsef qui s'était métamorphosé en oiseau. La reine la vit et trouva que son histoire était étrange parce qu'elle parlait à l'oiseau et qu'ils pleuraient tous les deux. Elle en parla au prince. Celui-ci demanda à Lūlaba ce qu'il en était. Elle lui

<sup>3</sup> Fragment rimé et rythmé en arabe : *Lūlabī yā Lūlabī, kif ḥāltik bi-dyār abī*

<sup>4</sup> Fragment rimé et rythmé en arabe : *Taḥtī ḥarīr w-faw'ī ḥarīr, nawmēt asīr yā Yūsf-ī.*

raconta toute son histoire.

Le prince fut ému et demanda au crieur public d'annoncer que, quiconque aime le prince, apporte une bûche ou des allumettes.

Lūlaba alla se promener dans la forêt où elle rencontra son père devenu vieux. Il ne la reconnut pas. Elle le salua avec ferveur, lui dit qui elle était et ce que son épouse lui fit. Il ramassa du bois avec des gens et montra à sa fille [le chemin] de la maison.

Le prince envoya chercher la belle-mère après s'être enquis de son adresse.

- Dites-lui que le prince va te récompenser avec beaucoup d'argent.

Elle aimait beaucoup l'argent, elle vint au palais. On l'attrapa sur la place, on la mit sur le bûcher et on la brûla.

Quant à Lūlaba, le prince demanda sa main à son père. Elle vécut avec lui très heureuse dans le palais.

Il ne resta de la maison dans la région lointaine que des pierres dispersées ; des gens racontent toujours l'histoire de l'oiseau vert.

### 30. La belle-fille, fléau de la belle-mère

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Dans une région éloignée, vivait une femme, après la mort de son mari, avec son fils unique et sa belle-fille. Durant toute sa vie, elle a rêvé de le voir [devenir] un bon père et de voir ses enfants.

Le jeune homme fit ses adieux à sa mère et lui demanda de le bénir avant de partir en pèlerinage, puis il fit ses adieux à sa femme Āḡiyya et lui confia sa mère.

- Je te confie ma mère, elle m'est très chère.
- Aie confiance<sup>1</sup>, je jure par Dieu [de bien m'en occuper] !

Il partit en pèlerinage et s'absenta plusieurs mois, car à cette époque-là, les pèlerins se déplaçaient à dos de chameaux et restaient des mois.

Une semaine après son départ, la belle-fille dit à la belle-mère :

- Que penses-tu d'apprendre à coudre chez une couturière?
- Je trouve que c'est mieux que de rester inoccupée.

Elle alla chez la couturière, parla de la sottise de sa belle-mère, et demanda que la couturière refusât sa demande d'apprendre car elle ne savait rien.

Elle la garda une semaine puis lui dit :

- Les gens ont des poules qui couvent des œufs.
- Amenons des poules !
- Non. Nous amenons des œufs et toi assieds-toi dessus jusqu'à ce qu'ils éclosent.

Elle apporta vingt œufs et fit asseoir la belle-mère dessus pendant vingt jours. Les œufs n'ont pas éclos.

- Tu ne sers à rien du tout !
- Je suis vieille. Que Dieu nous secoure, ma fille !

Une troupe de [forains] accompagnée de singes passa par là. La vieille les vit et se mit à danser avec eux lorsque s'éleva le son de la musique. La troupe fut satisfaite de sa façon de danser et demanda à sa belle-fille la possibilité de l'embaucher. Elle accepta et leur dit :

- Je suis responsable d'elle. Je la vends pour cinq cent piastres turques.

Ils prirent la belle-mère avec eux. La belle-fille chercha une louche, creusa et l'enterra. Puis elle construisit un tombeau et planta des rosiers.

---

<sup>1</sup> Littéralement : [Je la traiterai comme] un dépôt confié par Dieu lui-même.

Sept mois plus tard, les pèlerins rentrèrent. Le fils demanda des nouvelles de sa mère. L'épouse lui montra la tombe, puis elle pleura, pleura et pleura. Elle lui dit :

- Je l'ai enterré dans la demeure pour que tu puisses la saluer matin et soir.

Il s'approcha du tombeau et pleura, puis il s'excusa auprès de sa mère de n'avoir pas été à ses côtés pendant ses derniers jours et de n'avoir pas eu la chance de lui apporter ses soins.

Il se mit à lui dire bonjour tous les jours, matin et soir.

Cinq mois plus tard, la troupe de [forains] repassa par le village. La vieille les accompagnait. Elle ne dansa pas cette fois-ci. Ils se mirent à la frapper sur ses jambes et sur son dos. Elle chantait :

« *Āḡiyya, ô Āḡiyya !*

*D'abord, chez la couturière !*

*Ensuite, sur les œufs !*

*Enfin tu m'as placée pour danser chez les dompteurs de singes !*

*Āḡiyya, ô Āḡiyya ! »*

Le ḥāḡḡ\* entendit la chanson et vint vers la troupe. Il trouva sa mère comme si elle l'appelait à son secours. Il la reconnut, mais il était incertain. La troupe partit, il la suivit et se trouva face à face avec sa mère.

- Tu n'es pas ma mère ?

- Si.

Elle lui raconta ce qui lui est arrivé. Il paya l'argent au responsable de la troupe et emmena sa mère. Mais il la laissa à l'extérieur du village et revint chez lui.

- *Āḡiyya !* Ma mère me manque, je vais ouvrir le tombeau.

- Veux-tu mourir toi-même et ruiner la maison ? Je t'en supplie, non !

Il creusa la tombe et trouva la louche. Il cria :

- *Āḡiyya*, viens que nous sortions ma mère [de là] !

- Dieu soit loué, homme ! Ta mère fait partie des élus de Dieu ! Regarde ! Elle s'est transformée, par la volonté de Dieu, en un morceau de bois !

Il lui asséna un coup sur la tête et la descendit dans le tombeau à la place de sa mère. Puis, il fit venir sa mère et ils vécurent heureux ensemble. La mère était contente de son fils : contenter Dieu passe par le contentement des parents<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Il s'agit d'un dicton très répandu au Liban, on le retrouve jusque sur les camions de transport de marchandises.

### 31. La belle-mère, fléau de sa belle-fille

(Ne romps pas un [pain] entier...)

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans une région éloignée, une femme qui, après la mort de son mari, vivait avec son fils unique. Le jeune homme voulut se marier et habiter, lui et son épouse, avec sa mère qui n'avait que lui au monde. La future épouse accepta.

On prépara un grand nombre de plats pour les noces : il en resta beaucoup après la fête et le départ des invités. La belle-mère appela sa belle-fille. Elle vint. L'étranger doit être poli car la belle-fille est étrangère [à la famille]<sup>1</sup>.

- Belle-fille, lui dit-elle, ce pain est déjà rompu, n'en mange pas et ne romps pas un [pain] entier ! Mange [cependant] jusqu'à ce que tu sois rassasiée ! Bon appétit !
- Mais, mon Dieu, comment vais-je manger ?

Son mari arriva, elle n'avait pas encore mangé. Il demanda à sa mère qui faisait griller du *kebbé\** de lui donner à manger. Elle appela sa belle-fille et lui dit :

- Apporte-les-lui et reviens ici !

Son mari voulut qu'elle mangeât avec lui :

- Reste avec moi !
- Je n'ose pas.
- Tu veux mourir donc ?

Il lui donna un morceau, puis elle en mangea un autre. Elle revint chez sa belle-mère :

- Tu as mangé avec lui, n'est-ce pas ?
- Ma belle-mère,...
- Soit tu rends les morceaux [de *kebbé\**] soit je meurs !
- Comment vais-je rendre ce que j'ai mangé ?
- Rends ce que tu as mangé !

La belle-mère mourut. La belle-fille cria :

- Je suis la cause de sa mort !

Ils la lavèrent avant la sépulture, la belle-fille disait :

- Ma belle-mère, viens !

La belle-mère lui répondait :

---

<sup>1</sup> Un dicton dit qu'un étranger doit se comporter avec beaucoup d'égards.

- Où sont les morceaux [de *kebbé\**] ?

La belle-fille répondait :

- J'en ai mangé un et ton fils m'a forcée à en manger un.

On enterra la femme. Les gens revinrent chez eux, l'homme et son épouse rentrèrent [aussi].

- Homme, je n'aurai pas dû manger.

- Tu mourrais ?

- Homme, c'est toi la cause de la mort de ta mère.

- Viens avec moi au cimetière, si ma mère est morte, je t'enterrerai à côté d'elle.  
Viens !

Ils partirent ; la belle-fille appela :

- Ma belle-mère !

- Que veux-tu ? Où sont les morceaux [de *kebbé\**] ?

- J'en ai mangé un et ton fils m'a forcée à en manger un.

- Va-t-en d'ici pour que je me repose !

Le fils rouvrit la tombe, tua sa mère et lui dit :

- Maintenant, repose-toi ici pour l'éternité !

Il revint à la maison avec sa gentille femme et lui interdit de parler de sa mère. Ils vécurent longtemps très heureux.

## 32. La petite souris<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait une petite, petite souris qui avait construit une petite, petite maison. Elle l'a balayée, nettoyée et a trouvé un *frang*<sup>2</sup> qu'elle cacha sur le rebord de sa fenêtre<sup>3</sup>. Le chat vint et le vola.

Le lendemain matin, elle balaya, nettoya et trouva un *frang*. Elle le cacha sur le rebord de sa fenêtre. Le chat vint et le vola.

La souris alla voir le juge, elle lui dit :

- Juge ! juge !
- Oui, oui !
- Je suis une petite, petite souris.
- Tu es bien friponne pour ta taille.
- J'ai construit une petite, petite maisonnette.
- Tu es bien friponne pour ta taille.
- Je l'ai balayée, nettoyée et trouvé un *frang* que j'ai mis sur le rebord de ma fenêtre, mais le chat l'a volé. Le lendemain, je l'ai balayée, nettoyée et trouvé un *frang* que j'ai mis sur le rebord de ma fenêtre, mais le chat l'a volé. Que faire mon juge ?
- Petite, petite souris, ton histoire est une [drôle] d'histoire ! Mets une crotte sur le rebord de ta fenêtre, des épingles au mur et, sur le sol de la maison, une bassine d'eau contenant un serpent. Devant la porte, [mets] un bâton et un âne et, au plafond, un coq.
- Et après, mon juge ?
- Après, reviens me raconter ce qui se sera passé... Il sera bien puni !

La souris fit exactement ce que lui ordonna le juge.

Le lendemain, elle vint le voir pour lui raconter ce qui s'est passé. Elle l'appela de sa douce voix :

- Juge ! juge !
- Oui, oui, ma jolie ! Que s'est-il passé ?

---

<sup>1</sup> Cette histoire a été supprimée par Samia Salloum lors de l'édition de son recueil de contes pour une raison que nous ignorons.

<sup>2</sup> Une pièce de cinq piastres.

<sup>3</sup> *Tāqa* : petite ouverture, fenêtre. Le rebord intérieur des fenêtres dans les maisons traditionnelles libanaises pouvait servir d'étagères vu l'épaisseur des murs. Voir aussi « La fille courgette » conte 42 du recueil précédent.

- J'ai fait comme tu m'as dit. Le chat est arrivé pour me voler, il tendit la patte vers la fenêtre, elle s'est salie avec les excréments. Il essuya sa patte sur le mur, les épingles l'ont piqué. Il voulut se laver dans l'eau, le serpent l'a mordu. Il alla prendre le bâton, la bourrique lui donna un coup de pied. Il leva alors la patte au ciel et dit : « Mon Dieu ! », le coq fienta dans sa bouche.

Le juge rit beaucoup, la souris également, de la punition octroyée au voleur. La souris vécut dorénavant tranquille car le chat n'osa plus jamais la voler après cela.

### 33. La vieille qui voulait un mari

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait dans l'un des villages du pays une vieille qui vivait avec son fils unique et son épouse. Un jour, la vieille fit semblant de ne plus pouvoir bouger afin de se faire choyer par son fils. Celui-ci dit à son épouse :

- Ma femme chérie, je te confie ma mère ; je comblerai tous tes vœux, mais ne la laisse manquer de rien.
- Mon chéri, toi tu fais ce que tu peux et moi je m'occuperai de ta mère comme si elle était la mienne.

La vieille dame lui demanda de la soulever et de l'installer dans la balançoire, puis d'attacher la corde à sa taille afin de la balancer pendant qu'elle fait ses travaux ménagers. C'est ce qui fut accompli.

Un jour, un mendiant entra [dans la maison] et demanda :

- [Donne-moi] l'argent de Dieu<sup>1</sup>.

La belle-fille lui dit de pousser la balançoire pendant qu'elle lui cherchait du pain. Elle entra dans la cuisine... Le mendiant s'assoupit, la vieille cria :

- Balance ! Qu'est-ce qu'il t'arrive : tu ne balances pas ?!

Le mendiant regarda autour de lui puis il s'approcha de la balançoire. Il y trouva une vieille qui avait un regard de mégère et non de malade. Il commenta :

- Par le *Hidr*<sup>2</sup> ! il te manque un mari !

La belle-fille apporta du pain et le donna au mendiant. Le mendiant parti, la vieille se mit à gémir, à se lamenter et à pleurer sans que sa belle-fille sache ce qu'elle voulait :

- Belle-mère, qu'est-ce que tu veux ?
- Comme a dit le mendiant !
- Qu'est-ce qu'il a dit ? Que puis-je faire pour toi ? Je t'en prie, ne pleure pas !
- Je t'ai dit, comme a dit le mendiant.

La belle-fille resta perplexe à propos de sa belle-mère et jusqu'à ce que son mari rentra et trouva sa mère en train de pleurer et de geindre. Il lui demanda :

- Mère, qu'est-ce que tu as ? que pouvons-nous faire pour toi ?

---

<sup>1</sup> Voir conte 6.

<sup>2</sup> Le mot al-*Hidr* (le vert) désigne, chez les chrétiens, Saint Georges, et chez les musulmans, une figure légendaire inspirée par un personnage cité dans le Coran (sourate 18 « La caverne », versets 60-82).

- Comme a dit le mendiant.

Chaque fois qu'il s'informait, ses pleurs augmentaient. De telle sorte qu'au plus fort de sa fatigue, il alla à la recherche du mendiant. Chacun lui indiquait un trajet parcouru. Il poussa ses recherches jusqu'à ce qu'il le vit.

- Où étais-tu ?
- Dans ce village-là, pourquoi ?
- Es-tu passé par une maison où une vieille était dans une balançoire ?

Le mendiant se mit à rire. Il dit au jeune homme que la vieille était solide et en bonne santé et qu'elle les embêtait, lui et sa femme, pour s'amuser, que lorsqu'il l'avait trouvée, elle était en pleine forme avec sa pauvre femme qui la servait et craignait pour elle comme si elle était un petit bébé...

Le jeune homme rassembla [ses forces] et lui dit :

- Qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Je lui ai dit : « Par le *Ḥiḍr!* il te manque un mari !

Le jeune homme revint chez sa mère :

- Que veux-tu ?
- Comme l'a dit le mendiant.
- Tu auras ce que tu souhaites ! Je vais te trouver un mari convenable et fort que ton cœur ne pourra pas ne pas désirer.

La vieille quitta la balançoire, alla chercher du blé qu'elle se mit à concasser en chantant :

*Chez mon fiston, je suis impuissante,*

*Chez le marié, je suis [toute] forte!*

*Comme me l'a dit le mendiant :*

*« Par le *Ḥiḍr!* il te faut un mari ! »*

Le lendemain, son fils l'emmena dans une grotte où une hyène venait la nuit. Il la laissa dans la grotte et partit chez lui.

Le soir tomba, il faisait très noir. Elle attendait le marié. L'hyène arriva et commença à la rouler pour la manger. Elle riait pensant que le marié la chatouillait :

- Je jure par Dieu que tu es plus charmant que [feu] mon mari ! Je jure Dieu que mon mari n'était pas comme ça !

Le matin, le fils alla à la grotte et trouva les os de sa mère. Il les enterra dans le coin, revint chez lui et vécut avec sa femme un bonheur comme on n'en connaît pas beaucoup.

La vieille est devenue proverbiale. Chaque fois qu'une femme se montrait querelleuse,

on disait : « Mariez-la ! Elle veut un mari ! », ou on lui disait : « Par le *Hidr*, il te faut un mari ! »

### 34. Le choix de la princesse

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un roi qui avait une fille unique qu'il voulait marier. Le crieur public annonça :

- Ô vous... qui entendez ma voix, le roi veut marier sa fille au cours d'une fête où elle choisira le futur époux. Ô vous... tous les jeunes gens de la région vous devez être présents afin qu'elle choisisse son futur époux.

Le roi disait à sa fille que l'homme était le pilier de la maison. Elle, elle disait que femme est à la base d'une bonne maison. Elle voulut prouver à son père l'exactitude de son opinion. Elle choisit son futur époux conformément à cette volonté.

Elle choisit le jeune homme le plus pauvre et le plus idiot qui fût. C'était un chevrier venu regarder la fête. Elle dit :

- Je veux celui-ci comme époux !

Elle habita avec le chevrier et sa mère. Elle l'envoyait au pâturage avec le bétail et quand il rentrait, elle supervisait la production du lait, la fabrication des yaourts et des fromages, puis contrôlait leur envoi au marché pour les vendre.

Le mari, en allant vendre le fromage, croisa en chemin un homme qui l'arrêta, car le fromage lui plut, et il l'échangea contre deux grenades. Le berger les apporta à sa femme, la fille du roi. Elle lui dit de toujours vendre à cet homme.

Elle ouvrait les grenades, y trouvait de l'or et n'en disait rien à son mari, mais elle accumulait l'or jour après jour ...jusqu'à ce qu'elle eut assez et plus pour construire un palais plus grand que celui de son père.

Elle acheta une terre immense en face du palais de son père et commença à suivre la construction d'un palais plus grand que le sien. Le roi demandait :

- Qui construit un palais plus somptueux que le mien ?

La princesse construisait son palais pendant que le mari était dans les prés avec les chèvres. Elle était restée vierge, car elle ne le laissait pas la toucher.

Son palais fut plus beau que celui de son père. Le roi voulut rendre visite à ses voisins pour voir leur palais de l'intérieur. Il arriva accompagné de ses assistants. Le mari le reçut. Elle lui avait demandé de prendre un bain et lui mit les plus beaux vêtements. Elle lui apprit comment recevoir les Grands comme s'il en était ; elle lui apprit des expressions qu'il répèterait.

Le roi remarqua l'attention [que lui témoignaient] les habitants de ce palais, l'homme et la femme, et jusqu'au plus modeste de leurs serviteurs et servantes.

La princesse et son mari rendirent la visite à son père. Elle trouva son palais dans un état peu satisfaisant. Elle lui demanda s'il pensait que c'est la femme ou l'homme qui était le pilier de la maison. Le roi fut triste :

- Je vous en prie<sup>1</sup>, cette histoire me tourmente.
- Je voudrais savoir ce qui vous fait souffrir, peut-être [pourrais-je] vous aider !
- Je ne le pense pas. Ce sujet est très vieux... Il y a trente ans, j'avais une fille que j'ai perdue à cause de cela.
- Vous êtes le roi et vous ne savez pas comment la retrouver ? Vous les hommes, vos moyens sont limités, mon maître...
- J'ai essayé de savoir où elle habitait, je l'ai cherchée moi-même...Mais elle a épousé un chevrier et ces gens-là déplacent leurs tentes... Je l'ai perdue.
- Si vous la rencontrez, Monseigneur, vous la reconnaîtrez ?
- Qu'aura fait d'elle la pauvreté ?... Croyez-vous qu'elle soit encore en vie ?
- Comment vous la reconnaîtrez si le temps a changé ses traits ?
- Je la reconnaîtrais à [l'empreinte] de la famille royale tatouée sur son épaule.

Voyant sa douleur et la façon dont il pleurait, elle ne put patienter, elle lui dit en découvrant son épaule :

- C'est celle-là, mon père !

En voyant le tatouage, le roi, rempli de joie, perdit connaissance et tomba effondré. Quand il reprit connaissance, il avoua à sa fille que c'est la femme qui fait prospérer la maison et non l'homme. Ils ne se séparèrent plus après cela et, comme elle n'avait pas permis à son mari de la toucher, elle vécut avec ses parents sans enfants, mais tous en bonne entente et heureux pour la vie.

---

<sup>1</sup> Littéralement : « Que Dieu te garde ».

### 35. Le paysan qui apprend au roi à être heureux

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait dans un royaume pacifique un roi qui effectuait des tournées parmi le commun pour s'informer de la situation de ses sujets. Avec son vizir, ils se déguisèrent en pauvres et se mirent à tourner dans les villages.

Quand la nuit tomba, ils se trouvaient dans une contrée lointaine. Ils y rencontrèrent un laboureur qui traçait un sillon. Il s'arrêtait, chantait un couplet de 'atābā<sup>1</sup>, puis il revenait dans un autre sillon, chantait et composait un *mawwāl*<sup>2</sup>. Le ministre s'approcha de lui et lui dit :

- Bonsoir ! Offrez-vous l'hospitalité ?
- Les hôtes sont les bienvenus ! Attendez-moi un instant que je finisse mon travail.

Ils arrivèrent à la maison du paysan. Ils trouvèrent chez lui une seule épouse, alors que le roi en avait trois. La femme du paysan s'approcha de lui :

- Que Dieu te donne la bonne santé<sup>3</sup> ! Bonsoir !
- Bonsoir ! J'ai avec moi deux invités !
- Bienvenue aux invités !

Elle déchargea l'âne puis entra dans la cuisine et prépara un bon dîner. Après le repas, elle prépara leurs lits et ils dormirent. Le matin, ils partirent en lui enviant son épouse.

Le roi ayant fini sa tournée, il retourna au palais et convoqua le paysan.

Le paysan partit effrayé chez le roi :

- Que veut le roi d'un pauvre homme comme moi ? Comment aurait-il entendu parler de moi ? Va-t-il me tuer ? Dieu ! je n'ai rien fait, mon Dieu !

Le paysan entra chez le roi. Le roi demanda qu'on le laissât seul avec lui. Le roi lui demanda si c'était bien lui le paysan qui chantait et qui, après le travail, a reçu deux étrangers qui couchèrent chez lui.

- Je ne les connais pas, votre Majesté !
- C'étaient le roi et le vizir.

Le paysan fut, un moment, frappé de stupeur.

- Qu'est-ce qui m'est demandé maintenant ?
- Je veux ta femme et je te donne en échange trois femmes.

---

<sup>1</sup> Genre de poésie dialectale.

<sup>2</sup> *Mawwāl* : forme de poème en langue populaire. (*Dictionnaire Abdel-Nour*)

<sup>3</sup> Expression communément employée pour encourager une personne qui travaille ou qui vient de finir un travail.

- Comment les ferais-je vivre ? Je vous supplie... !
- J'ai pris ma décision !

Il envoya avec lui ses trois femmes, des soldats et des suivantes pour ramener l'épouse du paysan.

Le paysan commença à aider les femmes à traverser la rivière profonde. Il demanda à la première :

- Tu es une [femme] superbe ! Pourquoi le roi te déteste-t-il ? Quel est ton défaut ?
- Je suis une voleuse !
- Passe la rivière, ton problème est simple.
- Et toi, chef-d'œuvre de tous les temps, quel est ton défaut, sans vous souhaiter malheur<sup>4</sup> ?
- Je suis une femme adultère : un seul homme ne me suffit pas.
- Passe en paix, ton problème est plus simple que la première.
- Et toi, merveille des merveilles, quel est ton défaut pour que le roi te déteste ?
- Je suis une menteuse.

Il la jeta immédiatement dans la rivière et ne lui porta pas secours.

Des années plus tard, le roi et le vizir passèrent chez le paysan. Ils le trouvèrent en train de chanter en labourant.

- La paix soit avec vous !
- Et que soit avec vous la paix !
- Il est tard et nous sommes des étrangers. Tu nous offres l'hospitalité ?
- Les hôtes sont les bienvenus !

Ils partirent tous à la maison. Les deux femmes ne reconnurent ni le roi ni son compagnon. Le paysan entra, les deux femmes commencèrent à l'aider à décharger l'âne et à attacher les bêtes. Puis elles préparèrent ensemble un dîner délicieux. Le roi et son compagnon couchèrent chez le paysan.

Arrivé à son palais, le roi fit appeler le paysan.

- Je vous souhaite la longue vie, Majesté ! Ma femme, vous l'avez prise la première fois. Maintenant que voulez-vous ?
- Dis-moi comment tu t'es comporté avec les femmes ?

---

<sup>4</sup> Littéralement : « sans cause fâcheuse » ou « sans aucun mal ».

- [Arrivés] à la rivière, je leur ai demandé pourquoi votre Majesté les détestait. La première a dit qu'elle était une voleuse, la deuxième une adultère et la troisième une menteuse.
- Et alors ?
- Rien. J'ai jeté la troisième dans la rivière. À la voleuse, j'ai dit : « Ici, c'est la réserve de maïs, là, celle des lentilles et là, celle du blé. Puis, cette porte est ouverte et moi je ne porte pas de clé. »
- Et l'adultère ?
- Je lui ai dit : « Si jamais je manquais [à mes devoirs] avec toi, tu as la paix : couche avec qui tu veux, tu n'as pas de comptes à me rendre. En autorisant l'interdit, j'ai enrayé le désir.
- Et la menteuse ?
- Je ne peux pas traiter avec les menteurs. Tout sauf le mensonge : on ne peut y remédier !
- Tu as plus de bon sens que moi et j'ai profité de [ta sagesse]. Que Dieu éloigne de nous le mensonge, car la franchise est le pain d'une vie heureuse !

### 36. La matière grasse fortifie le corps

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un homme qui vivait dans le bonheur et la félicité avec sa femme et son fils unique. Un jour, la femme tomba malade et mourut. L'homme et son fils restèrent embarrassés en ce qui concerne les affaires domestiques.

Le père se remaria avec une femme féconde qui donna plusieurs frères à l'enfant. Devenu jeune homme, il aida son père à garder le troupeau, puis il se mit à le faire paître seul.

Un jour, il avoua à son père qu'il souhaitait quitter la famille et se marier...En bref, il voulait sa part de l'héritage. Ils s'étaient entendus qu'il aurait ce qu'il pourrait porter après avoir servi un an à faire paître le troupeau.

La belle-mère ourdit une combine. Tous les jours, au fils de son mari, elle envoyait comme repas du pain d'orge et du *šanklīš\** sec. A ses enfants, elle donnait de la crème de lait, du yaourt et leur préparait, à eux et à son mari, les plats les plus délicieux.

Le jeune homme emmenait, tous les jours, le troupeau dans le pré. Après cela, il l'emmenait à une source. Et ainsi, il rentrait chez lui après avoir fait manger et boire le troupeau et après avoir mangé le pain d'orge et le *šanklīš\**.

Un an passa. Il voulut prendre sa part du troupeau : il ne put porter qu'un petit cabri et un agneau.

Il alla s'asseoir près de la rivière, malheureux et désespéré. Un homme sage s'arrêta près de lui et lui demanda ce qu'il avait. Il lui donna un bon conseil :

- Mon enfant, c'est toi qui possèdes les moyens de vivre : nourris-toi avec le lait de chèvre ! Emiette ton pain dedans et mange ! Mets le *šanklīš\** dans l'arbre dont [le tronc] est creux et regarde ce qu'il lui fera. Il est évident, mon fils, que le *šanklīš\** ne contient pas la matière grasse qui te donne des forces, alors que [ton travail] est fatigant.

Le jeune homme rentra chez son père et demanda [qu'on lui accorde] la chance d'une autre année de travail chez lui afin d'obtenir ses biens. Ni le père ni son épouse ne s'y opposèrent.

Il suivit le conseil du sage. L'épouse du père voyait son fils pâle comme la cire, alors que le fils de son mari prenait des forces jour après jour.

Elle alla voir un médecin pour qu'il lui donne des conseils. Elle lui raconta qu'elle donnait comme repas au fils de son mari du *šanklīš\** et du pain d'orge sec et [pourtant] il

prenait des forces, alors qu'elle nourrissait bien ses enfants qui maigrissaient de plus en plus et tombaient malades. Le médecin dit que le *šanklīs\** n'était pas nourrissant et qu'elle devrait suivre le fils de son mari pour voir ce qu'il faisait pour acquérir des forces.

L'épouse du père surveilla le jeune homme depuis la maison jusqu'au pâturage et à l'abreuvement du troupeau. Elle le vit traire les chèvres et manger jusqu'au rassasiement, puis il mettait le *šanklīs\** dans le creux d'un arbre près de la rivière.

Elle alla voir son mari et lui dit que son fils buvait sa part de lait ainsi que celle de ses frères : il prenait de plus en plus de forces et eux, de plus en plus, maigrissaient.

Le père suivit son fils pour voir ce qu'il faisait et s'assurer lui-même du fait. Il l'attrapa et le frappa pour punir son action. Le fils emmena son père voir l'arbre... Par contre, il vit ce que son épouse cuisinait à ses enfants et ce qu'elle lui envoyait comme repas... Il vit le *šanklīs\** aller jour après jour à son fils et vit l'arbre mort alors qu'il se trouvait près d'un cours d'eau...

Une année s'écoula. Le père dit à son fils de porter ce qu'il pouvait. Il porta le troupeau entier et partit avec. Il se maria et vécut un bonheur qui n'existe [même] pas dans les rêves.

### 37. La meilleure épouse est une fille de bonne famille

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Dans un petit village, une femme vivait avec son fils. Il voulut se marier et demanda son avis. Elle lui conseilla de prendre une fille de bonne famille et de noble ascendance ; ayant de bonnes origines, elle ne le trahira pas.

La mère du jeune homme, qui était très injuste envers sa grand-mère<sup>1</sup>, craignait d'être trahie par sa belle-fille lorsqu'elle sera vieille.

Les jours passèrent, la mère devint vieille. Le fils et son épouse dirent :

- Nous allons l'installer dans la cave<sup>2</sup>, puis nous passerons la voir de temps en temps.

La belle-fille s'occupait bien d'elle. Un jour, la belle-mère dit à la belle-fille :

- Belle-fille, j'aimerais manger un pigeon frit.
- Volontiers, ma belle-mère !

Elle alla chercher les jeunes pigeons, les tua, les nettoya et les apporta frits et succulents à sa belle-mère qui l'attendait pour manger. Lorsqu'elle traversa le pas de la porte, les pigeons dans le plat se transformèrent en chiots. La belle-fille eut peur et recula, ils redevinrent des pigeons. Chaque fois qu'elle se dirigeait vers la belle-mère, les pigeons se changeaient en chiots.

Elle se mit à pleurer en jurant à sa belle-mère qu'elle avait fait frire de jeunes pigeons et qu'elle ignorait ce qui lui arrivait.

Sa belle-mère lui raconta qu'autrefois sa [propre] belle-mère lui demanda de lui préparer des pigeons frits. Elle en eut envie pendant qu'elle les faisait frire, elle les mangea et lui apporta de la viande de petits chiots. La gentille belle-mère les mangea. Elle lui dit que c'est elle qui conseilla à son fils d'épouser une fille de bonne famille et de noble ascendance, parce qu'elle n'aurait rien à convoiter et, ayant de bonnes origines, elle ne la trahira pas dans sa vieillesse.

Mais Dieu l'a punie : Il accorde un délai mais ne néglige rien<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Autrement dit : sa propre belle-mère.

<sup>2</sup> Ce terme n'a pas la même signification en arabe ou en français. En arabe, il s'agit d'un espace avec un plafond voûté qui peut servir d'entrepôt mais également d'un lieu d'habitation notamment parce que souvent bien isolé, frais en été et chaud en hiver.

<sup>3</sup> Diction, rimé et rythmé : *[Allāh] yumhel walā yuhmel*

### 38. Le pays de Wāq-Wāq<sup>4</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un petit pays où tous les habitants se connaissaient. Là vivait, dans une riche famille, Zahr Hayhāt dont un jeune homme pauvre tomba amoureux. Il la demanda à ses parents. Ils refusèrent, il insista. Ils le découragèrent par leurs conditions.

Ils l'emmenèrent dans un pays lointain, très lointain, appelé le pays de Wāq-Wāq duquel les séparaient des mers et des forêts.

La sorcière lui dit :

- Dis-lui : « Si tu m'aimes vraiment et que tu veuilles te marier, suis-moi au pays de Wāq-Wāq et emmène avec toi la robe de *tarannī*<sup>5</sup>. »

Le jeune homme traversa les forêts immenses et arriva devant un *gūl*\* qui dormait près de la robe de *tarannī*. Le jeune homme devait traverser [l'endroit où se trouvait] le *gūl*\* et prendre la robe. Si le *gūl*\* se réveillait, il le mangerait.

Avec une rapidité extraordinaire, il lui trancha la tête et emporta la robe.

Ils emmenèrent la fille [plus] loin. Il devait prendre le chemin du feu et celui de la noyade pour la joindre. Dans la dernière forêt, alors que le sol était comme celui d'un volcan, en allant, il s'enfonça dans la boue chaude jusqu'au cou. Il cria le nom de sa dulcinée :

- Zahr Hayhāāāāāt !

Elle apparut par la force magique de l'amour :

- Donne-moi ta main, mon chéri, donne !

Elle le prit par la main. Alors, disparut le chemin où il s'enfonçait et disparurent les flammes et toutes sortes d'obstacles.

Ils vécurent dans un bonheur que seuls les amoureux passionnés connaissent.

---

<sup>4</sup> « Nom, peut-être onomatopée, d'origine incertaine, que l'on trouve dans la littérature médiévale musulmane, géographique, zoologique et fantastique. L'un des noms de lieux les plus déconcertants de la littérature géographique, qui peut désigner une île ou un groupe d'îles, où vit une population à la peau foncée qui parle une langue différente; un peuple ou une race; et aussi un arbre portant un fruit humain. C'est aussi le nom d'un oiseau, le coucou, qui est connu par l'onomatopée Wākwāk. [...] Il existe de nombreuses histoires qui les concernent mais aucune ne permet de la (ou les) localiser avec certitude et aucun toponyme équivalent ne semble probant » (*Encyclopédie de l'Islam*)

<sup>5</sup> Voir conte 6.

### 39. La vieille mère et la Providence divine

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait une famille où vivaient une mère et ses cinq garçons. Elle s'est beaucoup fatiguée à les élever jusqu'à ce qu'ils grandirent et voulurent se marier.

La nuit de noces de l'aîné, son épouse lui dit :

- Je ne veux pas que ta mère habite avec nous ; tu es marié et tu as la responsabilité d'une famille où elle n'a rien à voir. Je ne la veux pas.
- Ne t'inquiète pas ! Je t'ai choisie : que Dieu maudisse ma mère et les siens. Ne t'en fais pas !

Le second se maria. La nuit de noces, sa femme lui dit :

- Je ne veux pas de ta mère...
- Ne t'en fais pas ! Que Dieu maudisse ma mère et les siens ! Ne t'inquiète pas !

Le troisième se maria... et le quatrième et le cinquième...

La mère resta seule. Ils l'emmenèrent dans une grotte à la montagne, la laissèrent là et rentrèrent chez eux. Elle se mit à manger de l'herbe et ce que Dieu lui envoyait en se lamentant sur son sort.

Un jour, elle entendit des voix étranges s'approcher de la grotte. C'étaient des gens ayant un garçon, un bébé, qu'ils jetèrent là et partirent.

Elle entendit ses pleurs et dit :

- Mon Dieu, mes cinq enfants que j'ai élevés m'ont abandonnée et sont partis ! Maintenant que je suis vieille, comment vais-je élever ce petit ? Aide-moi !

Elle prit l'enfant dans ses bras, le lava, le nettoya et se mit à travailler, Dieu lui trouva les moyens de vivre.

L'enfant grandit, il avait près de dix ans. Elle acheta une chèvre qu'il emmena paître. Ils eurent ensuite plusieurs chèvres et des moutons... et une maison. Ils continuèrent à vivre ensemble.

Le garçon se maria. La nuit de noces, la mariée lui dit :

- Ta mère est vieille. Nous sommes dans la fleur de l'âge, je ne veux pas passer mon temps au service d'une vieille. Emmène-la et laisse-nous vivre tranquillement !
- C'est ma mère !
- Mon chéri, moi je t'aime, mais je ne veux pas vivre avec ta mère !

- Et moi je n'abandonnerai pas ma mère ! Si tu ne m'acceptes pas comme je suis, va chez tes parents, que Dieu t'accompagne<sup>1</sup> !

La femme fit ce que son mari voulait. La vieille eut avec le couple la vie tranquille qu'elle méritait.

Dieu ne néglige pas de récompenser celui qui fait de bonnes actions.

---

<sup>1</sup> Ironique dans ce contexte. Elle sert à dire : « pars et ne reviens pas, tu ne seras pas regrettée ».

#### 40. Les *mustaqraḏāt* des Orthodoxes<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait une vieille, une de ces vieilles orthodoxes, qui lavait la laine avec sa fille au bord du ruisseau. Elles tapingent la laine trempée à coups de battoir pour en enlever la poussière et l'odeur de l'hiver.

- Grâce à Dieu, mère, l'hiver est fini avec ses froids rigoureux. Mars, c'est le printemps : le temps embellit.

La mère continua à battre en chantant :

*Février est venu,*

*Février est parti !*

*Et nous lui avons mis*

*Le battoir dans le cul !<sup>2</sup>*

Février l'entendit. Ses jours, selon le calendrier occidental, étaient finis, mais ils ne l'étaient pas selon l'oriental<sup>3</sup>. Il était encore là, donc, et en Orient c'est lui qui doit avoir [raison]. En l'entendant, il se sentit offensé et voulut se venger des vieilles. Il dit au mois de mars :

- Cousin, ô mon cousin, quatre [jours] des tiens et trois des miens et j'affaiblirai les artères des vieilles !<sup>4</sup>

Il neigea pendant sept jours, il plut, des orages se levèrent et le froid devint le maître de la nature. Les chèvres périrent de froid. La vieille brûla tout le charbon, toutes les bûches et tout ce qu'elle avait comme bois. Même le battoir. Elle ne repoussa pas la colère de la nature offensée.

La vieille mourut à cause des conditions atmosphériques.

On était à ce moment-là pendant les jours que février emprunta à mars. Ils donnèrent

---

<sup>1</sup> Il s'agit « des trois derniers jours de février et des quatre premiers de mars ». Ces sept jours sont considérés comme les plus froids de l'année. Ils sont appelés les *mustaqraḏāt* ou les jours « empruntés ». Ce récit du folklore libanais en relate la raison. « Orthodoxes » renvoie au calendrier julien utilisé par la communauté orthodoxe et employé ici comme base de la méthode de calcul utilisée pour définir cette date. (Choueiry Crow, 1991).

<sup>2</sup> Fragment rimé et rythmé : *rāḥ šbāṭ w-iḡā šbāṭ w-ḥaṭṭaynā bi-ṭīzū l-muḥbāṭ.*

<sup>3</sup> Pour calculer les *mustaqraḏāt* on utilise le calendrier julien, calendrier oriental longtemps suivi par l'Eglise orthodoxe et non le calendrier grégorien, calendrier occidental adopté par l'Eglise de Rome.

<sup>4</sup> Phrase rimée et rythmée : *ibn 'ammī yā ibn 'ammī !*

*arba'a mennak w-tlētī mennī*

*la-ḥallī fšūṣ l-'aḡūz twannī*

par là une leçon à ceux qui sont irrespectueux vis-à-vis de la dignité du temps.

Depuis cet incident, chaque année les vieilles sont terrorisées par les *mustaqraḍāt* des Orthodoxes. En échange, les *mustaqraḍāt* des Orthodoxes saisissent l'occasion pour se ruer sur le plus grand nombre de vieilles, lesquelles conseillent à tout être humain :

- Garde tes grosses bûches pour mars le grondeur!<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Dicton, rimé et rythmé : *Ḥabbī ḥaṭbātak l-kbār li-ādār l-haddār*

#### 41. La souris et le chat au tribunal

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait une souris que Dieu a créée petite, petite. Elle a construit une petite, petite maison. Elle la balaya, la nettoya et y trouva un *frang*. Elle acheta un petit pot de *debs* qu'elle posa sur la petite étagère. Le chat vint et le cassa. Elle le frappa et lui coupa la queue.

Ils allèrent chez le magistrat des animaux. La souris lui dit avec une douce voix qui fit plaisir au juge :

- Juge ! juge !
- Oui, oui.
- Je suis une souris toute petite, toute petite.
- Friponne Dieu t'a créée !
- J'ai construit une maisonnette toute petite, toute petite.
- Friponne, à ta taille !
- Je l'ai balayée.
- Tu es propre !
- J'ai trouvé un *frang*.
- Tu es devenue riche !
- J'ai acheté avec un peu de *debs*.
- Tu as eu ton dessert !
- Je l'ai mis sur la petite étagère.
- Tu es [montée bien] haut !
- Le chat est venu le casser. Je l'ai frappé et lui ai coupé la queue.
- Tu as bien fait !

Le chat s'avança et dit d'une grosse voix qui gêna le juge :

- Juge ! juge !
- Aïe mes oreilles ! Aïe mes oreilles !
- La souris m'a coupé la queue.
- Va au diable !

La cour fut levée : chacun partit chez soi.

## 42. Zībār et la ġinniyya\* Zībār

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un village, un de ces vieux villages sans électricité où les habitants récupéraient l'eau de la source dans des jarres. La source était séparée du village par une forêt épaisse de chênes et de rouvres.

Des étrangers venaient à la montagne de l'argile, proche du village, prendre la terre argileuse afin de construire des *tannūr\** pour faire le pain. Ils venaient dans la forêt couper les chênes et employer le bois pour chauffer le *tannūr\**.

Il y avait à l'est du village, une ruine. Quand le vent d'est soufflait, les gens avaient peur du bruit qu'amenait le vent en passant par la ruine, bruit qu'ils appelèrent « Le Gémissant ».

Dans les soirées, les grands parlaient du « Gémissant » pour faire peur aux enfants afin qu'ils rentrent chez eux avant la nuit.

Les petits grandirent et parlèrent à leurs enfants de l'effroyable « Gémissant ». Que les jours d'hiver étaient durs à cause des bruits du vent dans la ruine ! Tous les habitants du village et tous les hôtes avaient peur de cette histoire de « Gémissant », sauf 'Abdū, [un jeune homme] à la fleur de l'âge. Il passait la soirée dans le village voisin et rentrait quelquefois à une heure tardive sans craindre l'apparition du Gémissant dans la ruine. Il cherchait même à connaître la nature de ce bruit étrange.

Un jour, il dit aux jeunes du village :

- Nous devons nettoyer la ruine !

L'un d'entre eux répondit :

- Et si le « Gémissant » se montrait ?

'Abdū s'emporta :

- Laissez-le-moi alors !

Il était sûr, ayant épié la ruine, que le bruit ressemblait à celui de l'écho du vent dans les grottes. Il avait su cela grâce à son expérience et à ses déplacements pendant ses voyages loin du village et de sa culture.

Le lendemain, ils firent tomber les restes des murs dans la ruine, brûlèrent ce qu'on pouvait brûler et détruisirent de ce qu'on pouvait détruire. Ils arrangèrent l'endroit le mieux possible de telle sorte que la ruine devint un terrain de jeu pour les enfants. Plus personne après n'entendit la voix du « Gémissant ».

‘Abdū était fier d’avoir débarrassé les habitants de cette pensée [obsédante] jusqu’au jour où, réunis pour des condoléances, les jeunes vinrent à parler des génies. L’un d’eux dit :

- Je pense que nous avons brûlé le « Gémissant » dans le feu où nous avons brûlé le bois et le plastique... Il dormait à ce moment-là car les djinns se réveillent la nuit seulement.

Les gens approuvèrent ces paroles et dirent :

- Il se peut que sa parente, la *ġinniyya\** Zībār, le venge : ces derniers temps, elle a fait de nombreuses apparitions.

‘Abdū dit qu’il ne croyait pas à l’existence des djinns. Ils essayèrent tous de le convaincre. Comme à son habitude, il tint à réprover le doute par la certitude :

- J’aimerais donc voir la *ġinniyya\** Zībār.
- Es-tu fou ?
- Au nom de Dieu celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux !<sup>1</sup>
- Qui souhaiterait voir une *ġinniyya\** ?
- Les djinns quand ils apparaissent, ils cognent quelqu’un et lui causent une infirmité permanente.
- Ça va, ça va ! Je vous ai entendus tous et je ne crois pas à ce que vous avez dit. Où je trouve la *ġinniyya\** Zībār ?
- Au nom de Dieu celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux !
- J’ai dit où je trouve... ?
- Sur le chemin, au milieu de la forêt, près du tas de pierres. Elle te sort d’entre les arbres au coucher du soleil.
- Je vous prouverai que tout ce que vous dites c’est de la superstition. Vous venez avec moi ?
- Non ! Au nom de Dieu celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux !

Il se retira de la réunion de condoléances et rentra chez lui en s’étonnant de la simplicité [d’esprit] des gens qui croient [les faits] sans s’assurer [de leur existence].

Le lendemain, il se mit en route vers l’endroit et à l’heure qu’on lui a indiqués. La *ġinniyya\** sortit admirant son courage. Quand elle apparut, il entendit une voix féminine et sérieuse disant :

- Ne prononce pas Son Nom<sup>2</sup>, ‘Abdū, sinon je disparaîs.

---

<sup>1</sup> Premier verset du Coran, souvent récité comme protection contre le mal ou le surnaturel malveillant.

<sup>2</sup> Il s’agit du nom de Dieu que, selon certaines croyances, il suffit de prononcer pour faire fuir les mauvais esprits, les démons, les djinns.

- Je ne le prononcerai pas. Viens asseyons-nous ensemble et parlons.
- De quoi veux-tu parler ?
- Je veux savoir la vérité sur toi et pourquoi tu terrorises les gens.
- Je suis une *ġinniyya*\* et je m'appelle Zībār. J'habite ici et je sanctionne celui qui pèche contre autrui et qui persiste dans son erreur comme si personne ne le voyait. Je le punis jusqu'à ce qu'il reconnaisse son acte.
- Comme quoi ?
- Je veux dire...par exemple... Tu sais que cette région est isolée. Une fois, une belle fille alla remplir sa jarre d'eau à la source et revint vite. En route, un homme impudent lui tendit un guet-apens, l'entraîna au milieu de la forêt, la viola avec une telle violence qu'elle en mourut. Il la laissa là et s'en revint au village comme si de rien n'était.
- Toi, tu es allée chez lui, tu as pris son argent et ses affaires devant sa femme et ses enfants, et personne n'osait rien te dire. Puis, tu as torturé sa fille.
- Non. J'ai pris sa fille, je l'ai cachée, sans lui faire de mal. Mais je l'ai humilié devant sa famille, et j'ai continué à le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût avoué son crime et tout ce qu'il a fait dans sa vie.
- Ça, c'est pour les bonnes choses, mais certains disent que tu frappes ceux qui viennent remplir des jarres d'eau. Est-ce que boire de l'eau nuirait à toi ou aux gens ?
- Ooooh ! parfois on plaisante avec les gens. Est-ce qu'ils ne supportent pas un petit coup ?
- Un coup de poing qui cause la paralysie, Zībār!

Zībār se mit à rire. Son rire plut à 'Abdū, ainsi que l'innocence de sa pensée et sa beauté exceptionnelle dépassant toutes les normes du Beau. Il lui déclara son admiration. Elle lui déclara son admiration pour son courage et pour sa logique différente de celle des siens.

Ils mangèrent ensemble et passèrent un moment agréable. Puis, 'Abdū se mit à venir chaque nuit rejoindre Zībār comme si elle l'avait ensorcelé.

Un jour, il apprit qu'un jeune homme du village a été cogné par un génie alors qu'il prenait l'eau à la source et a été frappé d'hémiplégie. 'Abdū partit vite voir Zībār et la questionna à ce sujet. Elle dit qu'elle l'avait fait pour s'amuser et que le jeune homme ne l'avait pas supporté. 'Abdū s'énerva et lui dit :

- Promets-moi, ma chérie, de ne plus frapper personne.
- Et si je n'acceptais pas ?

- Tu seras ma femme et tu dois m'obéir, surtout en éloignant le mal des gens simples et aimables.
- Que va me donner à manger mon chéri aujourd'hui ?
- Nous allons griller un mouton et le manger.

Il amena un mouton engraisé, le tua, lui enleva la peau et la graisse qu'il mit de côté et alluma le feu. Ensuite, il commença à griller [la viande] qu'il offrit à sa bien-aimée Zībār et, elle, elle faisait de même.

- Tu ne leur feras plus de mal, ma chérie, n'est-ce pas ?
- Mon chéri, je les taquine seulement !
- Tu ne me promettras pas d'arrêter de faire du mal ? Quoi ?
- Non, cela n'est pas méchant, c'est un jeu !
- Ne joue pas !
- Je veux jouer, même si on devait déformer chaque jour un humain.

'Abdū prit la fourrure et la jeta dans le feu puis il versa la graisse dessus. Les flammes montèrent très haut.

- Zībār, arrêtons de parler de cela, nous allons nous énerver et nous ne nous mettrons jamais d'accord. Viens, approche-toi du feu et regarde notre image dans la graisse bouillante.

Zībār s'approcha bien près. Il prit vite la fourrure, la lui jeta dessus pour qu'elle la brûlât et pour que la graisse accrût le feu.

Les gens virent la *ġinniyya\**, ses longs cheveux blonds brûlés et virent qu'elle était morte.

Les gens dirent que 'Abdū l'a tuée, le bruit courut dans tous les villages. Pour le différencier des autres qui portent le même prénom, le prénom de 'Abdū<sup>3</sup> devint 'Abdū Zībār, puis on l'appela Zībār. Zībār devint son patronyme. On disait : la famille Zībār. Quand les générations [suivantes] racontèrent l'histoire de 'Abdū et de la *ġinniyya\**, on disait : Zībār et la *ġinniyya\** Zībār.

Depuis ces temps-là, lorsque quelqu'un est frappé d'hémiplégie, les gens savent que la *ġinniyya\** qui l'a touché est certainement morte. Ainsi, les *ġinniyya\** se mirent à prendre garde avant de toucher un humain. Les gens vécurent à l'abri des *ġinniyya\** et, pour être encore plus tranquilles, ils prononcent toujours le nom de Dieu, de telle sorte que les mauvais

---

<sup>3</sup> 'Abdū est une prononciation dialectale du littéral 'Abdu-hu (son Serviteur *i. e.* serviteur de Dieu) qui est le diminutif de 'Abd Allah, on dit souvent, notamment dans la tradition islamique, « nous sommes tous 'Abdu-hu ».

esprits se retirent du chemin et disparaissent.

### 43. Ḥdaydān

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un petit village lointain où des gens vivaient paisiblement. Leurs enfants jouaient ensemble sur les aires de battage, loin des maisons.

Un jour, l'un d'entre eux dit qu'une *ḡūlé\** viendrait au village détruire les maisons et manger leurs propriétaires. Les habitants s'enfuirent, chaque mère laissa à son fils une pâte à pain, sauf la mère de Ḥdaydān<sup>1</sup> : elle lui laissa un morceau de fer.

Les enfants rentrèrent du jeu et trouvèrent, à la place de leurs maisons, des morceaux de pâte. Chacun prit la pâte qui lui appartenait et prononça les mots magiques :

" O pâte de mère et père, change-toi pour moi en un palais et en une chambre haute sur la terrasse de la maison !<sup>2</sup>"

Ḥdaydān frappa la terre avec le morceau de fer et dit :

" O fer de mère et père, change-toi pour moi en un palais et en une chambre haute sur la terrasse de la maison ! "

Chacun habita son nouveau palais... Et la *ḡūlé\** vint, détruisit les palais en pâte à pain et dévora les enfants. Elle ne put détruire le palais de Ḥdaydān: « Il n'est resté dans la lice que Ḥdaydān<sup>3</sup>. »

Elle l'appela :

- Ḥdaydān, tu vas rester enfermé dans ton palais ? Viens qu'on se promène ensemble !
- Va toute seule ! Je ne veux pas de ta compagnie.

Elle partit et revint le lendemain :

- Ḥdaydān! Il y a un terrain [planté] de pastèques : viens, on va manger des pastèques.
- Je ne veux pas, va-t-en loin d'ici !

Elle emprunta le long chemin, et lui, il prit le raccourci et la devança. Il arriva avant elle, mangea jusqu'à se rassasier, puis il coupa une pastèque, la vida et déféqua dans une moitié et urina dans l'autre. La *ḡūlé\** arriva, vit cette pastèque, s'en approcha, mangea et but en disant :

---

<sup>1</sup> Diminutif de l'arabe « *ḥadīd* » qui signifie : fer.

<sup>2</sup> Rythmée et rimée : *yā 'aḡīnet emmī w-bayyī šīrī lī 'aṣr w-'allīyyé.*

<sup>3</sup> Diction que l'on répète chaque fois que, face à un danger ou à une action difficile, tout le monde se retire, sauf un, le plus intelligent, le plus fort, en un mot le héros.

- Miam-miam ! Quel bonheur ! On m'a cuisiné du *burgol*\* et le ragoût est [encore] chaud !

Ḥdaydān retourna au palais. En fin d'après-midi, la *ḡūlé*\* se ramena.

- Ḥdaydāāāāāān! Tu ne veux pas aller aux champs ? Moi, je suis allée et j'ai mangé des pastèques jusqu'à me rassasier.
- Tu as mangé ma merde et mon urine!

Elle tournoya, voulut se jeter avec fureur sur lui, irritée et menaçante...Puis, elle partit.

Le lendemain, elle revint chez lui :

- Ḥdaydāāāāāān! Tu vas avec moi manger des figues dans le champ de figuiers ?
- Va-t-en ! Eloigne-toi de moi ! Je ne t'accompagnerai pas.

Elle partit prendre le long chemin ; lui, il la devança par le raccourci. Il arriva avant et mangea des figues jusqu'à se rassasier. La *ḡūlé*\* arriva et ne vit pas qui était sur l'arbre. Il se mit à cueillir les figues vertes<sup>4</sup> et les lui jeter. Elle disait :

- Miam-miam ! Celui qui est au sommet de l'arbre s'essuie le cul et m'en donne.<sup>5</sup>

Elle en mangea tellement que ses lèvres enflèrent, puis elle partit. Ḥdaydān rentra au palais.

Vers le soir, elle revint et appela :

- Ḥdaydān! Je suis allée au champ des figuiers et je me suis rassasiée des plus délicieuses figues !
- « Essuie-toi le cul et donne-m'en ! » hein ? Qui t'a donné les figues ? Moi ...!

Elle hurla de colère et s'en alla. Le lendemain, elle revint et appela :

- Ḥdaydān! Tu vas avec moi au village voisin ? Il y a une noce ! Viens !
- Je ne t'accompagne nulle part ! Vas-y toute seule ! Que Dieu te maudisse et maudisse les noces !

Elle prit le long chemin et lui, la devança par le raccourci. Il dansa, dansa et dansa, puis mangea de la viande jusqu'à être rassasié. Il la vit arriver, il la frappa avec un os entre ses yeux. Elle se mit à lécher son sang en disant :

- Miam-miam, la famille du marié m'a donné à manger du *halva* et du *debs*\*.<sup>6</sup>

Il se retira et rentra à son palais. Peu après, elle vint chez lui :

- Ḥdaydāāāāāān! Je suis allée à la noce et je me suis régalée à manger des friandises.

<sup>4</sup> Non mûres et de goût âpre.

<sup>5</sup> Fragment rimé et rythmé : *ellī 'a-rās l-tīné,*  
*yīmešš fīzū w-ya'fīné*

<sup>6</sup> Fragment rimé et rythmé : *ahl l-'ers ṭa'mūnī ḥlāwī w debs*

- Je t'ai frappée avec un os entre les deux yeux : tu as bu de ton sang et non des plats du mariage, ni *halva* ni *debs*\* !

Sa colère augmenta, sa colère se déchaîna, elle hurla puis partit. Au lever du jour, Ḥdaydān fut réveillé par la voix de la *ḡūlé*\*:

- Ḥdaydāāāāāān! Tu viens pour que l'on ramasse du bois ensemble ?
- Que Dieu maudisse ton « bonjour » ! Vas-y seule !

Elle prit le long chemin en marchant et lui courut par le raccourci. Il arriva le premier à la montagne, ramassa du bois, le rassembla, puis l'attacha et le posa, bien en vue, sur un rocher. Ensuite, à l'aide d'un canif, il tailla une tige jusqu'à ce que le bout devînt comme une aiguille. Puis il se mit à l'intérieur du fagot. La *ḡūlé*\* arriva et porta le bois. A chaque pas qu'elle faisait, il la piquait. Et elle de crier :

- Maudit soit le propriétaire de ce fagot ! Je regarderai ce qu'il y a dedans quand je serai à la maison.

Elle posa le bois et, ayant eu la bouche sèche, entra boire avant de voir quelle tige s'enfonçait dans sa peau. Ḥdaydān prit la fuite.

- Ḥdaydāāāāāān! Je suis allée ramasser du bois et je suis rentrée !
- Tu as ramassé du bois ! Tout le long du chemin, je t'ai piqué les fesses et toi tu pétas, péteuse !
- C'était toi ? J'en ai ras le bol ! Je vais te causer des malheurs et détruire tout ce qui fait ta vie.

Elle se mit en colère. Elle apporta le bois et le posa autour de la maison, de tous les côtés, puis elle alluma le bois : le feu se déclara. Le fer devint très chaud, mais elle ne vit pas Ḥdaydān sortir. Elle se mit tellement en colère qu'elle s'éloigna puis se rapprocha pour ouvrir la porte et démolir les murs, mais ses fesses se collèrent au fer chaud et elle fut brûlée.

Ḥdaydān gagna. Il ne resta que Ḥdaydān dans la lice.

#### 44. Ḥaba'<sup>1</sup>, exactement pareille<sup>2</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait une femme qui vivait avec sa fille dans une petite chambre à l'extrémité d'un simple village. Ils avaient pour voisins un Indien<sup>3</sup> et sa femme.

Par une journée très chaude alors que la porte était ouverte, la mère dit à sa fille :

- Ferme la porte, Ḥaba' !
- Je ne veux pas !
- Un étranger peut entrer si on s'endort !
- Le pays est sûr !
- Ḥaba', ma fille...
- J'ai dit non !

Et pendant qu'elles étaient là en train de bavarder, un *ǧūl*\* géant déguisé en homme noir énorme entra :

- Je veux manger !

Elle lui apporta comme repas un grand ustensile rempli de *harīsé*\* et quatre pains. Il les mangea.

- Je veux manger encore !

Elle lui apporta un autre grand ustensile rempli de *harīsé*\* et quatre autres pains qu'il mangea.

- Je veux encore manger !

Elle lui apporta un autre plat rempli de *harīsé*\* et cinq pains qu'il mangea.

- Comment tu t'appelles ?
- Je m'appelle Ḥaba' !
- Lève-toi, on va danser.

Effrayée, elle se mit à danser avec lui. La vieille chantait :

*Ḥaba' ! Ḥaba' !*

*Exactement pareille !*

---

<sup>1</sup> Ce nom d'une plante odorante, le basilic, est le prénom de la jeune fille.

<sup>2</sup> L'expression utilisée en arabe, *waǧh l-ṭaba'*, qui rime avec le prénom de la fille, Ḥaba', peut signifier : « exactement pareille » ou encore « le dessus du panier ». Qu'elle soit prise dans un sens ou dans l'autre, nous ne voyons pas sa fonction dans le récit, sauf si elle sert à fournir une rime au petit poème chanté par la mère la première fois.

<sup>3</sup> Peut-être en référence aux épées en acier indien, particulièrement appréciées dans le monde musulman médiéval, et dites *hindī* (indien) ou *muhannad* dans la mesure où le voisin indien fera usage de son épée pour sauver les héroïnes.

*Il va faire son lit et dormir  
Dans le petit giron de Ḥaba' !  
Elle chanta encore en tapant des mains :  
Si tu avais fermé la porte,  
Tu n'aurais rien perdu  
Et le ḡūl\* ne serait pas venu  
Et tu n'aurais pas dansé ! »*

Elle éleva très haut la voix en chantant, pendant que Ḥaba' et le ḡūl\* dansaient :

*Notre voisin l'Indien !  
Viens voir ce que j'ai chez moi :  
J'ai chez moi un esclave noir  
Qui veut me manger.*

Le voisin entendit le chant de la voisine et sentit la peur dans sa voix. Il dit à son épouse :

- Femme, notre voisine appelle au secours, il est sûrement arrivé un malheur.
- Sois raisonnable, homme ! Elle n'aurait pas chanté, elle aurait crié.
- Je vais aller la voir, passe-moi l'épée.

Le voisin entra. La vieille lui raconta ce qu'il s'est passé, pendant que le ḡūl\* était pris par la danse avec Ḥaba'. Le voisin s'approcha du ḡūl\* et lui dit :

- Je vais danser avec toi car Ḥaba' est fatiguée.
- Qu'est-ce que tu as à la main ?
- C'est une épée pour danser. Je danse un peu avec, puis un peu toi.

Le ḡūl\* jeta un coup d'œil pendant qu'il dansait. Le voisin sortit l'épée de son fourreau et lui lança un coup qui lui trancha la tête. Il le mit dans un sac [qu'il plaça] sur le dos du mulet et fit partir le mulet sur la route.

Le mulet arriva à la maison du ḡūl\* où ses sept frères attendaient ce qu'il était allé chasser pour eux. Ils virent le mulet et prirent le sac sur son dos. Puis ils mirent le chaudron sur le feu et attendirent le retour de leur frère. Ils voulaient faire cuire ce qu'il y avait dans le sac après avoir fait bouillir l'eau. Ils ouvrirent le sac et virent leur frère tué. Ils le laissèrent dans le chaudron et allèrent à la recherche de son meurtrier.

Ils se déguisèrent en diseurs de bonne aventure afin d'apprendre les nouvelles auprès des gens. La vieille et sa fille Ḥaba' ainsi que le voisin déménagèrent pour habiter dans un endroit très lointain. Les ḡūl\* trouvèrent la maison et y sentirent l'odeur des restes du sang de leur frère. Ils se mirent à creuser mais ne trouvèrent personne. Ils explosèrent de dépit et

moururent sur le sol de la maison.

Les habitants de la maison n'eurent plus peur : ils restèrent en sécurité jusqu'à la fin de leur vie.

## 45. Deux frères en quête de la fortune

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait deux frères qui vivaient seuls et n'avaient personne pour les aider. Ils décidèrent de partir à travers le monde pour chercher du travail. Dieu dispense Ses biens à tous.

Ils partirent à un endroit où ils trouvèrent une vieille femme qui vivait seule dans une petite grotte. Cette vieille avait des chèvres qu'elle ne faisait paître que sur le toit de la grotte. Elle trayait la chèvre et remplissait la cupule d'un gland.

Un jour vint où elle vit les deux jeunes gens arriver chez elle. Cela faisait très longtemps qu'elle n'avait vu un être humain.

- Comment allez-vous grand-mère ?
- Soyez les bienvenus mes enfants !
- De quoi vivez-vous ?
- Du lait. Je trais la chèvre dans la cupule d'un gland ; cela ne me suffit pas.
- Où faites-vous paître les chèvres ?
- Je n'ose pas les mener plus loin que le toit de la grotte.
- Refusez-vous que nous vivions chez vous ? Nous mènerons paître la chèvre et le cabri et nous vous protégerons dans cette région isolée.
- Je le souhaite vivement.

Ils remarquèrent qu'elle parlait un langage différent du leur, mais ils pensèrent que c'était parce qu'elle vivait seule dans ce lieu désertique.

Ils sortirent ensemble. Elle leur montra les particularités de la région. Elle les prévint contre la méchanceté de la nature dans les sept vallées : la vallée des serpents, la vallée des lions, la vallée des loups, la vallée des hyènes, la vallée des renards, la vallée des guépards et la vallée des caroubiers.

Le plus jeune restait avec elle pour la surveiller, l'aîné emmenait paître la chèvre et le cabri.

- Aujourd'hui, je vais dans la vallée des lions.
- Non, mon fils !

Il y alla, garda le troupeau et tua tous les lions. Les chèvres donnaient plus de lait et le cabri devint plus robuste. Les jours passèrent, il n'y eut plus de verdure dans la vallée des lions.

- Aujourd'hui, je vais dans la vallée des hyènes.
- Non, mon fils !

Il y alla, garda le troupeau et tua toutes les hyènes. Chaque fois qu'une hyène se montrait, il la tuait avec le poignard jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucune hyène dans la vallée. Le troupeau de chèvres devint plus nombreux et il y eut plus de lait. Les jours passèrent, il n'y eut plus de verdure dans la vallée des hyènes.

- Aujourd'hui, je vais dans la vallée des loups.
- Non, mon fils !

Il y alla, garda le troupeau et tua tous les loups. Chaque fois qu'un loup se montrait, il le tuait avec la hache jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun loup dans la vallée. Le troupeau devint plus nombreux et il y eut plus de lait. Les jours passèrent, il n'y eut plus de verdure dans la vallée des loups.

- Aujourd'hui, je vais dans la vallée des renards.
- Non, mon fils !

Il y alla, garda le troupeau et tua tous les renards. Chaque fois qu'un renard sortait de son terrier, il le tuait avec la lance jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun renard dans la vallée. Le troupeau devint plus nombreux et il y eut plus de lait. Les jours passèrent, il n'y eut plus de verdure dans la vallée des renards.

- Aujourd'hui, je vais dans la vallée des guépards.
- Non, mon fils !

Il y alla, garda le troupeau et tua tous les guépards. Chaque fois qu'un guépard se montrait derrière un arbre, il le tuait avec l'épée jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun guépard dans la vallée. Le troupeau devint plus nombreux et il y eut plus de lait. Les jours passèrent, il n'y eut plus de verdure dans la vallée des guépards.

- Aujourd'hui, je vais dans la vallée des serpents.
- Non, mon fils !

Il y alla, garda le troupeau et tua tous les serpents. Chaque fois qu'un serpent géant se montrait, il le tuait [en le frappant] sur la tête avec le bâton jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun serpent dans la vallée. Les jours passèrent, il n'y eut plus de verdure dans la vallée des serpents.

Il alla dans la vallée des caroubiers, les chèvres aiment manger les caroubes. Il dit à tout le troupeau de se déployer dans la vallée :

- Ne mangez pas toutes les caroubes : mangez une gousse et laissez-en une.

Mais les chèvres mangèrent toutes les caroubes et il resta deux gousses sur la tête d'un bouc.

Le jeune homme se mit en colère et tua toutes les chèvres. Il prit le bouc et alla voir la vieille. Son frère vint à sa rencontre et lui dit :

- Qu'est-ce que tu as fait ? La vieille va se mettre en colère. Je ne t'ai pas dit que j'ai remarqué qu'elle était *gūlé\** d'origine et que si elle se mettait en colère, elle recouvrerait son pouvoir.

Le jeune homme prit un peu de farine dans un sac avant que la vieille ne s'aperçoive de ce qui s'est passé et donna à son frère le signal pour fuir.

Ils marchèrent, marchèrent et marchèrent.... Ils eurent très faim.

Le plus jeune [qui était plus débrouillard par rapport à son frère]<sup>1</sup> dit :

- J'ai un peu de farine.

Ils trouvèrent de l'eau et un ustensile métallique qu'ils aplatirent en le tapant avec des pierres. Ils cherchèrent du bois et allumèrent le feu. Ils firent la pâte et cuirent le pain sur la plaque de métal qu'ils chauffèrent [au feu] de bois. Pendant qu'ils mangeaient, arriva la vieille et elle s'approcha d'eux. L'aîné lui dit :

- Tu peux avoir ce que tu veux, mais ne t'approche pas de mon pain.

Le plus jeune lui dit dans son langage :

- Joue et rassasie-toi, mais ne t'approche pas de ma galette.

Il se mit à la faire courir derrière lui et à la faire tourner autour de l'arbre pour qu'elle l'attrape. Pendant qu'elle tournait en rond, elle marcha sur le pain du frère aîné lequel s'énerva, lui fendit le ventre et la tua. Il prit la fuite avec son frère.

Ils arrivèrent dans une grande vallée profonde où se trouvaient des figuiers géants. Sous l'un de ces figuiers géants, ils trouvèrent le toit d'une tente. Ils le soulevèrent et le placèrent au plus haut du tronc où ils s'assirent pour se reposer. Pendant qu'ils mangeaient le pain qu'ils avaient cuit, arrivèrent des marchands ayant des mules chargées d'or. Ils virent les mules et restèrent silencieux au haut du figuier. Les marchands se reposèrent sous le figuier, étalèrent devant eux des plats variés tels que les deux frères n'en avaient jamais vus. Le plus jeune dit :

- Mon frère, ils ne nous ont pas invités à leur repas !
- Tais-toi, ils ne nous voient pas !
- Je vais leur pisser dessus !

L'urine est tombée sur eux. Ils dirent :

- Dieu soit loué ! de la pluie sans nuages ?

Le petit frère s'impacienta :

---

<sup>1</sup> Dédution de notre part : nous ne sommes pas sûres de comprendre le texte arabe (sans doute une erreur d'impression), littéralement : « le plus jeune, et c'est lui qui bougeait le plus en présence de son frère, dit : »

- Ils s'en foutent... ! Ils ont cru que c'était la pluie. Je vais leur chier dessus.
- Frère, calme-toi, je t'en prie !

La merde est tombée sur eux. Ils dirent :

- Dieu soit loué ! de la neige sans nuages ?

Le jeune frère se mit en colère :

- Frère, ils ne distinguent ni les couleurs ni les odeurs. Regarde ce que je vais leur faire.
- Frère, ils sont armés, ils nous tueront. Tu n'as pas peur ?

Il sauta dessus le toit de la tente qui tomba sur eux et effaroucha les mules qui prirent la fuite laissant leur chargement. Les marchands s'écrièrent :

- Le ciel nous est tombé dessus ! Le ciel nous est tombé dessus !

Les frères descendirent, mangèrent, se réjouirent, emportèrent ce qu'ils purent emporter et s'en allèrent. Les marchands revinrent, ramassèrent ce qui restait et partirent de leur côté.

Ainsi Dieu a voulu qu'ils soient tous sains et saufs. Qu'Il soit loué Celui qui dispense les biens !

## 46. Le sel et la magie

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait un royaume où vivait un roi avec ses trois filles. Il les éleva dans l'amour et le bien. Il était seul car son épouse mourut quand les filles étaient en bas âge.

Le jour de son anniversaire, le roi demanda à ses trois filles combien elles l'aimaient.

L'aînée dit :

- Je t'aime autant que l'étendue du ciel et le nombre de ses étoiles.

Il fut content de sa réponse en public et il était fier d'elle.

La deuxième dit :

- Je t'aime autant que l'étendue du monde.

Il fut content de sa réponse en public et il était fier d'elle.

La troisième dit :

- Je t'aime comme j'aime le sel.

Les gens se mirent à rire et dirent si elle avait dit « Autant que la douceur du sucre ! », sa réponse aurait été meilleure.

Le roi se mit en colère et trouva qu'elle l'avait mis dans l'embarras devant le peuple en ce jour de son anniversaire. Il lui ordonna d'épouser un chien noir horrible qui passait près de l'assemblée.

Elle obéit à son père, partit avec le chien et vécut avec lui dans la grotte. Elle dit :

- C'est mon destin dans la vie ! C'est ainsi que Dieu l'a voulu !

Elle donnait à manger au chien, le nettoyait, le caressait... Elle lui voua tant d'affection qu'une nuit alors qu'elle dormait et que le chien dormait près d'elle, elle fut réveillée par un bruit étrange. Elle vit le chien se transformer en être humain. Il devint un bel homme. Elle fut stupéfaite, contente et apeurée. Elle lui demanda ce qu'il en était. Il la serra dans ses bras et lui raconta qu'une sorcière était tombée amoureuse de lui alors qu'il était un prince jeune et séduisant. Il refusa son amour. Alors, elle le transforma en chien et lui dit qu'il ne redeviendrait être humain que si une jeune beauté l'aimait, cela de tout son cœur, et si elle le traitait comme un bel homme malgré sa peau de chien.

- Tu es ma chérie ! Grâce à ton immense bonté, tu as conjuré l'envoûtement. Demande-moi ce que tu désires.
- Tu es mon chéri et mon mari ! Je suis heureuse comme si je rêvais. Je veux que nous ayons un palais et que nous y invitons mon père.

Le jeune prince emmena sa femme dans son royaume, puis revint dans celui du père de son épouse où il construisit un palais et l'y emmena.

Un jour, elle demanda à son père de venir déjeuner et invita tous les habitants du royaume. Elle demanda aux cuisiniers de préparer les plats sans sel.

Les tables étaient pleines de mets divers mais non salés. Le roi s'écria :

- O propriétaires du palais ! Votre nourriture est immangeable et vous invitez le roi ?
- Pourquoi est-elle immangeable ?
- Elle n'est pas salée ! Jetez-la à la poubelle !
- Le sel est-il si important que sans lui la nourriture irait à la poubelle ?
- Bien sûr ! Un homme mangerait-il sans sel ?

Ce fut alors la fille du roi qui lui répondit. Elle l'avait surpris par sa question : il ne savait pas qu'elle était elle-même sa fille, car elle était l'épouse d'un prince non l'épouse d'un chien.

- Puisque le sel est si important, pourquoi, père, m'as-tu donné en mariage à un chien quand je t'ai dit que je t'aimais comme j'aime le sel ?
- Tu es ma fille ? Et c'était ça ce que tu voulais dire ?
- Bien sûr mon père !
- Tu es la plus intelligente de mes filles et la plus sensée. Tu as ma bénédiction maintenant !

Elle reçut l'assentiment de son père et vécut avec son mari tranquille d'avoir contenté Dieu et ses parents.

## 47. Bū Ṭangīr<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait dans un royaume un roi qui avait trois garçons. Chacun d'eux était d'une épouse différente et les trois épouses n'étaient plus de ce monde.

Le roi tomba malade et les médecins étaient unanimes sur le fait qu'il ne pourrait guérir que s'il mangeait le cœur d'un faon.

Il convoqua ses trois garçons et leur dit :

- Celui qui m'amène le cœur d'un faon, je lui remettrai le trône après moi.

Chacun des garçons monta son cheval et entreprit la partie de chasse décisive. Quelques jours plus tard, le plus jeune revint portant un faon. Il le tua et le dépeça rapidement : la vésicule biliaire éclata et la viande devint amère. Le roi mangea un morceau, sa bouche devint amère. Il refusa de continuer à manger et son état empira.

Le deuxième apparut amenant un jeune faon. Il l'attrapa, lui attacha les pattes, l'égorgea et le débita. N'étant pas méticuleux dans le dépeçage, la vésicule biliaire du faon éclata et le roi ne put en manger. Son état empira.

Tout le monde attendait le retour du fils aîné qui, peut-être, amènerait ce qui guérirait le roi.

L'aîné arriva enfin ayant avec lui un jeune faon. Il l'égorgea en bonne et due forme, le dépeça en bonne et due forme et le cuisina en bonne et due forme...

Le roi refusa d'en manger...

- Tes frères qui sont plus intelligents que toi n'y ont pas réussi, et je ne peux plus goûter [la saveur] amère, cela va accélérer [le moment] de ma mort.
- Père, essaye, tu n'as rien à perdre. Tu recouvreras ta santé !

Le père essaya et fut guéri. Et selon ce sur quoi ils s'étaient entendus, c'est l'aîné, que le père n'aimait pas comme ses deux frères, qui sera le prince héritier, l'héritier du trône. Le roi dit :

- Je te donnerai mon royaume si tes frères sont d'accord. Je ne veux pas qu'il y ait désunion et haine entre vous.
- Père ! Nous refusons que tu lui donnes le royaume, sauf s'il te ramène les bijoux de chez Bū Ṭangīr.

---

<sup>1</sup> Bū: père de... et Ṭangīr: marmite ou chaudron

- As-tu entendu ce qu'ils ont dit ?
- À tes ordres ! Mais si le roi me permettait d'emmener mes frères comme compagnons de route je n'irais pas seul chez Bū Ṭanḡīr.

Les trois frères allèrent chez Bū Ṭanḡīr.

- Vous êtes les bienvenus, mes neveux, fils de mon frère le roi Bū 'Aṭīyé<sup>2</sup>.

Il appela son épouse :

- Umm Ṭanḡīr<sup>3</sup>, coupe un grand arbre et brûle-le ! Qu'on donne de la viande à manger à nos invités.

Les frères regardèrent et virent un vieillard égorgé dans un gros chaudron prêt à aller sur le feu.

Pendant qu'ils dormaient, 'Aṭīyé dit :

- Je vais enlever les colliers de bijoux des cous des filles de Bū Ṭanḡīr pendant qu'elles dorment et nous les porterons. Ne parlez pas, hein !

Il se faufila, enveloppé par l'obscurité, chez les filles et enleva les colliers avec dextérité. La nuit était de jais.

Bū Ṭanḡīr glissa avec souplesse et égorga les personnes qui ne portaient pas de bijoux. Il porta les corps, les mit dans la marmite qui bouillait et alla dormir. 'Aṭīyé qui l'observait se leva, réveilla ses frères et ils partirent tous les trois avant l'aube. Ils montèrent sur leurs chevaux et allèrent plus vite que le vent.

Bū Ṭanḡīr se réveilla affamé. Il se dirigea vers la marmite, se servit dedans et reconnut les cheveux de sa fille quand il prit la tête pour la manger. Il fut foudroyé et courut vers l'intérieur de sa maison. Il ne trouva aucune trace de 'Aṭīyé et de ses deux frères et comprit que le sang par terre était celui de ses filles. Il cria et fit trembler la terre :

- Umm Ṭanḡīr!!! Nous avons égorgé nos filles.

Les fils du roi arrivèrent au palais : les bijoux qu'ils avaient pouvaient illuminer un village entier [par leur scintillement].

Le lendemain, lors du conseil, avant qu'ils ne se reposent après le voyage de plusieurs jours, les deux frères de 'Aṭīyé dirent qu'ils n'étaient pas d'accord de se contenter de cette quantité de bijoux :

- Il existe une pierre qui illumine une ville entière et nous voulons que 'Aṭīyé la ramène et il doit y aller seul.

L'aîné se mit à se lamenter.

<sup>2</sup> Père de et 'Aṭīyé, prénom du fils aîné du roi. Voir glossaire.

<sup>3</sup> Um: mère de...

- Comment puis-je aller chez Bū Ṭaṅḡīr après que je l'ai fait égorger ses filles ? Lui, il voulait [déjà] nous manger avant d'égorger les filles. Comment [ça va être] maintenant ?

Il monta sur le dos de son cheval en pleurant et poursuivit son chemin vers Bū Ṭaṅḡīr. Il arriva chez lui. Dans la demeure il y avait un puits contenant de l'eau. Il se cacha derrière.

Ni Bū Ṭaṅḡīr ni sa femme ne sentirent son odeur à force d'avoir pleuré les filles. 'Aṭīyē entendit la voix de Bū Ṭaṅḡīr:

- Umm Ṭaṅḡīr, je veux de l'eau.
- J'ai peur que 'Aṭīyē vienne par cette nuit [obscur] me tuer.
- Prends le gros joyau, il illumine la ville et ['Aṭīyē] ne pourra pas s'approcher de toi.

Elle prit la pierre et, pendant qu'elle baissait une main pour attraper le seau d'eau levant la pierre dans l'autre, ['Aṭīyē] l'attaqua par surprise, lui ravit subitement la pierre de la main et la jeta à l'intérieur du puits. Il alla vers son cheval qu'il avait mis loin et [partit] plus rapide que l'éclair.

Le *ḡūl*\* appela sa femme quand il trouva qu'elle tardait [à revenir]. Il n'osa pas sortir et l'attendit calmement. Vaincu par le sommeil, il s'endormit.

Le matin, il se réveilla et la trouva à la surface de l'eau du puits :

- À nous deux, 'Aṭīyē!

'Aṭīyē arriva au palais la nuit. Il avait la pierre qui illuminait une ville. Il l'offrit à son père et alla se coucher.

Le matin, il se réveilla alors qu'on lui demandait d'aller ramener Bū Ṭaṅḡīr lui-même, sinon il serait, selon ses deux frères, un magicien, un menteur, un lâche et ne mériterait pas le trône. Son père le roi lui ordonna d'aller ramener Bū Ṭaṅḡīr. Il obéit et partit pleurant et déplorant son sort.

Il rencontra un vieillard qui lui demanda, lui le cavalier, la raison de ses pleurs. Il lui raconta son histoire, puis il dit en pleurant :

- Par Dieu, oncle<sup>4</sup>, finalement je ne veux plus de trône ni même l'emploi de chambellan. Je veux vivre ! Est-ce qu'on peut chaque fois en sortir indemne<sup>5</sup> ?

<sup>4</sup> Voir glossaire.

<sup>5</sup> Littéralement : « la jarre peut-elle être saine et sauve à chaque fois ? » Equivalent du proverbe : « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ».

- Mon conseil, c'est que tu cherches un vieillard, tu le tues, tu le dépouilles de sa peau et tu la portes ; tu te déguises en menuisier expérimenté. Le *gūl*\* Bū Ṭanḡīr ne te reconnaîtra pas.

'Aṭīyé partit, chercha longtemps un vieillard et ne trouva pas. Il revint vers celui qui l'avait conseillé :

- Par Dieu, oncle, que je n'ai trouvé d'autre vieillard que toi.

Il poignarda le vieux, le dépouilla de sa peau, la porta et alla chez Bū Ṭanḡīr.

Bū Ṭanḡīr craignait la réapparition de 'Aṭīyé et son attaque à l'improviste. Quand il vit le vieillard monté sur un chameau, ayant avec lui une caisse et des outils de menuisier, il cria :

- Hé ! Vieil homme ! Viens chez moi, je veux une caisse à ma taille. J'ai peur que 'Aṭīyé me tue.
- J'ai une caisse, entre dedans et essaye-la !

Dès que le *gūl*\* fut entré dans la caisse, 'Aṭīyé ferma la porte après lui. Il le mit sur le dos du chameau, puis il marcha plusieurs jours pour aller au palais de son père. Il descendit la caisse au milieu de la cour du palais.

- Voici Bū Ṭanḡīr dans la caisse comme l'a demandé le roi !

Ils se mirent à se moquer du héros qui s'est approché de Bū Ṭanḡīr et ils insistèrent pour ouvrir la caisse. Ils répétèrent :

- Comment le savons-nous ? Ouvre la caisse qu'on voie !
- Puisque vous insistez, ouvrez-la, mais après que je pars au loin.

Il prit de la nourriture et un mouton, monta sur son cheval rapide et alla au bord de la mer. Il égorgea le mouton, le grilla et se mit à le manger.

Au palais, le roi ordonna à quelques jeunes hommes d'ouvrir la caisse. Le *gūl*\* sortit furieux et affamé. Il dévora tout le monde après un jeûne forcé de plusieurs jours. Il dévorait les gens sans distinction de leurs formes ni de leurs cachettes. Il savait d'après l'odeur que des gens ou des êtres vivants étaient là. Il répétait quand il mangeait :

- Je finirai par te manger, 'Aṭīyé!

Le *gūl*\* Bū Ṭanḡīr finit de manger et se mit à flairer de loin l'odeur de 'Aṭīyé. Il marcha plusieurs heures et le vit.

- 'Aṭīyé, je suis là.
- Bienvenue, Bū Ṭanḡīr. Veuille manger avec moi.
- Je veux te manger à toi.
- Il n'y a que moi sur cette plage. Mange d'abord de la viande de mouton et après tu auras tout le temps pour me manger.

Le *gūl*\* accepta. ‘Aṭīyé avait chauffé au rouge deux brochettes après y avoir mis de la viande.

- Bū Ṭanḡīr, ouvre ta bouche pour que je t’apprenne comment on mange la viande grillée sur du charbon.

Bū Ṭanḡīr ouvrit sa bouche et ‘Aṭīyé enfonça ses deux brochettes rougies dans sa gorge : il se brûla, s’étouffa et mourut.

‘Aṭīyé revint au royaume et se dirigea vers le palais. Il n’y trouva personne, le *gūl*\* les avait tous mangés et il ne restait plus qu’une poule [grosse comme] une souris.

‘Aṭīyé vécut heureux, sans les problèmes de la royauté et des gens et sans danger.

## 48. Le Tonnerre Jaune

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans un royaume, un roi qui avait une fille unique appelée Hānom<sup>1</sup>. Hānom était une des plus jolies filles au monde et son père n'était pas d'accord pour la marier avec qui que ce soit.

Un jour, il demanda à ses trois femmes de fouiller ses cheveux pour trouver ce qui lui provoquait en permanence des démangeaisons. Elles y trouvèrent un pou. Il prit le pou et l'éleva dans un grand bocal en verre et lui donna à manger jusqu'à ce qu'il devint grand.

Les jours passèrent, le pou devint de la taille d'un animal. Bū Fraywa<sup>2</sup>, le Tonnerre Jaune, le surveillait.

Le roi demanda aux hommes de se rassembler pour que sa fille Hānom choisisse parmi eux son futur mari. Les hommes arrivèrent en foule de tous les côtés de la terre. Le roi avait une question unique, quiconque connaissait la réponse serait le futur époux de Hānom. La question était :

- Qu'est-ce qu'il y a dans le bocal ?

Aucun de tous les princes de la terre n'a su la bonne réponse car l'animal est étranger à tout ce qu'ils ont vu dans leur vie.

Bū Fraywa s'avança et cria devant tout le monde :

- Si c'est moi qui sais, tu me donneras Hānom en mariage ?
- Bien sûr, un roi ne revient jamais sur sa parole.
- Dans le bocal se trouve un pou qui était dans tes cheveux. Lorsque tes femmes t'ont épouillé, elles l'ont trouvé et toi tu l'as mis dans le bocal et tu l'as élevé jusqu'à ce qu'il devînt comme ça.
- Tu as Hānom avec ma bénédiction.

Il la mit sous son aile, vola avec très haut et partit à sa maison :

- Voici ma maison, elle contient sept chambres. Tu as les clés de toutes les chambres, tu peux entrer dans six mais pas dans la septième. Gare à toi !
- D'accord ! je ferai mon possible.

Tous les jours Hānom pleurait. Elle entra dans les six chambres avec Bū Fraywa, lui

---

<sup>1</sup> Le terme signifie dans l'usage courant moderne « madame ». Il dérive de l'usage ancien « khan-om » donc mon khan, en français : mon commandant.

<sup>2</sup> Littéralement : « Père fourrure ». Il s'agit d'un monstre inventé par l'imaginaire populaire. Il a des cheveux si longs qu'il donne l'impression de porter une fourrure.

entraîna seul dans la septième, y passait un temps puis en sortait. À l'heure des repas, elle restait seule et mangeait seule.

Un jour, elle déplora son état à force de ressentir la solitude et l'éloignement:

- Ton père a été injuste avec toi, Hānom ! Que Dieu soit injuste envers lui ! Que puis-je te faire moi ?
- Ne t'en fais pas, laisse-moi seule un peu et j'irai bien.

Bū Fraywa partit à la chasse. Pendant son absence, Hānom ouvrit la chambre. Elle y trouva des gens défigurés, certains de leurs membres étaient mangés et l'odeur de leurs cadavres vint l'accueillir à la porte.

Hānom fut effrayée. Elle ferma la porte rapidement, puis elle s'enfuit craignant qu'un jour il la dévore. Elle arriva chez des paysans qui battaient le blé. Ils virent qu'elle avait peur que Bū Fraywa la dévore.

- Cachez-moi vite de Bū Fraywa !

Ils la mirent dans un sac de paille. Le Tonnerre Jaune arriva en un clin d'œil à la provenance de l'odeur. Il demanda :

- Vous avez vu passer une jeune fille par là ?
- Non, nous n'avons vu personne.

Il partit poursuivant sa recherche. Ils la sortirent de la paille :

- Où veux-tu qu'on te dépose ?
- Près de la lueur du feu au loin.

Ils l'emmenèrent jusqu'à la lueur du feu où elle trouva une grotte. Eux sont repartis et elle resta dans la grotte. Elle y entra et trouva quarante lits et du matériel de cuisine. Elle cuisina un délicieux repas, nettoya la grotte, la décora et servit le repas dans les assiettes des quarante sur la longue table. Puis elle mangea et se coucha derrière le rideau.

A la tombée du soir, quarante voleurs professionnels vinrent dans la grotte. Ils étaient frères. Ils s'étonnèrent de la propreté de la grotte, du bon parfum du repas et de son goût sensationnel. Ils se mirent à monter la garde de la grotte ; l'un d'entre eux, du plus âgé jusqu'au plus jeune, la gardait chaque jour. Et chaque jour personne ne venait. Ils trouvaient le repas préparé et la grotte propre et bien ordonnée. Bū Fraywa, le Tonnerre Jaune, sentit son odeur. Il se dirigea vers l'endroit et resta surveiller à l'extérieur de la grotte.

Le quarantième jour, c'était le plus jeune qui montait la garde de la grotte. Il faisait les cent pas devant la porte et pensait que si personne ne venait, celui qui cuisinait le repas devait être à l'intérieur de la grotte. Il fit semblant de dormir et lorsqu'elle sortit de derrière le rideau pour nettoyer le sol de la grotte, il l'attrapa. Elle obtint sa protection et lui raconta son

histoire. Puis elle demanda qu'on l'aide : elle serait leur sœur, s'occuperait d'eux et eux la protégeraient. Il lui demanda de se cacher pour qu'il s'arrange avec ses frères...

Avant de parler, il leur demanda de se faire une incision au doigt. Ils le firent. Il leur raconta l'histoire et demanda à Hānom de sortir, de s'entailler le doigt et de leur serrer la main à tous, de telle sorte que la blessure «serre la main à»<sup>3</sup> la blessure, que leurs sangs se mêlent et qu'ils deviennent frères de sang.

Elle leur dit que le Tonnerre Jaune restait à l'extérieur de la grotte attendant de saisir l'occasion pour y entrer et que s'il n'y avait tous les jours l'un des frères pour garder la grotte, il y a longtemps, Dieu seul le sait, qu'il l'aurait enlevée. Ils lui demandèrent où il se tenait car ils ne l'ont pas vu. Elle leur dit :

- En votre présence, il se transforme en mouton. C'est ce mouton-là.

Ils tentèrent de la calmer et de la convaincre qu'elle rêvait. Elle se mit à pleurer de frayeur. Alors, l'un d'eux apporta le mouton, l'égorgea et, en riant, dit à Hānom :

- Cuisine-nous ce Bū Fraywa, un mouton qui fait peur aux femmes et fait rire tout le monde.

Elle cuisina le mouton, ils le mangèrent.

Après le repas, elle nettoya la grotte et balaya les os. Un os pénétra dans la plante de son pied. Elle s'évanouit et devint pâle comme les morts.

Les jeunes gens la mirent dans un cercueil en verre et l'amènèrent à la forêt. Ils la posèrent sous un grand arbre près de la route et revinrent tristes dans leur grotte.

Le prince et son camarade passèrent, dans une sortie de chasse, près de Hānom. Le prince dit à son camarade :

- L'abondante chasse est toute à toi et cette proie est à moi.
- Comme tu veux.

Ils s'approchèrent du cercueil. Le prince vit que sa proie était la plus belle fille qu'un homme eût pu voir. Il essaya de la réveiller mais ne réussit pas. Il se mit à la pleurer tellement il fut touché par sa beauté et son état. Il la porta avec lui au palais, la mit dans une chambre privée et, tous les jours, il se mit à lui rendre visite, à essayer de lui parler et à la pleurer jusqu'à ce qu'il devint faible et amaigri.

Sa mère remarqua qu'il sortait de cette chambre dans un triste état et qu'il se dégradait de jour en jour... Pendant qu'il dormait, elle vola la clé et pénétra dans la chambre. Elle vit la jeune fille qui allait causer la perte de son fils. Elle appela sa vieille et sage nourrice et lui

---

<sup>3</sup> Traduction littérale.

raconta ce qui est arrivé. La vieille lui conseilla de laver la jeune fille et de l'enterrer.

La vieille l'aida à laver la jeune fille et en lavant le pied de Hānom, elle trembla et cria de douleur. La reine lui demanda :

- Comment t'appelles-tu ?
- Je m'appelle Hānom.

Puis elle lui raconta son histoire. La reine demanda que Hānom restât chez elle jusqu'à ce qu'elle vérifiât son récit, d'autant que le prince était épris d'elle. Hānom accepta, sans rien savoir du prince. Elle resta avec la reine. Le prince apprit que sa mère était entrée dans la chambre. Il fit une enquête. Sa mère lui dit :

- La fille est morte et toi tu vas mourir pour elle. Je l'ai enterrée : pour faire honneur au mort, il faut l'enterrer.

Il ne fut pas convaincu et voulut la voir même dans sa tombe. Il menaça de les massacrer si on ne la lui apportait pas. On lui amena Hānom et il sut qu'elle était la plus belle princesse au monde. Mais sa mère insista pour vérifier l'histoire racontée et envoyer quelqu'un chez les parents de Hānom pour s'assurer de l'affaire.

La nouvelle de la sauvegarde de Hānom courut dans tout le pays. Ses frères apprirent qu'elle était encore vivante. Les quarante vinrent la reprendre au prince. Ils encerclèrent le palais et déclarèrent la guerre. Elle sortit devant eux portant un drapeau blanc car elle ne voulait pas, à cause d'elle, que coule le sang dans les deux parties qui lui sont le plus chères. Elle les rencontra, les salua et fut contente de les revoir. Ils dansèrent avec les chevaux autour d'elle. Elle leur demanda de ne pas tuer le prince, ni même de lui causer des ennuis, car il l'aimait et la voulait comme épouse, et qu'elle l'aimait, elle, et l'acceptait.

Le prince demanda sa main à ses frères qui acceptèrent et bénirent le mariage. Hānom vécut avec le prince la vie honorable qu'elle méritait.

Des années plus tard, le prince devint roi et, elle, devint reine. Ils eurent des enfants [beaux] comme des lunes. Et tout le monde vécut dans un bonheur sans fin.

## 49. Fūrūt Rummān<sup>1</sup>

Il y avait ou il n'y avait pas, il y a très longtemps, dans les siècles et les temps passés jusqu'à ce qu'il y eut...

Il y avait, dans un royaume, un roi et une reine qui avaient une fille unique qui s'appelait Fūrūt Rummān. La reine, mère de Fūrūt Rummān, mourut : le roi se remaria. Fūrūt Rummān était jeune et, chaque fois qu'elle avait une année de plus, sa belle-mère la détestait davantage.

La fillette devint une jeune fille d'une beauté et d'une éducation extraordinaires et quiconque la voyait était totalement ravi d'elle et ne jurait plus que par elle.

Le roi s'en alla faire une partie de chasse et laissa Fūrūt Rummān à sa belle-mère. Celle-ci l'envoya au sommet d'une montagne lointaine pour lui rapporter la plante qui fait rajeunir.

Fūrūt Rummān s'en alla à pied par les chemins ardues et dangereux pendant de longues heures. Elle cueillit la plante au plus haut du sommet comme le lui avait commandé la femme de son père. En retournant au palais, elle trouva des murs dans le chemin et des signaux qui lui désignaient la forêt comme étant le palais. Elle faillit s'égarer n'était son cheval qui la suivait toujours et qui l'attendait au début du chemin. Car elle lui avait ordonné de rester là, craignant qu'il ne pût grimper sur les rochers ; elle s'inquiétait pour lui.

Elle monta sur le dos du cheval et, épuisée par le voyage, elle s'endormit. Il la porta au palais.

La femme de son père la vit et l'envoya à la lointaine « Terre de l'Immortalité » pour lui ramener le fruit de la jeunesse éternelle.

Fūrūt Rummān partit. La femme de son père ordonna à quelques hommes de planter, sur le chemin du retour, des arbres qui poussent rapidement. Le cheval était avec Fūrūt Rummān cette fois-ci : il la ramena au palais en empruntant un autre chemin.

La femme de son père mit un somnifère dans le verre d'eau où buvait Fūrūt Rummān et elle mit un somnifère aussi dans l'eau où buvait le cheval. Quand ils s'endormirent, elle prit Fūrūt Rummān et la jeta très loin au-delà de la forêt. La jeune fille se réveilla et se trouva dans un endroit étranger. Elle se mit à marcher, marcher et marcher...

En chemin, elle trouva un oisillon tombé de son nid : elle le soigna et le remit dans le nid.

---

<sup>1</sup> Même prénom, avec une petite variante, que l'héroïne du conte 3.

En chemin, elle trouva un jeune faon qui ne pouvait pas marcher : elle l'entraîna à la marche jusqu'à ce qu'il pût jouer et sauter...

Elle trouva des fleurs flétries : elle les arrosa avec l'eau de la rivière.

A chaque pas qu'elle faisait, une vieille femme d'apparence bizarre la suivait, la surveillait et voyait sa bonté et sa patience.

A la fin, la vieille s'approcha d'elle et lui parla :

- Veux-tu devenir ma fille ?
- Qui es-tu ?
- Je suis ta mère la *gūlé\**.
- Pourquoi cherches-tu à avoir une fille ? N'as-tu pas d'enfants ?
- Je vis toute seule dans « La Haute Tour ». Je veux quelqu'un qui me fasse passer le temps.
- Je deviendrai ta fille.
- Moi, je t'apprendrai la magie.

Fūrūṭ Rummān et la *gūlé\** arrivèrent à une haute tour. Il n'y avait ni escaliers, ni échelles pour accéder à son sommet.

La *gūlé\** prit un bâton, le chevaucha ainsi que Fūrūṭ Rummān et dit :

- Vole ! Vole !

Et le bâton s'envola comme un cheval volant et les fit pénétrer dans la tour par le haut portail.

La *gūlé\** s'est mise à enseigner la magie à Fūrūṭ Rummān et Fūrūṭ Rummān se conduisait envers la *gūlé\** comme une fille se conduit envers sa mère.

Chaque jour, la *gūlé\** partait chercher à manger pour elle et pour Fūrūṭ Rummān. Les cheveux de Fūrūṭ Rummān étaient très longs : la *gūlé\** les utilisait pour monter dans la tour et en descendre.

Un jour, un prince passa près de la tour, il entendit la *gūlé\** appeler :

- Fūrūṭ Rummān, fille du *gūl\**, fais descendre toute la longueur de tes cheveux à ta mère fatiguée, en sueur, ayant marché en terre et en mer !<sup>2</sup>

Il vit l'admirable visage rayonnant de Fūrūṭ Rummān qui déroulait ses cheveux avec lesquels la *gūlé\** grimpait. Il vint le lendemain et attendit que la *gūlé\** soit descendue à l'aide des cheveux de Fūrūṭ Rummān. Quand elle fut partie, il appela :

---

<sup>2</sup> Fragment rimé et rythmé :

*Fūrūṭ Rummān bent l-gūl !*

*Dallī ša'rik ṭūl w-ṭūl,*

*la emmik hal te'bānī, hal 'erqānī*

*hal māšyī bel barārī wal buḥūr*

- Fūrūt Rummān, fille du *ġūl\**, fais descendre toute la longueur de tes cheveux à ta mère fatiguée, en sueur, ayant marché en terre et en mer.

Fūrūt Rummān déroula ses cheveux : le prince grimpa dessus. Elle vit qu'il s'habillait comme des princes.

- Pourquoi tu es venu ? Ma mère la *ġūlé\** te mangerait.
- Cette *ġūlé\** est ta vraie mère ?
- Non.
- Tu es donc sa prisonnière ?
- Nous vivons ensemble. Va-t-en vite, je t'en prie.
- Je t'ai aimée et je te veux comme épouse.

Ils entendirent la voix de la *ġūlé\** qui appelait :

- Fūrūt Rummān, fille du *ġūl\**, fais descendre toute la longueur de tes cheveux à ta mère fatiguée, en sueur, ayant marché en terre et en mer.

Fūrūt Rummān ensorcela le prince et le transforma en aiguille à coudre qu'elle épingla vite au bord de sa robe puis tendit ses cheveux pour que la *ġūlé\** monte avec.

- Je sens l'odeur d'un être humain.
- Il n'y a d'être humain que moi ici.
- Non, je sens l'odeur d'un être humain. D'où te vient cette aiguille ?
- C'est pour me confectionner une robe.
- Tu aurais pu la confectionner en utilisant la magie que tu as apprise, je veux dire comme je te l'ai apprise. Jette cette aiguille, tu n'en as pas besoin.

Fūrūt Rummān cassa la pointe de l'aiguille, la mit dans un mouchoir qu'elle jeta sur la route, espérant que le prince resterait en bonne santé. Dès que le mouchoir toucha le sol, le prince retrouva son état humain.

Il prit le chemin de son palais. Il se coucha rêvant de Fūrūt Rummān et de la manière dont il la sauverait de sa vie pénible.

Le lendemain, la *ġūlé\** s'en alla. Le prince attendait cet instant depuis l'aube. Il appela :

- Fūrūt Rummān, fille du *ġūl\**, fais descendre toute la longueur de tes cheveux à ta mère fatiguée, en sueur, ayant marché en terre et en mer.

Le prince monta et arriva chez elle. Elle se mit à craindre pour lui encore plus. Elle l'aima pour son courage et son grand amour. Ils se mirent à se faire la cour et le temps passa vite. Ils entendirent la voix de la *ġūlé\** qui appelait du bas de la tour :

- Fūrūṭ Rummān, fille du *ġūl*<sup>3</sup>, fais descendre toute la longueur de tes cheveux à ta mère fatiguée, en sueur, ayant marché en terre et en mer.

Elle transforma vite le prince en une paille dans un balai et tendit ses cheveux. La *ġūlé*\* monta et à son arrivée :

- Je sens l'odeur d'un être humain.
- Il n'y a d'être humain que moi ici.
- Non, je sens l'odeur d'un être humain. D'où te vient ce balai ?
- C'est pour nettoyer le lieu.
- Tu aurais pu la nettoyer utiliser la magie que tu as apprise, je veux dire comme je te l'ai apprise. Jette ce balai, tu n'en as pas besoin.

Fūrūṭ Rummān détacha la paille du balai, l'enveloppa dans un mouchoir qu'elle jeta sur la route, espérant que le prince resterait en bonne santé. Dès que le mouchoir toucha le sol, le prince redevint un être humain. Il prit le chemin de son palais et ne put dormir, pensant à Fūrūṭ Rummān et à la manière de la sauver sa vie pénible.

Le lendemain, le prince partit accompagné d'un groupe de ses hommes portant un grand coffre en verre. Tout le monde s'arrêta, la tour étant à portée de vue. La *ġūlé*\* se réveilla, les hommes portant le coffre s'approchèrent. La *ġūlé*\* descendit le long des cheveux de Fūrūṭ Rummān. Elle n'atteignit pas le sol, mais le coffre ouvert l'attendait au bout des cheveux de Fūrūṭ Rummān. Elle entra dans le coffre malgré elle et avant qu'elle ne pût faire un mouvement, les hommes refermèrent le coffre.

Le prince monta chez Fūrūṭ Rummān et ils descendirent ensemble cette fois. La *ġūlé*\* l'aperçut et lui dit :

- Pourquoi m'as-tu fait cela ? Ne suis-je pas ta mère, en principe ? Je t'ai appris la magie et je t'ai protégée contre les monstres de la forêt. Y a-t-il une fille qui ferait cela à sa mère ?
- Toi, tu n'es pas ma mère, tu es comme la femme de mon père, tu as continué son action. Elle m'a torturée et chassée et toi tu m'as emprisonnée.
- C'est quoi cette histoire de la femme de ton père ?

Elle lui raconta l'histoire. La *ġūlé*\* lui promit que si elle la sortait de ce coffre, elle punirait la méchante femme de son père et ferait le bien absolu à Fūrūṭ Rummān, au prince et à tout le royaume.

- Qu'est-ce qui garantit tes paroles ?

---

<sup>3</sup> Au masculin et non au féminin dans la version arabe. Il s'agit probablement du nom « générique ». Nous maintenons donc le masculin.

- Prends ma bague où réside la force de ma magie, laisse-la à ta main et, si je mens, brise-la toute la magie disparaîtra.

La *gūlé\** ôta la bague de son doigt. Ils ouvrirent le coffre, Fūrūṭ Rummān prit la bague et la garda avec elle à son doigt.

Tout le monde partit au palais du prince. Celui-ci fit entrer Fūrūṭ Rummān dans une chambre spéciale. Il l'avait apprêtée pour elle en attendant de se marier.

- Ma chérie, que penses-tu si l'on annonçait au roi et à la reine notre intention de nous marier ?
- Ajourne l'affaire jusqu'à ce que nous mettions fin à la méchanceté de la femme de mon père, et je voudrais que mon père assiste à notre mariage. Je rêve d'être avec toi dans un bonheur infini.

Le prince accepta et la *gūlé\** fut très contente. Fūrūṭ Rummān demanda à la *gūlé\** comment elle allait se venger de la femme de son père et comment elle allait l'empêcher de lui nuire à elle et aux gens. La *gūlé\** prit à sa charge de tout faire et elle demanda des informations sur ce qui intéressait le plus la femme du père. Elle apprit de Fūrūṭ Rummān qu'elle ne s'intéressait qu'à sa beauté extérieure et qu'elle sacrifierait, pour cela, les choses [les plus chères].

La *gūlé\** remplit un panier de toutes sortes de fleurs ensorcelées, d'un aspect et d'un parfum splendides. Elle prit avec elle des flacons remplis de potions magiques et partit au palais du roi, père de Fūrūṭ Rummān. Elle demanda à voir la reine pour la faire profiter de son expérience dans les plantes rares qui possèdent les secrets cachés de la beauté.

Elle arriva chez elle et lui dit :

- Voici les fleurs et les flacons ! J'ai deux sortes de produits. Celui-ci te fera belle seulement de l'extérieur et son effet est lent. Celui-là te fera très belle, seulement de l'extérieur, et son effet est rapide.<sup>4</sup>
- Donne-moi le second, je suis impatiente d'avoir la beauté.

La *gūlé\** lui apprit comment préparer les potions et lui en présenta une qu'elle avait déjà élaborée. L'épouse du roi l'essaya : elle en but très vite pour devenir plus belle : elle se transforma en cactus épineux et stérile, duquel personne n'oserait s'approcher ni l'aimer ni penser à s'en occuper.

Pendant qu'elle se transformait en cactus, elle cria et jeta sur la *gūlé\** les restes des potions qui brûlèrent son visage. Elle hurla de douleur.

---

<sup>4</sup> Il y a peut-être ici une erreur soit dans le contage, soit dans la notation du conte par Samia Salloum.

Fūrūṭ Rummān était venue à l'endroit, elle entendit le cri et accourut vite chez la *gūlé\**, elle la prit sur ses genoux et s'apitoya sur elle. Elle lui lava le visage avec ses larmes : elle fut guérie de ses brûlures. Elle la désensorcela : l'amour de Fūrūṭ Rummān transforma la vieille *gūlé\** en belle femme plus jeune.

Ayant vu ce qui s'est passé, le père s'enthousiasma pour la belle femme et demanda de l'épouser. Elle accepta.

Les noces du roi et de sa fille Fūrūṭ Rummān eurent lieu le même jour ; les festivités durèrent sept jours et sept nuits.

Ils vécurent toute leur vie dans la joie, le bonheur et l'aisance.

## GLOSSAIRE

**‘Afrīt (‘Ifrīt)** : « désigne une classe de forces chtoniennes particulièrement puissantes, redoutables et rusées ». Il est difficile parfois à distinguer des djinns. Dans le roman populaire, « il est essentiellement composé de fumée ce qui lui permet de se comprimer et de s’introduire dans un flacon ». « Dans l’Islam contemporain, [ce mot] est toujours pris au sens de démon puissant et redoutable ». « Dans les dialectes arabes de Syrie [...], il désigne à la fois un génie chtonien et un homme intelligent, plein de ressources. (Extrait de l’article : J. Chelhod, « ‘Ifrīt », *Encyclopédie de l’Islam*).

**‘Alī** : Prénom donné en référence à ‘Alī Ibn Abī Ṭālib, une des figures emblématiques de l’Islam, particulièrement de l’islam chiite, cousin et gendre de Muḥammad et père de ses deux petits-fils al-Ḥasan et al-Ḥusayn. On retrouve souvent dans les noms des personnages de récits fictionnels, notamment les contes ou romans populaires, la trilogie emblématique (Muḥammad, ‘Alī et Ḥasan), que ce texte soit l’avatar d’un récit initiatique ou mythique antérieur, ou qu’il s’agisse d’une manière de lui donner une profondeur symbolique.

**Abū l-Ḥusayn** : surnom donné au renard. Cette appellation plonge ses racines dans la langue littéraire médiévale.

**Abū Zahra (Bū Zahra)** : surnom donné au renard sans doute en raison de sa queue qui a la forme d’une fleur (Zahra).

**Awarma** : Il s’agit de viande grasse, hachée, bouillie et salée pour la conserver pour l’hiver.

**Bū/Abū** : Père de. A la naissance de leur premier garçon, les parents sont généralement désignés métonymiquement par « Mère de Untel » et « Père de Untel ». Cette expression s’emploie aussi plus largement et peut exprimer, chez un homme ou chez une femme, la possession d’une qualité morale, d’une vertu, d’un vice ou d’un trait physique.

**Ballān** : nom scientifique *poterium spinosum*. C’est une plante épineuse du bassin

méditerranéen.

**Burğol** : Blé dur débarrassé du son qui l'enveloppe, bouilli ou cuit à la vapeur, séché puis concassé. Très utilisé dans la cuisine du Moyen-Orient, notamment au Liban. Appelé boulgour en France.

**Curé** : Dans les Eglises orientales (certaines églises uniates ou dans l'église orthodoxe), il est courant d'ordonner prêtres des hommes mariés et ayant des enfants. Par contre le mariage des prêtres déjà ordonnés n'est pas possible. Les évêques, quant à eux, ne sont jamais mariés. Le mot « curé » (*ḥūrī*) a un féminin (*ḥūrīe*) utilisé habituellement pour désigner l'épouse du curé. Nous n'employons pas, dans nos traductions, le terme « curée » ou « prêtresse » qui pourraient prêter à confusion.

**Debs** : C'est un jus de fruits (raisin, grenade, caroube...) bouilli jusqu'à la concentration. Appelé aussi raisiné ou mélasse en raison de l'épaisseur du sirop obtenu.

**Em/Um** : Mère de. Voir Bū/Abū.

**Ġinniyya** : Féminin de ġinn ou djinn, souvent employé dans les contes arabes modernes ou adaptés pour désigner la fée. Les *ġinn* sont souvent cités dans le Coran, comme un groupe : *ins wa ġinn* (les humains et les djinns). Les djinns, « par l'emploi que l'on faisait d'eux dans la magie », sont logiquement présents dans la littérature populaire arabe, turque et indienne. Ils apparaissent notamment dans les *Mille et une nuits*. « Ils sont considérés comme des êtres des deux sexes vivant en collectivité. Toutes leurs activités se déroulent pendant la nuit et se terminent avec le premier chant du coq ou le premier appel à la prière du matin. Les croyances, les contes et les récits merveilleux de tous les genres leur attribuent comme résidence, ou désignent comme lieux qu'ils fréquentent et qu'ils choisissent pour se réunir, voire pour se divertir, les moulins, les ruines, les maisons abandonnées, les cimetières, certains endroits à la campagne, particulièrement au pied des grands arbres ».

(Extraits de l'article : D. MacDonald, H. Massé, « Djinn », *Encyclopédie de l'Islam*).

**Ġanbiyyé** : poignard à lame recourbée.

**Ġéħa** : « Surnom d'un personnage dont l'imagination populaire a fait le héros de quelques centaines de facéties, d'anecdotes et de contes plaisants. La plus ancienne attestation littéraire de cet appellatif remonte à la première moitié des III<sup>ème</sup>/IX<sup>ème</sup> siècles [...]. Il est surtout renommé pour sa sottise et on lui attribue de la futilité dans ses propos et une étonnante propension à commettre des erreurs et des bévues ». Personnage ancré dans l'ensemble du monde musulman au sens large puisqu'on le retrouve au Moyen-Orient, en Egypte, chez les Berbères et en Turquie (sous le nom de Nasr al-Dīn Hoca ou Khodja). Ses facéties sont également connues hors du monde musulman, en Nubie (Djawha), à Malte (Djahan), en Sicile et en Italie (Giufà ou Giucca).

Certains disent toutefois qu'il est singulièrement avisé à ses heures, qu' « il apparaît sous des aspects fort divers ; rarement d'une imbécillité pure, il est le plus souvent, sous des dehors niais, suprêmement habile ; il ne se donne d'ailleurs l'allure d'un simple d'esprit que pour mystifier ses semblables ou les berner et vivre à leurs dépens, car le parasitisme est son fait ; sa bêtise feinte est intéressée et ses intentions rarement pures. Il est capable, par son esprit, de se tirer des situations les plus délicates ».

Il symbolise donc à la fois quelqu'un de simplet et quelqu'un qui a une forme d'astuce innée. (Extraits de l'article : ch. Pellat, « Djuħā », *Encyclopédie de l'Islam*).

**Ġūl** ; féminin : **Ġūlé (Ġūla)** ; pluriel : **Ġilèn (Ġilān)** : « Être fabuleux dont les anciens Arabes peuplaient les solitudes et qui, en se métamorphosant, égarait les voyageurs (parfois en allumant, comme les Bédouins, des feux sur les hauteurs pour les attirer plus facilement), les attaquait insidieusement et les dévorait [...]. Les hommes pouvaient le tuer, mais à condition de lui donner un seul coup, car le second lui rendait la vie, et c'est pourquoi il demandait toujours à l'adversaire assez courageux pour lui résister, de le frapper encore ». « Le *ġūl* est considéré comme apte à changer sans cesse d'aspect et à se présenter aux voyageurs sous les dehors les plus engageants, seuls ses sabots d'âne demeurant immuables ». Le terme *ġūl* est souvent traduit par « ogre » ou utilisé pour traduire ce terme en arabe ; « il est même passé en français et en anglais où goule (fém.) et ghoul, respectivement, [...] désignent toutefois une sorte de vampire qui, la nuit, déterre les morts pour les dévorer ». (Extrait de l'article : D. Macdonald, Ch. Pellat, « Ghūl », *Encyclopédie de l'Islam*).

**Ĥāġġ** : Pèlerin. Le substantif est également donné en titre à celui qui a fait le pèlerinage, soit à la Mecque (chez les musulmans), soit à Jérusalem (chez les chrétiens).

**Harisé :** Terme utilisé dans l'ensemble du monde arabe pour désigner des spécialités culinaires sucrées ou salées, parfois totalement différentes. Dans la cuisine libanaise, plat très nourrissant fait de viande et de boulgour.

**Ḥasan :** Une des figures emblématiques de l'Islam. Ḥasan est le nom du fils de 'Alī et petit-fils de Muḥammad. On retrouve souvent dans les noms des personnages de récits fictionnels, notamment les contes ou romans populaires, la trilogie emblématique (Muḥammad, 'Alī et Ḥasan) que ce texte soit l'avatar d'un récit initiatique ou mythique antérieur, ou qu'il s'agisse d'une manière de lui donner une profondeur symbolique.

**Ḥenné :** Arbuste épineux dont les feuilles produisent des teintures rouge ou jaune utilisées dans la teinture textile ou corporelle (corps et cheveux).

**Jubba :** Habit en forme de robe, plus ou moins long selon les pays et les classes sociales, avec des manches amples. Il peut être en drap, en coton, en laine ou en soie. Il est porté par les hommes mais aussi, sous une forme différente, par les femmes. Il est encore d'usage dans certains pays arabes. (Dozy, 1845, p. 112)

**Kebbé :** Plat, considéré à l'origine comme un plat de fête, à base de viande et de boulgour pilés avec de l'oignon et des aromates.

**Kešk :** Plat à base de boulgour pétri dans le yaourt, fermenté puis déshydraté et réduit en poudre.

**Lune :** (*badr, bdūr, budūr*) En Orient, on compare une belle dame ou un bel homme à la pleine lune ou à la lune tout court. La lune est un idéal de beauté.

**M'arnes :** Être fabuleux qui, littéralement, « a des cornes, cornu » (Barthélémy, *Dictionnaire arabe-français*). Le mot 'arn (*qarn, corne*) est assorti d'un suffixe péjoratif (*nes*) qui rend le terme encore plus négatif.

**Maḥḍlé, (maḥḍala)** Également appelée *m'arḡalīna* : rouleau en pierre. A cause des étés secs et des hivers froids et pluvieux, la terre battue était largement utilisée pour couvrir les toits en terrasse des habitations libanaises. Très compacte, elle maintient la fraîcheur l'été et la chaleur l'hiver. Après avoir été fissurée par le climat sec de l'été, elle est ramollie par les premières pluies. Elle nécessite donc un entretien constant grâce à un rouleau cylindrique en pierre qui, en la compactant, lui rend son étanchéité et en la lissant permet à l'eau de s'en écouler facilement.

**Māred (Mārid)** : Ce mot se caractérise par une polysémie assez prégnante ; d'une part, il désigne un rebelle ou révolté, pratiquant la résistance à l'ordre établi et renvoie à la fois à l'idée d'audace et de révolte, mais aussi d'orgueil et d'insolence extrêmes. Il est à noter que le sens central de révolte de l'homme est associé sémantiquement à celui de rébellion des djinns et des démons. (Extrait de l'article : Th Bianquis, « Mārid », *Encyclopédie de l'Islam*). Toutefois, cet article ne fait pas référence aux occurrences du *Māred* dans la littérature populaire. Celui-ci y est, selon le *Dictionnaire arabe français* de Barthélémy, un génie superbe des légendes arabes, très long, de la taille d'un géant, d'où sa traduction, parfois, par « géant ».

**Mḥammad (Muḥammad)** : Muḥammad est le nom du fondateur de l'Islam, le « sceau des prophètes » selon l'expression consacrée. C'est la figure emblématique majeure de l'Islam. On retrouve souvent dans les noms des personnages de récits fictionnels, notamment les contes ou romans populaires, la trilogie emblématique (Muḥammad, 'Alī et Ḥasan) que ce texte soit l'avatar d'un récit initiatique ou mythique antérieur, ou qu'il s'agisse d'une manière de lui donner une profondeur symbolique.

**Muḥṭār** : Littéralement : « l' élu ». Au Liban, le terme désigne celui qui dirige un village ou un quartier. Toutefois, à la différence du maire en France, celui-ci ne s'occupe que des affaires d'état civil (naissance, mariage, décès).

**Mḡaddra (muḡaddara)** : Plat libanais essentiellement villageois fait avec des lentilles et du riz.

**Mère/Père** : Il s'agit ici d'informer le lecteur d'un usage culturel bien établi au Proche-Orient selon lequel certains termes de parenté, plus particulièrement papa, maman, oncle, tante, grand-père et grand-mère sont employés réciproquement : ainsi, un fils appelle son père « papa » et ce dernier s'adresse également à son fils en l'appelant « papa ».

**Mūné** : Désigne les provisions qui se font d'une année sur l'autre pour certaines denrées notamment les légumineuses.

**Oncle/Tante** : En libanais, un terme spécifique désigne l'oncle (*ḥāl*) ou la tante (*ḥāla*) du côté de la mère et l'oncle (*'amm*) ou la tante (*'amma*) du côté du père. Il était de coutume, dans les pays arabes, que la fille épouse le fils aîné de son oncle paternel, c'est pourquoi, elle appelait son beau-père *'amm*. De même, il était de coutume que le père épouse, en secondes noces, la sœur de son épouse décédée. La belle-mère des enfants était alors leur tante maternelle (*ḥāla*). Si la coutume commence à disparaître, l'appellation reste d'usage dans certaines régions. Par ailleurs, « mon oncle » peut aussi servir à interpeler un adulte de l'âge des parents. Cette expression, dans certains cas, peut enfin marquer l'étonnement ou l'agacement et ne peut donc être traduite sous cette forme mais plutôt par « Dites donc ! » ou « Mon Dieu ! ».

**'Ré' (Quray')** : Se dit d'une personne chauve. Surnom qu'empruntent certains héros des contes populaires une fois qu'ils sont déguisés et rendus chauves grâce à la panse d'un animal frottée contre le sol et mise sur leur tête. Nous standardisons, dans notre traduction, ce prénom car, tel que prononcé par le conteur Eliès Yazbek, il deviendrait dur à prononcer pour un non-arabophone : *'ray'*. La première lettre ( ' : coup de glotte) est l'équivalent libanais du Q en arabe standard.

**Raṭl** : Unité de masse valant 2,5 kg. La valeur a varié avec le temps mais ce chiffre représente une moyenne.

**Rhémé (Ruḥāma)** : Espèce de vautour qui a le corps et le cou blancs et les extrémités des ailes noires.

**Samné (Samna)** : Beurre clarifié.

**Šankliš** : Fromage fort fait à partir de yaourt déshydraté.

**Šaṭer** : Si le terme aujourd'hui peut s'appliquer à quelqu'un de studieux, d'éveillé, il n'a pas toujours eu le sens qu'on lui donne actuellement. Il désignait dans un premier temps les « voyous dégourdis » et pouvait évoquer les paladins déclassés.

**Tabbūlé** : Salade typiquement syro-libanaise, à base de persil, tomates, oignon et boulgour, très différente de ses adaptations culinaires occidentales.

**Tannūr** : Autrefois, chaque famille possédait, près de sa maison, un four primitif où se cuisait le pain, c'était le *tannūr* qui tend de plus en plus à disparaître. Il se compose d'un simple cylindre en maçonnerie ressemblant à un tonneau ouvert par le sommet ; les parois en sont soigneusement lutées. Pour chauffer le *tannūr*, on y jette une bonne brassée de bois sec que l'on enflamme dans le fond de façon que le feu vienne lécher les parois, celles-ci prennent vite une forte chaleur qui est entretenue par les braises qui se trouvent au fond du *tannūr* et que l'on alimente constamment avec des petits bouts de bois.

La pâte à pain est pétrie et aplatie sur un carreau spécial, elle est ensuite posée sur un coussin rond dont le boulanger se sert pour l'appliquer vivement et la maintenir quelques instants contre la paroi du four. Au contact de la paroi chaude, la pâte est saisie et y reste collée, le temps de la cuisson. Dès que la couleur et la consistance de la pâte indiquent que le pain est cuit, une simple chiquenaude le détache de la paroi. Contrairement aux pains actuels cuits dans un four différent, ce pain ne gonfle pas, la galette reste aplatie. (Féghali, et al., 1978, p. 50)

L'une de ses variantes est le *tandoor* en Inde.

**Ūzé** : Mouton farci. C'est un plat de fête.

**Zlėbié (Zalābia)**: Spécialité orientale à base de pâte frite. Dessert pouvant se préparer lors du mois du Ramadan pour les musulmans ou à l'Épiphanie pour les chrétiens d'Orient.

## A

### Accessoires de héros

Bague, 27, 28, 76, 77, 147, 148, 154, 255, 333  
Cailloux, 104, 277  
Cendre, 82, 95, 179, 180, 181, 265, 267  
Cheveux, 72, 78, 79, 204, 205  
Epée, 11, 12, 53, 54, 58, 59, 78, 148, 152, 153, 154,  
160, 164, 173, 174, 175, 197, 239, 312, 315  
Etole, 77  
Plume, 68, 69, 174  
Poil, 169, 171, 174, 175, 201  
Pomme, 77, 78, 146, 150, 153, 161, 162, 201  
Sel, 199, 206, 207, 208, 318, 319

### Animaux

Aigle, 124, 125, 174, 175, 224  
Ane, 78, 119, 125, 141, 142, 162, 163, 164, 177, 208,  
217, 258, 265, 266, 275, 284, 291, 292  
Anesse, 9, 78, 79, 91, 92, 141, 230  
Animaux fabuleux  
Cheval bleu, 75, 76, 78  
Cheval d'or, 198, 199, 201, 202, 203, 207  
Rock, 148, 152, 153, 154  
Bœuf, 85, 86, 87, 90, 128, 129, 130, 231, 249  
Bourrique, 201, 285  
Chameau, 53, 61, 86, 88, 90, 141, 142, 201, 280, 323  
Chatte, 210, 216  
Chèvre, 32, 63, 64, 131, 158, 225, 247, 248, 249, 250,  
294, 298, 314  
Chienne, 86, 87, 128, 129, 130, 131  
Chiot, 221, 223, 296  
Colombe, 13, 224, 238  
Coq, 89, 93, 126, 284, 285  
Epervier, 125  
Escargot, 20, 21  
Etourneau, 72  
Faon, 217, 219  
Gazelle, 34, 35, 36, 37, 38, 162, 163, 165, 202, 217,  
254, 255, 275, 320  
Grenouille, 120  
Grive, 72  
Hyène, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 74, 75, 110, 275,  
287, 314, 315  
Lézard, 169, 267  
Mouton, 35, 37, 70, 72, 96, 108, 119, 136, 151, 152,  
158, 200, 201, 225, 274, 306, 323, 327  
Oie, 118, 119, 242  
Ours, 253  
Ourse, 253  
Poisson, 27, 123, 126, 127, 211  
Poule, 9, 93, 96, 118, 119, 136, 182, 186, 187, 189,  
227, 247, 248, 249, 252, 280, 324  
Puce, 118, 230  
Renard  
Abū l-Ḥuşayn, 120, 136, 137  
Bū Zahra, 9, 10, 91, 92, 93  
Renard, 20, 21, 91, 120, 136, 137, 173, 174, 185,  
224, 225, 315

Serpent, 60, 74, 75, 148, 149, 151, 152, 174, 216, 275,  
284, 285, 315

Tigre, 228

Tortue, 211, 212, 243, 244

Truie, 60

Vache, 109, 110, 251, 252

Arbre, 22, 23, 52, 89, 112, 113, 119, 160, 161, 174, 194,  
217, 218, 219, 224, 228, 238, 239, 242, 245, 252, 253,  
294, 295, 309, 315, 316, 321, 327

## B

Belle-mère, 81, 84, 102, 105, 158, 159, 161, 179, 208,  
209, 210, 274, 276, 279, 280, 282, 283, 286, 294, 296,  
329

Bile, 202

## C

### Chiffres

Douze, 13, 18, 20, 41, 51, 119, 185

Quarante, 7, 49, 102, 166, 208, 215, 216, 217, 241,  
242, 277, 326, 328

Sept, 16, 18, 34, 35, 36, 46, 79, 80, 81, 117, 129, 130,  
135, 141, 149, 150, 151, 199, 203, 219, 220, 221,  
223, 228, 233, 270, 271, 275, 300, 312, 314, 325,  
334

Trois, 16, 22, 33, 35, 49, 60, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 76,  
77, 78, 79, 85, 100, 106, 136, 147, 149, 156, 169,  
170, 179, 180, 182, 186, 191, 198, 202, 204, 212,  
217, 225, 227, 243, 247, 254, 257, 271, 272, 273,  
291, 292, 300, 318, 320, 321, 325

Clé, 97, 198, 199, 278, 293, 325, 327

Coffre, 89, 133, 134, 205, 332, 333

Cul, 99, 100, 163, 181, 184, 185, 253, 300, 309

## D

Dalle, 71, 72, 146, 147, 149, 154, 224

Dieu, 11, 23, 29, 32, 34, 35, 39, 40, 41, 45, 49, 51, 52, 53,  
56, 65, 69, 72, 73, 76, 78, 79, 81, 83, 92, 96, 100, 102,  
103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 115, 116, 120, 121,  
128, 136, 137, 138, 141, 142, 151, 152, 154, 167, 179,  
191, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 204, 207, 208, 209,  
211, 212, 213, 215, 217, 218, 221, 222, 223, 224, 225,  
227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 236, 238, 239,  
240, 242, 253, 257, 258, 259, 260, 261, 269, 270, 271,  
273, 277, 280, 281, 282, 285, 286, 287, 290, 291, 293,  
296, 298, 299, 300, 302, 304, 306, 309, 310, 314, 316,  
317, 318, 319, 326, 327

## F

Fourrure, 136, 137, 200, 224, 225, 226, 306

## Ğ

ğinniyya, 336

## G

Grenade, 108, 109, 110, 125, 126, 147, 149, 150, 153, 155, 204, 205, 206, 258, 289  
Grotte, 34, 35, 36, 37, 180, 182, 199, 205, 209, 210, 215, 216, 217, 225, 258, 260, 261, 267, 268, 277, 278, 287, 298, 314, 318, 326, 327

## H

Héros

Farīṭ Rummān, 206, 207, 209  
Fūrūṭ Rummān, 329, 330, 331, 332, 333, 334  
Šāṭer, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 79, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205  
Sett Bdūr, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 215, 219, 220  
Zahr Hayhāt, 221, 222, 223, 297

## L

Larme, 58, 59, 158, 334

## M

Maḥdala, 227

Métier

Berger, 72, 155, 156, 200, 260, 265, 289  
Cavalier, 78, 202, 254, 255, 322  
Chevrier, 60, 123, 124, 125, 126, 221, 290  
Curé, 34, 44, 58, 59, 60, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 170, 171  
Magicien, 108, 125, 126, 322  
*Muḥtār*, 105, 106, 225, 226, 267, 268  
Muletier, 204  
Ouvrier, 76, 78, 85, 94, 161, 162, 269  
Pêcheur, 211, 212, 213, 214  
Princesse, 13, 24, 25, 27, 58, 59, 60, 78, 117, 172, 201, 202, 203, 234, 255, 257, 270, 289, 290, 328  
Reine, 57, 58, 59, 156, 157, 159, 209, 218, 219, 221, 239, 278, 328, 329, 333  
Roi, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 22, 24, 25, 28, 29, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 49, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 67, 68, 69, 72, 73, 76, 77, 78, 79, 99, 100, 101, 112, 113, 114, 138, 146, 156, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 197, 200, 201, 202, 203, 209, 212, 213, 214, 217, 221, 223, 234, 235, 238, 242, 243, 244, 254, 255, 257, 259, 269, 270, 278, 289, 290, 291, 292, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 325, 328, 329, 333, 334  
Vizir, 14, 16, 20, 24, 27, 29, 39, 40, 41, 42, 43, 49, 50, 51, 52, 138, 139, 140, 170, 171, 190, 191, 192, 193, 194, 214, 291, 292

Miroir, 206

Montagne, 7, 33, 50, 62, 63, 65, 74, 82, 91, 115, 173, 204, 205, 216, 221, 222, 225, 236, 274, 276, 298, 303, 310, 329

## N

*Nourriture*

Burgol, 224, 245, 267, 309  
Courgette, 195, 196, 197  
Pain, 51, 86, 87, 95, 112, 123, 126, 127, 131, 154, 180, 181, 182, 192, 193, 194, 206, 210, 211, 212, 215, 218, 219, 245, 248, 249, 250, 282, 286, 293, 294, 303, 308, 311, 316  
*Tabbūlé*, 27

## O

Or, 11, 24, 25, 26, 28, 53, 76, 83, 84, 144, 155, 186, 201, 204, 205, 208, 209, 210, 221, 222, 229, 232, 233, 236, 241, 242, 243, 251, 258, 267, 268, 276, 289, 316

## P

Pèlerinage, 219, 261, 271, 272, 280

Personnages fabuleux

Djinn, 7, 8, 25, 36, 138, 139, 232, 233, 258, 262, 304  
*Ġūl*, 69, 70, 71, 72, 108, 173, 174, 175, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 199, 216, 217, 297, 311, 312, 322, 323, 324, 330  
*Ġūlé*, 71, 72, 78, 96, 97, 180, 181, 190, 191, 192, 193, 206, 207, 208, 209, 247, 248, 249, 250, 308, 309, 310, 316, 330, 331, 332, 333, 334  
*Māred*, 59, 60, 234  
Nain, 277  
Tricorne, 212, 213, 245  
Puits, 73, 75, 76, 83, 84, 120, 121, 138, 139, 155, 166, 167, 179, 180, 182, 219, 220, 240, 241, 258, 272, 275, 276, 322

## R

Robe, 82, 105, 170, 171, 222, 223, 230, 231, 242, 243, 262, 275, 276, 297, 331

## S

Sceau, 54, 56, 57, 163, 165, 202  
Sein, 71, 199, 207, 208, 260

## T

*Tannūr*, 97, 112, 193, 206, 210, 219, 220, 248, 249, 303

## Sommaire – Contes Nathalie Zoghaib

1.	<i>[Ḥannā et les djinns]</i>	5
2.	<i>[Ḥannā et Bū Zahra*]</i>	7
3.	<i>Sayf l-Masīḥ</i>	9
4.	<i>[La fille du vizir et le jeune paysan]</i>	12
5.	<i>Le renard et l'escargot</i>	18
6.	<i>[A contre-courant]</i>	20
7.	<i>[La princesse et la chambre d'or]</i>	22
8.	<i>[Ḥanné, victime d'une injustice]</i>	29
9.	<i>Le vizir et le roi</i>	37
10.	<i>[Le juge et le sort de l'épouse infidèle]</i>	42
11.	<i>[La fille du cheikh]</i>	47
12.	<i>[Les aventures du fils du curé]</i>	56
13.	<i>'Alī*le puissant et l'hyène</i>	59
14.	<i>[La mariée et l'hyène]</i>	62
15.	<i>[Šāṭer* Ḥasan*]</i>	65
16.	<i>Les sept filles</i>	78
17.	<i>Le coq ki-kou [Le coucou]</i>	83
18.	<i>[Ḥlīfiyé et le renard]</i>	89
19.	<i>Zāhi et Zāhya</i>	92
20.	<i>[L'ange guérisseur]</i>	96
21.	<i>[Trois belles-filles]</i>	100
22.	<i>[La femme infidèle]</i>	106
23.	<i>[Le roi des Turkmènes]</i>	110
24.	<i>'Ain al-Zaḡrīne</i>	113
25.	<i>[Bū Aṭāmeš et Emm Aṭāmeš]</i>	115
26.	<i>[Le poisson magique]</i>	121
27.	<i>Ġéḥa* et son frère Eliès</i>	126
28.	<i>Le loup et Abū l-Ḥuṣayn*</i>	134
29.	<i>[Emm Ḥasan* et le djinn]</i>	136
30.	<i>Le chameau</i>	139
31.	<i>[Les fleurs de lys]</i>	141
32.	<i>[Les Grenades magiques]</i>	144
33.	<i>[Quray'*]</i>	156
34.	<i>[Les deux princes]</i>	164

35.	<i>[La ruse du prince]</i>	167
36.	<i>[L'épée du ġūl*]</i>	171
37.	<i>Histoire du roi pharaon</i>	174
38.	<i>[Le chaton aux cendres]</i>	177
39.	<i>[Père Tricorne]</i>	182
40.	<i>L'histoire du m'arnes*</i>	184
41.	<i>Le Treizième</i>	188
42.	<i>[La fille-courgette]</i>	193

## Sommaire – Contes Samia Salloum

1.	<i>Le Cheval d'or</i>	198
2.	<i>Le cheveu de deux brasses</i>	202
3.	<i>Farīṭ Rummān</i>	204
4.	<i>La tortue magique</i>	209
5.	<i>La sœur des Quarante, Sett Bdūr</i>	213
6.	<i>Zahr Hayhāt.</i>	219
7.	<i>La ruse du renard et la fourrure</i>	222
8.	<i>Une main faucille et une main couperet</i>	225
9.	<i>Une mère souhaite avoir une fille darbouka</i>	227
10.	<i>Mon Dieu, si je pouvais tomber enceinte et accoucher d'un couffin de puces</i>	228
11.	<i>La naissance de la ġinniyya*</i>	230
12.	<i>Mon Dieu, si je pouvais tomber enceinte et accoucher d'une tête de bourricot</i>	232
13.	<i>Mon Dieu, si je pouvais tomber enceinte et accoucher d'une marmite</i>	234
14.	<i>Une colombe en a égorgé une autre</i>	236
15.	<i>La batée de Zamzam</i>	238
16.	<i>La reine tortue.</i>	241
17.	<i>Père tricorne</i>	243
18.	<i>Chèvre, chevrotte</i>	245
19.	<i>La vache jaune</i>	249
20.	<i>La chasse à la gazelle de l'amour</i>	252
21.	<i>Le défi de la princesse.</i>	255
22.	<i>Ḥanné ou Ḥanna et la miséricorde de Dieu.</i>	258
23.	<i>Les perles magiques</i>	260
24.	<i>Le voyage d'une mouche dans [le monde de] la connaissance</i>	261
25.	<i>Bū Ṣafwā</i>	263
26.	<i>Bū Ṣafwā et le lézard</i>	265
27.	<i>Le devin et la fatalité divine</i>	267
28.	<i>Le conseil à cinq livres turques</i>	269
29.	<i>L'oiseau vert</i>	272
30.	<i>La belle-fille, fléau de la belle-mère</i>	278
31.	<i>La belle-mère, fléau de sa belle-fille</i>	280
32.	<i>La petite souris</i>	282
33.	<i>La vieille qui voulait un mari</i>	284
34.	<i>Le choix de la princesse</i>	287
35.	<i>Le paysan qui apprend au roi à être heureux</i>	289
		344

36.	<i>La matière grasse fortifie le corps</i>	292
37.	<i>La meilleure épouse est une fille de bonne famille</i>	294
38.	<i>Le pays de Wāq-Wāq</i>	295
39.	<i>La vieille mère et la Providence divine</i>	296
40.	<i>Les mustaqraḍāt des Orthodoxes</i>	298
41.	<i>La souris et le chat au tribunal</i>	300
42.	<i>Zībār et la ġinniyya* Zībār</i>	301
43.	<i>Ḥdaydān</i>	306
44.	<i>Ḥaba', exactement pareille</i>	309
45.	<i>Deux frères en quête de la fortune</i>	312
46.	<i>Le sel et la magie</i>	316
47.	<i>Bū Ṭanġīr</i>	318
48.	<i>Le Tonnerre Jaune</i>	323
49.	<i>Fūrūṭ Rummān</i>	327
	<b>Glossaire</b>	<b>335</b>
	<b>Index</b>	<b>342</b>